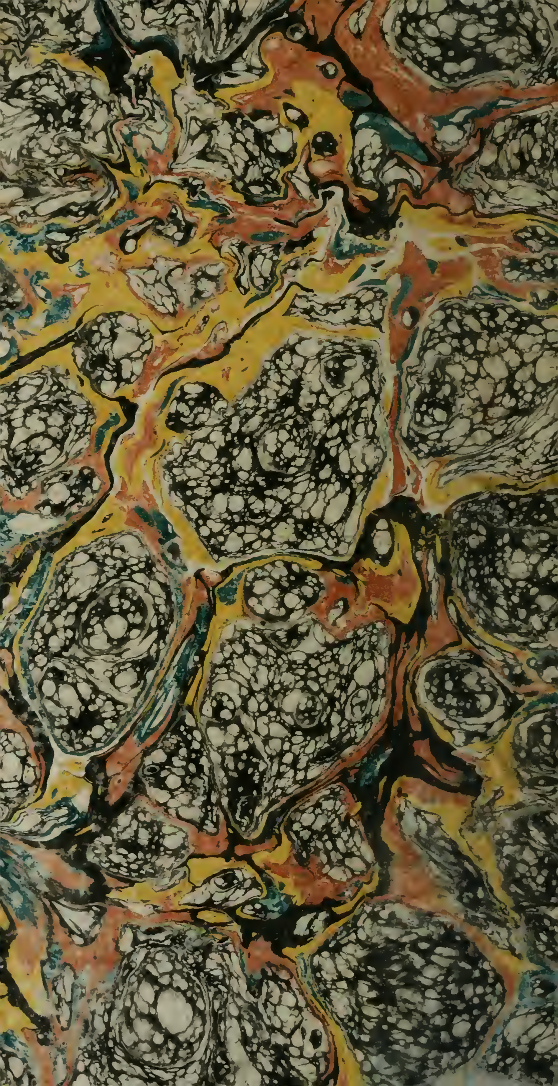
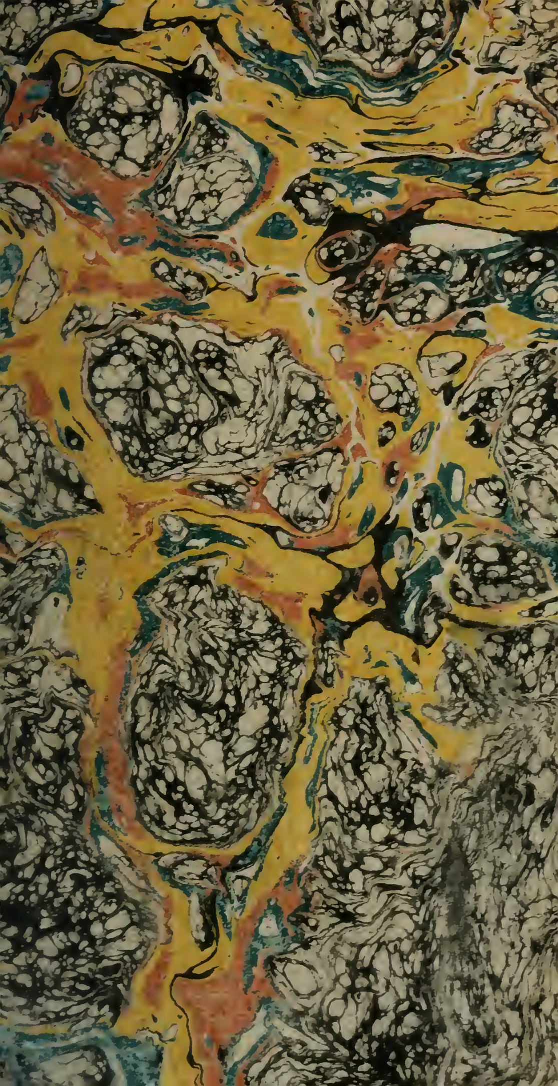
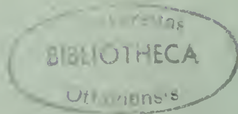






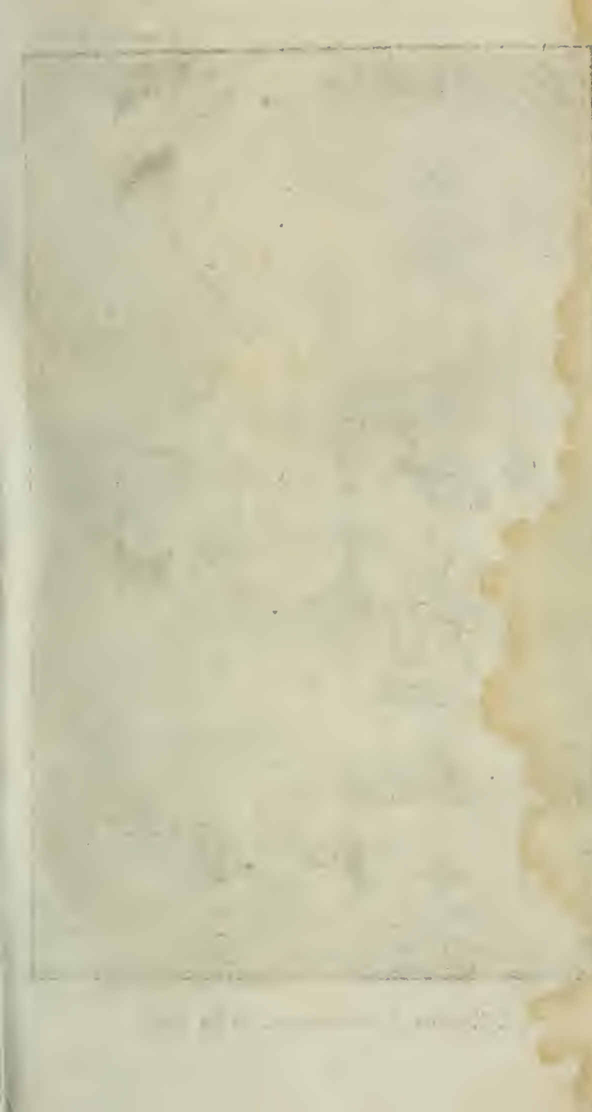

BIBLIOTHECA

LE COMTE
DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS
DE LA RAISON.

TOME SECOND.





Monnet inv. *Louis Le Grand Sculp*

La Raison le ramene a la Foi

LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRES

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par M....

Neuvième Edition, revue & corrigée.

PREMIÈRE PARTIE.

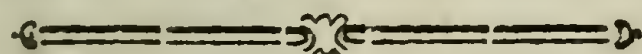
> One Almighty is, from Whom
> All things proceed, and up to him return,
> If not deprav'd.
>
> *Milton. Parad. lost. Book. V.*

TOME SECOND.



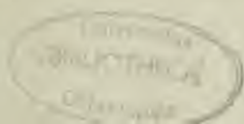
A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.



M. DCC. XCII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



Il eſt un ſeul Tout-puiſſant de qui toutes choſes procèdent, & vers qui elles remontent, ſi elles ne ſont pas dépravées.

Milton. Parad. perd. Liv. V.

EXPLICATION
DES FIGURES.

V. Sujet de l'Eſtampe qui doit ſervir de frontiſpice au ſecond Volume.

La Raiſon, après avoir éclairé un jeune Homme de ſa lumière, le conduit à la Foi, pour qu'il trouve en elle un guide plus sûr & un plus ferme appui. Celle-ci, en le recevant, lui montre une colonne qui lui ſert d'emblême. Le faîte de cette colonne touche au Ciel, & y déploie l'étendard de la Croix. Sa baſe porte ſur un roc, dont les fondemens repoſent au plus profond de la terre : il eſt environné d'une mer dont les vagues en fureur ſe briſent contre lui & le blanchiſſent de leur écume. Des reptiles s'attachent au bas de la colonne ; ils la mordent, & ſemblent vouloir l'entamer & la détruire : quelques-uns, par leur ſouffle empeſté, répandent autour d'elle une ſorte de vapeur qui l'obſcurcit légèrement & s'évanouit à l'inſtant.

VI. Sujet de la seconde Figure du second Volume, page 242.

Ce sujet exprime un acte de bienfaisance. Il peint en même tems le triomphe de la Vertu, par les sacrifices que cet acte fait faire au Comte de Valmont, à son épouse, & à la jeune personne amie de la Comtesse. Voyez la XXXIIe. Lettre, & sur-tout la page 242, où M. d'Orval, ce vieillard respectable, se dépouille de sa fortune pour en faire la dot de Mademoiselle de Senneville.

VII. Sujet de la troisième Figure du second Volume, page 525.

La Reine Blanche instruit son fils. Au milieu de la campagne, & environnée de toutes les richesses de la Nature, elle lui apprend à remonter jusqu'à leur Auteur. Elle lui tient le plus affectueux & le plus doux langage; elle mêle à ses leçons les plus tendres caresses, & semble lui dire ces belles paroles : MON FILS, DIEU SAIT COMBIEN VOUS

M'ÊTES CHER ; MAIS J'AIMEROIS MIEUX VOUS VOIR MOURIR QUE DE VOUS VOIR COMMETTRE UN SEUL PÉCHÉ MORTEL.

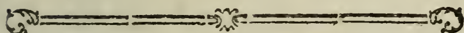
ERRATA.

PAGE 11, lig. 9, à ſes, *liſez* à ces.
P. 41, lig. 22, état, *liſ.* Etat.
P. 83, lig. 8, étoit, *liſ.* étois.
P. 155, lig. 18, entourée, *liſ.* entourées.
P. 169, lig. 3, mon guide; je le ſais, *liſez & ponctuez*, mon guide, je le ſais;.
P. 210, lig. 20, plain, *liſ.* plein.
P. 214, lig. 24, hypothèſes, *liſ.* hypothèſe.
P. 217, lig. 24, celles, *liſ.* celle.
P. 353, lig. 23, 1769, *liſ.* 1779.
P. 360, tradition, *liſ.* traditions.
P. 400, lig. 19, il s'explique, *liſ.* ils s'expliquent.
P. 457, *en titre*, Lettre XXXV, *liſ.* Lettre XXXVIII.
P. 473, *au bas*, 52, 15, *liſ.* 52, 14.

LE



LE COMTE DE VALMONT, *OU* LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.



LETTRE XXV.

D'Emilie au Marquis.

O le père le plus tendre, & le meilleur de tous les amis ! que je vous reconnois bien aux ſoins que vous prenez, pour adoucir ma peine & pour trouver un remède à mes maux ! Vous conſolez l'amour bleſſé, vous ſoulagez même au fond de mon ame l'amour-propre trop

vivement offenſé ; tant vous daignez vous prêter à ma foibleſſe, pour mieux me rendre enſuite toute la force dont j'ai beſoin. Mon cœur s'ouvre tout entier aux eſpérances que vous lui faites concevoir; & pour les réaliſer plus sûrement, j'ai fait uſage, par rapport à ma jeune amie, du conſeil que vous m'avez donné. L'occaſion s'en eſt préſentée d'elle-même. Dernièrement, Valmont ayant affecté de me marquer en préſence de Senneville toute ſon indifférence, pour lui donner ſans doute des preuves plus ſenſibles de ſon amour pour elle, cette aimable enfant parut s'attendrir ſur mon ſort ; &, dès que mon mari nous eut laiſſées ſeules dans le petit bois qui termine le jardin où nous étions deſcendues, ſaiſiſſant avec tranſport une de mes mains, elle l'arroſa de ſes larmes. Je l'embraſſai, & je m'attendris avec elle.

Après les vives & touchantes expreſſions de ce langage muet, mais ſi facile à comprendre : Senneville, dis-je à ma bonne amie, votre cœur eſt oppreſſé ; fermé par la douleur, reſſerré par la crainte,

il ne demande qu'à s'ouvrir à l'amitié. Mon amie ! nous nous ſommes tues toutes deux trop long-tems. Ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance. Se contraignant pour en ſuſpendre le cours : Que je ſuis malheureuſe, me répondit-elle, puiſque j'ai pu faire votre tourment ! Vous ne l'ignorez pas, & je ne ſuis que trop forcée de me l'avouer à moi-même. En prononçant ces mots, ſes beaux yeux tout mouillés de pleurs ſe levèrent ſur moi, & avec une ſorte de honte ſe rabaiſsèrent au même inſtant. Ma chère amie, repris-je alors, en faiſant tous mes efforts pour la conſoler, moi, qui avois ſi fort beſoin d'être conſolée moi-même ; pourquoi ſembles-tu rougir d'un mal involontaire, & te fais-tu une peine ſi grande de ce que nous n'avons pu ni éviter ni prévoir ? Ah ! je ſerois un monſtre, me dit-elle, ſi j'y étois moins ſenſible ; &, quelque involontaire qu'ait été mon crime, puis-je trop m'en punir ? Je devois tout faire, tout entreprendre, pour m'arracher à mon attachement pour vous, dès que je me

ſuis apperçue qu'il vous devenoit funeſte ; je devois retourner dans l'aſyle dont vous m'avez tirée, me condamner moi-même à la plus ſombre retraite, &, s'il l'eût fallu, m'y enſevelir pour toujours. Mais je vous aimois, j'eſpérois ; d'un autre côté, je craignois de faire un éclat ; & ma timidité ne pouvoit s'accommoder d'une démarche trop hardie, & qui eût pu donner lieu à mille interprétations différentes. J'aurois dû vous conſulter du moins, & à peine oſois-je vous parler. Cependant vos peines ſe ſont accrues, ainſi que mes ſouffrances ; mon attachement augmentoit avec elles, & l'amitié étoit devenue en moi une véritable paſſion. Voilà tous mes torts : car mon cœur n'en a point d'autres à ſe reprocher ; & Valmont eût-il cent fois plus de charmes, ſa conduite à votre égard m'y eût rendue pour toujours inſenſible. Jugez-en, ma bonne amie, par ces deux Lettres, dont la première ne peut maintenant rien ajouter à vos peines, & dont la ſeconde vous inſtruira encore mieux de mes diſpoſitions les plus ſecrètes.

A ces mots, elle tira de ſon porte-feuille une première Lettre, dont l'écriture toute ſeule me fit treſſaillir ; j'y reconnus celle de Valmont, & voici ce que j'y lus.

» Trop aimable Senneville! eſt-ce donc
» un crime de vous aimer ? Depuis que
» vous avez lu dans mes yeux le feu qui
» me dévore, depuis qu'un aveu indiſcret
» a confirmé preſque malgré moi, ce
» qu'ils avoient oſé vous dire, pourquoi
» me fuyez-vous ? pourquoi faites-vous
» ſuccéder l'indifférence & la contrainte,
» à cet air de franchiſe & à la tendre amitié qui régnoient entre nous ? Croyez-
» vous donc guérir par-là les maux que
» vous m'avez faits ? ou craindriez-vous
» de les partager ? Ah ! ils ne ſont à craindre, ces maux, que pour celui qui eſt
» ſeul à les reſſentir, & non pour deux
» cœurs qu'unit un même penchant : ils
» ne ſont à craindre que pour celui qui
» combat un ſentiment ſi doux : & ſi j'ai
» un reproche à me faire, c'eſt de n'y
» avoir pas cédé plutôt. L'amour eſt le
» charme de la vie ; & vous obſtiner à ne

» le pas connoître, ce feroit vouloir ne
» pas connoître le bonheur. Vivez, Sen-
» neville, vivez pour aimer & pour être
» aimée. Si l'amour le plus vif & le plus
» conftant peut fuffire à vos vœux, vos
» charmes vous garantiffent affez la vio-
» lence & la durée du mien «.

Après cette Lettre, Senneville m'en fit lire une autre beaucoup trop flatteufe pour moi : c'étoit une copie de la réponfe qu'elle y avoit faite.

» Je ne fuis pas affez inftruite, Mon-
» fieur, des effets du fentiment que vous
» voulez m'infpirer, pour en difcuter
» avec vous les peines & les douceurs ;
» & ce n'eft point du tout là l'objet de
» ma réponfe. Ce qui m'affecte unique-
» ment, c'eft votre injuftice, c'eft la dou-
» leur trop réelle que vous caufez à ma
» bonne amie. Eh ! par où donc a-t-elle
» mérité votre oubli ou votre indiffé-
» rence ? Eft-elle moins aimable que lorf-
» que vous avez commencé à l'aimer ? A-
» t-elle perdu de fes droits & de fes char-
» mes les plus vrais, depuis que vous

» vous êtes fait un engagement & un
» devoir de l'aimer toujours ? Quand j'en
» ſaurois moins encore ſur la honte &
» ſur les périls d'un attachement illicite,
» les malheurs de votre épouſe ſuffiroient
» pour m'armer contre la paſſion même
» la plus innocente. Hélas ! que ſes beaux
» jours ſe ſont promptement écoulés !
» Que votre amour a eu peu de durée !
» Et vous ôſez promettre à une autre un
» amour éternel ! Quoi, lorſque la beauté,
» l'eſprit, le ſentiment, les vertus, les
» talens & les grâces n'ont pu fixer votre
» inconſtance, vous ôſeriez encore jurer
» d'être fidèle ? Ah ! commencez par l'être
» au premier amour que vous aviez for-
» mé ; eſſuyez les larmes que vous avez
» fait répandre ; rendez à la plus digne
» épouſe un cœur qui lui eſt dû ; c'eſt à
» ce prix ſeulement que je vous rendrai à
» mon tour la confiance que vous m'a-
» viez inſpirée. Mais ſi, au contraire,
» vous vous obſtinez à nous affliger l'une
» & l'autre, n'attendez plus de moi que
» de l'indignation, du mépris, de la haine,
» s'il peut m'être permis de vous haïr ; &

» ne ſoyez pas ſurpris, s'il n'eſt rien au
» monde que je n'aye la force d'entre-
» prendre pour m'éloigner de vous «.

Le même jour que M. de Valmont reçut cette lettre, reprit ma jeune amie, je trouvai, ſur des tablettes qu'il laiſſa tomber à mes pieds, ce peu de mots qu'il y avoit écrits.

» Puiſqu'il faut me taire, vous ſerez
» obéie; mais rien ne pourra déſormais
» arracher de mon cœur le trait qui le
» déchire. Votre éloignement ne feroit
» qu'aigrir mes maux & ceux de la Com-
» teſſe : reſtez. Mes yeux ſeuls vous
» diront encore, que ce n'eſt qu'à vous
» que je pouvois ſans crainte jurer d'être
» fidèle «.

Depuis ce jour, continua Senneville, le Comte ne m'a tenu parole qu'autant qu'il le falloit pour ménager en un ſens ma délicateſſe, & non pas aſſez pour ne pas bleſſer à chaque inſtant mon amitié pour vous. Je le fuyois, mais il me retrouvoit à vos côtés, & ne ceſſoit d'empoiſonner le plaiſir que je goûtois à vous voir, par l'indifférence qu'il vous témoi-

gnoit, & les marques de préférence qu'il affectoit de me donner. Autant ſa conduite m'irritoit en ſecret & me faiſoit ſouffrir, autant la vôtre m'intéreſſoit à votre ſort, & vous rendoit chaque jour plus aimable & plus chère à mon cœur. Votre préſence étoit un beſoin pour moi; elle m'étoit devenue néceſſaire ...; & je ſens trop bien qu'elle me le ſera toujours. Mon ame ſemble paſſer toute entière en vous ſeule : je ne vois que vous, je ne vis en quelque ſorte que par vous & pour vous : mon attachement eſt porté à l'excès, je le ſais, j'en conviens; & il faudra que j'en ſubiſſe le trop juſte châtiment. Cependant ma tendreſſe étoit digne d'excuſe : c'eſt pour la vertu que je m'étois paſſionnée en vous aimant. N'importe, je vous quitterai, j'en mourrai.... car tout mon bonheur tenoit au bonheur de vous voir. Mais je me ſens, par vos exemples, aſſez forte pour un tel ſacrifice : trop heureuſe, ſi, en mourant, je puis vous rendre le repos que je vous ai ravi ſans le vouloir.

Jugez, mon père, de notre ſurpriſe à

toutes deux, lorſqu'au moment même où elle parloit ainſi, nous vîmes tomber Valmont à nos genoux. Caché derrière une charmille du labyrinthe, où nous nous étions enfoncées, il avoit tout entendu. Non, dit-il, en nous prenant la main, couple trop aimable & trop malheureux par ma faute, vous ne ſerez point ſéparées; non, Senneville, vous ne nous quitterez pas...., ou l'on m'arrachera plutôt la vie. Laiſſez-moi me vaincre: déjà, avant que de céder à ma paſſion, le Ciel m'eſt témoin combien je l'avois combattue. Je ne ſuis pas né pour l'injuſtice & pour le crime; je ne ſuis pas né pour faire votre malheur. J'ai pu m'égarer; mais de nouvelles lumières brillent à mes yeux, & diſſipent en partie les ténèbres dans leſquelles j'ai été plongé juſqu'ici: je reſpecte la vertu.... Ah! lors même que je la combattois par mes diſcours, chère épouſe, chère Senneville, je la reſpectois en vous.

Nous étions ſi ſaiſies, ma bonne amie & moi, que nous le laiſſions parler ſans le tirer de la ſituation pénible où il étoit;

& il avoit tout dit, que nous paroiſſions l'écouter encore. Son ſilence cependant, & la vive émotion, le tremblement, l'agitation qui ſe faiſoient appercevoir en lui, nous arrachèrent à l'eſpèce de léthargie où nous étions plongées ; nous nous empreſsâmes à le relever & à le faire aſſeoir au milieu de nous. Une ſcène muette ſuccéda à ſes premiers tranſports. Un air de confuſion ſembloit ſe communiquer de l'un à l'autre & ſe répandre ſur nous tous : nos penſées étoient preſſées ; nous ne diſions rien pour avoir trop à dire. Enfin le ſentiment dont nous étions pénétrés ſe fit jour, ſi je puis parler ainſi, & s'exhala par des pleurs. J'avois beſoin d'en répandre pour être ſoulagée ; & ſi cette ſituation eût duré plus long-tems, je ne ſais ſi je n'aurois pas eu à craindre pour l'état où je ſuis & pour l'enfant que je porte dans mon ſein. Nos pleurs ſe confondirent : mon mari me fit les plus tendres careſſes. Senneville parut reprendre, en les voyant, ſa franchiſe & ſa gaieté : elle voulut, par un enthouſiaſme digne d'elle, que nous nous promiſſions

tous trois de n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre, puiſqu'auſſi-bien nos cœurs étoient à découvert ; & que nous fiſſions ferment de diſputer à l'envi, à qui feroit le plus d'efforts pour être vertueux.

Nous remontâmes au ſallon dans cette heureuſe diſpoſition. Depuis ce moment nous ſommes plus tranquilles. Mon mari n'a plus cet air froid & glacé qu'il avoit avec moi ; il ſemble me traiter en amie : mais on voit bien que ſes empreſſemens, ſa paſſion, ſont encore pour Senneville. Cependant il les modère ; & ſes procédés, plus ſages à ſon égard, & avec moi plus ouverts, laiſſent régner plus d'aménité & de confiance entre nous. Toujours entre Senneville & Valmont, je ſerois heureuſe, ſi l'amitié de l'une pouvoit me dédommager de la tendreſſe de l'autre ; mais, aux yeux d'une épouſe fidèle, quel cœur peut compenſer la perte du cœur de ſon époux ? Senneville le ſent comme moi, & ſouvent s'en afflige : mais elle tremble de me perdre ; & je ne ſais ſi j'aurois plus de force, pour permettre ſon

éloignement, & ſupporter ſon abſence. Ainſi, le cœur trop plein de ſentimens contraires, nous ſommes depuis quelques jours un peu moins à plaindre qu'auparavant; mais, hélas! que nous ſommes loin du bonheur!

Ce qui me conſole le plus, c'eſt ce nouveau jour que vous avez fait briller aux yeux de mon mari. Il paroît qu'en effet il a acquis plus de droiture. Sa façon de penſer & de s'exprimer eſt plus exacte & plus modeſte; il ne donne plus, comme autrefois, dans les paradoxes les plus ſinguliers; il n'affecte plus le faux honneur d'être ſeul de ſon ſentiment; & on ne l'entend plus défendre tour à tour les opinions les plus oppoſées. Ses raiſonnemens ont quelque choſe de plus ſolide & de mieux lié; il ſemble vouloir être vertueux par goût & par principes. Je ſuis convaincue qu'il ſe fait une ſorte de violence à lui-même; & ſans le Baron de Lauſane, qui l'obsède ſans ceſſe, je ne doute pas qu'il ne fût maintenant très-aiſé de le ramener entièrement. Mais ce dangereux ami, contraint de changer de batterie, & vou-

lant d'ailleurs ſe ménager toujours entre mon mari & moi, donne tant de force aux principes de raiſon qu'il voit germer dans l'eſprit & dans le cœur de Valmont, qu'il l'attache à la raiſon toute ſeule, &, comme je ne le ſens que trop, le prémunit de plus en plus contre l'autorité. Valmont ne parle plus que bienfaiſance, vertu, équité, loi naturelle; mais toujours fort indifférent ſur ce qu'il doit à ſon Dieu, il n'a pas encore, à proprement parler, de religion. Il s'eſt impoſé un joug, mais il ſe flatte de pouvoir le reſſerrer ou l'étendre à ſon gré; & je crains bien que cette loi ſi belle qu'il veut ſuivre, ne redevienne, à peu de choſe près, celle de ſes penchans.

Daigne enfin le Dieu de lumières & de grâces achever par vos ſoins ce qu'il a commencé dans mon mari! C'eſt déjà beaucoup pour lui, que de reconnoître quelque eſpèce d'obligation & de devoir. J'oſe croire, qu'avec une ame droite & ſincère, un diſciple zélé de la loi naturelle n'auroit plus qu'un pas à faire pour devenir un Chrétien fidèle. La loi que la

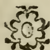
ſimple raiſon nous preſcrit, & celle que nous offre l'Evangile, ont entre elles l'union la plus intime, & ſe ſoutiennent mutuellement : celle-là conduit à celle-ci ; ce ſont deux ſœurs, dont l'une, ce me ſemble, rend l'autre plus aimable encore, en apprenant à la mieux connoître.

C'eſt ainſi que tout concourt à nourrir mon eſpoir. Ce que nous ſavons tous trois de nos diſpoſitions mutuelles & de nos plus ſecrets ſentimens, ne peut maintenant que tourner au profit de la vertu : je m'en flatte du moins ; & mon entretien avec Senneville eſt pour moi une ſource de conſolations. J'y découvre de plus en plus la fauſſeté de Lauſane, & le peu de fonds que je dois faire ſur ce qu'il a prétendu m'apprendre de l'ancien amour de Valmont pour ma jeune amie, & de la contrainte qu'il s'eſt faite en m'épouſant. Par-là auſſi je me trouve plus portée que jamais à me tenir en garde contre les pièges & les ſurpriſes de ce faux ami ; car je ne ſais par quel preſſentiment j'ai toujours attendu de lui tous mes malheurs. Faſſe le Ciel que ſa

passion pour moi, & les ménagemens que je suis forcée d'avoir pour lui, ne m'en préparent pas de plus funestes encore pour l'avenir !

Il me reste, en finissant, un conseil à vous demander ; car c'est toujours à vous, mon tendre père, que j'ai recours dans mes doutes. Vous nous avez suffisamment éclairées, Senneville & moi, sur la lecture des Romans, & des Livres contre la Religion ; mais un autre piège se présente, ce sont les spectacles. Depuis long-temps mon mari me persécute pour nous porter à jouir de cette sorte de délassement, & emploie d'ailleurs les raisons les plus spécieuses, pour nous le faire regarder comme innocent. Dernièrement encore, pour mieux cimenter notre triple alliance & mettre le sceau à notre réconciliation, il vouloit, à toute force, nous y conduire, & mettre ainsi ses plaisirs en commun avec nous. Heureusement, Senneville a fait jusqu'ici tous les frais de la résistance ; car vous savez, mon père, que sur ces objets il est bien difficile à une épouse de ne pas céder à

un mari, qui preſſe & qui veut abſolument. Mais Senneville eſt jeune, & ne hait pas les plaiſirs permis. Si Valmont peut enfin lui perſuader que les ſpectacles ſont de ce nombre, nous ſommes perdues; & moi-même, je vous l'avoue, je n'aurois pas la force de m'y refuſer, ſi je ne les croyois pas abſolument défendus. Cependant il y a tant d'exemples qui parlent en leur faveur; leurs partiſans en diſent tant de bien, & peignent ſi ſouvent le théâtre comme le temple du goût & l'école des mœurs, que quelquefois je ſuis prête à me rendre. Levez, nous vous en conjurons, nos ſcrupules à toutes deux, ou fourniſſez-nous pour toujours des armes contre la tentation. Nous aurons toutefois aſſez de force pour temporiſer auſſi long-tems qu'il vous plaira; & je vous prie, mon pere, d'être encore plus occupé des beſoins de mon mari que des nôtres.





LETTRE XXVI.

Du Comte de Valmont à son Père.

Oui, mon père, je dois au Dieu de toute vérité, pour les lumières qu'il me donne & le nouveau jour qu'il fait briller à mes yeux, la reconnoissance la plus vive. Mais vous, qu'il a choisi pour m'éclairer, & qui le faites avec tant de zèle & de sagesse, quel amour & quelle reconnoissance ne vous dois-je pas? Tendre père, vos bontés me confondent, plus encore que le sentiment de mes foiblesses & la vue de mes erreurs! Avec quels ménagemens & quelle douceur vous combattez, vous détruisez de honteux sophismes, dont je rougis en effet, & que mon cœur désavoue! C'est à ce cœur que vous parlez; & pourroit-il ne pas vous entendre? Oui, je suis libre; &, dussent mes passions ne cesser d'en murmurer & d'en frémir, je sens, je reconnois en moi cette faculté si noble, que j'avois la bassesse de me disputer à

moi-même. Je ſuis libre ; & j'aurois beau vouloir m'en impoſer encore, peu accoutumé au crime, ſuſceptible de remords, je me reprocherois toujours malgré moi le mal que je fais, & le bien que je ne fais pas & que je devrois faire. Ah ! du moins, ſi je ſuis coupable, je n'ajouterai pas à mes fautes, une faute plus grande, le déſaveu de ma liberté ; ni à ma honte, une honte éternelle, celle de ne plus écouter mes remords & de rougir de la vertu. Puiſque je ſuis libre & ſuſceptible de bien & de mal, ſans doute l'un & l'autre me ſont imputés comme à leur véritable cauſe : il y a d'ailleurs entre eux une différence réelle ; elle eſt priſe dans la nature même des choſes ; elle eſt immuable comme elle ; & cette différence, je l'apperçois, je la ſens au fond de mon cœur. Un Dieu néceſſairement ami de l'ordre, un Dieu bon me fait de l'amour & de la pratique du bien une véritable loi ; il me défend le mal qui lui eſt oppoſé : la vertu n'eſt donc pas un vain nom ; elle ne lui eſt pas indifférente ; il la récompenſera en Dieu, & cette récom-

penſe ſera éternelle comme lui. Ce que je ne trouve pas ici-bas, le bonheur, qui, ſous l'empire d'un Dieu juſte, doit être le prix de la juſtice, je le trouverai dans le ſiècle à venir; ou le malheur, ſi je l'ai mérité. Importantes vérités, vous ne ſerez plus effacées de mon ſouvenir! Le preſtige des paſſions ne ſera plus aſſez fort, pour me porter à vous révoquer en doute. Je ne m'avilirai plus juſqu'à confondre ma nature avec celle de la plante qui végète, de l'animal qui broute ou qui rumine. Capable de bien faire, ſuſceptible des plus grands ſentimens, c'eſt à leur enthouſiaſme que je vais me livrer tout entier. Equité, bienfaiſance, amour de l'ordre, amour du bien commun, venez étendre mes vues, régler mes penchans, ennoblir mes affections & mes goûts, exercer toutes mes facultés, vivifier mon eſprit & mon cœur, & me donner un nouvel être! O vertu! ai-je bien pu oublier tes charmes, & répandre des nuages ſur ton exiſtence? Ah! mon père, vous m'en peignez ſi bien les attraits; vous me la rendez ſi aimable, ſi

touchante, & ſi belle ; j'en retrouve ſi bien dans vous, dans Emilie, dans tout ce qui m'environne, le ſacré caractère, que je ſerois le plus coupable & le plus vil de tous les hommes, ſi je pouvois encore la méconnoître.

Mais cette vertu, dont les premiers principes ſont gravés dans tous les cœurs ; cette loi naturelle, que le ſentiment nous indique, que la raiſon nous développe, & qui n'eſt autre choſe que la raiſon même ; cette loi, commune à tous les hommes, ne leur ſuffit-elle pas ? n'eſt-ce pas aſſez des lumières qu'elle nous donne ? & ôſeroit-on bien dire, qu'elle ne nous éclaire pas autant qu'elle le doit ſur ce qu'elle nous oblige de pratiquer ? N'eſt-ce pas aſſez du joug qu'elle nous impoſe ? faudra-t-il y ajouter de nouvelles entraves ? faut-il y joindre des inſtitutions arbitraires, des enſeignemens humains, le langage des hommes, devenus les interprètes des volontés divines ? &, inſtruit par la Nature même, par ma raiſon, ce guide ſi sûr quand je ſais le conſulter, faut-il encore que, pour apprendre à

connoître, à ſervir, à honorer Dieu comme il doit être honoré, j'emprunte le ſecours de mes ſemblables, & que je trouve par-tout des hommes entre Dieu & moi ?

Ah ! qu'ils me laiſſent du moins cette heureuſe liberté que la Nature m'a donnée ; qu'ils me laiſſent croire & ſuivre en paix ce qu'elle me dicte ; & qu'au nom de ce Dieu qu'ils font agir & parler, ils ne ſe rendent pas les tyrans de mes opinions & de mes penſées ! O mon père ! vous connoiſſant comme je le fais, pourrois-je me reprocher ma franchiſe & ma ſincérité ? pourrois-je craindre de vous paroître trop hardi, en m'exprimant ainſi ? Qui fut moins que vous de caractère à dominer ſur les conſciences ? Le ſeul intérêt de la vérité vous touche : vous m'avez aidé à la connoître dans ce qu'elle a d'eſſentiel ; & ſans doute l'hommage que je lui rends vous ſuffit comme à elle. Sur les opinions particulières qui diviſent les nations & les hommes entre eux, pourriez-vous me ſavoir mauvais gré de mon indifférence ? & après m'a-

voir éclairé ſur la loi naturelle, pourriez-vous, ſur tout le reſte, me faire un crime de ne pas penſer comme vous ? La vérité, la vertu, l'honneur, ſont en sûreté à la faveur des principes qui maintenant nous ſont communs; s'ils ſuffiſent pour me rendre juſte & bienfaiſant, que faut-il de plus ? &, ſans autre lumière, Socrate, Ariſtide, Caton, Tite, & Marc-Aurèle, ne l'ont-ils pas été ? Pourrois-je bien ne pas mériter, en partageant leurs vertus ? craindriez-vous encore pour moi, ſi j'étois juſte comme eux ? Mon père, vous n'êtes point fait pour contraindre, vous n'êtes fait que pour perſuader : & quand vous ne me rendriez pas un vrai croyant, un diſciple fidèle; que ne vous devrois-je pas, dès que vous m'auriez rendu vertueux ?





LETTRE XXVII.

Du Marquis de Valmont à fon Fils.

JE bénis le Ciel, il m'a fait retrouver mon fils...! Mon fils croit à la vertu! Mais que dis-je, Valmont? tu n'as jamais ceſſé d'y croire; non, tu n'as jamais été perdu pour ton père. Si ton langage te défiguroit à ſes yeux, s'il te rendoit indigne de lui; ah! toujours plein d'indulgence pour toi, il avoit pitié de ta jeuneſſe; il ſéparoit les ſentimens de ton cœur, des ſophiſmes de ton eſprit & du délire de tes paſſions: il te retrouvoit dans tes combats, dans tes aveux, dans tes remords, & ſavoit bien que tu vivois encore pour le devoir & pour l'honneur. Qu'il y a de reſſources pour une ame dans laquelle le ſentiment n'eſt pas éteint! il ſuffit tôt ou tard pour y ramener la raiſon.

Enfin tu en reconnois l'empire, & nous ſommes d'accord ſur l'autorité ſainte des loix de la nature. Mais la loi naturelle,

relle, la ſeule raiſon, ſuffit-elle à nos beſoins ? Cher Valmont, ſi elle te ſuffit en effet, ne crains pas que je t'impoſe un nouveau joug, un joug inutile, & une loi arbitraire. Ce n'eſt pas pour te rendre la vertu plus dure & plus pénible, que je prétends t'éclairer : c'eſt pour te la rendre plus douce & plus facile ; & je ne veux pour toi de loi, que celle qui peut ſervir à ton bonheur. Eh ! que me reviendroit-il de me faire le tyran de tes opinions, & de vouloir dominer ſur ta conſcience ? Ai-je donc d'autre intérêt, ai-je donc encore d'autre plaiſir à attendre ſur la terre, que celui de te rendre heureux ? Si cependant tu ne peux l'être, qu'en fixant la légèreté de ton eſprit, qu'en augmentant & en aſſurant tes lumières, qu'en fortifiant & en épurant ton cœur, qu'en t'armant contre des paſſions qui t'égareroient de nouveau ou qui feroient ton tourment ; ſi la ſeule raiſon eſt d'un foible ſecours pour te procurer de ſi grands avantages ; s'il eſt un guide plus ſûr encore & plus fidèle que le Ciel t'ait donné ; me ſau-

rois-tu mauvais gré de te le faire connoître ? puiſque la vérité, la vertu, ſont maintenant de quelque prix à tes ieux, pourrois-tu être indifférent à ce qui te rendroit vraiment ſage & ſolidement vertueux ?

Mais ſur tout, mon fils, ſi par des vues dignes de lui, Dieu a réellement attaché, à une économie bien ſupérieure à celle de la nature, ton ſort pour l'avenir ; ôſerois-tu bien te roidir contre ſa volonté ſuprême ? ôſerois-tu accuſer ſa ſageſſe, le condamner ſans l'entendre, mettre de vains raiſonnemens à la place des faits, reprocher au Ciel les ſecours plus abondans qu'il accorde à ta foibleſſe, ou attribuer aux hommes ce qui te vient de la Divinité même, & par un entêtement qui ſeroit le fruit de la prévention, riſquer ton bonheur éternel ?

La raiſon eſt notre premier guide : eh, mon fils ! qui l'avouera mieux que moi ? & ne t'ai-je pas appris le premier à la reſpecter ? Mais ce guide que je révère, eſt-il le ſeul que nous devions ſuivre ? & de nouvelles lumières, une autorité

plus précise, une règle plus facile, ne seroient-elles pas à désirer ?

Prends-y garde, cher Valmont; autant il est insensé de trop déprimer la raison, autant l'est-il de se former une trop haute idée de son pouvoir : la méconnoître, ou trop présumer de ses forces, sont deux excès également dangereux. Autrefois, tu te plaisois à la dégrader ; tu ne la regardois que comme un instrument mobile & changeant, que comme une règle incertaine; tu lui refusois tout crédit : tu te trompois, & tu as été forcé d'en convenir. Aujourd'hui, bien différent de toi-même, tu donnes tout à sa lumière ; & tu te trompes encore.

Ah ! sans doute l'autorité, sans la raison, n'a aucun fondement solide ; elle ne porte plus sur rien qui la distingue de l'erreur, & qui lui donne le sacré caractère de la vérité ; elle peut être également l'autorité mensongère du Bonze ou du Druïde, elle peut emprunter tour à tour la voix de la Nymphe Egérie, & le glaive de Mahomet. Croire sans la raison, & contre la raison même, c'est

le partage des imbéciles, des ſuperſtitieux, & des fanatiques ; c'eſt, ſous le prétexte impoſant de ſacrifier ſon entendement à la Divinité pour en recevoir des enſeignemens plus sûrs, s'arracher les ieux pour mieux voir. Toutes les règles de vérité que Dieu nous a données, peuvent bien s'éclairer en quelque ſorte, & s'aider mutuellement : elles ne peuvent jamais ſe contredire ; à moins qu'on ne veuille mettre Dieu en contradiction avec lui-même. Voilà, mon fils, ma profeſſion de foi ſur l'autorité de la raiſon.

Mais que, dans l'état où ſont les hommes, la raiſon brille ſuffiſamment de ſa propre lumière & ſe ſoutienne ſans aucun autre appui ; qu'elle ſoit l'unique maître que nous devions écouter ; qu'elle n'ait beſoin que d'être conſultée pour nous inſtruire ; & qu'en nous enſeignant, elle nous diſe tout ce qu'il nous importe de ſavoir ; c'eſt ce que tu ne prouveras jamais, & ce que tu prouverois en vain contre l'expérience de tous les ſiècles.

Ouvre, mon fils, la grande & étonnante hiſtoire du genre humain ; prends-la où tu voudras ; conſidère-la dans tous les âges ; ſuis-en les révolutions parmi tous les peuples qui n'ont eu que leur entendement pour guide ; qu'elle fixe ton attention & tes regards ſur les contrées nouvellement découvertes ; ſur le nouveau monde, comme ſur celui qui nous eſt connu de tous les tems : hélas ! en tous tems, en tous lieux, que t'offrira-t-elle, que l'hiſtoire de nos erreurs ? Dans un coin de ce vaſte univers, un ſeul peuple eut autrefois des notions ſaines ſur la Divinité, ſur les devoirs de l'homme ; & c'eſt Dieu même qui l'a inſtruit. Partout ailleurs, & ſur les objets les plus importans, quelle étrange ſtupidité ! quel égarement & quelles ténèbres ! Sans vouloir t'éblouir par le vain étalage d'une érudition dont tant d'autres ont fait les frais avant moi, & paſſant rapidement ſur tout le reſte, j'inſiſterai ſur un ſeul article, parce qu'il eſt le premier & le plus intéreſſant aux ieux de la raiſon ; parce qu'il eſt d'ailleurs la règle eſſen-

tielle des mœurs & le fondement de la loi naturelle ; parce qu'enfin c'eſt de lui que dépend, en grande partie, ce que nous devons croire & eſpérer. Cet article, le plus important de tous, c'eſt l'idée que nous devons nous former de la Divinité.

Ici, Valmont, meſure bien les forces de l'entendement humain, & rougis pour ta foible raiſon. Quel tableau, à cet égard, que celui du monde entier! Le vrai Dieu, le Dieu de tous les êtres, ignoré & méconnu ; ce Dieu, unique, indépendant, exiſtant par lui-même, diviſé en autant de dieux dépendans & muables, qu'il y avoit aux cieux & ſur la terre d'êtres qu'il avoit créés ; les divinités les plus bizarres miſes à la place de l'Etre le plus parfait ; de vils mortels adorés par leurs ſemblables ; le bœuf, le chien, le chat, & le crocodile, encenſés par des Prêtres ; le ſoleil, la terre, les oignons & les plantes, de vains noms, la fortune & la peur, devenus l'objet des hommages d'un aveugle fataniſme ; des peuples de ſages proſternés devant des dieux de

bois, de pierre, ou de métal, devant des figures grotesques, dont l'artiste maladroit rioit en les formant, & qu'il adoroit avec tout son peuple après les avoir formées; nos pères eux-mêmes..... Ah! je frémis à ce triste souvenir; nos pères à genoux devant de honteux simulacres; & nous, mon fils, qui y serions encore, sans la foi de nos premiers Apôtres; des superstitions communes aux simples & aux savans; des poulets consultés de bonne-foi par des héros; le vol des oiseaux faisant trembler les plus fiers courages; des cultes infâmes, des sacrifices impurs, des Dieux parjures, incestueux, adultères, des divinités cruelles & barbares, des victimes humaines; le vice dans les temples, sur les autels, & dans presque tous les cœurs: voilà, mon fils, voilà l'homme abandonné à lui même..... O aveuglement! ô folie! dont on oseroit à peine le croire capable, & qu'on seroit tenté de regarder comme une calomnie contre le genre humain, si elle n'étoit attestée par l'expérience de tous les siècles, & par l'exemple de toutes les nations!

Grand Dieu ! de quelle nuit profonde as tu tiré l'Univers ! & dans quels ſiècles heureux, ſous quelle aimable loi m'as-tu fait naître !

Je ne t'ai encore montré les égaremens de la raiſon, que dans la multitude ; & ce ſeroit déjà, mon fils, prouver aſſez contre toi, puiſqu'enfin c'eſt le grand nombre, c'eſt le commun des hommes, qui a le plus beſoin d'inſtruction. C'eſt lui ſur-tout, qui, n'ayant ni la force d'eſprit, ni le tems, ni la volonté, ni les moyens néceſſaires pour faire une étude raiſonnée de la Religion & de la Morale, a auſſi le beſoin le plus preſſant d'être éclairé & fixé par une autorité.

Mais à l'égard des Philoſophes & des Sages eux-mêmes, qu'eſt-ce donc que la ſeule lumière naturelle : & juſqu'ici a-t-elle bien pu leur ſuffire ? Parmi eux, que d'écoles & de ſectes contraires ! que d'opinions diverſes ſur la nature de Dieu, ſur l'origine du monde, ſur la deſtination de l'homme, & ſur les principes de la Morale ! Malgré toutes les recherches des

Sages de l'antiquité, Dieu, le vrai Dieu, leur étoit presque aussi inconnu qu'au reste des hommes : ils ne l'appercevoient qu'à travers un voile, qui leur en déroboit les attributs les plus essentiels, & leur cachoit tout l'éclat de sa majesté. Tantôt ils vouloient qu'un destin aveugle présidât seul à ses déterminations, & lui servît de loi : le fatalisme, si absurde en lui-même, étoit l'opinion la plus commune. Tantôt ils limitoient le pouvoir du souverain Etre, en lui opposant une seconde divinité, à laquelle ils attribuoient tous les désordres qu'ils croyoient appercevoir dans quelques-unes des parties de ce monde : dans ce systême aussi absurde qu'impie, un bon & un mauvais principe, le dieu du bien & le dieu du mal (& put-il jamais y avoir un tel dieu ?) partageoient également l'empire de l'univers. Plusieurs imaginoient une matière éternelle & subtile, qui circuloit dans toute la nature, la modifioit, l'animoit, & trouvoit dans son propre fonds le mouvement qu'elle lui donnoit ; comme si le

mouvement, par ſes loix & ſes changemens divers, ne ſuppoſoit pas dans l'univers un moteur *. Les autres, quoiqu'en petit nombre, diſtinguoient, à la vérité, l'être purement ſpirituel d'avec tout ce qui eſt matière; & toutefois ils le conſidéroient, non pas comme l'auteur de la nature; mais comme celui qui en avoit modéré les forces, qui en avoit réglé les mouvemens, qui avoit diſpoſé avec ſageſſe tous les êtres qui la compoſent, & qui exiſtoient comme lui de toute éternité : inſenſés, qui ne s'appercevoient pas, qu'en faiſant de toutes les parties de ce grand ouvrage autant d'êtres éternels & néceſſaires, ils en faiſoient autant de divinités ! Tant il eſt vrai, mon fils, que toute la ſageſſe ſelon le monde n'eſt que folie devant Dieu !

Ces Sages, tant vantés, n'étoient pas mieux inſtruits de ce qui regarde l'homme, ſon état actuel, & ſa deſtination. Varron, le plus ſavant d'entre les Auteurs païens, compte près de trois cents opi-

---

* Voyez la quatrième Lettre, Tome I.

nions différentes ſur la ſeule queſtion du ſouverain bien ; ils ne s'accordoient pas davantage ſur la vertu ; ils ne formoient ſur l'immortalité de l'ame que des conjectures : par-tout ils héſitent, ils chancèlent, ils ſe contrediſent eux-mêmes ; & les plus habiles d'entre eux ſont ceux qui confeſſent le plus hautement leur ignorance. Socrate reconnoît ſans peine qu'il auroit beſoin de lumières plus sûres pour ſe conduire, ou de la parole de Dieu même qui lui ſervît de guide ; il ne croit pas qu'on puiſſe réuſſir à réformer les hommes, à moins qu'il ne plaiſe à Dieu de nous envoyer quelqu'un qui nous inſtruiſe de ſa part : étonnant aveu de notre foibleſſe dans la bouche d'un tel Sage ! ſentiment de nos beſoins, qui eſt le plus bel effort auquel puiſſe ſe porter la ſageſſe humaine ! Platon, en nous expoſant la mort de ſon maître, nous fait part de ſes craintes : après avoir fait à ſes amis le diſcours le plus ſublime ſur l'immortalité de l'ame, Socrate le termine en doutant ſi l'ame eſt immortelle. Platon lui-même, qui diſtingue ſi nettement l'eſprit

& la matière, qui reconnoît un Créateur suprême, & qu'on admire par de si beaux endroits, se dément honteusement, en faisant partager les honneurs de la Divinité aux astres, à la terre, & aux démons *; il veut, dans sa République, qu'on s'enivre aux fêtes de Bacchus; il ordonne des combats, où il ôte aux deux sexes les armes & les vêtemens de la pudeur; il semble approuver la communauté des femmes; & Philon, le plus grand de ses admirateurs, s'indigne malgré lui de ce que tout son banquet se passe en entretiens d'amour & de volupté contre nature. Un autre Sage, non moins célèbre, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux qui vouloient être honorés par ces infamies **. Cicéron ne commence son Traité sur la nature des dieux, qu'en avouant que rien n'est plus difficile, que rien n'est plus obscur

---

* Dans l'Epinomis, dans le Timée, & dans le huitème Livre des Loix.

** Aristote. Polit. VII.

que cette matière, sur laquelle, dit-il, les sentimens des hommes les plus éclairés sont si différens & si partagés. O raison ! foible raison ! jusqu'où donc vont tes forces ? & sont-ce bien là les merveilles enfantées par tes Sages * (*a*) ?

* Montagne dit, en parlant de la Religion : » A une chose si divine & surpassant de si loin » l'humaine intelligence, il est besoin que » Dieu nous préte son secours d'une faveur ex- » traordinaire & priviiégiée, pour la pouvoir » concevoir & loger en nous ; & ne crois pas » que les moyens purement humains en fussent » aucunement capables, & s'ils l'étoient, tant » d'ames rares & excellentes, si abondamment » garnies de forcés naturelles ès siècles anciens, » n'eussent pas failli, par leurs discours, d'arri- » ver à cette connoissance «. Après quoi, rapportant les erreurs des Philosophes & des peuples païens, il s'écrie : » O Dieu ! quelle obligation n'avons-nous pas à la bénignité de notre » souverain Créateur, pour avoir déniaisé notre » créance de ces vagabondes & arbitraires opinions, & l'avoir logée sur l'éternelle base de » sa sainte parole ! Tout est flottant entre les » mains de l'homme ; je ne puis avoir le juge- » ment si flexible «. *Essais*, *l.* 2, *c.* 12.

Maintenant, Valmont, que les Esprits-forts de nos jours s'appuient sur leurs propres lumières; je leur demanderai s'ils ont plus de force d'esprit que les Sages de l'antiquité païenne. Je ferai plus, je les opposerai les uns aux autres, & je leur ferai voir combien ils diffèrent entre eux *; je leur montrerai, en les opposant à eux-mêmes, sur combien d'articles de la loi naturelle ils se contredisent & s'égarent tous les jours; je ferai plus encore, je leverai le masque qui les couvre, & l'on connoîtra combien, sous une apparence de respect pour la loi naturelle, ils cachent un fonds d'indifférence pour toute loi en général, un esprit de vertige, de systême, & le plus souvent

* » L'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentimens; & l'orgueil est la seconde...... Des mystères impénétrables nous environnent de toutes parts; ils sont au dessus de la région sensible; pour les percer, nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination «. *M. Rousseau.*

de pyrrhonisme à l'égard de toute vérité. Eh ! mon fils ! tu les a entendu parler, tu as lu leurs écrits, tu as pensé avec eux & comme eux ; dis-moi donc, & interroge fidèlement ta conscience & ta mémoire, qu'as-tu entendu dans leurs entretiens, qu'as-tu vu dans leurs ouvrages, que la théologie du matérialisme & la morale des passions ? Au milieu de leurs sublimes & inintelligibles systêmes, que sont-ils en effet, pour la plupart, que des Matérialistes déguisés ? Déistes pour la forme, Epicuriens pour le fonds *; parlons mieux, & pour ne leur rien imputer que tu puisses désavouer en leur nom, ne sachant eux-mêmes ce qu'ils sont ; Dogmatiques aujourd'hui, demain Pyrrhoniens ; changeant d'opinion & de langage selon les circonstances & les tems ; n'ayant jamais, d'un ouvrage à l'autre, ni deux jours de suite, la même philoso-

* Epicure avoit renouvelé le systême de Démocrite, qui regardoit l'atôme, comme la cause première par qui tout est, & la matière première dont tout est.

phie*; s'enveloppant de grands mots vides de sens, par lesquels ils substituent, à la science simple & modeste, le jargon philosophique; raisonnant par enthousiasme, & posant, avec tout le feu du génie & tout le brillant de l'élocution, des absurdités en principes; se donnant pour les

---

* Ce n'est pas trop dire : non seulement, parmi nos Philosophes, chaque homme a son systême ; non seulement d'un Ouvrage à l'autre, le même homme change d'opinions & adopte des systêmes différens, établissant sur la même question le oui & le non alternativement; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on le surprend quelquefois, disant au même endroit le oui & le non, le pour & le contre tout à la fois. Personne n'a mieux prouvé, par des rapprochemens de textes bien formels, ces vérités si humiliantes pour la sagesse humaine, que l'Auteur des *Helviennes*, ou *Lettres Provinciales Philosophiques*. Voyez, par exemple, sur l'origine du monde, sur celle du genre humain, le Tome I, & sur la Divinité, sur l'ame, sur la liberté, les Tomes II & III de cet Ouvrage, si propre à répandre sur nos prétendus Sages un ridicule ineffaçable.

restaurateurs, & les guides du genre humain, & croyant nous faire trouver la lumière au sein de l'obscurité la plus profonde : hélas ! où est donc, en fait de religion, la règle précise de ceux qui n'en ont point d'autre que celle de leur raison ?

Eh, pour les vérités qui concernent les mœurs, nos nouveaux Philosophes sont-ils plus sages & plus éclairés, que pour celles qui appartiennent à la Religion ? Quels sont les fondemens sacrés de leur Morale ? Ici, c'est la conformité d'origine, de penchans, & de loi, dans les brutes & dans les hommes, qui est l'unique base de la loi naturelle : là, ce sont les conventions & les institutions politiques, qui font tout le mérite & le démérite de ce qu'on appelle vice & vertu. Pour les uns, c'est l'utilité publique, c'est le salut du peuple, par opposition au bien même de l'humanité toute entière, qui, dans chaque société, dans chaque état, détermine ce qui est juste ou injuste, ce qui est vertueux ou vicieux : parmi les autres, c'est l'intérêt personnel qui est la source & la règle de toute justice. Quelques-

uns donnent pour principes des grandes & belles actions, la ſenſibilité phyſique, l'amour, & la volupté. Tous enfin, favoriſant également le libertinage, le luxe, l'indépendance, l'orgueil, & toutes les paſſions, font tour à tour, ou tout à la fois peut-être, horreur & pitié (*b*).

O mon fils! moins philoſophes à bien des égards, & moins conſéquens que les Sages de l'antiquité païenne, il eſt aiſé de voir, à leurs égaremens monſtrueux, que, nés au ſein du Chriſtianiſme, ils ont abuſé de plus de ſecours que ceux là n'en avoient reçu, & éteint au fond de leur ame plus de véritables lumières. Ils ſont tombés, comme les anciens Sages, dans l'aveuglement & les ténèbres; mais ils ſont tombés de plus haut. J'admire ſouvent dans leur Morale, quoique ſi imparfaite encore, les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Sénèque, les Marc-Aurèle, les Epictète; tandis que mon cœur & ma raiſon ſe ſoulèvent contre les maximes indécentes & perverſes des faux Sages de notre ſiècle.

Eh, quand leurs lumières ſeroient plus

pures, à qui en appartiendroient le mérite & l'honneur, ſi ce n'eſt à la religion ſainte qui les a formés? Les ingrats! pour ne pas reconnoître ce qu'ils lui doivent, ils oublient tout ce qu'ils ont emprunté d'elle. Ah! s'ils daignoient ſe ſouvenir du premier rayon qui éclaira leur berceau, des premières leçons qu'on donna à leur enfance; ils avoueroient que tout ce qu'ils ont appris de plus vrai, ils le tiennent de cette Religion qu'ils mépriſent; qu'on leur avoit inculqué la ſcience & la ſageſſe, avant qu'ils puſſent ſe glorifier d'être ſages; & que perſonne n'enſeigne & ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle que l'humble Fidèle éclairé par la lumière de l'Evangile (*c*).

C'eſt cette loi évangélique qui détermine le culte qu'on doit à la Divinité. Car enfin ſi Dieu exiſte, ſi nous lui devons un hommage comme à l'Auteur de notre être qui nous a créés pour lui; ſi nous lui devons un hommage & un culte extérieur, un hommage de l'eſprit & du corps, comme à celui qui a formé l'un & l'autre, & qui a mis entre ces deux

ſubſtances une correſpondance récipro-que & un rapport néceſſaire; ſi nous lui devons un culte public, comme au père commun de tous les hommes, qui les a réunis en ſociété, qui en a fait une même famille dont il eſt le chef, qui leur a donné l'uſage de toutes les créatures, pour qu'ils en rendiſſent tous enſemble un même tribut à ſa gloire: qui eſt-ce qui déterminera, par les ſeules lumières naturelles, ce culte vraiment digne de lui, & le genre de ſacrifice, qui, pour l'honorer, pour nous le rendre propice, pour expier nos fautes, peut lui être offert ſans déroger à ſa majeſté *? Admettrons-nous également tous les cultes? Ils ſe contrediſent entre eux; ils contrediſent, pour la plupart, les attributs eſſentiels de l'Etre ſuprême; ils ſont contraires à la

* C'eſt ſur la nature de ce ſacrifice, que les vrais Sages de l'antiquité ont toujours été le plus embarraſſés. Voyez ce que Platon fait dire à Socrate ſur les ſacrifices & ſur la prière, dans le Dialogue intitulé, *le ſecond Alcibiade*.

perfection & au bonheur de l'homme : prétendre qu'ils ſont tous également propres à glorifier le ſouverain Etre, c'eſt vouloir que Dieu ſoit dignement honoré par des contradictions & des abſurdités.

C'eſt encore la loi évangélique, qui, appuyée ſur des faits ſenſibles, offre aux hommes un miniſtère propre à les inſtruire ; & une autorité ſuffiſante pour s'en faire écouter. Quelle force & quel pouvoir la ſeule voix des Philoſophes aura-t-elle ſur la multitude *(d)* ? Quels hommes, s'ils ne tiennent à un miniſtère public & ſuffiſamment autoriſé, feront aſſez généreux pour ſe dévouer tout entiers à l'inſtruction de leurs ſemblables, & pour leur faire entendre, au péril de leur vie, le langage de la ſageſſe & de la vérité ? Il falloit à celle-ci, pour interprètes, des ames fortes ; il lui falloit des Héros & des Martyrs ; le ſeul Socrate, parmi les païens, a ſouffert pour elle *(e)* ; tous les autres la trahiſſoient, au lieu de la ſervir ; non contens de la voiler ſous les ombres du myſtère, ils l'accommodoient en public aux ſuperſtitions païennes. Auſſi

prudens & aussi foibles qu'eux, nos Sages prétendus ne posent-ils pas également pour principe de se prêter au culte reçu dans la société dont on est membre? La seule Religion révélée a pu donner à la vérité des Apôtres dignes d'elle.

Avouons-le donc, mon fils, puisque les faits nous y contraignent; la dégradation du genre humain, l'obscurcissement de la raison dans la multitude, ses égaremens, ses contradictions, ses limites, & l'insuffisance de son autorité dans les Sages, tout nous prouve l'extrême besoin d'un secours plus abondant, d'un guide plus sûr, d'une lumière plus précise, & la nécessité d'une révélation (f). Mais ici revient la première difficulté que tu formes contre elle; & je ne tarderai pas à la résoudre, ainsi que toutes celles que m'opposent tes passions.

NOTES.

PAGE 37.

(a) *ET sont-ce bien là les merveilles enfantées par tes Sages?* Il est cependant vrai que,

parmi tous les Philosophes, il n'en est aucun qui n'ait apperçu des vérités importantes; » mais ils n'ont jamais su, dit Lactance, ce que c'est qu'un corps de doctrine, quoiqu'ils en ayent entrevu chaque partie. Chacun de son côté a trouvé quelqu'une des pièces qui doivent y entrer; mais ils ne sont pas venus à bout de les assembler, ni de déduire les conséquences des principes. On voit bien que toutes les vérités se trouvent semées parmi les diverses sectes, aucune d'entre elles n'étant si dépourvue de bons esprits, qu'ils n'ayent saisi une portion du vrai : mais tandis que, pour disputer, ils défendent chacun leurs opinions, quoique fausses, & combattent celles d'autrui, quoique vraies; il arrive que la vérité qu'ils paroissent chercher, leur échappe, ou plutôt qu'ils la perdent par leur propre faute. Que s'il s'étoit trouvé quelqu'un d'un génie assez supérieur, pour ramasser ce qu'il y a de meilleur dans chaque Ecole, & en former un corps complet, cet homme-là ne différeroit pas de nous. Mais cela exigeroit nécessairement qu'il possédât au plus haut degré le discernement du vrai : eh, qui le peut, s'il n'est instruit par Dieu même « ! *Lact. de Vitâ beatâ, l.* 7.

PAGE 42.

(b) *Font tour à tour, ou tout à la fois peut-être, horreur & pitié.* Ce sont les deux sentimens qu'excite, dans les cœurs droits & les ames bien nées, la lecture de leurs Ouvrages. Mais, sans remonter jusqu'à ces sources empoisonnées, on peut en juger par le précis qu'en offrent les *Mémoires* & le *Catéchisme des Cacouacs* *, ainsi que *la petite Encyclopédie* ou *le Dictionnaire des Philosophes*. Ces Ouvrages ingénieux, où l'antidote est mis à côté du poison, sont les plus intéressans en genre de critique, & les plus propres à faire rougir l'incrédule & à confondre l'incrédulité.

On peut juger encore de la vérité de ce que dit ici M. de Valmont, par cet aveu de M. Rousseau lui-même, qui, plus que personne,

---

* » *Le Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs*, cette brochure, à la fois très-piquante & très-judicieuse, parut quelque tems après les *Petites Lettres sur de grands Philosophes*, & avoit le même objet, celui de faire sentir la ridicule vanité d'une secte impérieuse & hautaine, qui avoit usurpé long-tems la plus grande considération, en faisant servir à sa célébrité le mot imposant de *Philosophie*.

» Molière mourut sans doute trop tôt. S'il eût vécu jusqu'à nos jours, quel ridicule immortel n'eût il pas

a droit d'en être cru sur cette matière. Après avoir invité les Académies à se regarder comme chargées, non seulement du dépôt des connoissances humaines, mais encore du dépôt sacré des mœurs; à exiger en conséquence, des membres qu'elles reçoivent, des ouvrages & des mœurs irréprochables; à faire choix, pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire, des sujets les plus capables de ranimer l'amour de la vertu dans le cœur des citoyens; & à servir ainsi de frein aux maximes licencieuses de ceux, qui, parmi nous, usurpent si indignement les beaux noms de Philosophes & de Sages: il ajoute, » Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de son côté sur une place publique: Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de

---

jeté sur un des plus absurdes délires qui ayent jamais fait époque dans notre histoire littéraire? Lorsque la Nation aura repris son sang froid sur des Ecrivains pleins d'orgueil, qui, à force de manège, étoient parvenus à lui dérober une sorte d'admiration, elle aura peine à concevoir par quel art on avoit pu jeter sur elle un pareil esprit de vertige: mais, comme nous sommes François, nous finirons sagement par en rire «.
M. Palissot, Mémoires Littéraires.

corps & que tout eſt en repréſentation ; l'autre, qu'il n'y a d'autre ſubſtance que la matière. Celui-ci avance, qu'il n'y a ni vertus, ni vices, & que le bien & le mal moral ſont des chimères ; celui-là, que les hommes ſont des loups, & peuvent ſe dévorer en sûreté de conſcience..... Le Paganiſme, livré à tous les égaremens de la raiſon humaine, a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'Imprimerie ſous le règne de l'Evangile « ? *Diſcours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon*, en 1750.

PAGE 43.

(e) *Que perſonne n'enſeigne & ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle, que l'humble Fidèle*, &c. » Il y a des projets qui paroiſſent beaux en idée, & qui ſont inſoutenables dans la pratique : celui des Déiſtes eſt de ce nombre. Ils forgent à plaiſir des tableaux de religion naturelle, & des relations de certains pays imaginaires, pour faire croire que l'on vivroit heureux ſous cette loi. Par malheur tout cela n'exiſte que dans leur cerveau ; c'eſt la république de Platon. Ils n'ont encore pu trouver ſous le ciel un peuple qui profeſsât réellement leur *naturaliſme* ; & véritablement il n'y en a point. Suppoſé qu'on réuſsît à amener une

nation à ce point-là, elle ne s'y tiendroit pas long-tems : vous la verriez bientôt tomber, ou dans un entier oubli de Dieu, ou dans les dernières superstitions ; & pour un petit nombre d'esprits qui sauroient garder un juste milieu, le gros du monde iroit tout droit, ou à l'irréligion, ou à l'extravagance. C'est ce qui est arrivé à tous les peuples qui n'ont pas été favorisés de la lumière céleste «. *Turretin*, *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, t. 1, sect. 1, c. 6.

PAGE 45.

(d) *Quel pouvoir la seule voix des Philosophes aura-t-elle sur la multitude?* » Quand on auroit recueilli, dit Locke dans son *Christianisme raisonnable*, tous les préceptes de Solon, de Bias, de Zénon, de Cicéron, & de Sénèque, & que, pour rendre l'ouvrage plus complet, nous irions jusque dans la Chine consulter Confucius, & le sage Anacharsis en Scythie ; comment un tel recueil auroit-il pu devenir une règle fixe, & une véritable copie de la loi sous laquelle nous vivons ? Seroit ce d'Aristippe ou de Confucius, qu'il auroit tiré son autorité ? Zénon avoit-il le droit de faire des loix au genre humain ? S'il ne l'avoit pas, tout ce que lui ou quelque autre Philosophe pouvoit dire, n'étoit

compté que pour le sentiment d'un simple homme, que les autres peuvent recevoir ou rejeter : autrement il faudroit admettre également tout ce qu'a enseigné ce Philosophe, &c. ». *Christianisme raisonnable*, *t. 1*, *c. 14*.

C'est le raisonnement que faisoit Lactance. Les Philosophes peuvent proposer de belles loix aux peuples : » mais ces préceptes n'ont point » de force, parce qu'ils sont humains, & qu'ils » manquent d'une autorité supérieure, qui est » celle de Dieu. Personne ne croit, parce que » celui qui écoute s'estime autant que celui qui » commande ». *De falsâ Sap. lib. 3*, *n. 27*.

» La Société, dit un sage Génevois, ne perdroit-elle pas infiniment à ce que la morale, elle-même, ne fût plus recommandée que sur la foi des Philosophes ; tandis qu'elle peut être revêtue d'une sanction divine ?

» On la feroit donc aussi prêcher par des *Philosophes*. Mais, si je ne me trompe, la différence se réduiroit, sur ce point, à employer des hommes sous une autre dénomination & un autre habit. Est-ce donc que la même morale appelée morale d'*Helvétius*, plutôt que morale judaïque ou *chrétienne*, & prêchée par des hommes en habit de couleur plutôt qu'en habit noir ou en surplis, sera moins sujette à être expliquée par des ignorans, fera moins de pédans, sera

moins expoſée à être pervertie, pourra moins ſervir de maſque aux vicieux? Eſt-ce que, parce qu'elle n'aura point d'autorité par elle-même, elle entraînera plus sûrement les hommes? Eſt-ce parce qu'un Philoſophe prêchera dans une Congrégation le *Livre de l'Eſprit*, que dans une autre on expliquera le *Syſtême de la Nature*, ailleurs celui d'Hobbes, &, dans les Congrégations les plus favoriſées, ceux de *Socrate* & de *Platon*; eſt-ce pour cela, dis-je, que les hommes pourront mieux compter les uns ſur les autres? Eh! bon Dieu, que deviendroit une Société pareille? . . . .

» Et que ſeroit-ce encore que la vertu? comment conviendroit-on du ſens de ce mot . . ? établiroit-on une autorité *philoſophique*, comme il y a une autorité *eccléſiaſtique*, afin de fixer au moins la morale de l'Etat? hélas! quand aurions-nous un code . . . . !

» Et que ferons-nous encore des ignorans, c'eſt-à-dire, d'une ſi grande partie du peuple, qui n'a ni le loiſir, ni les connoiſſances préliminaires, qui permettent d'étudier? ce peuple qui *ſent* que Dieu a dû dicter aux hommes les loix de la juſtice & de la *bénéficence*, recevra-t-il ainſi d'une manière implicite les ſpéculations du *Philoſophe* ſubalterne qui balbutiera dans ſa Paroiſſe?

» Il est aisé de blâmer ; & le blâme, presque toujours fort hardi, séduit par son assurance. Voilà toute la force qu'ont eue contre la Religion, les attaques de tout genre qu'on a portées contre elle & contre les Ecclésiastiques. Ceux qui les ont faites, & ceux qui les ont encouragées en les écoutant, n'ont pas considéré qu'il falloit nécessairement des institutions publiques pour rappeler aux hommes leurs devoirs : & qu'indépendamment de la foiblesse de l'autorité des hommes pour d'autres hommes ; foiblesse qu'éprouvent toutes les législations *humaines* ; indépendamment du bonheur individuel que la Religion seule peut produire ; substituer un corps de *moralistes* à un corps d'*ecclésiastiques*, n'est que changer les noms « : *ajoutons*, pour opérer de bien moindres effets, ou plutôt, pour opérer les effets les plus dangereux. Voyez les *Lettres physiques & morales sur l'Histoire de la Terre*, par M. Deluc, Tome I, *p. 44 & suiv.* & observez que l'homme droit & sensé, que le vrai savant qui parle ainsi, est un homme du monde & un citoyen de Genève.

PAGE 45.

(e) *Il lui falloit des héros & des martyrs : le seul Socrate*, &c. » On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'Unité divine, pour avoir refusé

ſon hommage aux dieux de la Grèce ; mais c'eſt une erreur. Dans l'apologie que Platon fait de ce Philoſophe, Socrate reconnoît des dieux ſubalternes, & enſeigne que les aſtres & le ſoleil ſont animés par des intelligences à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon, dans ſon Dialogue ſur la Sainteté *, nous apprend que Socrate ne fut point puni, pour avoir nié qu'il y eût des dieux inférieurs, mais parce qu'il déclamoit hautement contre les Poëtes qui attribuoient à ces divinités des paſſions humaines & des crimes énormes «. *M. de Ramſai, diſcours ſur la Mythologie.*

PAGE 46.

(f) *Tout nous prouve l'extrême beſoin d'un ſecours plus abondant*, &c. » Si la vérité, dit S. Thomas, étoit abandonnée aux recherches de la raiſon, il en réſulteroit trois inconvéniens. Le premier ſeroit, que la connoiſſance de Dieu ne pourroit être le partage que d'un petit nombre d'hommes ; car trois choſes, ſavoir la pauvreté, la pareſſe, & une complexion foible, mettent la plupart hors d'état de s'appliquer utilement à des recherches relatives aux ſciences.

Le ſecond inconvénient ſeroit, que ceux

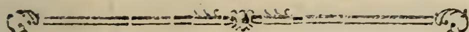
* Platon, Eutyph. pag. 5 & 6.

d'entre les hommes qui pourroient parvenir à la connoiſſance de la vérité, n'y parviendroient que fort tard & après une longue ſuite d'années employées à l'étude.

Le troiſième enfin conſiſte en ce que telle eſt la foibleſſe de l'entendement humain, qu'il y a pour l'ordinaire beaucoup d'erreurs mêlées parmi les découvertes que fait la raiſon «. *Lib.* I. *Controv. Gentil. Cap.* 4.

» Il n'y a perſonne, a dit Bayle lui-même, » qui, en ſe ſervant de ſa raiſon, n'ait beſoin » de l'aſſiſtance de Dieu; car, ſans cela, c'eſt » un guide qui s'égare; & l'on peut comparer » la Philoſophie à ces poudres ſi corroſives, » qu'après avoir conſumé les chairs mortes » d'une plaie, elles rongeroient la chair vive, » carieroient les os, & perceroient juſqu'aux » moelles. La Philoſophie réfute d'abord les » erreurs : mais ſi l'on ne l'arrête point là, elle » attaque les vérités; & quand on la laiſſe » faire à ſa fantaiſie, elle va ſi loin, qu'elle ne » ſait plus où elle eſt, ni ne trouve plus où » s'aſſeoir «.





LETTRE XXVIII.

Suite de la précédente.

» COMMENT ôseroit-on dire que la » loi naturelle, que la raiſon, cette loi » commune à tous les hommes, ne nous » éclaire pas autant qu'elle le doit ſur » ce qu'elle nous oblige de pratiquer? Ou » ſi elle a ceſſé de nous éclairer à pro- » portion de nos beſoins, quelle qu'en » ſoit la cauſe, elle a donc ceſſé de nous » obliger «.

Telle eſt, mon fils, la première difficulté que tu m'oppoſes en faveur de tes nouvelles opinions. La réponſe eſt pourtant facile, quelque ſpécieuſe que ſoit l'objection. La loi naturelle n'eſt pas tellement obſcurcie dans l'état de dépravation & d'aveuglement où nous naiſſons, la raiſon de l'homme n'eſt pas tellement impuiſſante & ſtérile, qu'il ſoit impoſſible, à celui qui l'interroge avec un eſprit droit & un cœur pur, d'en obtenir de foibles lumières, qui le conduiſent de

proche en proche à des lumières plus considérables. Elle nous oblige, cette foible raiſon, à proportion de ce qu'elle nous enſeigne, & de ce qu'elle pourroit nous enſeigner encore ſi nous la conſultions avec fidélité. Elle va auſſi loin qu'elle peut & qu'elle doit aller. Elle va juſqu'à nous faire ſentir le beſoin que nous avons d'un autre ſecours; elle fait avouer, à l'ame ſimple & vraie, ſon inſuffiſance & les ténèbres où elle la laiſſe plongée; elle la fait ſoupirer après un plus grand jour; elle la conduit aux portes du ſanctuaire où l'éternelle vérité réſide; & dès que les gémiſſemens de cette ame droite & pure ſont ſincères, le Dieu de vérité ne lui manque pas (*a*).

» Mais pourquoi donc cet autre ſecours » ſi néceſſaire n'eſt-il pas donné à tous les » hommes? pourquoi ne ſont-ils pas tous » éclairés du flambeau de la révélation? & » pourquoi même, pour la partie de la » révélation la plus intéreſſante, qui eſt » la loi évangélique, ont-ils commencé » ſi tard à l'être «?

Parce qu'il falloit, mon fils, que les

hommes, abandonnés à eux-mêmes, sentissent leurs besoins, leur misère, & qu'ils eussent le tems de se lasser, pour ainsi parler, de leur propre foiblesse & de la vanité de leurs recherches. Il leur falloit l'expérience de plusieurs siècles, & des peuples les plus policés, comme des nations les plus sauvages. Il falloit que les ténèbres précédassent la lumière, & en fissent comprendre tous les avantages; que la religion révélée, appuyée sur des faits, eût ses développemens & ses preuves, de même que tout se prépare & se développe dans la Nature. Il falloit sans doute, dans les desseins du Très-Haut, que jamais ici-bas nous ne connoîtrons qu'imparfaitement, que ce flambeau de la foi, semblable à l'astre qui éclaire le monde, n'y jetât pas tout à coup & tout à la fois sa lumière; qu'il en parcourût successivement les diverses contrées; qu'il y fécondât les germes de raison, de sagesse, & de vertu, qui n'attendoient que sa présence pour éclore ou pour se porter du moins à leur vrai point de perfection & de maturité; & que sa

vive clarté, tantôt accordée purement comme une grâce, tantôt donnée tout enſemble comme grâce & comme récompenſe, quelquefois même ſouſtraite aux hommes par forme de châtiment, fût diſtribuée en tous lieux ſelon les loix ſecrètes d'une Providence toujours pleine de ſageſſe & d'équité.

Eh, mon fils, dans le ſyſtême du Naturaliſte, quelle difficulté peux-tu former ici contre la révélation, qui ne tourne en objection contre toi? Car enfin cette religion naturelle, te demanderai-je à mon tour, cette loi de la raiſon, commune à tous les hommes, impoſée à tous, & qui dans tes principes leur ſuffit à tous également, pourquoi eſt-elle ſi peu connue de la plupart? pourquoi même tant de ſecours dans les uns pour en développer les lumières, & tant de difficultés & d'obſtacles dans les autres?

Concluons donc, & pour la loi naturelle & pour la loi révélée, que, quoique toutes deux ſoient eſſentiellement vraies, que toutes deux ſoient néceſſaires, nous ne ſerons jugés ſur elles qu'à pro-

portion de ce que nous aurions pu, de ce que nous aurions dû en connoître ; & que ceux qui, éclairés par elles, auront avec la même opiniâtreté fermé les yeux à leur éclat, seront également sans excuse *.

» Mais, ajoutes-tu, pourquoi des » hommes comme moi seront-ils à mon » égard les interprètes des volontés divi- » nes ? pourquoi faut-il que, pour ap- » prendre à honorer dignement l'Etre su- » prême, j'emprunte le secours de mes » semblables ? & trouverai-je donc par- » tout des hommes entre Dieu & moi « ?

Oui, mon fils ; parce que Dieu, en créant des êtres sociables, a voulu les former au sein de la société, les lier en-

---

* *Tribulatio & angustia in omnem animam hominis operantis malum, Judæi primùm & Græci : gloria, honor, & pax omni operanti bonum, Judæo primùm & Græco : non enim est acceptio personarum apud Deum. Quicumque sine lege peccaverunt, sine lege peribunt : & quicumque in lege peccaverunt, per legem judicabuntur.* Rom. c. 2, ℣. 9, &c.

ſemble autant par les beſoins de l'ame que par ceux du corps, les inſtruire les uns par les autres, & établir entre eux une dépendance mutuelle & une communication réciproque de ſecours & de lumières. Eh, quel eſt l'homme que d'autres hommes n'ayent pas inſtruit? Quelles ſont les lumières naturelles que dans l'état de ſociété nous n'ayons pas recouvrées, développées, perfectionnées, à l'aide de nos ſemblables? Et pourquoi veux-tu que, dans l'économie de la religion révélée, Dieu ſe ſoit ſervi d'autres inſtrumens, d'autres moyens, que ceux dont il ſe ſert dans le plan de la religion naturelle *?

Des hommes s'offrent à toi pour t'inſtruire, & ſe diſent les envoyés de Dieu; mais ils ne te privent pas pour cela de l'exercice de ta raiſon. Fais-en l'uſage le plus naturel, le plus facile, le plus à la portée de l'entendement humain:

---

* *Naturæ quidem ordo ita ſe habet, ut cùm aliquid diſcimus, rationem præcedat autoritas.* S. Aug. l. 2, de Ord. cap. 9.

examine les faits ſenſibles & publics qui établiſſent leur miſſion : conſidère attentivement les caractères de la religion qu'ils t'annoncent, caractères ſimples & vrais; ſon ancienneté, ſon unité, ſa perpétuité, ſa ſainteté; ſon rapport à la gloire de Dieu, au bonheur de l'homme, & à la vertu; car ce ſont-là de ces choſes de fait & de ſentiment, dont tout homme peut juger ſans peine; de ces choſes qui ont frappé, éclairé & converti le monde entier : & d'après cela, ſoumets-toi, ſi, par la voix de tes ſemblables, c'eſt en effet Dieu qui a parlé. Prends-y garde, cher Valmont, la révélation, une fois prouvée, te prouve, de la manière la plus ſimple & la plus abrégée, toutes les autres vérités : ſans elles il faut ſe les prouver à ſoi-même une à une, ſi je puis parler ainſi. Quel travail ! & quel danger de ſe tromper dans des choſes, où l'erreur eſt d'une ſi grande conſéquence, & où cependant elle a toujours été ſi commune !

» Mais encore, pourquoi un nouveau » joug & de nouvelles entraves ? & qu'im» portent toutes les inſtitutions arbitrai-

» res, si, par les seuls principes de la
» loi naturelle, la vertu, l'honneur sont
» en sûreté « !

Sur ce peu de mots, que de choses à répondre, mon fils, s'il falloit ne laisser rien à dire ! Mais du moins écoute encore quelques momens. » Pourquoi un nou-
» veau joug & de nouvelles entraves « ? C'est pour te rendre le joug de la vertu, de la raison elle-même, plus doux & plus facile. La loi que le christianisme t'impose est une loi de grâce & d'amour; sans elle tout coûte, tout est pénible à la Nature; rien au contraire ne lui coûte, dès qu'elle emprunte son secours. Cette aimable loi nous fortifie, nous soutient, nous élève au dessus de la foiblesse humaine. Elle est à l'homme, ce que sont à l'oiseau timide les ailes qui l'aident à voler : si elles sont un fardeau pour lui, c'est un fardeau bien léger; avec elles il fend les airs, il ramperoit sans elles.

» Qu'importent des institutions arbi-
» traires « ? Eh, pourquoi les regardes-tu comme telles, si la religion qui les renferme ne l'est pas? Qu'importent....?

ah ! mon fils, elles importent beaucoup, ſi elles ont la force de nous rendre ſolidement vertueux.

» Mais ſans elles, Socrate, Ariſtide, » Caton, Tite, & Marc-Aurèle ne l'ont-» il pas été « ? Valmont, je ne prétends pas calomnier leur vertu : ils en ont eu ſans doute ; mais, bien évaluée, qu'étoit-elle dans la balance du grand Juge, comparée à celle du ſimple Fidèle ? Etre juſte & bienfaiſant, c'eſt une partie de l'homme moral, ce n'eſt encore que la première ébauche du Chrétien : & dans celui-là même, comptes-tu pour rien, d'être chaſte, d'honorer le vrai Dieu, d'être humblement ſoumis à ſa volonté ſuprême ? Socrate ſoupçonné d'être l'amant d'Alcibiade, accuſé, par ſes propres concitoyens, d'être le corrupteur de la Jeuneſſe d'Athènes ſous prétexte de l'inſtruire ; ou, pour ne rien donner à des clameurs publiques, à des ſoupçons mal fondés & qu'on doit encore moins ſe permettre à l'égard des grands hommes, Socrate, mourant pour la vérité, & ordonnant à ſes amis de ſacrifier pour lui

un coq à Esculape : Caton, cédant sa femme à Hortensius, après s'être montré tout disposé à lui céder sa fille ; l'inflexible Caton, indépendant des Dieux, dit-il en parlant de lui-même, & se donnant la mort plutôt que d'implorer la clémence d'un vainqueur : Marc-Aurèle, (quel nom cependant !) honorant d'un culte superstitieux les dieux de toutes les nations, & souffrant, pour complaire au Sénat, qu'on persécutât les Chrétiens ; fermant les ieux sur les crimes des Sénateurs, pour ne pas être obligé de les punir ; philosophant tranquillement au fond de son palais, tandis que les Gouverneurs pilloient ses Provinces ; faisant mettre sa femme au nombre des divinités, après l'avoir laissée pendant sa vie se souiller par les plus honteuses débauches aux ieux de tout l'Empire ; Marc-Aurèle, par la plus cruelle indulgence & la plus indigne foiblesse, remettant une seconde fois son fils entre les mains des maîtres vicieux qui l'avoient perdu, &, quoiqu'assez libre dans son choix, donnant à son peuple Commode pour Empereur : sont-ce donc

là des vertus ſans taches ? Et combien de noms célèbres en ce genre te reſte-t il à me citer ? Je te montrerai, moi, une foule d'hommes parfaitement vertueux, par-tout où la religion a fait de vrais diſciples, par-tout où le chriſtianiſme fut en vigueur.

Cependant, ſans les forces qu'il nous donne, tu te flattes de pratiquer la vertu. Ah ! tu la connois mal ; cher Valmont, ou du moins tu ne te connois pas aſſez toi-même. Autrefois j'ai penſé comme toi. Alors j'avois des amis, avec leſquels j'étois lié de ſentimens & de mœurs, ſi toutefois l'amitié pure peut ſe trouver encore où ne ſe trouve pas la religion : hélas ! je rougis de leurs égaremens, & je n'avois pas moins à rougir des miens. Vérité, vertu, équité, bienfaiſance, humanité (*b*), mœurs honnêtes, beaux noms qui ne furent jamais ſi communs, vous êtes dans la bouche de tous les Sages, & jamais la choſe qu'ils expriment ne fut ſi rare ! Non, jamais l'idolâtrie elle-même n'enfanta des mœurs plus dépravées, que n'en fait naître parmi nous

l'incrédulité. S'il y a encore des vertus ſur la terre, où ſont-elles, mon fils, ſi ce n'eſt dans les ſentimens & dans la conduite du vrai Chrétien ? Ton épouſe, ſi tendre & ſi ſage, la fidèle & courageuſe Emilie, ſeroit-elle ſi conſtamment vertueuſe, ſi elle n'étoit inſpirée & ſoutenue par la religion ? Eh, que peut-on ſe promettre ſans elle, que la préſomption la plus vaine & les plus honteuſes foibleſſes (*c*) ?

Mon ami, je ne crains pas de l'avouer; dès que je ſonde mon eſprit & mon cœur, j'y trouve le beſoin de la religion chrétienne : c'eſt le cri intérieur le plus vif & le plus fort en moi. Sans la religion, chaque circonſtance un peu critique, chaque occaſion dangereuſe, chaque mouvement de paſſion un peu ardente, prendroient beaucoup trop ſur moi : l'idée d'en ſatisfaire une ſeule, allumeroit bientôt toutes les autres; le déſir de me ſatisfaire une fois, feroit naître celui de me ſatisfaire toujours; l'oubli d'un principe me meneroit inſenſiblement à l'oubli, à l'abandon de toute vérité; mes penchans de-

viendroient, à mon gré, l'unique loi de la Nature. L'ame meurt, me dirois-je, & n'eſt plus rien; tout eſt égal; Dieu même exiſte-t-il? La religion eſt donc pour moi l'illuſion de la vertu? O la belle illuſion! & qu'elle eſt en toutes choſes ſemblable à la vérité même!

Mais pour te réconcilier plus ſûrement avec le chriſtianiſme, il me reſte une obſervation importante à te faire : tu t'effraies de ſon joug, tu regardes ſes loix comme des entraves; eh, que diras-tu, ſi je te force de convenir que la loi naturelle n'impoſe pas un moindre frein à tes paſſions, un moindre joug à ta foibleſſe, mais avec bien moins de ſecours pour le porter?

De tous les penchans qui nous ſollicitent le plus vivement, & qui contribuent davantage à rendre la religion chrétienne odieuſe à l'incrédule, le plus commun, c'eſt celui qui nous attache aux plaiſirs des ſens; de toutes les loix, celle qui l'effraie le plus, c'eſt celle de la chaſteté. L'amour, cette paſſion ſi univerſelle, mais ſi dangereuſe dans ſes ſuites,

ſi funeſte dans ſes dérèglemens ; voilà la divinité chérie, en faveur de laquelle le Naturaliſte * combat avec tant d'opiniâtreté. Eh bien, mon fils, analyſe ſur ce point la loi naturelle, ſur laquelle tu te fondes, & examine ce qu'elle te permet & ce qu'elle te défend.

Avant toutes choſes, elle met des bornes à nos penchans, elle y condamne tout excès, elle en arrête la fougue impétueuſe, elle les ſoumet à la raiſon, & rend à celle-ci l'empire que les ſens voudroient uſurper **.

---

* L'Editeur a trouvé dans ces Lettres le mot de *Naturaliſte*, pour ſignifier *le partiſan de la loi naturelle* : il s'y eſt tenu, comme le croyant plus propre à rendre cette idée d'une manière préciſe, que les termes de *Théiſte* ou de *Déiſte*, qui n'ont pas une acception auſſi déterminée ni auſſi clairè pour bien des perſonnes ; & parce que d'ailleurs il n'y a pas à craindre que l'on confonde ici le *Naturaliſte* dont on parle, avec le Phyſicien qui connoît ou qui étudie ce qui a rapport à l'Hiſtoire naturelle.

** » La force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté, qui les nourrit

Mais envisageons-la dans un plus grand détail. Elle défend à son disciple tout engagement, tout commerce avec celle qui a donné sa foi. L'adultère est un crime aux ieux de toutes les nations ; il en est un aux ieux du vrai Sage ; & la loi naturelle toute seule lui en fait un monstre, qu'il ne peut envisager sans horreur (*d*).

Cette même loi lui ordonne de respecter les droits d'un père, d'une mère, d'un tuteur, d'une famille entière, sur une fille chérie qu'ils ont élevée pour la vertu, pour l'honneur ; & dont il ne peut corrompre la sagesse, sans abuser de leur confiance, sans tromper indignement leurs soins & leur espoir, sans porter le glaive dans leur cœur, & sans la déshonorer elle-même. Qu'il se mette un moment à leur place, qu'il suppose en danger la vertu de son épouse, l'honneur de sa fille, celui de sa sœur ou de sa pupille ; &, s'il lui reste quelque sentiment

---

toutes «. Et ailleurs, » Je veux être chaste, parce que c'est la première vertu qui nourrit toutes les autres «. *M. Rousseau.*

d'équité, qu'il juge & qu'il prononce.

La loi naturelle ne lui permet pas non plus de séduire l'innocence d'une fille honnête & sans expérience, qui ne sent pas assez les conséquences de l'engagement qu'on veut lui faire contracter, & qui n'apperçoit pas toutes les suites funestes de la passion qu'on lui inspire. Le véritable honneur exigeroit, au contraire, qu'il l'éclairât, qu'il la retînt lui-même sur le bord de l'abîme, où cette passion l'engage à se précipiter : car enfin est-il juste, de rendre quelqu'un malheureux, de se prêter à son aveuglement, de le faire naître, & de trahir ses véritables intérêts, pour se satisfaire ? Eh, ne sait-on pas d'ailleurs qu'une fille séduite une fois, quelque ignorée que soit cette première chute, devient presque toujours foible, vicieuse, & malheureuse pour toute la vie ?

Cette loi rejette, abhorre toute union des deux sexes, toute action quelconque, qui trompe les fins de la Nature ; & la Nature en pleurs demande vengeance au Ciel, d'un crime qui bientôt dépeupleroit la terre.

Cette loi de la Nature & de la droite raiſon ne nous fait pas enviſager, avec moins d'indignation & de honte, tout commerce fondé ſur l'intérêt ; & ici le ſentiment & la raiſon ſe ſoulèvent à la vue de ces trafics honteux, mis à la place d'une union légitime.

Que dirai-je enfin ? elle réprouve toute union clandeſtine, toute liaiſon paſſagère, tout engagement irrégulier (*e*). Comme nous ſommes faits, non ſeulement pour nous, mais pour la ſociété ; c'eſt à la ſociété même à régler les conditions de cet engagement ſacré, qui unit la moitié de ſes membres à l'autre, & ſur lequel repoſent, comme ſur un fondement inébranlable, l'ordre & l'intérêt public, la diſtinction & la perpétuité des familles, l'état & l'éducation des enfans, la ſûreté & le repos des particuliers.

Le diſciple fidèle de la loi naturelle ſuppléera-t-il par l'imagination à ce qu'il ne peut ſe permettre du côté des ſens ? Mais le déſir, mais la penſée réfléchie du crime eſt un crime elle-même, & la voie qui conduit le plus ſûrement à la

commettre. Si celui qui s'occupe volontiers de l'idée du mal, ne le fait pas, c'eſt que le mal, dans la penſée duquel il ſe complaît, n'eſt pas en ſon pouvoir : ſes mœurs peuvent être encore ſans reproche; mais ſon eſprit & ſon cœur ſont déjà coupables.

Que reſte-t-il donc au Naturaliſte, que les paſſions agitent, mais que retient la conſcience ? que lui reſte-t-il, cher Valmont ? la même obligation, qui eſt impoſée au Chrétien, de les réprimer, ſans avoir d'ailleurs les mêmes ſecours pour y parvenir. Car enfin, tu en conviendras un jour avec moi, tout eſt moyen, tout eſt ſecours dans la religion pour le bien; tout eſt préſervatif, tout eſt remède contre le mal: & ces ſecours le Naturaliſte ne les a pas. Ce ne ſont donc pas, mon fils, de nouvelles entraves que je te préſente. Dans tout ce qui contrarie les penchans d'une nature dépravée, la religion chrétienne ajoute bien peu de devoirs par elle-même à ceux que la raiſon t'impoſe: mais ces devoirs, encore une fois, elle t'aide à les remplir; ce

joug de la raiſon, elle t'aide à le porter.

Tu parles d'entraves : eh, pour le Naturaliſte vraiment droit & qui raiſonne un peu conſéquemment, il ſe trouve des entraves par-tout, ſans qu'il lui ſoit poſſible d'en ſortir, à moins qu'il ne renonce à tout commerce avec ſes ſemblables.

Dans ſes vrais principes, tout culte extérieur, qui ne ſera pas celui de la ſimple Nature, qui ſera lié eſſentiellement à des dogmes qu'il regardera comme faux & menſongers, qui ſuppoſera des articles de foi qu'il déſavoue au fond de ſon cœur, ne pourra jamais être le ſien : y participer avec ſes aveugles concitoyens, ſeroit, dans ſa façon de penſer, une idolâtrie peut-être, mais toujours une impoſture qu'il feroit au genre humain, & une trahiſon à la Divinité. Où ira-t-il donc pour ſervir ſon Dieu à ſa manière, ſi, parmi tous les peuples, il n'eſt point en effet de culte qui lui convienne ?

Dans ſes principes, le droit que nous nous arrogeons ſur la vie des animaux, eſt-il un droit inconteſtable ? & dans le

doute ſeul, avec quelle eſpèce d'hommes vivra-t-il en ſociété ?

Dans ſes principes encore, foible comme le reſte des hommes, coupable quelquefois, pourra-t-il, en tout état de crime, faire aſſez de fond ſur la validité & la force de ſon repentir pour être tranquille ? & après avoir outragé le Dieu de la Nature, quand & comment ſe croira-t-il ſuffiſamment réconcilié ?

Ainſi, de toute part, inquiet, contraint, embarraſſé, ne pouvant faire aucun acte où intervienne la religion des autres hommes (& elle intervient preſque par-tout), ne pouvant les ſatisfaire & les raſſurer ſur la ſienne, ne ſachant comment vivre au milieu d'eux, & n'oſant ni s'aſſeoir à leur table, ni participer aux douceurs de leur ſociété, iſolé ſur la terre, environné d'abîmes, gliſſant à chaque pas, & ne trouvant pas même où mettre le pied ; lui, mon fils, ce Naturaliſte, dont tu me vantes la liberté, avec des principes & un fonds de droiture ſeroit le moins libre & le plus malheureux de tous les hommes. Crois en, cher Valmont, la triſte

épreuve que j'en ai faite dans les jours orageux de mon incrédulité ; Matérialiste, Pyrrhonien, Naturaliste enfin, & pour le coup incrédule par systême, Naturaliste de bonne foi, hélas ! je ne savois plus comment agir, d'après mes sentimens, au sein de cette société, pour laquelle cependant j'étois né. Mille fois je fus prêt à la quitter ; & cette irrésolution est peut-être en partie ce qui prépara mon changement.

O mon ami ! je n'oublierai jamais que dans une de ces séances académiques, où nous autres Esprits-forts nous jugions en dernier ressort les sots jugemens des hommes, je fis part, en tremblant, à mes illustres associés, de mes réflexions sur les doutes inquiétans où nous laisse la loi naturelle, sur les embarras où sa pratique toute seule nous jette, sur les devoirs que cette même loi, prise dans toute sa rigueur, nous impose, sur la contrainte où elle nous retient. Sous tous ces rapports, mes réflexions n'étoient, hélas ! que trop vraies; mais elles venoient mal à propos pour nous. Sans ôser les nier

directement, on les traita de ſcrupules, on y répondit en pirouettant, & la ſéance finit par-là *.

» Mais enfin, pourquoi ne pas tolérer » toutes les opinions? Il n'y auroit plus » d'entraves pour perſonne «. En effet, la ſolution ſeroit commode. Ah! mon fils, elle ne le ſeroit qu'en apparence. Songe donc que c'eſt la religion qui lie tous les hommes; que ſon culte extérieur eſt la baſe & le nœud de leur ſociété; qu'en permettre la détermination à chacun en particulier, c'eſt riſquer de ne plus leur laiſſer rien de commun par la ſuite, & en ôter bientôt la pratique à tout le monde. Fais d'ailleurs attention, & ne ſois pas effrayé de ce principe, il ne va pas juſqu'à autoriſer la perſécution (*f*); fais attention, mon fils, que la vraie Religion eſt intolérante de ſa nature **; que

---

* Je citerois bien quelqu'un à qui la même choſe eſt arrivée dans les mêmes circonſtances.

** » Une religion qui croit toutes les autres » religions permiſes, n'eſt pas une religion, » mais une dériſion du culte religieux; parce

ce caractère que l'on reproche à la Religion Chrétienne, est ce qui dépose en sa faveur; que la vérité est une, indivisible, & ne peut se concilier avec ce qui lui est opposé; que, si Dieu a parlé, il ne veut que de la soumission à sa parole sainte, & point d'autre culte que celui qu'il a établi, parce que tout autre est indigne de lui; que, comme je te l'ai fait observer, il ne peut approuver deux cultes contraires, qui dès-lors se trouveront, du moins pour l'un des deux, en contradiction avec ses attributs *.

» qu'elle fait de la Divinité une Idole, à laquelle » tout hommage est égal «. *Pensées Théologiques de Dom Jamin.*

» La seule vraie religion a droit de s'établir » par-tout sur les ruines de la superstition, » parce qu'elle seule porte ses preuves avec » elle «. *Ibid.*

* » Dieu est toujours le même, & par- » tout il est un Esprit de vérité. La vérité est » donc la même par-tout; & par-tout Dieu » l'approuve, comme il réprouve par-tout le » mensonge & l'erreur. Il ne peut être vrai » que l'Alcoran soit en Turquie l'ouvrage de

Que veux-tu d'ailleurs que la société te permette ? La façon de penser qui te conviendra le mieux, & la liberté de ne croire que ce que tu voudras ? Ah ! ce

» Dieu, & vrai en France qu'il ne le soit » pas ; que l'Evangile soit véritable en Eu» rope, & qu'il soit faux en Afrique ; que » le Pape soit à Rome le Vicaire de Jésus-» Christ, & qu'il soit l'Ante-Christ à Genève. » Le Dieu de vérité ne peut donc pas vou» loir qu'on croie en Turquie & à Genève » d'une façon, & qu'on croie le contraire à » Rome & en France.

» Dieu est un Esprit de sainteté & de sa» gesse ; il ne peut donc pas approuver le » vice, & les folies de l'esprit humain. Or, » si Dieu approuvoit toutes les religions, il » voudroit que je vécusse en idolâtre parmi » les idolâtres, en païen parmi les païens ; » que j'honorasse Jupiter & Vénus, comme » ces peuples, par d'impudiques cérémonies » & par d'infâmes bacchanales. Penser de la » sorte, ce n'est plus reconnoître un Dieu. » L'Athéisme est quelque chose, en un sens, » de moins affreux qu'un tel systême «. Voyez *Pensées sur les plus importantes vérités de la Religion*, par M. Humbert, c. 113.

n'eſt pas là ſeulement ce que demande l'incrédule ; il prendra bien cette liberté ſans qu'on la lui donne : eh, qui pourroit la lui ôter, ſi ce n'eſt celui qui lit au fond du cœur, & qui, ſource unique de toute vérité, jugera d'après elle nos ſentimens & nos opinions ? Ce qu'il prétend, c'eſt qu'on le laiſſe conduire les autres par ſes propres principes, les plier, ſelon ſes goûts & ſes intérêts, à ſa façon de voir & de penſer, dogmatiſer dans les cercles, philoſopher à ſon aiſe dans ſes dangereux écrits, pervertir la foi des ſimples, réduire en problêmes les plus importantes vérités, ſaper les fondemens de la Morale, ſous prétexte de détruire l'empire des préjugés, & ſe donner tout ſeul pour le ſage par excellence & la lumière du genre humain. Or voilà, mon fils, ce que, pour le bonheur des hommes, on ne tolèrera jamais *.

* » Les nouveaux Philoſophes ne prêchent » que la tolérance, & ne veulent pas tolérer la » religion de leur propre pays. Quelle incon» ſéquence « ! *Penſées Théol.*

Ah ! une ſorte de tolérance fût-elle néceſſaire au repos des Etats, ce qui, d'après l'expérience & par le fait même, ſouffre bien des difficultés (*g*) ; non, ce ne ſeroient jamais des opinions ſemblables à celles de nos Sages qu'on tolèreroit dans quelque ſociété que ce fût, pour peu qu'il y reſtât de véritable ſageſſe.

J'ai trop bonne opinion de la tienne, cher Valmont, pour croire que tu t'obſtines à rejeter une loi aimable & ſainte, qui peut ſeule faire ton repos & ton bonheur. Je ne croirai pas du moins que tu ſois aſſez eſclave des préjugés que tu t'es formés contre elle, pour refuſer d'en ramener les preuves à un plus ſérieux examen. Je t'en ai dit aſſez pour te faire déſirer qu'elle ſoit vraie, & que Dieu lui-même t'ait donné un pareil guide. J'ai fait plus : je ſuis venu au ſecours de ta foibleſſe ; j'ai levé l'obſtacle que tes paſſions pouvoient mettre à la Religion, en te prouvant qu'il te ſuffiſoit de ta propre raiſon pour les condamner, que la loi naturelle ne leur étoit pas plus favorable que la loi évangélique, & qu'elle t'offroit

seulement moins de secours pour les vaincre. Déjà tu l'avoues, mon fils; elles font ton malheur & celui d'Emilie : crains qu'elles ne soient aussi la cause principale de ton aveuglement; commence du moins à sentir le danger & la honte des fers qu'elles te font porter. Ame noble & généreuse, ou qui étoit faite pour l'être, secoue tes chaînes : indigne-toi de ton esclavage : lève de nouveau tes regards vers le Ciel : demande-lui la force que tu ne peux avoir de toi-même : cherche-la dans l'éloignement & la fuite, s'il en est quelques moyens; puisque c'est moins en combattant l'amour, qu'en fuyant l'objet qui nous fait aimer, qu'on peut triompher des charmes que la passion en reçoit pour nous séduire. Apporte, s'il se peut, à la recherche de la vérité, une ame plus libre & plus dégagée; & la vérité, se prêtant à tes premiers efforts, te rendra la paix en te rendant la lumière



NOTES.

Page 58.

(a) *Le Dieu de vérité ne lui manque pas.* Lorſque la lumière évangélique, appelée, ſi je puis m'exprimer ainſi, par ce cri intérieur d'une ame vraie & fidèle qui ſentoit ſes beſoins, a été portée chez des peuples ſauvages & barbares (& elle l'a déjà été deux fois dans les Indes, comme les traditions de ces peuples le témoignent aſſez, & comme quelques-uns de nos Philoſophes ne font pas difficulté d'en convenir) ; ce n'eſt point par le miniſtère des Anges, ſi indécemment ridiculiſé de nos jours, qu'elle y a été portée : c'eſt par le miniſtère des autres hommes. Eh, combien de reſſources, qui nous ſont inconnues, reſtent encore au Tout-puiſſant, pour laver dans un baptême de déſir la tache d'une ame à demi inſtruite, il eſt vrai, mais droite, & dans ſa droiture vraiment digne de lui plaire! Ce qui pouvoit ſuffire avant la venue de Jéſus-Chriſt, mais toujours par ſa grace & en vue de ſes mérites, ſeroit-il inſuffiſant après que Jéſus-Chriſt nous a été donné ? Et le bienfait ineſtimable de la rédemption, rendroit-il

aujourd'hui la condition des hommes moins avantageuse qu'elle ne l'étoit auparavant ?

PAGE 67.

(b) *Bienfaisance, humanité, beaux noms, &c.*

Ce mot d'*humanité* ne m'en impose guère ;
Et par tant de fripons je le vois répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode ;
C'est un voile à la fois honorable & commode,
Qui de leurs sentimens masque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur avidité.
J'ai vu peu de ces gens qui se prônent sans cesse,
Pour les infortunés avoir plus de tendresse,
Se montrer, au besoin, des amis plus fervens,
Etre plus généreux, ou plus compatissans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Consoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens ;
Et, pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.

Les Philosophes, Comédie.

L'ancien Curé de S. Sulpice disoit, il y a quelques années, dans une de ses assemblées de charité : » Vous savez, Mesdames, que nous avons bien des pauvres sur cette Paroisse. J'y entends tous les jours parler de philosophie & d'humanité : mais ce ne sont pas

les Philoſophes qui ſoulagent nos pauvres ; ce ſont les ames pieuſes & vraiment chrétiennes «.

Si cependant une ſorte de bienfaiſance devenoit à la mode, comme elle a paru s'y mettre à une époque aſſez récente ; rendons graces au ciel : ce ſeroit alors une belle choſe que la mode. Le malheur eſt qu'avec beaucoup de faſte & d'étalage, elle ne dure pas ; & quand elle dureroit, ſuppléera-t-elle jamais la charité ?

PAGE 63.

(c) *Et que peut-on ſe promettre ſans elle* (ſans la Religion, &c.) ? M. R. fait faire à ſa Julie cet aveu en faveur de la Religion qu'elle prend enfin pour guide. » J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raiſon dans tous les tems. Avec du ſentiment & des lumières j'ai voulu me gouverner, & je me ſuis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choiſi, donnez-m'en quelque autre ſur lequel je puiſſe compter. Mon bon ami, toujours de l'orgueil quoi qu'on faſſe : c'eſt lui qui vous élève, & c'eſt lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus ſagement que moi. Elles avoient donc des reſſources que je n'avois pas ? Pourquoi, me ſentant bien née, ai-je eu beſoin de cacher ma

vie ? Pourquoi laissois-je le mal, que j'ai fait malgré moi ? Je ne connoissois que ma force ; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite ; & toutefois j'ai succombé : comment font celles qui résistent ? Elles ont un meilleur appui «. Et dans un autre endroit : » Rentrez au fond de votre conscience, & cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié, qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus solidement entre elles & avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur une tortue ; & quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire «.

PAGE 71.

(d) *L'adultère est un crime, &c.* » Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux ; mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union con-

jugale; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence; & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi, quiconque ôſe la corrompre, pèche; premièrement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage, ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines......... Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice? & le crime eſt-il moindre de le changer dans le ſein de ſa mère«? *M. Rouſſeau.*

Eh, que répondroit l'infâme adultère qui ſuborne la femme de ſon prochain, ſi on lui demandoit de quel œil il verroit un homme, ſous le nom d'ami peut-être, profiter du libre accès qu'il a dans ſa maiſon, pour lui dérober le cœur de ſa femme, ravir à ſon épouſe l'honneur, & lui donner à lui des enfans qui ne ſeroient pas les ſiens? que répondroit-il s'il lui reſte encore quelque ſentiment d'honnêteté?

Que j'aime au reste à voir l'Auteur que je viens de citer, prendre en main les intérêts de la vertu sur un article si essentiel à l'ordre civil, si respectable, & malheureusement si peu respecté de nos jours ! Qu'il me soit donc permis de le copier tout entier sur cet objet.

» La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes dans le mariage, n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison. C'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi ; & tout mari infidèle, qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe, est un homme injuste & barbare : mais la femme infidèle fait plus ; elle dissout la famille, & brise tous les liens de la Nature. En donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns & les autres ; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux père, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur ;

qui doute, en embrassant son enfant, s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur des biens de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets, qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entr'aimer?

» Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidèle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, & qu'elle porte aux ieux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu. S'il importe qu'un père aime ses enfans, il importe qu'il estime leur mère. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir & de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manières, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux & que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire, tant qu'on ne répondra pas à cela «.

PAGE 73.

(c) *Elle réprouve toute union clandestine, toute liaison passagère, tout engagement irrégulier.* » Je ne mettrai pas ici en question, est-il dit dans un article de l'Encyclopédie, si l'adultère est un crime, & s'il défigure la société. Il n'y a personne qui ne sente en sa conscience que ce n'est pas là une question à faire, s'il n'affecte de s'étourdir par des raisonnemens, qui ne sont autres que les subtilités de l'amour-propre. Mais une autre question bien digne d'être discutée, & dont la solution emporte aussi celle de la précédente, seroit de savoir lequel des deux fait le plus de tort à la société, ou de celui qui débauche la femme d'autrui, ou de celui qui voit une personne libre, & qui évite d'assurer l'état des enfans par un engagement régulier ?

» Nous jugeons avec raison, & conformément au sentiment de toutes les nations, que l'adultère est, après l'homicide, le plus punissable de tous les crimes, parce qu'il est de tous les vols le plus cruel, & un outrage capable d'occasionner les meurtres & les excès les plus déplorables.

» L'autre espèce de conjonction illégitime ne donne pas lieu communément aux mêmes

éclats que l'adultère. Les maux qu'elle fait à la société ne sont pas si apparens, mais ils ne sont pas moins réels ; &, quoique dans un moindre degré d'énormité, ils sont peut-être beaucoup plus grands par leurs suites.

» L'adultère, il est vrai, est l'union de deux cœurs corrompus & pleins d'injustice, qui devroient être un objet d'horreur l'un pour l'autre, par la raison que deux voleurs s'estiment d'autant moins qu'ils se connoissent mieux. L'adultère peut extrêmement nuire aux enfans qui en proviennent, parce qu'il ne faut attendre pour eux, ni les effets de la tendresse maternelle, de la part d'une femme qui ne voit en eux que des sujets d'inquiétude ou des reproches d'infidélité, ni aucune vigilance sur les mœurs, de la part d'une mère qui n'a plus de mœurs & qui a perdu le goût de l'innocence. Mais quoique ce soient là de grands désordres ; tant que le mal est secret, la société en souffre peu en apparence : les enfans sont nourris & reçoivent même une sorte d'éducation honnête. Il n'en est pas de même de l'union passagère des personnes qui sont sans engagement.

» Les plaisirs que Dieu a voulu attacher à la société conjugale, tendent à faire croître le genre humain ; & l'effet suit l'institution de la Providence, quand les plaisirs sont assujettis à une

règle : mais la ruine de la fécondité & l'opprobre de la ſociété ſont les ſuites infaillibles des liaiſons irrégulières.

» D'abord elles ſont la ruine de la fécondité : les femmes qui ne connoiſſent point de devoirs, aiment peu la qualité de mère, & s'y trouvent trop expoſées ; ou, ſi elles le deviennent, elles ne redoutent rien tant que le fruit de leur commerce. On ne voit qu'avec dépit ces malheureux enfans arriver à la lumière ; il ſemble qu'ils n'y ayent point de droit, & l'on prévient leur naiſſance par des remèdes meurtriers, ou on les tue après qu'ils ont vu le jour, ou l'on s'en délivre en les expoſant. Il ſe forme, de cet amas d'enfans diſperſés à l'aventure, une vile populace, ſans éducation, ſans biens, ſans profeſſion. L'extrême liberté dans laquelle ils ont toujours vécu, les laiſſe néceſſairement ſans principes, ſans règle, & ſans retenue. Souvent le dépit & la rage les ſaiſiſſent ; &, pour ſe venger de l'abandon où ils ſe voient, ils ſe portent aux excès les plus funeſtes.

» Le moindre des maux que puiſſent cauſer les amours illégitimes, c'eſt de couvrir la terre de citoyens infortunés, qui périſſent ſans pouvoir s'allier, & qui n'ont cauſé que du mal à cette ſociété, où on ne les a vus qu'avec mépris.

» Rien n'eſt donc plus contraire à l'accroiſſement & au repos de la ſociété, que la doctrine & le célibat infâme de ces faux Philoſophes qu'on écoute dans le monde, & qui ne nous parlent que du bien de la ſociété, pendant qu'ils en ruinent en effet les véritables fondemens. D'une autre part, rien de ſi ſalutaire à un Etat que la doctrine & le zèle de l'Egliſe, puiſqu'elle n'honore le célibat que dans l'intention de voir ceux qui l'embraſſent en devenir plus parfaits & plus utiles aux autres; qu'elle s'applique à inculquer aux Grands, comme aux Petits, la dignité du mariage, pour les fixer tous dans une ſainte & honorable ſociété; & qu'enfin c'eſt elle qui travaille avec inquiétude à recouvrer, à nourrir, & à inſtruire ces enfans, qu'une philoſophie toute beſtiale avoit abandonnés «.

PAGE 78.

(f) *Il ne va pas juſqu'à autoriſer la perſécution.* Le zèle amer & l'eſprit de perſécution ont fait dans preſque tous les tems bien du mal aux hommes. Ils ſont contraires à l'*humanité*; par elle nous ſommes tous frères, nous ſommes tous ſuſceptibles d'erreur, & nous devons nous ſupporter : à la *Religion*; elle eſt une loi de douceur, de perſuaſion,

de charité, & non de violence & de barbarie; elle a horreur du fanatique cruel & insensé, qui plonge le poignard dans le sein de ses semblables, en l'honneur de ce Dieu de bonté qui est venu pour les sauver : à la *raison*; car si le droit de persécuter ceux qui ne pensent pas comme nous est une fois admis, que n'auront pas à craindre ceux qui pensent bien, par-tout où ils seront les plus foibles? Aussi les anciens Pères de l'Eglise se plaignoient-ils de cette intolérance des Païens, qui alloit jusqu'à vouloir contraindre les Fidèles à sacrifier à leurs fausses divinités. Notre sainte Religion, disoient-ils, bien différente de la vôtre, persuade, & ne contraint personne *.

Plût à Dieu qu'on n'eût pas si aisément oublié ce langage! mais il ne s'ensuit pas de ces réflexions, ni que Dieu tolère les faux cultes, ni que les hommes doivent permettre qu'on attaque un culte solidement établi, raisonnablement prouvé par les autorités les plus respectables, convenable à l'ordre & à la félicité publique, pour y substituer des systêmes impies & des maximes licencieuses & perverses. Restreindre alors & punir, dans les principes

* *Piæ religionis est proprium non cogere, sed suadere.* S. Athan. in Apol 2.

mêmes de bien des mécréans de nos jours, n'eſt pas proprement ce que l'on peut appeler perſécuter.

PAGE 82.

(g) *Une ſorte de tolérance fût-elle néceſſaire au repos des Etats , ce qui. . . . . ſouffre bien des difficultés , &c.* » Dans toute République bien ordonnée , le premier ſoin doit être d'y établir la vraie Religion , non une fauſſe ou fabuleuſe , & de ne choiſir pour chef que celui qui y aura été élevé dès l'enfance. Le vrai culte eſt l'appui de la République «. (Platon , *lib. 2 , de Republ. & lib.* 4 , *de Legibus*).

» Il ne doit être permis à perſonne , ſelon le même Philoſophe , d'avoir des dieux particuliers , d'adorer le vrai Dieu ſuivant ſon caprice, ou de ſe faire une religion à part «.

En effet , l'unité du culte dans un Etat, dit l'Auteur des *Penſées Théologiques* , eſt un centre où viennent ſe réunir tous ſes membres ; mais la variété du culte eſt un germe de diſcorde , qui la produit tôt ou tard.

Comme l'obſerve l'Auteur des *Trois ſiècles* , » il y a bien de la différence entre les ſentimens que la charité impoſe à tous les Chrétiens à l'égard de ceux qui ſont dans l'erreur, &

les

les précautions que l'autorité doit prendre pour prévenir les troubles. Toute ſecte qui eſt foible, réclame la tolérance, & devient intolérante quand elle a pris le deſſus. C'eſt la chienne de la Fable, qui demande en ſuppliant un logement pour mettre bas ſes petits, & chaſſe le propriétaire dès que ſes petits ſont devenus aſſez forts pour ſoutenir ſon uſurpation. Telle eſt la marche des paſſions humaines : timides & artificieuſes dans leur naiſſance, elles ſont bientôt injuſtes & tyranniques, pour peu qu'elles trouvent de l'appui.

Il faut donc regarder comme des inconſéquences les déclamations de nos Philoſophes, qui veulent qu'on tolère toutes les façons de penſer, parce que leur premier intérêt eſt d'être tolérés. On peut juger cependant de leur tolérance pratique, par les manœuvres qu'ils mettent en uſage contre ceux qui les attaquent ou ne les eſtiment pas. Que ſeroit-ce, s'ils étoient les plus forts...! Rien de plus naturel, après cela, que de conclure qu'une tolérance indiſcrète, telle qu'ils font ſemblant de la ſolliciter pour toutes les ſectes, eſt auſſi chimérique en exécution, que la paix univerſelle de l'Abbé de *Saint Pierre*. Qu'on examine les Gouvernemens les plus tolérans de l'Europe, on verra ſi la manière dont ils en uſent à l'égard de ceux qu'ils

tolèrent, peut s'appeler véritablement une tolérance. En Hollande, en Angleterre, en Prusse, les religions tolérées sont dans un abaissement & dans une servitude qui ne diffère pas beaucoup de l'oppression «. *T. 1*, au mot *Basnage de Beauval.*



LETTRE XXX.

Du Marquis de Valmont à la Comteſſe.

JE ſuis enchanté, ma fille, de la naïveté qui règne dans le caractère de ta jeune amie. Ses ſentimens pour toi m'intéreſſent plus que jamais en ſa faveur. Son amitié, il eſt vrai, eſt une paſſion, comme elle le dit elle-même; mais, dans un cœur tel que le ſien, cette paſſion eſt l'enthouſiaſme de la vertu : elle ne t'aime avec tant d'ardeur, que parce qu'elle te voit ſous des traits qui flattent ſon amour pour le bien; ſon penchant fait honneur à ſa raiſon. Il eſt juſte qu'elle te ſoit chère; & tu ne dois que la plaindre de l'effet qu'elle a produit ſur Valmont.

Que la ſurpriſe qu'il vous a faite à toutes deux a donné lieu à une ſcène bien touchante! Que j'euſſe aimé à être le ſecret témoin de vos épanchemens réciproques! Ils euſſent été, à mes ieux, l'expreſſion la plus vraie de la bonté du cœur, & le triomphe du ſentiment. Pourquoi

faut-il que le tableau qu'ils nous offrent ne soit plus de ce siècle, & qu'il contraste si fort avec nos mœurs !

Je ne suis point étonné que les jours qui ont suivi cette espèce de réunion, ayent été pour vous tous des jours plus serèins & plus purs : mais prends garde, ma fille ; c'est un calme trompeur, qui peut être suivi de bien des orages. Avec un cœur excellent, vous êtes tous trois jeunes encore & sans expérience : croyez-en la mienne ; elle est le fruit des années, & son langage, dicté seulement par mon amitié pour vous, n'emprunte rien des idées sombres d'une triste & craintive vieillesse. La passion de Valmont est pour quelque tems resserrée, comprimée au dedans, par la sagesse & les leçons de Senneville ; par celles qu'il s'est faites à lui-même ; par une tendre pitié pour les maux d'une épouse, qui a si peu mérité son indifférence ; par les principes d'équité, de vertu, qui revivent au fond de son ame, & y font renaître le cri de la conscience & la voix des remords : mais cette passion n'est pas éteinte, & la violence

qu'il ſe fait ne peut pas durer long-tems. Le feu couve & s'allume ſous la cendre, qui le dérobe à vos ieux; bientôt il ſe fera jour, & ſe montrera plus ardent qu'il ne l'a jamais été. Pour l'éteindre entièrement, il faut éloigner l'objet qui ſerviroit de nouveau à l'enflammer. Tant que Senneville ſera au milieu de vous; malgré elle, malgré mon fils, les paſſions, les dangers, le trouble & les alarmes y habiteront avec elle. La ſéparation ſera cruelle pour vous tous; mais elle eſt devenue néceſſaire. Ce ſera le mal d'un moment; ſans cela, vous vous expoſeriez tous trois à des maux dont vous ne verriez pas la fin.

C'eſt donc à toi, ma fille, quoi qu'il en coûte à ton attachement pour ta jeune amie, quelques regrets qu'il puiſſe lui en coûter à elle-même; c'eſt à toi à la préparer à un ſacrifice, que la raiſon, que la religion exigent également. Je ſais les moyens de le faire agréer à Valmont, en le rendant ſouverainement avantageux à Senneville; & j'ai déjà tout diſpoſé avec M. d'Orval pour un ſi grand deſſein. Cet

ami, bien moins vénérable encore par ſon âge que par ſes vertus, m'a fait naître des eſpérances que je t'ai laiſſé entrevoir, mais auxquelles tu n'as pas fait aſſez d'attention : il s'apprête à les réaliſer; &, quelque obſcurité que tu puiſſes y trouver, ſouffre que je te la laiſſe toute entière, pour te ménager, quand il en ſera tems, le plaiſir de la ſurpriſe. Il ſervira alors à tempérer le ſentiment trop vif que te cauſera l'éloignement de Mademoiſelle de Senneville, & à te le rendre moins pénible.

Maintenant, ma chère Emilie, je ne veux plus m'occuper dans cette lettre que du ſoin que tu m'impoſes de t'éclairer, ainſi que ton amie, ſur un article plus intéreſſant que tu ne le crois, celui des ſpectacles. Je ſuis charmé que tu m'ayes fourni toi-même l'occaſion de joindre ſur cette matière quelques réflexions à celles que je t'ai fait faire ſur les lectures. Souviens-toi que, t'écrivant en père & en ami, dans les penſées comme dans la manière de les rendre, ce n'eſt point à tes ieux le mérite de la nouveauté que j'am-

bitionne ; je n'en veux point d'autre que celui de t'être utile.

Mais avant tout, dis-moi, ma fille, eſt-ce à Emilie ſage & raiſonnable ſeulement, ou à Emilie chrétienne & ſage tout enſemble, que je vais parler ? Heureuſement pour ton père & pour toi, la queſtion n'eſt pas difficile à réſoudre : j'écris à cette ſage & fidèle Emilie, qui, bien loin de ſéparer ces deux titres, ne croit pas pouvoir trouver de véritable ſageſſe ailleurs que dans la religion. Eh bien, je vais donc te parler d'abord le langage du Chriſtianiſme. Mais je ferai plus, je t'aiderai enſuite à parler aux autres le langage de la ſeule raiſon.

Comme chrétienne, ma fille, croirois-tu pouvoir allier l'école du monde avec celle de J. C., & les maximes du théâtre avec la Morale évangélique ? Autant il y a de différence entre la lumière & les ténèbres, autant il y en a entre l'eſprit qui règne ſur la ſcène & celui qui éclaire, qui anime le vrai Fidèle. Faire mourir en nous tout ce qui tient au monde & à ſes folles paſſions, c'eſt-à-dire, comme

parle le diſciple chéri du plus ſaint & du plus aimable de tous les maîtres, tout ce qui flatte dans l'homme la concupiſcence de la chair, celle des ieux, & l'orgueil de la vie; voilà l'eſprit du chriſtianiſme: nourrir dans notre ame l'attachement au monde, & ſes penchans déréglés; voilà, ſinon tout l'objet, au moins tout le fruit de nos ſpectacles. Dans l'Evangile, J. C. dit par-tout anathême au monde: ſur le théâtre, le monde eſt par-tout; dans ce qu'on voit, dans ce qu'on entend, & au fond de notre cœur: c'eſt lui qui ſur la ſcène établit les uſages, détermine les bienſéances, dicte les ſentimens, dirige les affections, & peint de ſes couleurs les vices & les vertus: ſeul il y fixe la règle de nos mœurs; il y juge en dernier reſſort; & en Monarque ſuprême, il y dicte des loix. Eſt-ce au pied de la croix, dans l'Evangile de Jéſus crucifié pour les hommes, que tu prétends te former & t'inſtruire? ou bien eſt-ce à l'école du monde & des paſſions? De ces deux maîtres entièrement oppoſés, J. C. & le monde, lequel choiſis-tu? Si c'étoit le

dernier, ma fille ! que me resteroit-il à te dire ? je frémirois ; & l'anathême prononcé par ton Dieu retomberoit tout entier sur toi *. Eh, de quel front, sous quels prétextes, irois-tu voir au spectacle des intrigues d'amour, d'ambition, de vengeance, ou de haine, qu'avec tout l'art dangereux qui les accompagne tu n'ôserois lire dans les Romans ? y entendre des maximes de galanterie, de faux principes d'honneur, des leçons de plaisirs & de volupté qui t'effraieroient dans des entretiens, & que nulle part, avec de la religion, tu ne pourrois entendre de sang-froid ? Ah ! quel supplice le spectacle ne seroit-il pas pour une ame, qui y entreroit vraiment chrétienne, qui en sortiroit également fidèle, si une telle ame, forcée d'y entrer, pouvoit y donner quelque attention ?

---

* Il ne faut pas oublier que, dans presque toute cette Lettre, M. de Valmont écrit encore plus pour Mademoiselle de Senneville que pour Emilie, dont il connoit assez la façon de penser.

Mais on peut, me diras-tu, ne choisir que des pièces saintes ; & alors qu'auront-elles d'incompatible avec l'esprit du christianisme ? Presque tout encore, ma chère Emilie ; tout ce qui les accompagne du moins, & qui les dépare.

Je n'en connois que trois tout au plus, où, pour la morale & les caractères, il n'y ait rien à reprendre ; & dans celles-là mêmes, ce qu'il y a de plus pur se trouve en contraste avec les mœurs de ceux qui les représentent, s'altère en quelque sorte par le jeu des Acteurs, & devient nuisible par les idées qu'ils font naître.

» De pareils sujets, dit Madame de
» Sévigné, ne conviennent pas à de tels
» Acteurs. Il faut des personnes inno-
» centes pour chanter les malheurs de
» Sion, & des ames vertueuses pour en
» voir avec fruit la représentation «. Au reste, ces pièces si saintes, de quelles autres pièces ne sont-elles pas suivies * ? &

---

* » On vient de jouer *Polieucte* : le théâtre
» change, on joue l'*Ecole des Maris* ; en est-ce
» une d'amour conjugal ? & cette satire du

par le goût du ſpectacle qu'elles inſpirent, à quels autres drames en tout genre ne conduiront-elles pas ?

D'ailleurs, ma fille, ſans autre diſcuſſion, tu es enfant de l'Egliſe, & heureuſement née dans ſon ſein : ſi l'Egliſe eſt ta mère, elle, qui t'a enfanté à Jéſus-Chriſt ; ſi ce nom ſi tendre n'eſt point un vain nom ; s'il exige de toi le même

---

» mariage achevera-t-elle les beaux ſentimens » que la vertu de Pauline avoit commencé d'inſ» pirer ? On vient de repréſenter *Athalie* ; j'ai » vu la maiſon du Seigneur, les livres de la loi, » les cérémonies du ſacre des Rois de Juda ; j'ai » la tête remplie de nouvelles Prophéties, des » grandeurs & de la puiſſance de Dieu ; tout » cela m'a pénétré d'une terreur religieuſe & » d'un reſpect profond pour le Roi des Rois : » les violons jouent, George Dandin paroît ; » & dans le même lieu où étoit le Temple de » Jéruſalem, je vois le rendez-vous nocturne » d'un jeune homme avec une femme mariée. » Je voudrois ſavoir ſi les effets de ces différens » contraſtes peuvent jamais tourner au profit » de la religion & des mœurs «. *M. le Franc dans ſa Lettre à Louis Racine.*

respect & la même obéissance, que tu auras droit d'exiger de tes propres enfans; son langage sur les spectacles ne doit pas être pour toi un langage indifférent, & ton devoir est de consulter ce qu'elle te dicte sur un objet aussi intéressant. Que prononce-t-elle à cet égard ? Le même anathême que Jésus-Christ a prononcé contre le monde. Dans aucun siècle son langage n'a varié : dans ses Conciles, par la voix de ses souverains Pontifes, par la bouche de ses Docteurs, par la prédication journalière de ses Ministres, par les liens d'excommunication dans lesquels elle retient les Acteurs, par l'infamie dont les ont notés les loix des Princes animés du même esprit qu'elle, par la croyance commune des peuples qu'elle instruit, ne te dit elle pas d'une voix assez haute pour être entendue, que c'est pécher contre son esprit & ses loix (*a*), contre les loix de la religion toute entière, que d'assister à ces sortes de spectacles ?

Si leurs défenseurs allèguent pour eux quelques exemples, s'ils citent quelques textes; qui ne sait que ces textes & ces

exemples ne prouvent rien en leur faveur ? Il y a des ſpectacles au centre de l'Egliſe Romaine, il eſt vrai : mais la puiſſance temporelle toute ſeule les y tolère ; & dans le même Prince, la puiſſance eccléſiaſtique en reſtreint la durée, en les bornant à certain temps de l'année ; en diminue le danger autant qu'elle le peut ; les réforme de jour en jour ; & tous les jours les condamne (*b*). Il y a à Rome des lieux affectés par autorité publique aux courtiſanes, afin de les noter davantage & de rendre moins communs les périls de la ſéduction : de ce que ces lieux de débauche y ſont tolérés par une ſorte de néceſſité (*c*), ôſeroit-on bien en conclure que le libertinage y eſt permis ?

» Des hommes, qui par état devroient » s'interdire les ſpectacles, y aſſiſtent «. Mais cela prouve ſeulement qu'ils déshonorent leur état par leur conduite, & que leurs mœurs ſont en contradiction avec leurs principes *.

---

* Tout le monde ſait la belle réponſe de M. Boſſuet à Louis XIV. Nous parlons de

» Quelques Docteurs particuliers ont » laissé échapper des expressions favora- » bles au théâtre «. Mais comment ? en parlant des spectacles considérés dans leur nature, & abstraction faite des abus qui s'y glissent ; en permettant ceux où la pudeur & la sagesse chrétienne ne peuvent rien entendre ni rien appercevoir qui les alarme ; & en anathématisant, par des textes formels, tout théâtre, toute assemblée, qui, comme nos lieux de spectacles ordinaires, peut donner atteinte aux bonnes mœurs *.

---

spectacles, lui dit ce Prince, en le voyant entrer : qu'en pensez-vous ? Sire, il y a de » grands exemples pour, répondit le Prélat, » mais il y a de grandes autorités contre «.

* » Les sophismes, dit M. Gresset, les noms » sacrés & vénérables dont on abuse, pour » justifier la composition des ouvrages dra- » matiques & les dangers des spectacles, les » textes prétendus favorables, les anecdotes » fabriquées, tout cela n'est que du bruit, & » un bruit bien foible pour ceux qui ne re- » fusent point d'écouter les réclamations de » la religion, & qui connoissent que, lors-

Il ne reſte donc, ma chère fille, à une ame vraiment chrétienne, aucun appui ſolide ſur lequel elle puiſſe fonder, dans les circonſtances les plus communes, le droit & la liberté qu'elle ſe donneroit d'y aſſiſter : il ne lui eſt donc pas plus permis d'y accompagner ou d'y conduire les autres : par ſa ſeule préſence, elle concourt au mal qui s'y fait ; elle y ſert d'exemple ; elle y tient lieu d'autorité ; & plus ſes mœurs ſont pures, plus ſa piété par-tout ailleurs eſt édifiante, plus auſſi, dans ces lieux dangereux & profanes, elle devient aux foibles un ſujet de ſcandale. Eh, quand il ne ſeroit queſtion que des comédiens tout ſeuls, compteroit-elle pour rien d'être du nombre de ceux, qui, en aſſiſtant à leurs jeux, portent à leur ame le coup mortel (*d*) qui doit la perdre éternellement ? Y auroit-il des ſpectacles, s'il n'y avoit point de ſpectateurs ? & ce qui ſe fait pour tout un Public, ne ſe

---

» qu'on eſt réduit à diſputer avec la conſ-
» cience, on a toujours tort «.

fait-il pas en particulier pour chacun de ceux qui le composent ?

» Mais on ne prétend pas en faire un » amusement de tous les jours ; on n'ira » au spectacle que de loin à loin, on n'ira » même qu'une fois pour satisfaire sa cu- » riosité «. Eh, ma fille, si le spectacle est défendu à celui qui se fait gloire d'être enfant de l'Eglise, il l'est pour cette fois même que tu voudrois en excepter. Si, pris dans son ensemble, il est mauvais en soi, on ne doit pas se le permettre une seule fois par curiosité : & où en serions-nous pour les mœurs, si, sous ce prétexte, il falloit tout connoître & tout voir ? Qui peut d'ailleurs se répondre que ce qui est attrayant de sa nature, ne fera pas naître en nous le désir de le voir plus souvent ; & pourquoi se donner un désir de plus, pour avoir ensuite tant de peine à le réprimer, ou pour s'exposer au danger d'y succomber encore (*e*) ?

» Mais il faut des amusemens, & il est » bien permis de se délasser quelquefois «. Oui, ma fille ; mais pour une ame vraiment chrétienne, il faut des délassemens

conformes à l'esprit du christianisme. Ne crains pas que, censeur austère & réformateur indiscret, sous prétexte de te prêcher la mortification évangélique, j'ôse bien t'interdire tous les plaisirs qui te sont permis : mais encore faut-il qu'ils le soient : encore faut-il qu'ils ne compromettent point la piété & les mœurs; qu'ils n'ayent rien de contagieux; qu'ils n'inspirent point le goût des faux plaisirs, l'amour de la frivolité, & l'esprit de dissipation; qu'ils ne nous fassent pas trop sortir de nous-mêmes, pour nous attacher à de vaines fictions, pour exciter en nous des passions turbulentes, & pour nous livrer à des transports que désavouent presque toujours la vertu & la raison. Eh, ne peut-on pas se délasser sans ces sortes de plaisirs ? Lorsque Saint Louis crut devoir bannir de son Royaume les spectacles, ne restoit-il plus de délassemens à ceux qui en avoient besoin ?

Mais sur-tout une ame belle & sensible n'a-t-elle pas, au sein de sa famille, dans la société d'amis vertueux comme elle, dans les tendres épanchemens de la con-

fiance, dans le goût même des lettres & des arts, des plaisirs plus purs qu'elle puisse se permettre? Hélas! si elle est plus belle & plus vertueuse encore, n'a-t-elle pas des spectacles plus intéressans qu'elle puisse se procurer, celui des malheureux qui souffrent & qu'elle va consoler? N'a-t-elle pas des larmes plus douces à verser, celles de la pitié pour les indigens qu'elle va visiter & soulager? N'a-t-elle pas un emploi plus noble & plus touchant à faire de ses richesses, en les ménageant pour des œuvres qui honorent l'humanité & la charité? Quel spectacle délicieux pour elle, lorsqu'elle voit un vieillard décrépit ranimer à sa vue cette froide & tremblante vieillesse, à laquelle elle vient servir d'appui? une veuve destituée de tout conseil & de toute ressource, lui ouvrir son cœur avec toute la liberté qu'inspire la confiance, & ressentir à son aspect les seuls transports de joie dont elle soit encore susceptible? des orphelins abandonnés accourir au devant d'elle, recevoir ses tendres caresses, les lui rendre avec usure, & arroser ses mains de

larmes, arrachées moins encore par le befoin que par la reconnoiffance ? Ah ! ma fille, ce font-là les plaifirs vraiment dignes de toi !

Quiconque en cherche d'autres au fein du monde & de la vanité, au fein des plaifirs bruyans & tumultueux, des jeux (*f*), des cercles, des danfes (*g*), & du théâtre, s'il fe dit encore chrétien, rappelle-le aux fonts facrés fur lefquels il fut régénéré. C'eft-là qu'on promit en fon nom le renoncement au monde & à fes vains amufemens ; le fceau de la religion confirma ces vœux folemnels ; ils furent écrits dans le livre de vie. Au grand jour, où ce livre s'ouvrira pour lui, où il fera jugé fur ce qu'il renferme, où l'arbitre de fon fort lui retracera fes premiers engagemens, ôfera-t-il bien dire, qu'en fe permettant ces divertiffemens profanes, il n'a point violé fes promeffes, & que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu dans ces affemblées & fur nos théâtres, ne démentoit point en lui l'efprit du chriftianifme ?

Mais nous vivons, ma fille, dans un

ſiècle où ce langage a paſſé de mode, & où ſeulement on fait grâce quelquefois à la ſeule raiſon. Hé bien, raiſonnons, puiſqu'il le faut, chère Emilie; & que, par ta voix touchante & perſuaſive, la ſageſſe humaine détrompe ceux que n'aura pu détromper la religion. Et en premier lieu, ma fille, ſi l'on veut raiſonner d'après des principes, mêler l'utile à l'agréable, aſſaiſonner nos plaiſirs du ſel de la ſageſſe, & joindre les bienſéances à nos amuſemens; s'il eſt queſtion de mœurs enfin; on voudra bien ſans doute leur ſacrifier du moins la Comédie Italienne, l'Opéra, & mille autres ſpectacles moins honnêtes & plus dangereux encore. Le premier que je viens de nommer eſt trop rempli d'équivoques, de fades jeux de mots, de lazzis indécens, d'intrigues de valets, de baſſes repréſentations des mœurs les plus viles, de parodies honteuſes de la raiſon même & du goût, pour en croire l'épigraphe ſi connue que Santeuil a faite pour ce ſpectacle.

Le théâtre lyrique, encore plus fu-

neste, n'offre à l'ame que l'ivresse des vains plaisirs & les charmes de la séduction. C'est-là que la volupté entre par tous les sens; que tous les arts concourent à l'embellir; que la Poësie ne rime presque jamais que l'amour & ses douceurs; que la Musique ne fait entendre que les accens des passions les plus vives; que la danse retrace aux ieux, ou rappelle à l'esprit, les images qu'un cœur chaste redoute le plus; que la peinture ajoute à l'enchantement par ses décorations & ses prestiges; qu'une espèce de magie nous transporte dans les pays des Fées, à Paphos, à Cythère, & fait éprouver insensiblement toute la contagion de l'air impur qu'on y respire. C'est-là que tout nous ramène à cette seule maxime, à cette unique leçon : *Aux attraits du penchant cédez sans résistance.* C'est-là que l'ame amollie par degrés, perd toute sa force & tout son courage; qu'on languit, qu'on soupire, qu'un feu secret s'allume & menace du plus terrible embrâsement; que des larmes coulent pour le vice; qu'on oublie ses vertus; & que

privé de toute réflexion, réduit à la faculté de ſentir, lié par de honteuſes chaînes, mais qui ſont pour nous des chaînes de fleurs, on ne ſait plus même s'indigner de ſa foibleſſe. Quelle école pour tous les citoyens & pour tous les âges *!

---

* Ce n'eſt pas là l'Opéra peint en laid, & ridiculiſé, d'ailleurs à ſi juſte titre, par la plume ingénieuſe d'un Auteur moderne ; mais c'eſt l'Opéra tel qu'il eſt vu & ſenti par la foule de ceux qui y aſſiſtent.

Quelqu'un de ma connoiſſance ſe ſouviendra toujours que, dans ſa plus tendre jeuneſſe & preſque dans ſon enfance, la récompenſe d'un *acceſſit* fut pour lui d'être mené à l'Opéra qu'il n'avoit jamais vu. Le premier eſſai de ce ſpectacle ſur ſon ame fut de lui cauſer une eſpèce de délire, dont il ne revint que longtems après. Jamais le ſouper ne lui parut ſi long ; il n'aſpiroit qu'au moment où il pourroit, ſeul avec lui-même, faire revivre toutes les images dont il s'étoit rempli, tous les ſentimens qu'il avoit éprouvés. Une partie de la nuit ſe paſſa dans ces agitations ; & rien, comme il l'a avoué depuis, ne contribua davantage à développer, de ſi bonne heure & avec tant de force, les paſſions qui l'égarèrent ſi long-temps.

Je ne parlerai point de ces autres ſpectacles, qui, plus ou moins, participent à la nature de celui que je viens de décrire. Hélas ! il en eſt aujourd'hui de tout genre. Les ris, les jeux naiſſent en foule ſous les pas de la Jeuneſſe : par-tout & de quelque côté qu'elle ſe tourne, on lui tend des pièges, on amorce ſa curioſité par les coups-d'œil les plus enchanteurs, on tente ſes goûts par les fêtes les plus brillantes, on trompe ſon innocence par tous les attraits de la volupté, on la dégoûte des devoirs par les plaiſirs. Cette grande ville, que j'ai quittée & que tu habites, n'offre plus que l'ancienne image des Sybarites ; au milieu d'elle on peut dire, on peut montrer à chaque inſtant, où ſont les amuſemens, où ſont les vices ; on auroit peine à y dire, où ſont les vertus & les mœurs. Triſte fruit de tous nos ſpectacles !

Mais paſſons à celui qui eſt par excellence le ſpectacle de la nation, & que d'ailleurs ſes apologiſtes conſidèrent comme le ſpectacle des mœurs & de la vérité : c'eſt à défendre celui-ci qu'ils

s'obſtinent le plus ; parce qu'il eſt le ſeul qui puiſſe prêter des armes à quiconque veut paroître allier les amuſemens & la décence, l'utilité & l'agrément.

Deux genres, dont le dernier ſe diviſe maintenant en bien des eſpèces différentes, partagent la ſcène Françoiſe : la Tragédie, dont les effets ſont d'inſpirer la compaſſion & la terreur ; & la Comédie, qui a pour objet d'amuſer par la peinture des ridicules.

Conſidérons ces deux genres par ce qu'ils ont de commun : dans le peu que nous dirons, tu diſtingueras ſans peine ce qui eſt propre à chacun d'eux.

Le but de ce ſpectacle, comme de tout autre proprement dit, eſt d'intéreſſer, non pas quelques perſonnes ſeulement, mais tous les hommes en général. C'eſt le goût public qu'il veut flatter, & il ne peut y parvenir qu'en intéreſſant les paſſions. Mais quelles paſſions ! Celles que les hommes trouvent les plus univerſellement en eux, qui frappent, qui émeuvent davantage la multitude. Je veux bien que ſon ſecond objet ſoit d'inſtruire

d'inſtruire, mais on ne me niera pas que ſon premier but ne ſoit de plaire; & malheureuſement je crois pouvoir prouver que, de la manière dont on eſt preſque forcé de s'y prendre, ce premier objet nuit à l'autre, & y ſubſtitue pour l'ordinaire un effet tout oppoſé.

Quelle eſt cette multitude à laquelle on veut plaire, & qu'il s'agit d'intéreſſer? Ce ſont des hommes, qui certainement; & quoi qu'ils en puiſſent dire, ne vont au ſpectacle que pour être amuſés; & qui, dans la peinture qu'on y fait des mœurs, ne peuvent être affectés comme ils deſirent de l'être, qu'autant qu'on aura ſoin de ne pas y contrarier juſqu'à un certain point leurs penchans; qu'on y ménagera, qu'on y flattera même leurs paſſions favorites; qu'on y donnera, aux vices qui leur ſont les plus naturels, un vernis d'héroïſme & de grandeur, qui adouciſſe à leurs propres yeux ce qu'auroient d'odieux des couleurs trop vraies & des images trop reſſemblantes. Ce ſont des hommes, pour la plupart volages & diſſipés, bien plus

fufceptibles d'impreſſions nuiſibles & dangereuſes que d'impreſſions bonnes & utiles ; des hommes, qu'une Morale exacte, qu'une raiſon ſévère ennuieroit, rebuteroit, & qui ne peuvent ſouffrir ſon langage qu'autant qu'il eſt tempéré par un langage plus doux, & racheté par des maximes qui s'accommodent mieux à leurs foibleſſes (*h*). Ce ſont des hommes qui veulent être remués, agités, vivement excités : à condition toutefois que ce ne ſera pas en leur inſpirant des remords, en faiſant porter leur terreur & leur pitié ſur leur propre misère ; mais ſeulement en les attachant à de vaines fictions, où l'ombre qu'ils pourſuivent puiſſe leur faire oublier la réalité ; où on les intéreſſe par le ſpectacle de paſſions & de malheurs, qui ne ſoient ni trop loin d'eux ni trop près, & qu'ils puiſſent enviſager ſans un retour douloureux & pénible ſur leur propre cœur : à condition encore que, ſi on veut les forcer à rire de leurs propres foibleſſes, ce ſera ſans ôter à leurs paſſions les eſpèces de dédommagemens qui leur importent le

plus, ſans faire trop ſouffrir leur orgueil, ſi ce n'eſt peut-être dans la peinture de quelques vices que tout le monde abhorre, & qu'on charge ſi bien que perſonne ne peut s'y reconnoître. Voilà, il faut en convenir, les hommes qu'on veut intéreſſer, qu'on veut amuſer; & pour la réduire aux termes les plus ſimples & les plus vrais, telle eſt la poétique de tous nos théâtres.

Quels ſont d'autre part ceux qui travaillent pour le ſpectacle? En général des hommes, trop peu occupés de choſes eſſentielles & d'études vraiment utiles; trop livrés aux choſes de pur agrément; trop nourris des penſées, des images, des lectures qui flattent le plus leurs paſſions; trop répandus au dehors; trop avides des louanges qu'on prodigue à des talens futiles, & qu'on ne devroit accorder qu'à un mérite réel; trop intéreſſés à ſe prêter au goût des ſpectateurs, pour qu'ils ne travaillent pas de la manière la plus propre à ſe concilier leurs ſuffrages; pour qu'ils n'emploient pas toute leur imagination, à ſéduire l'imagination des

autres hommes, au lieu de s'attacher à éclairer leur raiſon ; pour que leur goût le plus ordinaire, celui qu'ils font le plus ſentir dans leurs ouvrages, ne ſoit pas le goût du vice bien plus que celui de la vertu.

Auſſi voyons-nous, dans la plupart des pièces qu'on repréſente ſur la ſcène, de violentes paſſions ennoblies avec art ; des ſottiſes héroïques, conſacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'hiſtoire * ; de beaux ſentimens, qui ne ſont, à bien dire, que des ſaillies extravagantes d'ambition & de vengeance ** ; des fantômes de vertu, qui en impoſent par un vain coloris de grandeur ; des perſonnages, qui, par leur caractère, leur rang, leurs ſentimens, & leurs exploits, réveillent au fond de l'ame ou flattent ces inclinations vicieuſes, d'où naiſſent en nous les

* Ce ſont les expreſſions de M. de Voltaire.

** La Motte. *Réflexions ſur la Critique.* Ces deux phraſes ont été ajoutées au texte par l'Editeur, ainſi que quelques autres qu'on n'a pas toujours pris la peine de noter.

révolutions les plus funeſtes. On y voit la paſſion la plus généralement répandue & la plus à craindre, s'élever ſur la ruine de toutes les vertus, dominer dans preſque tous les cœurs, & fonder les principaux intérêts * ; on y voit les foibleſſes & les crimes qu'elle traîne à ſa ſuite, déguiſés, palliés par le tour ingénieux d'une Morale auſſi fauſſe que ſéduiſante, juſtifiés, autoriſés par de grands exemples, préſentés du moins ſous des traits qui les font paroître plus dignes de

* M. de Voltaire lui-même en parle ainſi dans la diſſertation qui précède ſa Sémiramis. » D'environ quatre cens Tragédies qu'on a » données au Théâtre depuis qu'il eſt en poſ» ſeſſion de quelque gloire en France, il n'y » en a pas dix ou douze qui ne ſoient fondées » ſur une intrigue d'amour. C'eſt preſque tou» jours la même pièce, le même nœud, formé » par une jalouſie & une rupture, & dénoué » par un mariage. ..., c'eſt une coquetterie » perpétuelle «.

» Les femmes, dit-il ailleurs, qui parent nos » ſpectacles, ne veulent point ſouffrir qu'on » leur parle d'autre choſe que d'amour «.

compaſſion que de cenſure & de haine : on y apprend à nouer les intrigues de l'amour, à en parler le langage, à en adopter les prétextes, à en répéter les excuſes *. On y voit les autres paſſions les plus ardentes & les plus dangereuſes, ces paſſions qui ſont les ſecrets mobiles du cœur humain, & qui enfantent tous nos malheurs, l'orgueil, l'eſprit de domination, le reſſentiment des injures, prendre un air de nobleſſe & d'élévation, qui ſemble les rapprocher de la grandeur d'ame & du vrai courage. Près d'elles & à leur lumière, la fourberie eſt une politique ſage & l'art de gouverner ; l'eſprit de faction, le caractère d'une ame hardie, faite pour règner ſur ſes ſemblables ; le duel, une loi de l'honneur ; la vengeance, un devoir ; le ſuicide, un droit à ſa propre vie, qui n'eſt ignoré que des

---

* » Si les héros de quelques pièces ſoumettent » l'amour au devoir ; en admirant leur force, » le cœur ſe prête à leur foibleſſe : on apprend » moins à ſe donner leur courage, qu'à ſe mettre » dans le cas d'en avoir beſoin «. *M. Rouſſeau.*

lâches & des foibles. Les grandes fautes y ſont données preſque toutes à la deſtinée, & les dieux ſeuls y ſont coupables du crime des hommes. On y accoutume l'eſprit à des horreurs auxquelles il n'auroit jamais dû penſer; & je ſuis perſuadé qu'un homme fait à nos ſpectacles ſera moins étonné, moins frappé d'un grand crime, qu'une ame neuve, qui n'a jamais vu que l'image touchante de la vertu, ou l'empreinte légère du ridicule.

On y voit les caractères vicieux, altérés au gré de l'intérêt qu'on veut répandre ſur eux; on les voit, rachetant de ſcène en ſcène leurs grands vices par des qualités brillantes, en devenir moins odieux. On n'y ſait ni qui perd ni qui gagne, du vice ou de la vertu; tout y eſt ſacrifié au jeu des paſſions. On y voit règner une enflure continuelle d'idées & de ſentimens; on y entend, après quelques maximes vraies, des maximes fauſſes *; & chacun adopte, ſelon ſon goût & ſon

* » Je hais, a dit quelque part l'Auteur que » nous venons de citer, les mauvaiſes maximes

génie, celle qui lui convient le mieux (*i*). La religion elle-même n'y eſt traitée, ſur-tout aujourd'hui, qu'avec indécence; les dieux, les autels, les oracles, les prodiges, les prêtres, n'y paroiſſent que pour être la matière d'un indigne parallèle; ils n'y ſont offerts que pour nous engager adroitement à confondre avec de faux cultes le culte véritable, & n'y ſont marqués que du ſceau de la haine & du mépris.

Dans les Comédies, le valet apprend à tromper ſon maître; la ſoubrette, à ſervir la paſſion de ſa maîtreſſe; le fils de famille, à ſe jouer de la confiance de ſon père; la pupille, à ſurprendre la vigilance de ſon tuteur; la femme, à tirer parti de la crédulité de ſon mari. Tous y apprennent les expreſſions, les détours, les ruſes

---

» encore plus que les mauvaiſes actions «. Et il donne enſuite la raiſon de ce ſentiment. » Les paſſions déréglées inſpirent les mauvaiſes » actions; mais les mauvaiſes maximes cor- » rompent la raiſon même, & ne laiſſent plus » de reſſource pour revenir au bien «.

de la galanterie, de la ſéduction, & les manèges de la coquetterie *. Là le plus honnête homme eſt preſque toujours le plus ridicule, & tout l'avantage y eſt pour le plus fourbe & le plus adroit. Dans les pièces les plus honnètes, mentir eſt compté pour rien : dans les plus utiles, dans les pièces de caractère, l'effet qu'on enviſage eſt preſque toujours manqué, par la néceſſité de charger le caractère principal, pour le faire reſſortir & le rendre plus intéreſſant. Souvent auſſi on le revêt, malgré ſes foibleſſes, de tant d'agrémens, on lui laiſſe tant de reſſources, qu'il eſt encore le beau rôle, le rôle qu'on voudroit jouer préférablement à ceux qu'on lui oppoſe (*k*). Preſque toujours, ſi le fonds de la pièce eſt bon, les détails en ſont dangereux ; & les leçons

* Ce ne ſont point là des imputations fauſſes & de vaines déclamations. Qu'on ouvre Molière, Dancourt, Regnard, &c. qu'y trouve-t-on preſque par-tout que de pareilles leçons ? Tout au plus ils corrigent en nous un foible peut-être, & ils y développent le germe de tous les vices.

mêmes, qui feroient utiles aux uns; deviennent pernicieufes aux autres, felon les circonftances & les difpofitions de ceux qui les reçoivent *.

Ajoute, ma fille, à tout ce que je viens de dire, les preftiges de la déclamation; ce langage muet, fi éloquent, fi perfuafif, fi féduifant, qui, par un gefte, parle aux yeux & pénètre le cœur, donne de la vivacité aux paffions, de la force au fentiment, & de la véhémence au difcours; qui exprime, dans toute leur énergie, les mouvemens de l'ame que le Poëte même n'a rendus que foiblement; qui fait

* » En peignant le ridicule des états qui » fervent d'exemple aux autres, on le répand » plutôt que de l'éteindre; & le peuple, tou- » jours finge & imitateur des riches, va moins » au Théâtre pour rire de leurs folies, que » pour les étudier & devenir encore plus fou » qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut caufe » Molière lui-même: il corrigea la Cour » en infectant la Ville; & fes ridicules Mar- » quis furent les premiers modèles des petits- » maîtres bourgeois qui leur fuccédèrent «. *M. Rouffeau.*

illusion sur la fausseté des pensées & des maximes, & fait applaudir au mensonge avec plus de chaleur qu'on n'applaudiroit à la vérité. Ajoute le charme, l'enchantement du spectacle tout entier, le cercle brillant d'une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui étalent à l'envi tous les raffinemens de l'art & de la parure, qui affectent tous les agrémens de la mode & tout l'éclat du luxe, qui vont pour voir & pour être vues, qui dans leurs ieux portent tout le feu des passions qu'on exprime sur la scène. Ajoute les idées que font naître les acteurs, les actrices, malheureusement trop connus pour la plupart par la licence de leurs mœurs; avilis, quoi qu'on en puisse dire, par un préjugé raisonnable (*l*), par une conduite qui sans doute est bien plus le vice de leur état que celui de leur esprit & de leur cœur; invitant, irritant les passions par leur seule présence; & ôtant aux sens & à l'imagination le frein puissant, que du moins y met presque toujours l'auguste carac-

tère de la retenue & de la pudeur qui brillent dans les ames honnêtes *.

Réunis tous ces principes de corruption ; & d'après eux, ma fille, juge des effets que le ſpectacle doit produire. Quels effets ! on y laiſſe altérer les premières idées de vérité, d'innocence, & de vertu, que l'éducation avoit pu donner. On y accroît, on y renforce les préjugés qu'on avoit puiſés dans le commerce du monde. On y échange des manières décentes & naturelles, contre des affectations ridicules. On s'y forme à un eſprit romaneſque, à un jargon de Théâtre, ou bien encore à ce ton de fatuité & d'impertinence, qui rend nos jeunes gens inſupportables à leurs propres concitoyens, & en fait pour les étrangers des objets de haine ou

* Riccoboni, Auteur & Acteur tout à la fois, cet homme ſi expert & ſi diſtingué dans ſon Art, nous aſſure que les ſentimens qui ſeroient les plus corrects ſur le papier, changent de nature en paſſant par la bouche des Acteurs, & deviennent criminels par les idées qu'ils font naître dans l'eſprit du ſpectateur, même le plus indifférent.

de mépris. On y apprend à dédaigner les mœurs anciennes, à méprifer les occupations férieufes, à négliger les devoirs domeftiques, à fe laiffer gagner par la fureur du chant, de la danfe, & des vers, à étouffer l'heureux germe des talens précieux, par des goûts frivoles & des talens futiles. On y fubftitue l'efprit de diffipation, de luxe, & de galanterie, à l'amour de la retraite, de la fimplicité, & de la fageffe. On y contracte l'habitude des penfées fauffes & libertines; on y attife le feu des paffions; on y reçoit les premières impreffions de l'amour, ou on les augmente. La force de l'intérêt, la chaleur du fentiment, le feu de l'action, les ornemens de la poéfie, tout l'enfemble du fpectacle nous émeut & nous tranfporte. On eft tout entier à ce qu'on voit, à ce qu'on fent. On fe remplit, on fe pénètre à loifir des mêmes vues, des mêmes penchans que font paroître les perfonnages qu'on nous repréfente. On fe fent attendrir; on verfe des pleurs en dépit de foi; on oublie tout; on oublie fa raifon & fon propre cœur. On eft déçu,

on eſt ſéduit, ſans avoir la force de revenir contre de ſi douces & de ſi fortes impreſſions; tout fait illuſion, & tout concourt à la maintenir.

Les effets du Théâtre ne ſont pas toujours ſi ſenſibles; mais dans qui? Dans ceux que rien n'émeut, que rien n'affecte, dont l'eſprit lent & pareſſeux ne ſaiſit les objets qu'à demi, dont la raiſon l'emporte ſur l'imagination & l'amortit: mais ceux-là s'ennuient au ſpectacle; car il n'amorce que ceux qu'il intéreſſe & qu'il paſſionne. Pour qui ſes effets ſont-ils moins ſenſibles encore? Pour ceux dont les paſſions ſont déjà accoutumées aux émotions les plus vives; qui ſont blaſés ſur les plaiſirs; qui ne ſentent plus rien pour avoir trop épuiſé toute eſpèce de ſentiment & de volupté; qui ne s'apperçoivent plus des écarts de leur eſprit & de leur cœur par l'habitude qu'ils ont contractée de les laiſſer s'égarer impunément; & qui ſe croient toujours innocens, parce qu'ils ne ſavent plus diſtinguer ce qui les rend coupables: pour ceux, en un mot, qui conſentent à tout,

qui s'amusent de tout sans scrupule, & qui, entraînés par tout ce qui leur paroît agréable, se livrent à toutes les impressions qu'ils en reçoivent, sans s'inquiéter de ce qu'elles peuvent avoir de criminel. Voila ceux qui ne sentent pas les effets & les dangers du spectacle : car, hélas ! sent-on toute l'impétuosité d'un torrent, quand on se laisse aller à son cours ? Retranchez du spectacle tout ce qui en fait le péril, tout ce que la véritable sagesse y réprouve ; & bientôt il cessera d'avoir pour eux les mêmes charmes.

D'ailleurs, ma fille, je conviendrai, si l'on veut, que le spectacle ne produit pas ses plus pernicieux effets tout à coup ; mais il les prépare : il ne porte pas à nouer sur le champ des intrigues ; mais il les amène : il n'occasionne pas sur le champ des défaites & des chûtes ; mais il met dans le cœur la disposition secrète, qui en sera un jour la trop funeste cause.

Eh, dans combien de spectateurs, le Théâtre n'opère-t-il pas des effets plus prompts & plus funestes ? Quelle plus grande preuve nous faut-il de son in-

fluence ſur les mœurs ? C'eſt à la ſortie de la Comédie, de l'Opéra, qu'on va tendre des pièges à la jeuneſſe; c'eſt ſurtout aux environs de nos ſpectacles que ſe logent les courtiſanes. Elles comptent donc bien ou ſur les effets qu'ils produiſent, ou ſur le peu de ſageſſe de ceux qui y vont chercher leur délaſſement & leurs plaiſirs *.

A des raiſons ſi preſſantes, faut-il joindre des autorités ? Celle des Légiſlateurs, des anciens Sages de la Grèce & de Rome (*m*), qui, preſque tous, ont regardé les ſpectacles comme la ſource de mille déſordres; celle de nos hommes de Cour qui ont le mieux connu le jeu des paſſions & le cœur humain, de la

* » Je ne conſidère pas les ſpectacles, a dit » M. de Voltaire lui-même, comme une occu- » pation qui retire les jeunes gens de la débau- » che; cette idée ſeroit celle d'un Curé igno- » rant. Il y a aſſez de tems avant & après les » ſpectacles pour faire uſage de ce peu de » momens qu'on donne à des plaiſirs de paſ- » ſage, immédiatement ſuivis du dégoût «. *Mélanges de Littérature.*

Rochefoucault *, de Bussi-Rabutin, du Prince de Conti, qui a fait un Traité exprès contre les ſpectacles; celle d'un Magiſtrat auſſi éclairé que l'étoit le Chancelier d'Agueſſeau, qui a fait ſur eux des Remarques ſi intéreſſantes; celle enfin de nos génies les plus diſtingués, de nos Poëtes eux-mêmes, des Corneille, des Racine, des Quinaut, des la Motte **, qui ſe ſont repentis d'avoir travaillé pour le Théâtre, & qui, après en avoir ſi bien étudié toute la ſcience, ont été les premiers à en avouer les dangers & la ſéduction: tant d'autorités en tout genre donneront

---

* » Tous les grands divertiſſemens, dit M. le Duc de la Rochefoucault, ſont dangereux: on ſort du ſpectacle le cœur ſi rempli de toutes les douceurs de l'amour, & l'eſprit ſi perſuadé de ſon innocence, qu'on eſt tout préparé à recevoir ſes premières impreſſions, ou plutôt à chercher l'occaſion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaiſirs & les mêmes ſacrifices qu'on a vus ſi bien repréſentés ſur le Théâtre «.

** Voyez dans les notes leurs regrets & ceux de MM. Lefranc, Greſſet, Riccoboni, &c.

ſans doute un nouveau poids à la raiſon. Eh, qui ſe flattera de mieux ſavoir que les maîtres de l'Art, quels ſont les effets qu'il peut produire (*n*) ?

Quels prétextes, ma fille, reſtent donc à ſes partiſans ? Qu'ils dénaturent tant qu'ils voudront nos ſpectacles, qu'ils les conſidèrent d'une manière abſtraite, tels qu'ils devroient être, tels qu'il feroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent ; ils ne perſuaderont pas, à quiconque a de la ſageſſe & des mœurs, qu'on peut, ſans riſque & ſans crime, les voir & les fréquenter tels qu'ils ſont.

Combien donc ſe rendent coupables, des pères foibles, des mères imprudentes, des gouverneurs & des guides indignes de l'être, qui, en y conduiſant leurs enfans ou leurs élèves, leur préſentent eux-mêmes la coupe empoiſonnée du plaiſir & de la volupté ? Hélas ! n'y boiront-ils pas aſſez tôt ſans eux ? Leurs paſſions ne s'éveilleront-elles pas aſſez d'elles-mêmes ? Faut-il encore les faire naître d'avance ou les irriter ?

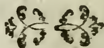
O toi, ma fille, plus éclairée ſur tes

devoirs & mieux diſpoſée à les remplir, mieux inſtruite des dangers du ſpectacle, tu n'iras point y chercher pour toi-même un vain délaſſement ; tu n'y conduiras point Mademoiſelle de Senneville, & tu ne courras pas le riſque trop réel d'y égarer ſa jeuneſſe ; tu n'y mèneras point un jour tes enfans ; tu n'auras pas été leur mère pour aider à les ſéduire ! Le Théâtre n'eſt pas l'école des mœurs ; & lors même qu'il ſemble le devenir à certains égards, les ſecours qu'il offre à la vertu ſont trop inſuffiſans, & les motifs qu'il lui prête ſont trop au deſſous d'elle. S'il eſt l'école du goût, c'eſt tout au plus d'un goût frivole, qui amuſe l'eſprit & qui fait tort à la raiſon. Tu ne connoîtras de goût pur & ſolide, de diſcernement exquis, que celui qui tient à la ſageſſe ; & tu croiras toujours que l'art de bien penſer tient à l'art de bien vivre.

N'oublie pas, ma fille, combien nos idées prennent aiſément la teinte de tout ce qui nous environne, & combien à nos premières idées ſont liés nos premiers penchans. Fais donc en ſorte que

tes enfans, que tous ceux qui dépendront de toi, ſur-tout dans un âge encore tendre, ne voient, n'entendent rien, qui ne puiſſe leur donner, ſans aucun mèlange, l'idée du vrai & l'amour du bien.

Par rapport à toi, ma chère Emilie, ſi ton mari redouble par la ſuite ſes ſollicitations les plus vives en faveur des ſpectacles, oppoſe-lui les armes ſi puiſſantes que la Nature elle-même donne à ton ſexe, lorſqu'il veut bien en faire uſage : redouble tes complaiſances & les marques de ton attachement : fais-lui voir que ton cœur même ne ſauroit conſentir à être diſtrait de ſon amour pour lui, par des amuſemens qui inſenſiblement tendroient à l'altérer ; & qu'il ne s'y refuſe ſi conſtamment que pour ſe conſerver toujours pur & fidèle.



NOTES.

PAGE 108.

(a) *Que c'est pécher contre son esprit & ses loix*, &c. » La distinction que quelques personnes font entre les Comédiens François & les Italiens, est regardée avec dérision parmi les gens sensés & instruits. Il faut, au contraire, se renfermer dans le principe incontestable, qu'où les loix du Royaume & de l'Eglise ne distinguent point, il ne faut pas distinguer «. *Collection de Décisions de Jurisprudence*, par *Denisart*, au mot *Comédien*.

On peut consulter sur tout ceci les Maximes & Réflexions sur la Comédie, par M. Bossuet : le Traité de la Comédie au troisième tome des Essais de morale de M. Nicole, & au cinquième volume, ses pensées sur les spectacles; le Traité de la Comédie & des spectacles, de M. le Prince de Conti; un excellent ouvrage de M. Després de Boissi, Avocat en Parlement, qui a pour titre, *Lettres sur les Spectacles*, & dont on a fait un très-grand usage dans ces notes *; un Recueil de dissertations sur ce sujet, que le

* Voyez la sixième édition en deux volumes, considérablement augmentée par l'Auteur.

Pape Benoît XIV engagea le P. Concina à composer. Ce même Pontife donna, le premier Janvier 1748, une Déclaration authentique, par laquelle il protesta qu'il ne toléroit les Spectacles qu'à regret.

PAGE 109.

(b) *Et tous les jours les condamne.* » Ce n'est point par négligence ni par relâchement, disoit le Pape Gélase, que mes prédécesseurs ont usé de tolérance à l'égard de ce scandale, que j'espère abolir. Je suis persuadé qu'ils ont fait les plus sincères tentatives pour le détruire, & que leurs bonnes intentions furent toujours traversées «.

IBID.

(c) *De ce que les lieux de débauche y sont tolérés par une sorte de nécessité.* Nécessité vraie ou prétendue : car, quelles que soient les autorités qu'on peut faire valoir à ce sujet, j'ôse croire que d'autres loix meilleures feroient d'autres mœurs ; & ce que dans les beaux jours de Rome païenne on ne connoissoit même pas, il feroit sans doute possible à des Princes vertueux de le faire disparoître, & d'en purger les Etats où l'on fait profession de christianisme. Jusqu'en 1738 on n'avoit point encore vu de courtisane dans une de nos villes les plus distinguées par la population & par le commerce; les honnêtes

femmes n'y étoient pas moins en ſûreté : une malheureuſe, venue d'une autre cité, y a donné, dans cette même année, comme le ſignal de la proſtitution & du libertinage ; maintenant la ville dont je parle en eſt remplie.

PAGE III.

(d) *Portent à leur ame le coup mortel*, &c. M. l'Abbé Clément rapporte ce beau trait de Madame Henriette de France. » Elle diſoit un jour à une perſonne qu'elle honoroit de quelque confiance, qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit goûter quelque plaiſir aux repréſentations du Théâtre ; que pour elle c'étoit un vrai ſupplice. La perſonne à qui elle parloit ainſi, ne put s'empêcher d'en marquer de l'étonnement, & prit la liberté de lui en demander la raiſon. Je vous avoue, répondit la Princeſſe, que, quelque gaie que je ſois en allant à la Comédie, ſi-tôt que je vois les premiers Acteurs paroître ſur la ſcène, je tombe tout à coup dans la plus profonde triſteſſe : » Voilà, me dis-» je à moi-même, des hommes qui ſe damnent » de propos délibéré, pour me divertir «. Cette réflexion m'occupe & m'abſorbe toute entière pendant le ſpectacle : quel plaiſir pourrois-je y goûter « ? *Maximes pour ſe conduire chrétiennement dans le monde.*

Si la réflexion de Madame Henriette est vraie, rien n'est plus naturel & plus juste, que le sentiment dont elle étoit si vivement affectée ; & cette réflexion est de toute vérité, aux ieux de quiconque a de la Religion. Aussi, pour tant de gens, est-il plus court de n'en point avoir.

PAGE 112.

(e) *S'exposer au danger d'y succomber encore ?* » Combien en est-il qui ont prétendu de même n'y aller qu'une fois, ou par curiosité, ou par complaisance, & que l'attrait du Théâtre a tellement séduits tout à coup, qu'ils en sont devenus les partisans les plus zélés & les plus empressés spectateurs ?

» Témoin Alype, disciple d'abord, & ensuite ami de S. Augustin. Etudiant le droit à Rome, quelques-uns de ses condisciples lui proposèrent un jour d'aller avec eux à l'Amphithéâtre. Alype autrefois avoit aimé passionnément les spectacles ; & S. Augustin, étant son Maître à Carthage, l'avoit guéri de cette passion. Alype s'en croyoit dégoûté pour toujours : il résiste aux invitations, aux prières, aux pressantes sollicitations de ses amis ; mais ils l'entraînent de force. C'est en vain, leur dit-il, que vous me faites violence ; vous pouvez la faire à mon corps,

corps, mais vous ne pouvez rien sur mon esprit; au milieu de vous, à l'Amphithéâtre, je serai dans mon cabinet avec mes Livres. En effet, Alype ferma constamment les ieux pendant le spectacle; & au lieu d'y prendre aucune part, il ne s'occupa que de ses réflexions. Mais tout à coup un cri extraordinaire frappa ses oreilles & excita sa curiosité; il ouvrit les ieux : à peine vit-il le spectacle, qu'il s'y sentit intéressé; ravi, transporté hors de lui-même, il mêle ses cris & ses applaudissemens à ceux des autres spectateurs, & sort enfin plus épris que jamais de l'amour du Théâtre «. *M. l'Abbé Clément.* Ibid.

PAGE 115.

(f) *Des jeux, des cercles, &c.* Puisqu'il est question ici de toutes les sortes de plaisirs que la Religion condamne, que ne pourroit-on pas dire de cette manie du jeu, si commune de nos jours, qui fait asseoir indistinctement à la même table & souper ensemble, le prince & l'aventurier, la duchesse & la courtisane, l'honnête homme & le fripon; qui fait risquer aux uns la perte de l'honneur & de la probité, aux autres la perte de la pudeur & de l'innocence, à tous la perte du tems & de la fortune; qui fait hasarder sur une carte ce qui

eût suffi pour le bonheur de vingt familles ; & qui réduit quelquefois à la plus affreuse indigence, celles qui parmi nous étoient les plus distinguées & les plus opulentes ?

IBID.

(g) *Des cercles, des danses, &c.* Ce qu'on dit ici des Spectacles, on doit le dire, à plus forte raison, des Bals, qui ne sont pas moins dangereux. C'est à leur sujet que, sur le Théâtre Italien, un Auteur dramatique fort connu (M. de Boissi, *Talens à la mode*) fait dire à un de ses personnages qui est d'ailleurs très-porté pour les plaisirs en tout genre :

Des femmes, sans garder la moindre bienséance,
Avec des hommes font assaut
D'entrechats & de bonds, de gambade & de saut.
O siècle ! O tems ! O mœurs ! quelle indécence * !

C'est à ce même sujet que le célèbre Bussi-Rabutin, de l'Académie Françoise, ce Cour-

* L'indécence est plus grande aujourd'hui que jamais par la nature de ces nouvelles danses, de ces Allemandes, qui, au jugement des hommes les moins prévenus, font rougir la pudeur & devroient déconcerter la vertu la moins sévère. C'est à ces sortes de danses cependant, qu'on forme l'âge le plus tendre ; & maintenant nous avons, presque en tous lieux, les *Bals d'enfans*.

tisan célèbre, dont le témoignage ne sera pas suspect aux gens du monde, écrivoit à M. de *la Roquette*, Evêque d'Autun, une Lettre, qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter ici.

» J'ai lu l'avis sur les Bals que vous m'avez envoyé, Monsieur; & puisque vous souhaitez de savoir ce que j'en pense, je vous dirai que je n'ai jamais douté qu'ils ne fussent très-dangereux. Ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience; & quoique le témoignage des Pères de l'Eglise soit bien fort, je tiens que, sur ce chapitre, celui d'un courtisan sincère doit être d'un plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hasard en ces lieux-là que d'autres: cependant les tempéramens les plus froids s'y réchauffent; & ceux qui sont assez glacés pour n'y être point émus, n'y ayant aucun plaisir, n'y vont point. Ainsi, il n'est pas nécessaire de les leur défendre; ils se les défendent assez eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaisir, les soins de sa parure & les veilles en rebutent; & quand on y a du plaisir, il est certain qu'on court grand hasard d'y offenser Dieu. Ce ne sont d'ordinaire que les jeunes gens qui composent ces assemblées, lesquels ont assez de peine à

résister aux tentations dans la solitude ; à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons, & l'agitation de la danse échaufferoient des anachorètes. Les vieilles gens, qui pourroient se trouver dans les Bals, sans intéresser leur conscience, seroient ridicules d'y aller ; & les jeunes, à qui la bienséance le permet, ne le pourroient pas sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi, je tiens qu'il ne faut point aller au Bal quand on est chrétien ; & je crois que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais «. Voyez le quatrième tome du *Recueil des Lettres de M. de Bussy*, *édition d'Amsterdam*, 1738.

PAGE 122.

(h) *Racheter par des maximes qui s'accommodent mieux à leur foiblesse.* » Aussi l'habile Poëte, le Poëte qui sait l'art de réussir, cherchant à plaire au peuple & aux hommes vulgaires, se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de soi, qui n'écoute que la voix de la sagesse : mais il charme les spectateurs par des caractères toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas ; qui font retentir le Théâtre de cris & de gémissemens ; qui nous forcent à les plaindre lors

même qu'ils font leur devoir, & à penser que c'est une triste chose que la vertu, puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen que, par des imitations plus faciles & plus diverses, le Poëte émeut & flatte davantage les spectateurs.

» Cette habitude de soumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer, altère & change tellement nos jugemens sur les choses louables, que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité, & à traiter d'hommes durs & sans sentimens, ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte en toutes occasions sur les affections naturelles. Au contraire, nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux, qui, vivement affectés de tout, sont l'éternel jouet des évènemens; ceux qui pleurent, comme des femmes, la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié désordonnée rend injustes pour servir leurs amis; ceux qui ne connoissent d'autres règles, que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du sexe, qui les subjugue & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs passions, & d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi, l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice, l'empire de la raison, deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices

que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris ; & ce renversement des saines opinions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre «. *M. Rousseau.*

PAGE 128.

(i) *Et chacun adopte suivant son goût & son génie, celle qui lui convient le mieux.* Il s'en faut bien que nous ayons sur cela la même délicatesse qu'avoient les Athéniens du tems d'Euripide. Ce Poëte avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par ces paroles : » Les » richesses sont le souverain bien du genre » humain ; & c'est avec raison qu'elles excitent » l'admiration des Dieux & des hommes «. Tous les spectateurs se récrièrent ; & on auroit chassé l'Acteur, si Euripide ne fût venu prier l'Assemblée d'attendre la fin de la Pièce, où l'admirateur des richesses recevoit le châtiment qu'il méritoit.

Euripide lui-même fut sur le point d'être cité devant les Magistrats, au sujet de cette réponse qu'il fait faire à Hyppolite : » Ma langue » a prononcé le serment, mais mon cœur n'y a » point consenti «.

En général, il est bon d'observer que les Anciens savoient bien mieux que nous tirer

parti des ſpectacles ; ils les lioient en quelque ſorte au ſyſtême de la légiſlation ; ils les faiſoient ſervir pour l'ordinaire à renforcer les mœurs, l'eſprit national, & la religion. Les Poëtes & les Philoſophes, dans le ſiecle où nous ſommes, les emploient le plus ſouvent à les détruire.

M. d'Arnaud, dans ſon diſcours préliminaire ſur le Comte de Comminge, & à l'occaſion d'un ſpectacle plus dangereux encore & plus licencieux que tous les autres, fait une réflexion qui mérite bien toute l'attention du Miniſtère public. » Des hommes éclairés, qui connoiſſent le pouvoir du phyſique, ne ſauroient être trop attentifs ſur le choix des objets qui les entourent, & des impreſſions qu'ils reçoivent. Des ames remuées par des images nobles & attendriſſantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, ſeront aſſûrément plus préparées aux bonnes actions, que des eſprits nourris de jeux inſipides, & livrés à la frivolité & à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens réſiſtèrent aux forces du *Grand Roi*, ils ne couroient point entendre des muſiciens (ou des Poëtes) efféminés ; ils alloient enflammer leur courage aux repréſentations des Drames immortels des Sophocle & des Euripide «.

PAGE 129.

(k) *Qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudroit jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose.* C'est ce qu'on éprouve en quelque sorte dans le Misanthrope, & presque autant dans le Glorieux, cette Pièce de caractère & de sentiment pour laquelle, plus que pour toute autre, on se sentiroit porté à faire grâce au Spectacle, s'il ne renfermoit pas tant d'inconvéniens à la fois : on y fait le Glorieux si grand à certains égards, dès qu'il paroît sur la scène ; il met dans son rôle tant de noblesse & de majesté, de cette fausse majesté cependant qui flatte notre fol orgueil ; il l'emporte si fort sur son doucereux rival ; il en triomphe si parfaitement, que pour peu qu'on soit entiché du même vice, on aimeroit mieux, ce semble, rester le Comte de Tuffière, que d'être le très-honnête, très-ridicule, & très-malheureux Philinte. Dans une si belle Pièce, que d'autres choses à reprendre par rapport aux mœurs ?

On auroit été tenté d'analyser ici nos plus belles Pièces, tant les Tragédies que les Comédies, si, dans de simples notes, on pouvoit se permettre de faire une dissertation ; & j'ose croire que, si l'on en excepte Esther & Athalie,

qui n'ont pas été composées pour notre Théâtre, il eût été facile de prouver qu'il n'y en a pas une peut-être, qui, du côté de la morale, ne laissât plus à perdre qu'à gagner.

M. Rousseau a relevé avec beaucoup de justesse les inconvéniens qui se rencontrent, relativement aux mœurs, à mettre les Fables de la Fontaine entre les mains des enfans; par une analyse aussi exacte, combien ne feroit-on pas observer d'inconvéniens, plus sensibles encore, à mettre nos meilleures Pièces de Théâtre sous les ieux & entre les mains de tous les hommes, & sur-tout des jeunes gens?

PAGE 131.

(1) *Avilis par un préjugé raisonnable.* Quoi qu'en puissent dire les passions, si portées à flatter ceux qui contribuent le plus à les satisfaire, le métier de Comédien sera toujours avilissant par sa nature: parce qu'en soi il sera toujours vil de se donner soi-même en spectacle pour amuser les autres, & de s'y donner pour de l'argent; de jouer par état des rôles qui nous sont étrangers; de revêtir à commandement un personnage qui n'est pas le sien, tantôt roi de Théâtre & tantôt valet, tantôt un héros & plus souvent un fripon, tour à tour Alexandre & Crispin; de faire acheter au Public le droit de censurer nos gestes, nos démarches, des

nous siffler en face, & de nous insulter en personne.

C'est ainsi qu'en parle le Philosophe de Genève: » Quel est donc au fond l'esprit que le comédien reçoit de son état? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil & d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.... C'est un grand mal sans doute de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur «?

» Si l'on ne peut voir en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des actrices, qui force & entraîne celui des acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable? Ah! pourquoi? Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander; mais dans ce siècle, où règnent si fièrement les préjugés & l'erreur sous le nom de Philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la nature... je demande donc comment un état, tel que

celui de comédienne, dont l'unique objet est de se montrer en public, & qui pis est de se montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes, pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation, ne s'y mette bientôt en personne, & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des désirs qu'elle prend tant de soins d'exciter «?

» Quoi! malgré mille timides précautions, une femme honnête & sage, exposée au moindre danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve; & ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un système de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeste, entourée d'une Jeunesse ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir, résisteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, & à l'or auquel elles sont d'avance à demi-vendues! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point «. *Lettre sur les Spectacles.*

PAGE. 136.

(m) *L'autorité des Législateurs, des anciens Sages de la Grèce & de Rome.* Solon s'opposa fortement à l'établissement des Spectacles; il en prévoyoit les plus funestes suites, & l'effet ne prouva que trop qu'il avoit bien prévu. Plutarque attribue la corruption & la perte d'Athènes à la passion que le peuple eut pour ce genre d'amusement. A Lacédémone on ne représentoit ni Tragédies ni Comédies. Platon les réprouvoit comme des amusemens qui tendoient à faire des hommes passionnés. Cicéron s'écrie à ce sujet dans les Tusculanes : O la belle école ! Si on en ôtoit tout ce qu'elle offre de vicieux, il n'y auroit plus de spectateurs. Le tendre & galant Ovide s'écrioit lui-même : Ne touchez pas à ces Poëtes qui ne respirent que la tendresse : *Teneros ne tange Poëtas*; & tels sont, du plus au moins, tous nos Poëtes dramatiques.

» L'an 400 après la fondation de Rome, les Censeurs proposèrent au Sénat de faire construire un Théâtre de pierre. Le grand Scipion s'y opposa, & fit à ce sujet un discours si véhément pour prouver que les Spectacles corromproient infailliblement les Romains, que l'on vendit aussi-tôt, par ordre du Sénat, tout ce qui avoit été préparé pour la construction du Théâtre. La

fuite fit voir que Scipion ne s'étoit point trompé ; l'établissement des Spectacles à Rome fut l'époque du luxe & de la molesse, qui corrompirent enfin cette fameuse République «. *Maximes*, *&c.*

» On croit répondre à tout, dit M. l'Abbé Clément, qui rapporte ce dernier trait, en disant que les Spectacles aujourd'hui sont bien différens de ce qu'ils étoient autrefois. A qui donc croit-on parler ainsi ? N'avons-nous pas le Théâtre d'Euripide, de Sophocle, de Ménandre, & celui de Sénèque, de Plaute, & de Térence ? Qu'on les compare à ceux de Racine, des deux Corneille, de Molière, & on verra lesquels sont les plus propres à corrompre le cœur. Et l'impiété que quelques Auteurs tragiques ont affecté de semer dans leurs Ouvrages, n'est-elle pas une des causes de l'irréligion qui se répand & s'établit de jour en jour « ? *Ibid.*

PAGE 138.

(n) *Qui se flattera de mieux savoir que les maîtres de l'Art, quels sont les effets qu'il peut produire* ? Corneille ne se rassura jamais entièrement sur l'abus qu'il avoit fait de ses talens.

Voici ce que Racine écrivoit à son fils sur les Spectacles. » Croyez-moi, mon fils, quand vous saurez parler de Romans & de Comédies, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, &c.

ce ne ſera pas par cet endroit-là que vous ſerez plus eſtimé..... Vous ſavez ce que je vous ai dit des Opéra & des Comédies ; on doit en jouer à Marly. Le Roi & la Cour ſavent le ſcrupule que je me fais d'y aller ; & ils auroient une mauvaiſe opinion de vous, ſi, à l'âge où vous êtes, vous aviez ſi peu d'égards pour moi & pour mes ſentimens «.

Voyez les *Mémoires ſur la vie de Jean Racine*, par *Louis Racine* ſon fils, Auteur du *Poëme de la Religion.*

Quinaut s'eſt repenti, quoiqu'un peu tard, d'un talent trop facile & trop mal employé.

La Motte a marqué les mêmes regrets ; & travaillant encore pour la ſcène Françoiſe, voici l'aveu qu'il fait au Public dans ſon diſcours ſur la Tragédie : » Nous ne nous propoſons pas d'éclairer l'eſprit ſur le vice & la vertu, en les peignant de leurs vraies couleurs. Nous ne ſongeons qu'à émouvoir les paſſions par le mélange de l'un & de l'autre ; & les hommages que nous rendons quelquefois à la raiſon, ne détruiſent pas l'effet des paſſions que nous avons flattées. Nous inſtruiſons un moment, mais nous avons long-tems ſéduit ; & quelque forte que ſoit la leçon de Morale que puiſſe préſenter la cataſtrophe qui termine la Pièce, le remède eſt trop foible & vient trop tard «.

A ces autorités on peut joindre celle des Auteurs plus modernes encore.

M. Lefranc, de l'Académie Françoise, & Auteur de Didon, parle ainsi contre les Spectacles, en se déclarant contre quelqu'un qui en prenoit la défense : » On s'efforce depuis long-tems de réduire en problême théologique cette question: *Si c'est un péché d'aller à la Comédie.* On ne manque pas d'appuyer la négative de toutes les distinctions possibles, de toutes les conditions capables de rassûrer : on exige qu'il n'y ait rien de déshonnête ni de criminel dans la Pièce ; que celui qui va au Spectacle n'y apporte point de penchant au vice, ni une ame facile à émouvoir ; qu'il y soit maître de son cœur, de ses pensées, de ses regards : que rien de ce qu'il entend, que rien de ce qu'il voit, ne soit pour lui une occasion de chûte ni de tentation. Cette théorie est certainement admirable. Qui me répondra de la pratique ? Sera-ce notre Casuiste ? qu'il aille plutôt à la Comédie ; au retour je m'en rapporte à lui «.

M. Gresset, aussi de l'Académie Françoise, après nous avoir fait observer que l'Histoire de l'Art dramatique est beaucoup plus la liste des fautes célebres & des regrets tardifs, que celle des succès sans honte & de la gloire sans remords, déclare lui-même son repentir des succès

qu'il a eus en parcourant la même carrière?
Voici quelques-uns des motifs qu'il rapporte dans sa Lettre imprimée en 1759, & qui l'ont porté à faire cette espèce d'abjuration. » Je vous avouerai, dit-il, que depuis quelques années j'avois beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le Théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre religion, la seule divine, la seule incontestable : il s'élevoit souvent des nuages dans mon ame sur un art si peu conforme à l'esprit du Christianisme; & je me faisois, sans le vouloir, des reproches infructueux, que j'évitois de démêler & d'approfondir. Toujours combattu & toujours foible, je différois de me juger, par la crainte de me rendre & par le désir de me faire grâce. Quelle force pouvoient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination & l'enivrement de la fausse gloire? Encouragé par l'indulgence dont le Public a honoré *Sidney* & *le Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui & de moi-même, rappelé en même tems par cette voix intérieure, toujours sévère & toujours juste, je souffrois, & je n'en travaillois pas moins dans le même genre. Il n'est guère de situation plus pénible, quand on pense, que de voir sa conduite

en contradiction avec ses principes, & de se trouver faux à soi-même & mal avec soi. Je cherchois à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence; ou je croyois y répondre par de mauvaises autorités, que je me donnois pour bonnes... j'aurois dû reconnoître dès-lors, comme je le reconnois aujourd'hui sans nuage & sans enthousiasme, qu'on ne parviendra jamais à justifier la composition des Ouvrages dramatiques & la fréquentation des Spectacles... Tout Fidèle, quel qu'il soit, quand ses égaremens ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu, & laisser un monument de son repentir.... ; & quand on a quelques écrits à se reprocher, il faut s'exécuter sans réserve, dès que le remords les condamne : il seroit trop incertain décompter que ses écrits soient brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie.... Je rétracte donc solemnellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans mes bagatelles rimées.. L'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la Religion par ce genre d'Ouvrage, & de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu causer sans le vouloir... Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules, peuvent, à leur aise, se moquer de ma dé-

marche ; je ferai trop dédommagé de leur petite cenfure & de leurs froides plaifanteries, fi les gens fenfés & vertueux, fi les ames honnêtes & pieufes, voient mon humble défaveu avec cette fatisfaction pure, que fait naître la vérité dès qu'elle fe montre «.

Riccoboni s'exprime ainfi dans la Préface de fon *Traité de la réformation du Théâtre.* » Je crois que c'étoit précifément à un homme tel que moi, qu'il convenoit d'écrire fur cette matière, & cela par la même raifon que celui qui s'eft trouvé au milieu de la contagion, & qui a eu le bonheur de s'en fauver, eft plus en état d'en faire une defcription exacte... Je l'avoue donc avec fincérité, je fens dans toute fon étendue le grand bien que produiroit la fuppreffion entière du Théâtre, & je conviens fans peine de tout ce que tant de perfonnes graves & d'un génie fupérieur ont écrit fur cet objet «.

Le même Auteur fait envifager avec beaucoup de force & de vérité les effets du Spectacle par rapport à la Jeuneffe. » Communément, dit-il, jufqu'à l'âge de dix ans, les enfans font très-bien élevés ; depuis dix ans jufqu'à quinze l'éducation foiblit, & les enfans commencent à être gâtés, fouvent même par leur père & par leur mère ; enfin depuis quinze ans jufqu'à

vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achèvent eux-mêmes de se corrompre.

» Les parens sont pour l'ordinaire plus occupés de l'apparence, de l'extérieur, que du fonds & de l'essentiel de l'éducation de leurs enfans. On ne s'attache à leur apprendre que la politesse, les belles manières, & l'usage du monde; en sorte qu'à dix ans ils sont en état de paroître dans ce qu'on appelle les meilleures compagnies, où l'on a grand soin de les présenter. C'est là qu'ils entendent parler de toutes sortes de matières, qui peuvent ou exciter leur curiosité, ou développer les germes de leurs passions. Et c'est là que, dans un âge encore tendre & si susceptible des impressions du vice, ils commencent à le connoître & à se familiariser avec lui.

» Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des Spectacles publics, où les pères & les mères ont l'imprudence de s'empresser de conduire leurs enfans de l'un & de l'autre sexe *. Or, quelles atteintes mortelles ne

* Eh, que sera-ce, lorsque dans les Sociétés ou dans les Collèges on permettra aux jeunes gens de devenir Acteurs eux-mêmes? Ils perdront, comme on l'a observé, le train de leurs études, l'amour du travail, & prendront du goût pour la dissipation; cet inconvénient, tout grand qu'il est, dit l'Abbé Batteux dans

doivent pas donner à leur innocence, le nombre infini de maximes empestées qui se débitent dans les Tragédies, dans les Opéra, & les expressions, les images licencieuses que présentent les Comédies ? Ils ne les effacent jamais de leur mémoire....... Ils voient des Grands, des personnes élevées en dignité, des vieillards, &c.

---

son *Cours de Belles-Lettres*, est peut-être le moindre qui puisse en arriver.

La distribution des rôles en devient un autre bien plus important. On choisit, pour les remplir, ceux qui peuvent faire le mieux, & qui ont pour certains caractères une disposition toute naturelle ; ce qui leur assûre, dit le même Auteur, un défaut, quelquefois même un vice pour toute leur vie.

» Par exemple, un jeune homme est précieux, petit-» maître ; on le choisit, par cette raison, pour faire » le petit-Marquis, le Fat. Il est paresseux, indolent, » on lui fera jouer l'indolence, la paresse. Il est haut, » il fera le Glorieux ; menteur, il fera le premier rôle » dans la Comédie de Corneille ; dur, il jouera Atrée. » S'il est dissipé, polisson, étourdi, il fera le Valet. » De manière que des défauts ou des vices, qu'on de-» vroit corriger par l'éducation, se concentrent par ce » moyen dans le caractère «.

Que dirons nous de ces autres passions plus vives encore, dont leur propre rôle, & des circonstances qu'il est aisé de prévoir, porteront ces jeunes Acteurs à se pénétrer ? A quel âge de pareils rôles ne feroient-ils pas dangereux ?

y applaudir. Ils s'imaginent que tout ce qu'on leur expose est à retenir... Ils agissent en conséquence, lorsqu'ils jouissent de leur liberté : & les voilà corrompus dans le cœur & dans l'esprit pour le reste de leur vie.... Mais, dit-on, quel inconvénient y a-t-il qu'ils entendent parler de la passion de l'amour ? Il faut bien qu'ils la connoissent tôt ou tard. C'est ce que je suis très-éloigné de croire : on doit toujours ignorer le libertinage. Mais quand cette passion seroit traitée avec plus de réserve sur le Théâtre, il n'y auroit pas moins d'inconvénient, &, si j'ose le dire, moins de cruauté à leur donner, sur une matière si délicate, des leçons prématurées & infiniment dangereuses, & à leur faire courir le risque de perdre leur innocence, avant même qu'ils sachent quel est son prix, & combien cette perte est affreuse & irréparable. Mais les parens s'intéresseront-ils à leur conserver cette vertu, s'ils n'en connoissent pas eux-mêmes le prix ? Néanmoins ils sont ensuite au désespoir, quand leurs enfans donnent dans des désordres préjudiciables à leur fortune ...

Enfin M. Rousseau, Auteur lui-même en ce genre, & qui, de son aveu, n'a jamais manqué volontairement une représentation de Molière, a réuni & présenté dans tout leur jour les dangers des Spectacles. Des hommes célebres

ont entrepris de répondre à la lettre qu'il a écrite sur ce sujet ; mais ils n'ont répondu, ce me semble, qu'à la moindre partie des raisons qu'il leur oppose ; & encore avec tant d'esprit, tant d'art & de talens, leur réponse eût-elle été si foible, si la cause qu'ils s'étoient chargés de défendre n'eût pas été la moins bonne ?





LETTRE XXX.

Du Comte de Valmont au Marquis.

Dans quel embarras, dans quelle triste & cruelle perplexité vous me jetez ! Je commençois à reprendre une sorte de tranquillité, & vous me l'ôtez. Ah ! par pitié pour moi, que ne me laissiez-vous dans mon aveuglement ! Mais que dis-je ? & quelle pitié barbare que celle qui aideroit à me tromper ! Mon père, vous voulez mon bonheur plus que je ne le veux moi-même : & pourquoi faut-il que je ne me sente pas assez de force pour y concourir avec vous ? Vous voulez que je fuie l'objet qui m'est cher....., que je l'éloigne.... moi ! pour qui un jour d'absence est encore trop long. O Ciel ! qu'en lisant cet avis que vous me donnez, je me suis repenti de mon indiscrétion ! Eloigner l'infortunée Senneville, cette amie de la Comtesse, ce dépôt précieux qui lui a été confié ! Car enfin, c'est elle que j'aime ; & voilà le reste de mon

ſecret que je n'avois pas encore oſé vous dire tout entier. Mon épouſe pourroit-elle y conſentir ? Son attachement égale preſque mon amour, & n'en diffère qu'en ce qu'il eſt plus parfait & plus pur : elles ſont devenues néceſſaires l'une à l'autre ; nous nous le ſommes en quelque ſorte tous trois, & il n'y a plus entre nous qu'un eſprit & qu'un cœur. Que diroit le monde lui-même, ſi Senneville s'éloignoit ? & ſous quels prétextes pourroit ſe faire une ſéparation, que les bienſéances ont rendue comme impoſſible . . . . ? D'ailleurs ne puis-je pas aimer ſans crime? Ce que la loi naturelle me défend, n'eſt pas d'avoir un cœur ſenſible. Hélas ! pourquoi le Ciel l'a-t-il fait ſi tendre, s'il m'a défendu d'aimer. . . . . ? Mais que dis-je ? & voudrois-je toujours me tromper moi-même ? Ce cœur, n'étoit-ce pas à moi de le mieux régler ? A qui devois-je mon amour ? qui l'a mieux mérité, de Senneville ou d'Emilie ? Qui des deux avoit acquis ſur lui de plus juſtes droits....? Ah ! le cœur connoît-il de pareilles loix ? & eſt-ce bien celle du de-
voir

voir & de la reconnoiſſance, qu'il attend pour ſe donner? Cependant la paſſion ne doit pas être mon guide; je le ſais, c'eſt à ma raiſon à la réprimer & à la vaincre. Impuiſſante raiſon! Elle eſt auſſi foible pour triompher de mes penchans, qu'elle l'eût été, ſans vous, pour diſſiper mes ténèbres. Que ferai-je, mon père? Combien vous affligez mon ame en l'éclairant! & falloit-il que la vérité, au lieu de m'apporter la paix, fût pour moi la ſource d'un nouveau tourment? Laiſſez-moi quelque tems encore emprunter de Senneville même les ſecours dont j'ai beſoin, pour parvenir à m'en ſéparer. Peut-être l'amitié... Inſenſé que je ſuis! quel beau nom je profane? C'eſt bien un ſentiment ſi ſaint, une affection ſi tranquille & ſi chaſte, que je puis eſpérer de mettre à la place d'une flamme adultère! Car enfin vous m'avez deſſilé les ieux: oui, la loi naturelle toute ſeule, la ſeule raiſon ſuffit pour me condamner; elle m'impoſe un joug preſque auſſi dur que celui auquel je prétends me ſouſtraire. Par-tout, ah! par-tout, je retrouve les en-

traves que je voulois éviter ! Qu'il s'en faut peu que je ne rétracte tous les aveux que vous m'avez forcé de faire, que je ne reprenne mes premiers doutes, que je ne me replonge pour toujours dans une nuit plus profonde encore....! Voilà donc à quoi se termineroient cette franchise & cette droiture dont je me suis glorifié devant vous, à devenir plus coupable & moins digne d'excuse ! Tout en moi réclameroit contre de nouveaux égaremens. Vous m'avez trop éclairé, pour que je puisse douter quand je le voudrois; & mes passions me sont devenues trop suspectes, pour en mettre jamais le murmure importun à la place de la vérité.

Achevez votre ouvrage; soyez touché plus que jamais du trouble que je ressens. La loi naturelle, dites-vous, n'est pas la seule que je doive suivre; &, quelques argumens qu'on forme en sa faveur, si Dieu m'en a donné une autre, ce n'est point à moi à restreindre ses dons. S'il a parlé, de quelque manière qu'il s'explique, ce n'est point à moi à refuser de l'écouter. Par le fait même, la raison de

l'homme eſt trop bornée ; ſes lumières ſont inſuffiſantes : abandonnée à ſes propres forces, qu'a-t-elle produit, que des lumières bien imparfaites dans quelques-uns ſeulement ; & dans preſque tous, que des égaremens monſtrueux ? Que répondre ? C'eſt là, j'en conviens, l'hiſtoire de l'univers ; c'eſt malheureuſement la mienne ; & que peut, je le répète, ma foible raiſon, pour la vertu autant que pour la vérité ? Cependant, quel autre appui me donnerez-vous ? Le Chriſtianiſme. Eh, quoi, le Chriſtianiſme avec tous ſes myſtères ! Ah ! je ne prétends pas le blaſphémer ; votre exemple, plus que jamais, me le feroit reſpecter. Mais enfin, dans ſes principaux dogmes, que d'étranges contradictions ne renferme-t-il pas ? Quelle oppoſition avec la raiſon, ce premier guide que vous m'avez appris à conſulter ! Quelle foi aveugle n'exige-t-il pas de moi ? Quels ſuffrages compte-t-il en ſa faveur ? Quelle Philoſophie a pu s'en accommoder ? & n'eſt-ce pas au tribunal de la raiſon même, des ſciences, des arts, & du génie, qu'il eſt le plus décrié ? Com-

ment donc croirai-je trouver en lui cet appui plus ſolide, ce guide plus sûr, que vous m'offrez ?

Ainſi, de quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois rien qui puiſſe me ſatisfaire ; & je ſuis encore plus mécontent de moi-même. Toute ma lettre vous le prouve aſſez. Je veux le bien ; j'aime la vertu, que vous m'avez fait connoître ; mais je ne me ſens pas aſſez de force pour la pratiquer. Je ſuis donc à mes propres ieux une énigme ; je m'examine & ne me comprends pas : je me fais honte ; je vous en fais encore plus........ Hélas ! que les paſſions dégradent ce même être, qu'élève & qu'ennoblit la raiſon !



LETTRE XXXI.

Du Marquis à son Fils.

Toujours des combats, mon fils ! mais ils mènent à la victoire ; ils décèlent au moins un cœur naturellement vertueux. Ce cœur est foible encore, il a peine à se faire violence : cependant il sent assez qu'il le doit, qu'il le faut ; & il craint seulement de ne le pouvoir pas. D'un côté, la passion, les illusions qu'elle traîne à sa suite, & les prétextes dont elle se couvre ; de l'autre, l'honneur, la raison, le devoir ; quelle opposition ! quel contraste ! & qu'il est dur & pénible de combattre ainsi, & d'être à chaque instant combattu par soi-même ! mais aussi qu'il est beau, qu'il est glorieux de se vaincre ! Qu'il est doux, qu'il est consolant, de s'être vaincu ! Mon ami, cette victoire est digne de toi, & j'ose bien la promettre à tes efforts. Celui qui préside à la vertu, ce Dieu dont maintenant tu révères les loix & tu reconnois la puissance, après

t'avoir donné la liberté, ne te laiſſera pas ſans ſecours & ſans forces pour en faire un légitime uſage. La paix, que tu cherches en vain dans tes paſſions, qu'inutilement tu cherchois dans tes erreurs, ſera le fruit de ton triomphe; & par le calme dont tu jouiras, ta conſcience te rendra avec uſure le prix des ſacrifices que tu lui auras faits.

Souffre donc, cher Valmont, que la Vérité, pour prendre plus d'empire ſur ton ame, achève d'éclairer ta raiſon. N'élude point, par des excuſes frivoles, les loix que le devoir t'impoſe; & pour être entièrement d'accord avec lui, commence par être de bonne foi avec toi-même. Alléguer la force de ton penchant, ce ſeroit, en vil eſclave, exagérer la peſanteur de tes chaînes, pour te diſpenſer de les rompre: enviſager comme un obſtacle invincible à l'éloignement de Senneville, l'amitié que lui a vouée la tendre & vertueuſe Emilie, ce ſeroit la croire, dans ſon attachement, auſſi foible que toi, ou refuſer de te montrer, lorſqu'il en ſera tems, auſſi fort, auſſi

généreux qu'elle : enfin, à l'égard du monde & des bienséances, à l'égard de Mademoiselle de Senneville & de ses véritables intérêts, que te restera-t-il à objecter, si, par un de ces évènemens heureux, qu'une Providence attentive sait si bien nous ménager dans nos besoins & dans nos maux, le monde lui-même prescrit à Emilie un sacrifice qui doit faire le bonheur de celle qui lui est chère ?

Mais j'en ai dit assez. Ces amis, que le Ciel m'a donnés pour prix de ma disgrâce, & que tu connoîtras dans peu, t'en diront davantage.

Cependant il faut, pour te résoudre à des renoncemens si pénibles, quelque chose de plus sûr encore que le sentiment, & de plus fort que la raison : il te faut, mon ami, le secours de la Religion...... ! Ce seul mot te révolte ; & la Religion, telle que je te la présente, la Religion chrétienne, avec tous ses mystères, te paroît une foi trop aveugle, un amas trop absurde de contradictions & d'erreurs : elle te paroît une invention humaine, trop peu faite pour être la

croyance des vrais Sàges, trop décriée au tribunal de la raiſon, des ſciences, & du génie, pour que tu puiſſes ſeulement penſer à l'adopter.

Quels préjugés tu t'es formés contre la foi de tes pères! Travailler à les détruire, c'eſt, de tous les moyens que peuvent me ſuggérer mon zèle & mon amitié pour toi, le premier que je doive mettre en uſage pour te réconcilier avec elle.

Déjà je te l'ai dit, Valmont, & je n'ai point eu de peine à en convenir, une foi qui ne porteroit ſur aucun fondement ſolide, une foi évidemment contredite par la raiſon, ſeroit dès lors indigne d'un être raiſonnable; elle ſeroit l'ouvrage de la ſéduction, de l'erreur, & le fruit du préjugé. L'adopter, ſeroit s'ôter toute reſſource pour diſcerner le menſonge; ce ſeroit anéantir toute règle de vérité. Mais je le dis avec autant d'aſsûrance; c'eſt calomnier la Religion & la connoître bien mal, que d'ôſer prétendre qu'elle nous force à la croire ſans raiſon, ou contre la raiſon même. Non, mon fils, non, la ſimplicité de la foi n'eſt pas la

crédulité d'une aveugle & ſtupide ignorance : c'eſt la ſoumiſſion éclairée d'un eſprit humble & ſage, qui plie ſous l'autorité de Dieu, dès qu'il eſt certain que Dieu a parlé.

La foi, il eſt vrai, ſemblable à cette colonne de feu qui guidoit les Iſraélites dans le déſert, a ſon côté obſcur; & ſa nature l'exigeoit : mais elle a auſſi ſon côté lumineux, & où brillent les plus purs rayons de la vérité.

La foi devoit avoir ſon obſcurité. Elle a été donnée à l'homme, pour l'inſtruire ſur les objets que, dans l'état préſent des choſes, il lui importe le plus de connoître, mais qui n'ont pour la plupart aucune proportion naturelle avec ſon entendement; ſur des objets qui n'entrent point par eux-mêmes dans la chaîne de ſes idées, & dont il ne peut être inſtruit que par voie d'autorité & de révélation. Elle lui a été donnée, pour ſuppléer d'une manière tranſcendante, ſi je puis m'exprimer ainſi, à ſa foible raiſon, à cette raiſon bornée, qui auroit trop à faire, s'il falloit que, de principe en principe,

de raiſonnement en raiſonnement, elle parvînt à la connoiſſance des ſecrets que Dieu renferme dans ſon eſſence, & que, proportionnément à nos beſoins, lui-même nous a dévoilés. Mais il y a plus encore, elle été donnée à l'homme, cette foi dont tu méconnois le prix, pour qu'il fît à l'auteur de ſon être un ſacrifice, non de ſa raiſon même, mais du trop de confiance qu'il avoit en elle; confiance préſomptueuſe & vaine, punie dans preſque tous les hommes, & ſur-tout dans les faux Sages, par de ſi honteux écarts. Sous tous ces rapports, ſans doute, la foi devoit être obſcure. Mais eu égard aux fondemens ſur leſquels elle repoſe, aux preuves qui en établiſſent la certitude, aux motifs qui engagent à la recevoir, elle devoit être diſtinguée de toute invention humaine, de toute croyance vaine & ſuperſtitieuſe, de tout genre de fanatiſme & d'impoſture; &, ſous cet autre rapport, il falloit qu'elle portât avec elle ſon genre de démonſtration & ſa lumière.

Elle l'y porte, mon fils, comme j'eſ-

père te le prouver bientôt : & ce qu'elle craint de notre part, moins d'ailleurs pour elle que pour nous, ce n'eſt pas l'examen ſévère & impartial d'une ame droite, qui ne veut que connoître la vérité, & qui eſt prête à lui tout ſacrifier dès qu'elle l'aura trouvée ; c'eſt la froide & ſtupide indolence de ces faux diſciples, qui la ſuivent ſans diſcernement & ſans motifs, qui ſavent à peine ce qu'ils croient, & qui s'inquiètent encore moins du ſoin de le pratiquer ; c'eſt le coup-d'œil fier & inſultant que laiſſent tomber ſur elle ces eſprits orgueilleux, qui, de la hauteur de leur prétendu génie, dédaignent ſa touchante & noble ſimplicité ; ce ſont les phantômes qu'élèvent contre elle ces hommes vains, enflés de leur ſavoir, qui ne veulent de lumières que celles qui leur ſont propres, de ſentimens que ceux qui les ſingulariſent, & de croyance que celle qu'ils ſe ſont faite *;

* » L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. » Tout Savant dédaigne le ſentiment vulgaire ; » chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe

c'eſt l'examen critique, mais infidèle, de ces mécréans de nos jours, que la prévention, que la paſſion rendent moins attentifs à l'enchaînement & à la force de ſes preuves, qu'aux difficultés qu'ils pourront lui oppoſer, & aux ridicules qu'ils peuvent jeter ſur elle; c'eſt encore l'examen ſuperficiel de ces eſprits légers & diſſipés qu'une brochure amuſe, qu'une plaiſanterie contre la Religion fait rire & perſuade, que des ouvrages ingénieux & frivoles fixent pour un tems, mais que rebutent, à coup sûr, des ouvrages ſérieux, des raiſonnemens profonds, & qui ont plutôt fait de ne rien croire que de travailler efficacement à s'éclairer & à ſe convaincre; ce ſont enfin, parmi ſes propres enfans, des recherches curieuſes & vaines, dans leſquelles, pour vouloir trop ſcruter la Majeſté divine, on eſt opprimé par ſa gloire, & où l'on met des opinions humaines à la place des lumières de Dieu même:

» Philoſophie mène à l'eſprit-fort, comme l'a-
» veugle dévotion au fanatiſme «. *M. Rouſſeau*.

voilà, mon fils, voilà ce que la Religion craint pour nous.

Mais si c'est au contraire avec des dispositions convenables que nous voulons l'étudier & la méditer; ah! elle nous y invite, bien loin de nous le défendre; & elle fait, de cette étude, le principe de notre fidélité & la matière de son triomphe. » Mon fils, te dit-elle aujourd'hui » par ma voix, dépose tes préjugés dan- » gereux : je ne te demande, pour être » crue, que d'être approfondie; & je n'ai » besoin que d'être connue, pour être » aimée. Dès que tu m'auras vue telle » que je suis, ton unique regret sera de » m'avoir outragée, & ton zèle pour ma » gloire surpassera la haine qui t'armoit » contre moi. Dès que tu commenceras » à m'aimer, je ferai ton bonheur. Alors » je fixerai ton esprit, & je tranquilli- » serai ton cœur; je sanctifierai tes ac- » tions; je règlerai tes penchans; je dimi- » nuerai tes besoins; je soulagerai tes » maux; en les épurant, j'assurerai & j'é- » terniserai tes plaisirs «. Ecoute, cher Valmont, ce langage si doux, ces pro-

messes si flatteuses, dont j'ai moi-même éprouvé la réalité ; &, avant toutes choses, fais-moi la grâce de penser, que, si je crois la Religion chrétienne, ce n'est pas sans fondement & sans preuves.

» Cependant la foi a ses mystères ; & » ces mystères, dis-tu, sont des contra» dictions & des absurdités «. La foi a ses mystères; je t'en ai dit les raisons : & quand je ne les aurois pas dites, elles s'offrent assez d'elles-mêmes. Des mystères ! eh, Valmont, où l'homme n'en rencontre-t-il pas ? De toute part, la raison, la nature ont les leurs (*a*).

La Métaphysique a ses profondeurs & ses abîmes; la Physique a ses phénomènes inexplicables; parmi les insectes, elle a ses polypes; la matière, comme on se plaît à le croire & comme on prétend le démontrer, a sa divisibilité à l'infini : la Géométrie a ses lignes asymptotes, qui s'approcheront toujours, &, quoique prolongées à l'infini, ne se couperont jamais : la connoissance de Dieu par la seule raison, parmi bien d'autres difficultés, nous laisse à concilier, dans ses

attributs, la néceſſité d'être & la liberté : l'homme tout ſeul, ſans le ſecours de la révélation, eſt à lui même le plus grand des myſtères.... & tu ne permettras pas qu'une Religion, qui, bien au-deſſus des lumières & des loix de la nature, nous découvre ce qu'il y a de plus profond, de plus caché, dans la Divinité, renferme rien d'obſcur & de myſtérieux ! Mortel audacieux ! ſi le vol hardi de ton orgueilleuſe raiſon doit trouver quelque part des limites, ne ſera-ce pas du moins au bord de l'infini * ?

» La foi a ſes myſtères, & ſes myſtères

---

* » C'eſt ce que M. de Voltaire a ſi bien exprimé par ces Vers.

La raiſon te conduit ; avance à ſa lumière,
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abîme, il le faut reſpecter.
. . . .
Pourquoi donc m'affliger, ſi ma débile vue
Ne peut percer la nuit ſur mes ieux répandue !
Je n'imiterai point ce malheureux Savant,
Qui, des feux de l'Etna ſcrutateur imprudent,
Marchant ſur des monceaux de bitume & de cendre ;
Fut dévoré du feu qu'il cherchoit à comprendre.

» ſont contraires à la raiſon «. Dis mieux, cher Valmont ; ils ſont au-deſſus de notre raiſon, de la raiſon humaine ; mais ils ne ſont pas contre elle : &, quoi qu'en ait dit un Sophiſte ingénieux, la différence de l'un à l'autre eſt immenſe.

Sans remonter juſqu'à des propoſitions géométriques, ſi certaines pour un Géomètre, ſi conformes à ſes lumières, & cependant ſi fort au deſſus de l'entendement rude & groſſier d'un villageois & d'un ſimple artiſan; combien d'autres vérités, ſenſibles pour un homme dont la raiſon eſt exercée, & qui ceſſent de l'être pour celui dont la raiſon eſt ſans exercice & ſans culture ? Ce que l'homme ne peut comprendre, le crois-tu incompréhenſible à un Ange, à Dieu même ? Croirois-tu faux tout ce qui ſurpaſſe ta foible intelligence, & ôſerois-tu bien faire de ta raiſon la meſure des poſſibles * ?

* Les Géomètres démontrent que la diagonale d'un carré eſt incommenſurable avec les côtés du même carré, & il leur eſt impoſſible d'expliquer comment il ſe peut faire que cela ſoit ainſi.

Qu'eſt-ce donc aux ieux de la droite raiſon, qu'une abſurdité, qu'une contradiction? C'eſt ce qui préſente l'être & le non-être dans un même objet & ſous le même rapport, ce qui renferme tout à la fois & ſous le même point de vue l'affirmation & la négation. Or, les myſtères, qui au premier coup-d'œil effraient l'imagination bien plus que la raiſon, conſidérés de près, n'offrent rien de ſemblable. La manière d'être, le *comment* y eſt inconcevable; mais, dans l'exacte vérité, rien n'y eſt abſolument incompatible.

La Trinité, par exemple, offre des termes obſcurs à certains égards, mais elle ne renferme point d'idées contradictoires. On ne nous dit pas que ce qui eſt *un* eſt auſſi *triple* au même égard & dans le même ſens; que *trois* choſes d'une certaine eſpèce ne font qu'*une* ſeule choſe de la même eſpèce; ce qui ſeroit abſurde: on ne préſente point à ma foi un Dieu & trois Dieux, mais ſeulement trois perſonnes en Dieu, qui ne font qu'un même Dieu. La Trinité affecte les perſonnes,

& non la ſubſtance* : dans celle-ci point de bornes, point de diviſion, point de partage; le Chrétien n'adore qu'un ſeul Etre tout-puiſſant, éternel, immenſe, infini; & ſes attributs ſont communs, ſont tout entiers à chaque perſonne, dans l'unité & la ſimplicité parfaite d'une même eſſence (*b*). Eh, comment expliquer cette fécondité divine; cette union de trois perſonnes, en une ſeule ſubſtance; toute l'énergie de ce mot *perſonnes*, employé pour exprimer, dit S. Auguſtin **, ce qui, à dire vrai, eſt au deſſus de toute expreſſion? Je n'en ſais rien; & de là naît le myſtère que la foi me propoſe : mais il me ſuffit, que, quant aux idées qu'il renferme, on ne puiſſe y démontrer rien d'abſurde (*c*).

De même auſſi dans l'Incarnation, la foi nous offre, non un Dieu, qui, en ſe faiſant homme, ait altéré en lui cette nature divine, qui, par ſon eſſence, eſt inal-

---

* *Neque confundentes perſonas, neque ſubſtantiam ſeparantes.* Symbol. S. Athan.

** *De Trinit. lib.* 5, *caput* 9.

térable; mais un Dieu, qui, ſans ceſſer d'être tout ce qu'il eſt par lui même, a daigné s'unir à la nature humaine. Les variations, les abaiſſemens, les ſouffrances ne tombent dans le Verbe fait chair que ſur l'humanité ; & en Jéſus-Chriſt, par l'union des deux natures, les mérites ſont d'un Dieu, les ſouffrances ſont d'un homme. Cette union eſt étonnante, l'idée en eſt incompréhenſible; mais elle n'eſt pas contradictoire.

Dans l'Euchariſtie, c'eſt le même corps immolé ſur la croix, qui eſt au ciel & ſur la terre; mais, ſuivant des Phyſiciens éclairés & des Philoſophes profonds, il n'eſt pas néceſſaire que ce ſoit par-tout la même quantité numérique de matière, & en total les mêmes particules, pour que ce ſoit par-tout le même homme, &, à proprement parler, le même corps *.

Je ne vois donc en tout ceci que des effets dignes de leur cauſe, d'une cauſe

* Pour un plus grand éclairciſſement, voyez l'Ouvrage cité ci-après, note (*d*), ſur le myſtère de l'Euchariſtie.

ſouverainement féconde au dedans & au dehors, ſouverainement puiſſante, ſouverainement bonne. Je vois avec admiration, avec tranſport, dans la Divinité, une charité immenſe, qui, de même que tous ſes autres attributs, participe à ſon infinité: & bien loin que ma foi ſoit ébranlée par ces myſtères; dans le Dieu des Chrétiens, à tant d'amour pour les hommes, je reconnois mon Dieu.

Dans le péché originel, ce myſtère le plus incompréhenſible de tous, & ſans lequel toutefois nous ſommes encore plus incompréhenſibles à nous-mêmes, les enfans ont contracté la tache de leur premier père; mais c'eſt comme des ruiſſeaux infectés dans leur ſource. Ils ſont dégradés, il eſt vrai; ils naiſſent enfans de colère: mais dans leur dégradation, Dieu leur laiſſe plus qu'ils n'avoient droit de prétendre, & leur rend, par la rédemption en Jéſus-Chriſt, bien au-delà de ce qu'ils pouvoient eſpérer. Peut-être même te forcerai-je de convenir un jour, que, ſans le péché du premier homme, Jéſus Chriſt, ſi je

puis parler ainsi, eût manqué à l'Univers *.

Dans tous ces mystères, je vois donc des choses obscures; je n'en vois point, que la droite raison, que la saine philosophie puisse nommer absurdes, puisqu'il n'en est point qui soient renfermées dans le principe de contradiction **.

En effet, cher Valmont, les choses absurdes en elles-mêmes, celles qui sont

* Les Théologiens & les Philosophes ont formé sur le péché originel différens systêmes. Nous ne nous y arrêterons point ici; mais nous croyons pouvoir renvoyer à une dissertation qui se trouve à la suite de l'*Avis aux Religionnaires de France*, par M. de Fonbonne, chez de Bure, l'aîné, Quai des Augustins: & pour prévenir tout abus des systêmes en ce genre, nous nous contenterons d'observer, que, quand il est question de l'énonciation du dogme, on ne sauroit trop prendre garde de donner un sentiment particulier pour le sentiment de l'Eglise universelle, la seule règle suffisante de notre foi.

** C'est ainsi que l'appelle Leibnitz, en le considérant comme la règle essentielle de ce qui est véritablement impossible. *Voyez ci-dessus, p. 185.*

opposées à des propositions évidentes, aux premières notions du sens commun, sont absurdes pour tous les hommes. Fais croire à une petite portion du genre humain que la partie est plus grande que le tout, que la même chose peut être & ne pas être tout à la fois, que deux unités font trois ! & cependant une partie du genre humain croit nos mystères*; les plus grands hommes les ont crus; ils ont fait plus, ils ont travaillé à défendre sur ce point & à justifier leur croyance ** (*d*).

---

* » Si l'Incrédule avoit des armes victorieuses » contre les dogmes du Christianisme; si ces » dogmes étoient tels qu'on pût en démontrer » l'impossibilité : personne ne seroit Chrétien, » ni ne pourroit l'être «. *Essais de Philosophie morale, par M. de Maupertuis.*

** » Le grand argument des Esprits-forts contre nous est fondé sur l'impossibilité de nos dogmes : & en effet, si ces dogmes étoient impossibles, la religion qui ordonne de les croire seroit détruite. Quelque captieux qu'ayent été sur ce point les raisonnemens de quelques Incrédules, ceux qui liront les réponses qui y ont été faites par des hommes bien supérieurs (Leibnitz,

Eh quoi ! n'auroient-ils pu y voir, après tant de réflexions, ce que l'Incrédulité nous donne pour des contradictions si palpables ? Quoi ! ils ont si bien relevé toutes les absurdités que renferment, dans leur développement & leurs conséquences, les systêmes de nos prétendus Esprits-forts ; & avec tout leur génie, ils n'auroient pu saisir celles qui dans la Religion se seroient présentées d'elles-mêmes !

» Mais encore, me diras-tu sans doute, » ne pourroit-on pas séparer la Religion, » de ses dogmes & de leur obscurité « ? Séparer la Religion de ses dogmes ! Eh, si c'est Dieu qui les y a unis, comment veux-tu les en séparer ? Ce sont les dogmes qui forment essentiellement l'esprit du Christianisme : ils ne nous offrent point des spéculations inutiles & frivoles : ce sont eux qui fondent toute la Morale évangélique, qui après nous avoir fait connoître toute la bonté, tout l'amour

---

Mallebranche, &c.), verront combien tous ces raisonnemens sont frivoles «. *Maupertuis, ibid.*

de Dieu envers les hommes, ſervent de plus puiſſans motifs à la reconnoiſſance & à l'amour de l'homme envers ſon Dieu, de plus ferme appui à ſon courage, de ſoutien à ſon eſpérance, & de principe à ſes mérites : ce ſont eux, qui en l'uniſſant plus intimement à l'Auteur de ſon être, le lient plus étroitement à ſes frères; qui deviennent, pour le vrai Fidèle, la ſource des joies & des conſolations les plus pures; qui ſont la baſe de ſes vertus les plus ſublimes; qui le rendent capable des efforts les plus héroïques & de la conſtance la plus parfaite : ce ſont eux qui font de la Religion Chrétienne, le corps de doctrine le plus ſuivi, le ſyſtême le mieux lié dans toutes ſes parties, l'enſemble le plus un, le plus complet, & l'ouvrage le plus digne de la Divinité. Séparer la Religion de ſes dogmes! O mon fils, ce ſeroit donc l'anéantir! Laiſſe, aux inventions de nos faux Sages, le triſte privilége de pouvoir être altérées, modifiées, réformées, au gré de leur caprice : laiſſe à des hommes vains, leurs ſyſtêmes ſi peu liés, ſi découſus, ſi mal aſſortis;
ces

ces ſyſtêmes, où l'erreur ſe contredit à chaque inſtant, & qui ſe démentent par tant d'endroits. Le plan de doctrine que la Religion nous préſente, ne peut perdre un de ſes articles de foi, ſans nous laiſſer voir le majeſtueux édifice qu'elle élève, chanceler, s'écrouler, & ſe renverſer tout entier ſur lui-même.

Auſſi, mon fils, c'eſt avec ſes dogmes & ſes myſtères, que l'Univers a reçu la Religion chrétienne. Tu demandes quels ſuffrages elle peut compter en ſa faveur ? Demande plutôt, cher Valmont, dans preſque tous les ſiècles qui ont été éclairés de ſa lumière, chez tous les peuples où elle a été portée, parmi tous les grands hommes qui ont brillé dans le monde par leur génie & leurs talens, & qui l'ont ſi ſcrupuleuſement examinée, ſi ſoigneuſement diſcutée; demande quels ſuffrages elle ne compte pas.

L'Egliſe ne faiſoit que de naître, le Chriſtjaniſme étoit encore à ſon berceau; & déjà ſes apologies, répandues de toute part, étoient l'ouvrage des Philoſophes les plus vertueux & les plus éclairés. Tu

compterois bien plutôt le petit nombre de ceux, qui, au tribunal de la Raiſon & de la Philoſophie, ont prétendu combattre la Religion & la détruire, les Celſe, les Julien, les Porphyre, que la foule de ceux, qui, à ce même tribunal, l'ont ſi glorieuſement défendue & l'ont fait triompher. Parcours, dans ces premiers tems, les ouvrages des Juſtin, des Arnobe, des Lactance, des Tertullien, des Origène : parcours ceux de tous les ſaints Docteurs que l'Egliſe reconnoît pour ſes Pères, & qui dans leurs écrits, malgré les incorrections & les défauts de leur ſiècle, ſont encore, à tant d'égards & à ſi juſte titre, l'admiration du nôtre; les Irénée, les Cyprien, les Athanaſe, les Hilaire, les Baſile, les Cyrille, les Grégoire de Nazianze, les Ambroiſe, les Jérôme, les Auguſtin, les Chryſoſtôme : vois tant de Génies divers, de tant de nations différentes, ſous tant d'époques remarquables, ſe ſoumettre au joug de la foi : ſouviens-toi que c'étoient des hommes de lettres, des Savans, des Orateurs, des Sages, imbus pour la plupart de pré-

jugés tout contraires, nourris dans les idées & les maximes d'une orgueilleuſe philoſophie ; & qui, par le caractère de leur eſprit, par le genre de leurs études, par l'intérêt le plus preſſant, par la réſiſtance des paſſions oppoſées, par la crainte des dangers & la honte de croire, étoient portés à l'examen le plus ſévère : ſouviens-toi, qu'après la prédication de J. C. & de ſes Apôtres, le Chriſtianiſme a commencé par tant d'hommes illuſtres, qui n'étoient rien moins que chrétiens avant qu'il fût queſtion pour eux de le devenir : & demande encore quelle ſorte d'examen & quels ſuffrages la Religion compte en ſa faveur.

Mais peut-être, Valmont, tous ces ſiècles n'étoient-ils pas aſſez éclairés pour toi. Tu ne trouveras, ſans doute, de vraies lumières que dans le ſiècle de Bayle, de Spinoſa, & dans des tems plus modernes encore, où, par air, par goût, par défaut de mœurs, par prévention, on ſe rallie de toute part ſous les drapeaux de l'irréligion. Eh bien, mon fils, choiſis ce qu'il te plaira d'appeler, par préférence à tout

autre, le ſiècle des grands hommes ; choiſis celui d'un de nos plus grands Monarques, le ſiècle de Louis XIV *, plus grand peut-être à nos ieux que le ſiècle d'Auguſte, s'il avoit pour lui la même antiquité : dans cette époque ſi remarquable, & parmi toutes les nations éclairées, compte, pèſe, diſcute les autorités, puiſque c'eſt auſſi à l'autorité que tu en appelles ; & voyons qui l'emportera, de la Religion ou de l'Incrédulité.

A cette petite poignée d'hommes, qui dans le dix-ſeptième ſiècle ont levé l'étendard de l'impiété, qui pour la plupart ont été célèbres ſeulement par leur liberté de penſer, & qui tous ſe ſont tant de fois démentis, contredits eux-mêmes ; oppoſe, ſans diſtinction de ſecte & de ce

* CE GRAND SIÈCLE, comme l'appelle M. de Voltaire dans ſa Lettre à la ſuite des *Remarques de M. l'Abbé d'Olivet ſur la langue Françoiſe.* Il l'a appelé ailleurs le PRÉCEPTEUR DU SIÈCLE PRÉSENT, que, dans ſes Mêlanges, il nomme *le ſiècle des petiteſſes.* Celui-ci eſt, comme on le voit, un élève qui, au moins dans certains genres, fait bien peu d'honneur à ſon maître.

qu'a pu mêler à la croyance générale l'esprit particulier, oppose les Descartes (e), les Leibnitz (f), les Newton (g), ces trois hommes, l'éternel honneur de l'esprit humain, qui s'élèvent si fort au dessus de la sphère commune, qui dominent avec tant d'éclat dans l'empire des Sciences, & partagent entre eux les respects de tous les Philosophes modernes qui se rangent à leur suite; oppose les Mallebranche (h), les Bernouilli (i), les Wolf (k), les Wollaston, les Cumberland, les le Clerc, les Grotius (l), les Clarck, les Abbadie, les Derham, les Nieuwentyt, les Bacon (m), les Adisson (n), les Pascal, les Arnauld, les Nicole, les Bossuet, les Fénélon, qui ne se sont pas contentés d'être Chrétiens ou de le paroître, mais qui tous ont si bien prouvé leur croyance : quels noms ! (& je te fais grâce des autres); quels hommes je t'ai cités, mon fils ! & que tu te trouveras petit auprès d'eux, toi & les partisans de tes erreurs ! Oppose des Sages, que l'incrédule ignorant ou de mauvaise foi ôse citer pour lui; des Sages, quelquefois

trop hardis dans leur ſyſtême, peu meſurés dans leurs expreſſions, emportés par la fougue du génie au delà des bornes que la Religion lui preſcrit, peut-être auſſi ſéduits par un vain déſir de gloire ; (car hélas ! que de gloire a terni le trop grand déſir de l'accroître) ! mais toutefois, au milieu même de leurs écarts, retenant dans leur cœur & dans leurs écrits la Religion, que par quelques endroits ils ſembloient abandonner. Tels ont été, par rapport au Chriſtianiſme, un Locke (*o*), un Pope (*p*), un Hobbes peut-être, avec tous ſes faux principes (*q*), & tant d'autres dans le même genre : car c'eſt un grand & dangereux abus, mon fils, que de crier trop aiſément à l'incrédulité, & de vouloir compter malgré eux, parmi les ennemis de la Religion, des hommes d'un certain nom, qui, juſque dans leurs vains ſyſtêmes, l'ont chérie ou du moins l'ont reſpectée.

A ces Philoſophes, à ces Sages, ajoute les Pères de notre belle littérature, les Corneille (*r*), les Racine, les Deſpréaux (*s*), un Lamotte, un Rouſſeau (*t*), un la Fon-

taine (*u*), qui a déploré ſi amèrement les dérèglemens de ſon imagination & les honteuſes licences qu'il avoit permiſes à ſa plume.

C'étoit là le ſiècle des grandes choſes, le ſiècle des grands hommes, & c'étoit auſſi le ſiècle de la foi : & de nos jours, où tout devient ſi étroit, ſi petit, ſi ſtérile, ſi ce n'eſt peut-être en genre de futilité, on ſe fera gloire d'être incrédule ! Hélas ! lorſque nous nous piquons de mieux voir que ceux qui nous ont précédés, lorſque nous nous flattons de donner le ton à ceux qui viendront après nous, qu'eſt-ce donc qui fonde nos prétentions ? Où ſont nos inventions ? Quelles ſont nos découvertes, comparées à celles de ces hommes rares & ſublimes qui nous ont éclairés ? Dans le dernier ſiècle, on a vu briller de toute part l'étincelle du génie ; on a vu, ſi je puis m'exprimer ainſi, les eſprits s'échauffer, s'enflammer, produire à l'envi des chefs-d'œuvre, & faire jaillir en tous lieux l'éclat & la lumière. Aujourd'hui, plus occupés du déſir de paroître profonds, que du ſoin de le deve-

nir ; mettant par-tout l'affiche de la ſcience, ſans y mettre la ſcience même ; portant juſque dans l'éloquence de grands mots bizarrement placés *, froids, mo-

* » Le déplacé, le faux, le gigantesque, » ſemblent vouloir dominer aujourd'hui.... On » appelle de tous côtés les paſſans pour leur faire » admirer des tours de force, qu'on ſubſtitue à » la démarche ſimple, noble, aiſée, des Péliſſon, » des Fénélon, des Boſſuet, des Maſſillon «. *M. de Voltaire*, Lettre à la ſuite des *Remarques de M. l'Abbé d'Olivet.*

C'eſt dans ce ſiècle ſur-tout que, ſelon la penſée ingénieuſe de Greſſet,

» L'eſprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a «.

C'eſt de nos jours que l'on montre dans preſque tous les Ouvrages,

» De l'eſprit ſi l'on veut, mais pas le ſens commun «.

Et toutefois, comme l'a ſi bien dit un homme de Lettres, » avoir beaucoup d'eſprit & point de jugement, c'eſt, avec le ſuperflu, manquer du néceſſaire «. *L'Abbé Trublet.*

Ah ! pourquoi faut-il que cette manie du bel eſprit, des faux brillans, & des amphigouris philoſophiques, ſe ſoit gliſſée juſque dans nos Chaires chrétiennes, & que, faute d'enſeigne-

notones, triſtement & follement raiſonneurs; nous ne ſavons, à le bien prendre, ni raiſonner ni ſentir : ou ſi, quelquefois encore, nous montrons de l'eſprit, du feu, du ſentiment, & de la chaleur; c'eſt tout au plus dans les délires, qui ſont le fruit de l'irréligion & de la dépravation des mœurs. Nous vantons, il eſt vrai, nos productions ; nous nous donnons pour des Sages ; nous appellons notre ſiècle, le ſiècle de la philoſophie (*x*): pauvres Philoſophes ! c'eſt la montagne en travail: & qu'enfante-t-elle * ?

O mon fils ! je m'imagine quelquefois voir ces Génies fameux des derniers ſiècles, ces hommes vraiment grands, à qui l'orgueil philoſophique eſt forcé de rendre hommage (*y*), renaître de leurs cendres & reparoître au milieu de nous. Je crois les entendre élever la voix dans nos plus célèbres Académies, s'adreſſer à leurs

---

mens ſimples & à la portée de tous, d'inſtructions ſolides, touchantes, & pathétiques, elle n'ait que trop favoriſé peut-être les progrès du libertinage & de l'irréligion ?

* Des ballons.

difciples, & leur dire : » Reconnoiffez-
» vous vos inftituteurs & vos maîtres,
» vos guides & vos modèles ? Eft-ce donc
» leur gloire que vous prétendez flétrir,
» en flétriffant la religion, qu'ils ont fi
» fincèrement honorée, qu'ils ont défen-
» due fi conftamment ? Quoi, n'étions-
» nous donc des efprits foibles & de petits
» génies, que lorfque nous combattions
» pour elle ? Quoi, l'attachement qu'elle
» nous infpiroit, le refpect dont elle nous
» pénétroit, les éloges qu'elle nous dic-
» toit en fa faveur, n'étoient-ils donc
» qu'un vain préjugé ? Et lorfque nous
» détruifions avec tant de foin toutes les
» erreurs, lorfqu'en tout genre nous ren-
» verfions avec tant de force & de cou-
» rage les autels élevés à la crédulité,
» lorfque nous cherchions avec tant de
» zèle & de fuccès la vérité ; ne nous
» étions-nous mépris que fur l'objet que
» nous difcutions avec le plus d'atten-
» tion, & qui nous intéreffoit le plus ?
» Eh, qui êtes-vous pour traiter notre
» croyance de fuperftition, de fanatifme,
» & d'imbécillité ; lorfque nous vous

» aſsûrons d'un commun accord, qu'elle » avoit à nos ieux tout le poids de l'examen & toute l'autorité de la raiſon ? » Qui êtes-vous & de quel droit vous » donnez-vous pour nos cenſeurs & pour » nos juges; vous, que, ſous aucun titre, » nous n'euſſions admis pour nos égaux, & » que notre unique étonnement peut-être » eſt de voir aſſis maintenant à la même » place que nous « ?

Cette apoſtrophe, un peu vive, mais ſi bien fondée, ce ſemble, n'eſt point ici, cher Valmont, une déclamation outrée, qui n'excepte rien, qui ne trouve de génie, de connoiſſances, & de talens que dans ceux qui penſent comme nous. Il en eſt ſans doute qui, avec un grand nom juſtement mérité, ſoit faute d'examen, ſoit par d'autres cauſes que je ne prétends pas approfondir, ont pu s'égarer. Mais ceux-là ſeront-ils les ſeuls qui doivent faire autorité pour toi ? Mais parmi eux en eſt-il beaucoup, dont l'incrédulité ſoit abſolument décidée, & qui lors même qu'ils font les forts contre Dieu & contre ſon Chriſt, ne mentent

pas à leur propre cœur (z) ? Mais combien de témoignages favorables à la Religion n'ont-ils pas laissé échapper ? Que d'aveux, qui valent mieux peut-être que des éloges ! Que de conversions, même éclatantes, qui déposent en faveur de la Foi qu'ils avoient abandonnée ! Que de variations, qui prouvent assez, qu'en genre de doctrine on ne sait plus à quoi s'en tenir, ou qu'on ne tient plus à rien, lorsqu'on ne tient pas de toutes ses forces à la révélation ! Le Fidèle sage & vertueux ne change point de croyance ; l'Incrédule, jusqu'à ce qu'il soit redevenu Chrétien, en change à chaque instant. Mais dans ces esprits si forts, quelle différence du langage qu'ils ont tenu pendant la vie, à celui qu'ils tiennent à la mort ! D'ailleurs qui est-ce qui fait nombre parmi les Incrédules, & le plus de bruit peut-être ? Ne sont-ce pas ces esprits légers, superficiels, qui, incapables de penser par eux-mêmes, se font l'écho des autres & ne répètent que ce qu'ils ont entendu dire *; qui plaisantent, parce

* » L'autorité est le plus grand argument

qu'il leur coûteroit trop d'approfondir & de raiſonner ; & qu'à leur tour le ſifflet tout ſeul épouvante & réduit au ſilence ? Ne ſont-ce pas ces petits-maîtres, ces agréables de nos jours, ſemblables aux ſoldats de Pompée, poudrés, muſqués, peu faits pour la guerre, & cependant hardis à défier au combat, s'avançant fièrement, faiſant briller leurs armes, mais qu'il ſuffit de frapper au viſage pour les déconcerter & les mettre en fuite ? Ne ſont-ce pas ces hommes ſinguliers, qu'on a peine à définir, qui refuſent de paſſer pour Chrétiens, parce que trop de gens le ſont encore ; & qui, voulant marcher ſeuls dans la route qu'ils ſe ſont frayée, n'attendroient qu'un renverſement total d'idées & de ſentimens pour ſe rendre les hérauts du Chriſtianiſme ? Ne ſont-ce pas ſur-tout ces hommes auſſi libertins de mœurs que de croyance, ces jeunes gens

---

» de la multitude ; & l'incrédulité, dans un
» homme d'eſprit, eſt une eſpèce de foi pour la
» plupart des impies «. *M. d'Alembert, de l'Abus de la Critique en matière de Religion.*

déjà perdus de débauche à vingt ans, & qui mettent par-tout, dans leurs écrits comme dans leurs propos, le poiſon de l'impureté & tous les excès de la licence à côté de l'irréligion ? Eh, mon ami, en conſidérant la marche ordinaire de la plupart des Incrédules, ce n'eſt pas leur nombre qui m'étonne : c'eſt au contraire qu'il y en ait ſi peu. Avec un cœur dépravé, il eſt ſi commode de ne rien croire ! mais enfin, malgré la dépravation du ſiècle & la manie de l'*eſprit-fort*, la Religion ne trouve-t-elle pas aujourd'hui même, parmi les hommes les plus célèbres, des défenſeurs ou des diſciples ? Elle n'eſt donc pas ſi décriée que tu le diſois au tribunal de la Science, du Génie & de la Philoſophie ; & depuis qu'elle s'eſt fait connoître, elle ne l'a jamais été. Malgré ton mépris apparent pour les ſuffrages & les opinions des hommes, tu me rappelois à l'autorité, Valmont ; & je t'ai répondu par des autorités.

Mais faut-il répondre à tout ? Eſt-il vrai encore, par exemple, que les arts ſoient oppoſés au Chriſtianiſme ? & ne peut-on en même tems embraſſer l'un & cultiver

les autres avec ſuccès ? De quels arts parles-tu ? de l'Eloquence ? de la Peinture ? de la Sculpture ? de l'Architecture ? de la Poéſie ? de la Muſique ? Mais dans les genres les plus nobles, je t'ai déjà cité les plus grands noms. Hommes illuſtres par vos talens, Orateurs ſublimes, Poëtes célèbres, Artiſtes fameux ! c'eſt à vos ouvrages que j'en appelle ; qu'ils répondent pour moi. Ah ! mon fils, que de chefs-d'œuvre en tout genre la Religion n'a-t-elle pas enfantés ! L'éloquence des Chryſoſtômes, des Boſſuet, des Fénélon, des Bourdaloue, des Maſſillon, en s'exerçant ſur des objets conſacrés par la Religion, a-t-elle dégénéré de celle des Cicéron, des Démoſthène ? Nos morceaux chrétiens des Raphaël, des Michel Ange, des Bernin, répandus ſur-tout à Rome & dans toute l'Italie, dont ils ſont l'ornement, n'égalent-ils pas ceux qui nous reſtent des Peintres & des Sculpteurs les plus renommés de l'antiquité païenne ? L'Egliſe de S. Pierre de Rome, celle de S. Paul de Londres, ſeroient-elles indignes de figurer pour l'Architecture à côté du pan-

théon ? Les plus belles pièces de Corneille & de Racine, ne sont-elles pas leurs tragédies saintes ? & nos plus belles odes ne sont-elles pas des odes sacrées ? La Musique a-t-elle rien perdu dans nos temples de sa noblesse & de son harmonie ? & celle qui, dans les compositions de nos plus grands maîtres *, inspire des sentimens profonds de crainte, de respect, & d'amour pour la Divinité, ne vaut-elle pas bien celle qui, sur des rimes impures, & par des sons dangereux, nous invite aux plaisirs ?

C'est trop m'arrêter peut-être à réfuter des objections frivoles : mais rien n'est à mépriser pour moi de ce qui peut détruire dans Valmont des préjugés, qui, quoique légers en eux-mêmes, l'empêcheroient de prêter l'oreille à ma voix sur des choses plus essentielles. Dépose toute prévention, mon fils, & tu m'entendras volontiers te prouver la Religion chrétienne.

* Et plus récemment encore dans les beaux morceaux des la Lande, des Mondonville, des Pergolèse, & de tant d'autres.

NOTES.

PAGE 182.

(a) DES *mystères !..... De toute part la raison, la nature ont les leurs.* LES CHOSES LES PLUS COMMUNES QUI SE RENCONTRENT SUR NOTRE CHEMIN, dit M. Locke, ONT DES CÔTÉS OBSCURS, OÙ LA VUE LA PLUS PERÇANTE NE SAUROIT SE FAIRE JOUR : » & la Théologie naturelle, dont les Déistes semblent faire leur fort, est-elle exempte de difficultés ? Conçoit-on facilement quel est le passage du néant à l'être ? comment Dieu crée quelque chose par sa seule volonté ? comment est-ce qu'étant spirituel, il peut agir sur la matière ? comment il est présent par-tout, sans occuper un espace ? comment il peut prévoir la détermination d'un être libre ? Et l'idée de l'éternité, de combien d'abîmes n'est-elle pas environnée ? Cependant on passe par-dessus ces difficultés, & il le faut bien ; parce que, dès qu'on voit clairement qu'une chose doit être, on ne s'embarrasse pas d'en comprendre la manière. La vue de l'esprit a une sphère bornée aussi bien que celle du corps : & comme tout ce qui est au delà d'une certaine distance, ne frappe nos ieux que confusément ; aussi dans l'ordre des choses spirituelles, il ne

faut pas croire que tout soit soumis à notre pénétration. Pendant que des esprits vains & légers s'imaginent que rien n'est au dessus de leurs lumières, on entend les vrais Philosophes faire là-dessus les aveux les plus modestes. Sur-tout dès qu'on s'élève aux premiers principes, & qu'on veut toucher à l'infini ; qui est-ce qui n'a pas éprouvé que l'esprit se confond, & qu'il y a je ne sais quelle obscurité redoutable qui nous arrête, comme n'étant pas permis à un mortel de pénétrer dans l'essence & l'origine des choses, qui est le sanctuaire du Très-haut ? Puis donc que la nature est pleine de *mystères*, puisque toutes les sciences ont les leurs, s'étonnera-t-on que la Théologie chrétienne ait les siens ? Et au milieu des obscurités qui nous environnent, trouvera-t-on étrange que la Révélation dise quelque chose de l'essence divine, qui passe nos conceptions ? il seroit bien plus étonnant que tout fût facile & de plain-pied dans un sujet si mystérieux & si sublime «. *Turretin, De la vérité de la Religion chrétienne, sect. 4, art. 1, chap. 7.*

PAGE 186.

(b) *Dans l'unité & la simplicité parfaite d'une même essence.* La simplicité n'exclut pas la diversité des rapports : notre ame est simple ; elle a cependant des rapports différens. L'infinité

ſemble les exclure davantage ; mais pourquoi n'y auroit-il pas dans l'infini des rapports, qui, ſans ſe borner l'un l'autre & ſans altérer la ſubſtance, ſeroient ſuſceptibles de diſtinction entre eux ? On conçoit aſſez que ce ſont là de ces choſes cachées dans les profondeurs de la nature divine, & qui tiennent à des notions plus parfaites, à une connoiſſance plus intime, que l'homme ne peut l'avoir ici-bas.

Il n'eſt pas hors de propos d'obſerver avec un célèbre défenſeur de la Religion chrétienne *, que » Philon, Ecrivain Juif, parlant de la *raiſon* ou de la *parole*, va juſqu'à l'appeler le *fils de Dieu*, ſon *premier né*, ſon *image*, le *ſouverain Pontife*, & le *médiateur* entre Dieu & les hommes. Ces idées n'étoient pas même abſolument étrangères aux Païens ; Philon les y avoit puiſées en partie, & l'on ſait que Platon, qui en cela pourroit bien n'être que l'écho des Sages Orientaux, diſtinguoit trois principes ; ſavoir, le premier être ou le *bon* par excellence, qui avoit enfanté l'*idée* ou la *raiſon*, & enſuite l'*action* ou l'*eſprit* ; en ſorte pourtant que ces trois principes ne conſtituoient qu'une ſeule & même eſſence, comme Porphyre & les autres Platoniciens l'ont expliqué. Nous n'alléguons pas ces exemples, comme ayant un entier rap-

* Turretin, *ubi ſuprà*.

port avec la Théologie chrétienne, ni pour lui servir de fondement; mais seulement pour montrer que l'on n'a pas droit d'attaquer ce point de notre Foi, comme s'il renversoit tout ce qui a jamais été reçu en matière de Philosophie «.

IBID.

(c) *Il me suffit que, quant aux idées qu'il renferme, on ne puisse y démontrer rien d'absurde.* » Il ne faut pas demander toujours ce que j'appelle des notions *adéquates*, & qui n'enveloppent rien qui ne soit expliqué; puisque même les qualités sensibles, comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne nous sauroient donner de telles notions. Ainsi, nous convenons que les mystères reçoivent une explication; mais cette explication est imparfaite. Il suffit que nous ayons quelque intelligence analogique d'un mystère, tel que la Trinité & que l'Incarnation; afin qu'en les recevant nous ne prononcions pas des paroles entièrement destituées de sens : mais il n'est point nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'on pourroit le souhaiter; c'est-à-dire, qu'elle aille jusqu'à la compréhension & au *comment*..... Le *comment* nous passe & ne nous est point nécessaire. On peut dire des explications des mystères qui se débitent par-ci par-là ce que la Reine de Suède disoit dans une médaille sur la Couronne qu'elle avoit quittée :

NON MI BISOGNA, E NON MI BASTA«. *Leibnitz. Discours de la Conformité*, &c.

PAGE 190.

(d) *Les plus grands hommes..... ont travaillé à défendre sur ce point & à justifier leur croyance.* Le Discours préliminaire de la Théodicée de M. Leibnitz, qui a pour titre, *De la conformité de la Foi avec la Raison*, & qui sert de réponse aux plus ingénieux sophismes de Bayle, est dirigé presque tout entier vers cette fin, la défense de la Religion & de ses mystères. Leibnitz, ce génie si vaste & si sublime, dans le tems de ses plus grands travaux & de ses plus hardies productions, composa en Latin un Traité intitulé, *Sacrosancta Trinitas per nova argumenta Logica defensa*; La sainte Trinité défendue par de nouveaux raisonnemens de Logique. Sans prétendre expliquer le mystère ni le prouver par des raisons philosophiques, il s'attache seulement à montrer dans cet écrit, que la saine Logique est favorable à cet égard à la foi des Orthodoxes. C'est encore sur ce même objet, que le savant & célèbre Tillotson disoit, qu'il ne craignoit pas la dispute avec les Sociniens, & qu'il consentoit volontiers que cette cause fût plaidée au tribunal de la raison, aussi bien qu'à celui de l'Ecriture expliquée par la tradition gé-

nérale de l'Eglise chrétienne : *Second Sermon de la Divinité de Jésus-Christ.*

Mais sans parler de tous les Ouvrages par lesquels une foule de grands hommes, dans toutes les communions chrétiennes, ont pris la défense de nos mystères; qu'il me soit permis d'en citer un sur le mystère de l'Eucharistie, qui m'a étonné, moins encore par son titre que par l'exactitude, & la profondeur d'esprit & de lumières avec lesquelles ce titre est rempli. C'est ainsi que ce livre est intitulé : *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux, prouvée possible par les principes de la bonne Philosophie*, en réponse au défi d'un journaliste Hollandois. Son Auteur, qui est celui des *Lettres à un Américain*, dont on connoît assez le succès, commence par établir, dans le sens le plus catholique & le plus rigoureux, toutes les conditions du problême qu'il a à résoudre. Il part ensuite de l'hypothèse du corps prototype, que Nieuwentyt avoit proposée pour prouver la possibilité de la résurrection des corps, malgré les objections que l'on forme contre elle : il développe, il perfectionne cette hypothèses; il y joint, sur l'identité personnelle & les autres parties nécessaires à la solution du problême, des principes, tirés tout à la fois de la Métaphysique la plus simple & la plus vraie, & des observations les plus constantes que la Physique puisse nous

fournir ; & il en déduit d'une manière sensible la vérité de sa proposition. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, qu'il ose prétendre que sa solution, par rapport à l'Etre suprême, soit la vraie, ni qu'elle nous dévoile tout le mystère ; mais il lui suffit de faire voir que, si la raison toute seule peut montrer une manière selon laquelle ce mystère est possible, à plus forte raison l'entendement divin doit-il avoir, dans les ressources de sa sagesse & de sa fécondité, une infinité d'autres moyens pour effectuer ce qui ne nous paroît au premier coup-d'œil comme impossible, que faute de connoissances & de lumières. M. de Leibnitz, dans le Discours préliminaire dont j'ai déjà parlé, avoit entrevu la possibilité de ce mystère dans le sens Luthérien ; dans le sens Catholique & plus strict, M. l'Abbé de Lignac la démontre.

Pour revenir entièrement des préjugés que l'on auroit pu se former contre les mystères de la Religion, on peut joindre, à la lecture de cet Ouvrage, celle d'un autre Livre également intéressant, intitulé, *La Foi justifiée de tout reproche de contradiction avec la Raison*, & qui se vend, comme le premier, chez *Rozet*, Libraire à Paris. Ces Ouvrages ne sont pas propres à orner une toilette, j'en conviens : aussi je ne les propose pas à tout le monde, mais seule-

ment à ceux, qui, doués d'ailleurs d'un esprit vrai & d'un cœur droit, & égarés plus par prévention que par passion, plus par un doute mal fondé que par libertinage ou par présomption, ne croiroient pas pouvoir acheter par trop d'examen & trop d'étude la connoissance de la vérité.

PAGE 197.

(e) *Les Descartes.* Il faudroit ne connoître ni sa vie ni ses œuvres, pour suspecter seulement sa foi. Descartes semble avoir eu sur la Religion cette conviction de sentiment, que font naître dans les ames droites la sainteté de ses Loix & la sublimité de sa Morale. C'est ce qui étoit cause qu'il n'ôsoit l'asservir à de vains raisonnemens, comme il le répète en plusieurs endroits de sa Méthode & dans ses autres Ouvrages. Il ne se bornoit pas toutefois à la respecter; mais il la professoit, il la chérissoit, & apprenoit aux autres à la chérir & à la professer comme lui. On en a sur-tout un témoignage bien éclatant, dans le certificat par lequel la célèbre Christine, Reine de Suède, avoue qu'elle lui doit, après Dieu, ainsi qu'à son illustre ami, M. Chanut, sa conversion à la Foi catholique. On peut voir dans sa Vie, écrite par M. Baillet, d'autres preuves aussi frappantes de son zèle pour la Religion, de son exactitude à en remplir les devoirs, de son assiduité à fréquenter

fréquenter les Sacremens au ſein de la Hollande & de la Suède, de ſa foi humble & ſoumiſe, lors même qu'il philoſophoit le plus librement; & ſouvent alors la philoſophie venoit à l'appui de la Foi, & confirmoit ſon accord avec la raiſon, comme il le témoigne lui-même dans pluſieurs de ſes Lettres, auſſi conformes à la Religion qu'à la ſaine Philoſophie. C'eſt ce qui l'autoriſe à écrire à quelqu'un au ſujet de ſes Ouvrages, » qu'il ne craignoit nullement au fond qu'il s'y trouvât quoi que ce fût contre la Foi. Au contraire, ajoutoit-il, jamais la Foi n'a été ſi fortement appuyée par les raiſons humaines, qu'elle peut l'être, ſi l'on ſuit mes principes : mais ſur-tout la Tranſſubſtantiation, que les Calviniſtes reprennent comme impoſſible à expliquer par la Philoſophie ordinaire, eſt très-facile par la mienne «. *Tome premier des Lettres, page 518.*

Il s'en expliqua en effet, pour répondre à une objection de M. Arnaud, d'une manière qui contenta un grand nombre de Catholiques, qui crurent y trouver moins d'embarras que dans celles des Ecoles. Mais on lui a ſouvent entendu dire depuis : » que, ſi les hommes étoient encore un peu plus accoutumés à ſa manière de philoſopher qu'ils ne l'étoient alors, il pourroit leur faire connoître un autre moyen

d'expliquer ce myſtère, qui fermeroit la bouche aux ennemis de notre Religion, & auquel ils ne pourroient contredire «. *Rel. mſſ. & tome premier des Lettres, page 525.*

IBID.

(f) *Les Leibnitz*. Voyez la note (*d*).

IBID.

(g) *Les Newton*. Cet homme, d'un génie ſupérieur & unique peut-être, a toujours été auſſi fortement convaincu de la vérité de la Religion chrétienne, que rempli d'attachement pour elle ; il en étoit ſi pénétré, qu'il la rappelle & lui rend hommage dans preſque toutes ſes œuvres, & juſque dans ſon *Optique*. Son livre favori étoit la Bible ; mais il avoit fait ſa principale étude du Nouveau Teſtament. On trouve, à la fin de ſa Chronologie, des réflexions ſur la concorde & l'enchaînement des faits contenus dans l'Evangile.

IBID.

(h) *Les Mallebranche*. Le Père Mallebranche eſt peut-être celui, de tous nos Ecrivains, qui a le mieux vu la Religion en grand, & le mieux compris, par les vues même philoſophiques, toute la dignité du Verbe incarné, relativement

à la gloire du Créateur & au ſyſtême complet de la création.

IBID.

(i) *Les Bernouilli.* M. d'Alembert a fait à ce ſujet cet aveu ſi remarquable & ſi honorable pour tous deux : » M. de Bernouilli ne m'étoit » connu que par ſes ouvrages ; je leur dois » preſque entièrement le peu de progrès que j'ai » fait en Géométrie, & la reconnoiſſance exige » de moi l'hommage que je vais rendre à ſa » mémoire.... Sincèrement attaché à la Reli- » gion, il la reſpecta toute ſa vie ſans bruit » & ſans faſte. On a trouvé, parmi ſes papiers, » des preuves par écrit de ſes ſentimens pour » elle ; & il faudra augmenter de ſon nom la » liſte des grands hommes qui l'ont regardée » comme l'ouvrage de Dieu : liſte capable d'é- » branler, même avant l'examen, les meilleurs » eſprits, mais ſuffiſante au moins pour impo- » ſer ſilence à une foule de conjurés, ennemis » impuiſſans de quelques vérités néceſſaires » aux hommes, que Paſcal a défendues, que » Newton croyoit, & que Deſcartes a reſpec- » tées «. *Eloge de Bernouilli.*

IBID.

(k) *Les Wolf.* Voyez l'abrégé en trois volumes qu'a donné M. Formey du grand Ouvrage

latin de Wolf, du droit de la nature & des gens, & à la tête de cet abrégé, la Vie de cet homme illustre, l'un de nos plus grands Philosophes & de nos plus savans Mathématiciens. Ses dernières paroles, en mourant, ont été celles-ci : *Jésus, mon Rédempteur, fortifiez-moi dans ces momens.*

IBID.

(l) *Les Grotius.* Il n'est presque personne qui n'ait entendu parler de l'excellent Ouvrage de Grotius sur la vérité de la Religion chrétienne. Cet homme, l'un des plus beaux esprits & des plus savans, est sur-tout admirable dans ce petit Livre, où tous les genres d'érudition sont employés, non pour le faste & l'ostentation, mais pour servir de preuves essentielles sur les points de fait les plus intéressans.

M. le Clerc a fait des notes sur cet ouvrage ; & cet habile Critique a composé lui-même un Traité sur l'incrédulité, qui mérite d'être lu.

IBID.

(m) *Bacon*, que tous les hommes de Lettres & les Savans reconnoissent pour l'auteur ou le restaurateur de la saine Philosophie, se faisoit gloire d'être le disciple de la Religion.

IBID.

(n) *Les Adiſſon.* Le célèbre Adiſſon a fait un Traité de la Religion chrétienne, dont nous avons une traduction françoiſe imprimée à Lauſane.

PAGE 198.

(o) *Un Locke.* Locke a eu, comme Philoſophe, ſes ſyſtèmes; comme Chrétien, il a eu par malheur ſes opinions particulières : mais ſa liberté de penſer, ſon eſprit de tolérance ſur des articles même fondamentaux de la Religion chrétienne, ne l'ont pas empêché de reconnoître, premièrement, qu'on ne doit pas compter parmi les erreurs que le juſte Juge pardonnera, celles qui viennent d'indocilité : & en ſecond lieu, que chacun eſt obligé à rechercher de bonne foi & avec ſincérité ce qu'enſeigne Jéſus-Chriſt, à le croire, à le pratiquer, & à ſe repentir de ſes fautes pour être juſtifié par la foi en Jéſus-Chriſt. En un mot, il croyoit à la néceſſité de la révélation, à la rédemption, aux prophéties, à la miſſion divine de Jéſus-Chriſt, à ſa réſurrection, à ſon dernier avènement, à ſes miracles, & à ſes œuvres. Il paroît même qu'il admettoit la ſatisfaction par les mérites de Jéſus-Chriſt; & il ſe défendoit très-fortement d'être Socinien, comme on l'en accuſoit avec une ſorte de fondement. (Voyez ſon *Chriſtianiſme raiſonnable*).

IBID.

(p) *Un Pope.* M. Pope, quoiqu'Anglois & au sein de sa patrie, a toujours vécu dans la profession publique de la Religion catholique. Il en donne lui-même une preuve bien authentique dans sa Lettre à M. Racine le fils.

Le Chevalier de Ramsay, qui étoit lié avec lui si étroitement, lui rend à ce sujet le plus glorieux témoignage, celui de s'être montré, par rapport à sa croyance, supérieur aux tentations les plus séduisantes. Voyez les Lettres à la suite du Poëme de la Religion. Je n'ignore pas cependant qu'on a voulu faire passer pour équivoques, les assurances si positives que cet illustre Poëte a données de sa foi; mais j'aime beaucoup mieux l'en croire sur sa parole, & le juger tout à la fois catholique & vrai, que de le croire déiste & imposteur. D'ailleurs on n'a pas fait sans doute assez d'attention à cet autre témoignage que lui rendit M. Warburton, son compatriote & son ami, lorsqu'il promit, en publiant la nouvelle édition de ses œuvres (avertissement, pages x & xj), non seulement de rendre compte avec étendue des ouvrages de Pope dans l'Histoire de sa Vie, mais encore *de défendre son caractère moral par le détail de ses vertus, sa piété filiale..., son profond respect pour la Divinité, & sur-tout son attachement*

sincère pour la révélation. Quelle autorité, après celle de Pope lui-même, doit avoir ici plus de poids que celle d'un homme, qui l'aidoit si souvent de sa science & de ses lumières, & qui, jusqu'à sa mort, a vécu avec lui dans l'union la plus tendre & la plus intime? On ne peut donc regarder les sujets de doute que le Poëte Anglois a donnés de sa foi, tout au plus que comme une suite des contradictions qui naissent, dans la plupart des hommes, de l'opposition que la Nature a mise entre notre cœur & notre esprit, entre notre raison & nos sens; & qui, comme l'observe M. l'Abbé Yart (*Idée de la Poésie Angloise*, t. 3), se rencontroient dans M. Pope autant & plus que dans quelque homme que ce puisse être.

IBID.

(q) *Un Hobbes peut-être.* Voyez à la fin de son ouvrage Latin *De Cive*, édit. d'*Amsterdam. année 1696*, les chapitres sous le titre *Religio*; malgré les principes erronés qu'ils renferment, on est forcé de reconnoître que Hobbes y rend un hommage sincère à la Religion chrétienne, & que c'est de très-bonne foi qu'il y prouve sa divinité & celle de Jésus-Christ. Cet homme, si dangereux par ses écarts, étoit, ce me semble, un philosophe plein de grandes idées & de grandes vues, mais qui, égaré, comme presque tous les

philosophes, par l'esprit de système, a cru pouvoir plier les vérités de la Religion & de la Morale à celui que malheureusement il s'étoit formé.

IBID.

(r) *Les Corneille.* Nous avons du grand Corneille une traduction en vers de l'Imitation de Jésus-Christ, moins recommandable par la Poésie que par l'esprit de religion qui l'a dictée.

IBID.

(s) *Les Despréaux.* « Le respect de Despréaux » pour la Religion étoit pur & sévère. S'il n'a » pas fait contre les Incrédules huit cents épigrammes comme un pieux Versificateur de » nos jours *, il n'a néanmoins laissé échapper » dans ses vers aucune occasion de les rendre » ridicules, sur-tout ceux qui, incapables » même d'une mauvaise Logique, mettent à » l'incrédulité plus de prétention que de bonne » foi, & dans lesquels, disoit-il, l'erreur est » encore moins un malheur qu'une sottise. Il a » montré, dans la pratique de la Religion, un » discernement aussi éclairé, que dans son attachement pour la croyance de ses pères ». *M. d'Alembert, éloge de Despréaux.*

* Destouches, de l'Académie Françoise, Auteur du *Glorieux*, &c. Voyez son éloge par M. d'Alembert.

IBID.

(t) *Un Rouſſeau.* Voyez dans les Œuvres de Rouſſeau l'Epître VII du ſecond livre, adreſſée à M. Racine le fils, où on lit l'expreſſion de ſon repentir, ſon retour à la Religion ; & où il décrit ainſi l'égarement, l'audace, & la foibleſſe de nos prétendus Eſprits-forts :

.... En ce ſiècle à la révolte ouvert,
L'Impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne ; & le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendards,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées,
D'eſprits ſubtils, d'ingénieux pygmées,
Qui ſur des monts d'argumens entaſſés,
Contre le Ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour, ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades ;
Juſques au ſein de la Divinité,
Portent la guerre avec impunité ;
Viendront bientôt, ſans ſcrupule & ſans honte
De ſes arrêts lui faire rendre compte,
Et déjà même, arbitres de ſa loi,
Tiennent en main, pour écraſer la Foi,
De leur raiſon les foudres toutes prêtes.
Y ſongez-vous, inſenſés que vous êtes ?
Votre raiſon, qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obſcurité,
Et qui rampant à peine ſur la terre,
Veut s'élever au deſſus du tonnerre,

Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas!
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu ſur ce qu'il lui révèle?

PAGE 199.

(u) *Un La Fontaine.* Comme rien n'eſt plus licencieux que la plupart de ſes ouvrages, rien auſſi n'eſt plus édifiant que l'hiſtoire de ſa converſion. On peut en voir le détail dans la Lettre du Père Poujet de l'Oratoire à M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoiſe : elle ſe trouve à la tête du premier volume des Œuvres diverſes de La Fontaine ; & dans les Mémoires de Littérature & d'Hiſtoire, par le P. Deſmolets, t. I, part. 2, p. 285. On lit avec autant d'édification ſes diſpoſitions chrétiennes dans une Lettre que ſon ami Maucroix lui écrivit peu de jours avant ſa mort, arrivée en 1609, quelques années après ſa converſion. A l'heure de ſon décès, on le trouva couvert d'un cilice en le déshabillant.

PAGE 201.

(x) *Nous nous donnons pour des Sages ; nous appellons notre ſiècle, le ſiècle de la philoſophie,* &c.

Sans doute, & l'on ne vit jamais tant de génie,
Tant de productions charmantes, plus de mœurs.
Eh! quoi de plus ſenſé que nos jeunes Seigneurs?
Quel uſage admirable ils font de leurs richeſſes!

Quel goût dans leurs plaisirs ! quel choix dans leurs
maîtresses !
De nos femmes, sur-tout, l'honneur n'est point
suspect ;
Aussi je m'interdis d'en parler par respect.
J'admire nos Savans. Que leur Philosophie
A répandu de fleurs, d'agrémens sur la vie !
Grâces à leurs travaux, nous sommes dégagés
Du fardeau des devoirs & des vieux préjugés.
D'agréables pédans tous nos cercles foisonnent.
A leurs soupers divins nos Financiers raisonnent.
Nos abbés sont décens ; nos robins studieux :
Je suis de votre avis, le siècle est merveilleux.

Palissot.

IBID.

(y) *Ces génies fameux du dernier siècle, ces hommes vraiment grands à qui l'orgueil philosophique est forcé de rendre hommage.* Forcé de rendre hommage ! Hélas ! il commence à s'en dispenser autant qu'il le peut. Desespérant de s'élever jusqu'à eux, on a pris le plus court parti, celui de les rabaisser jusqu'à soi, pour tout mettre de niveau. Corneille est un *déclamateur* ; Boileau *n'a ni verve ni fécondité* ; La Fontaine ne mérite pas *d'être compté parmi ceux qui ont fait honneur au siècle de Louis XIV* ; Racine *parloit plus en Méthaphysicien qu'en homme sensible*, ses Tragédies n'étoient *que des dialogues bien écrits & bien rimés* ; & à trois ou quatre odes près

& quelques épigrammes, Rousseau *ne faisoit que des vers.* Fénélon *a écrit d'une manière foible ;* Bossuet *a fait de son génie un pitoyable usage, & son Histoire Universelle n'est qu'une maigre production.* Dans des siècles plus reculés, Cicéron même *n'étoit qu'un rhéteur.*

Le singulier siècle que le nôtre ! Toutes les idées y sont renversées ; les notions les plus généralement reçues y sont contredites ; le vrai goût y est méconnu, & son sanctuaire indignement profané ; sous le despotisme fier & absolu de nos sages Littérateurs, tous les grands talens sont déprimés ; disons mieux, sous leur compas prétendu géométrique, le bon sens est morcelé, & le sentiment réduit à rien. Tel est le digne ouvrage de la moderne Philosophie ! On ne pouvoit mieux en peindre les délires que dans ces vers de M. de Pompignan :

Oui, nous verrons bientôt ces petits conquérans,
Du Parnasse François audacieux tyrans,
De leurs Maîtres fameux proscrire les merveilles,
Et leur orgueil briser le sceptre des *Corneilles ;*
Tels on vit les Romains, dans leurs jours lumineux,
Du second des *Césars* dégrader l'âge heureux.
Ensevelir *Horace* & déterrer *Lucile*,
Préférer la Pharsale aux beaux vers de *Virgile*,
Vanter l'esprit guindé du maître de *Néron*,
Et bailler sans pudeur en lisant *Cicéron*.
Déjà même la langue, & moins belle & moins pure,
Rougit de se prêter à la simple nature ;

Cette heureuse clarté, son plus solide appui,
Et que l'Etranger même admiroit malgré lui,
Cet ordre lumineux, le nombre & la cadence,
Semblent abandonner nos vers, notre éloquence.
Le style devient sec, moins nerveux que tendu;
Et pour vouloir trop dire, on n'est plus entendu.
Le Public désormais, fasciné par ses guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides;
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Eh, faut-il s'étonner de nos écarts en tout genre ? » Aujourd'hui, comme dit très-bien M. Rousseau, on n'étudie plus, on n'observe plus; on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la Philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits «.

PAGE 204.

(z) *En est-il beaucoup.... qui ne mentent pas à leur propre cœur?* Parmi nos auteurs les plus modernes, on tait ici bien des noms fameux; parce que l'apologie de la Religion n'est pas une satire, & que, dans les notes qu'on a cru devoir ajouter au texte, on s'est toujours proposé de garder cette modération, qui sied si bien à la vérité, & que la Religion elle-même prescrit. Mais parmi les auteurs qui ne sont plus, ne nous sera-t-il pas permis du moins de citer des exemples frappans, qui, choisis entre mille autres, sont la preuve la

plus ſenſible du peu de fond qu'on doit faire ſur l'autorité de ces hommes qui ſemblent combattre toute révélation ?

M. de M***, (qui eût pu attendre une pareille foibleſſe d'un ſi grand homme !) cet illuſtre auteur des Lettres Perſanes & de l'Eſprit des loix, qui a paru y laiſſer des marques de ſon peu de ſoumiſſion à la Foi, en même tems qu'il en offroit de la grandeur de ſon génie, cet homme fait pour donner le ton à ſon ſiècle, l'avoit malheureuſement reçu de lui. C'eſt de lui-même qu'on a ſu, qu'il avoit toujours été chrétien dans le cœur & pénétré au fond de reſpect pour la Religion ; mais que le goût du neuf & du ſingulier, le déſir de paſſer pour un génie ſupérieur aux préjugés & aux maximes communes, l'envie de plaire & de compter, parmi ſes admirateurs & ſes partiſans, ces hommes, qui, après avoir ſecoué le joug de toute dépendance, s'arrogent un droit ſuprême à l'eſtme publique, & ſemblent diſtribuer à leur gré la gloire & l'immortalité, l'avoient engagé à tenir le même langage qu'eux : langage démenti tant de fois juſque dans ſes écrits, par les aveux que ſon propre cœur lui arrachoit en faveur de la Religion. On trouvera ſur tous ces objets les détails les plus intéreſſans, dans une Lettre

que le Père Routh a fait imprimer, que j'ai entre les mains, & dont j'ai cru devoir constater dans le tems l'exactitude & l'authenticité ; on y reconnoîtra sans peine que M. de M*** n'a pas seulement satisfait à tous ses devoirs *avec décence* au lit de la mort, mais même qu'il a donné pendant sa vie, dans bien des occasions, des preuves de sa foi, qui confirment assez tout ce qu'ont montré de religion & de repentir ses aveux & ses dernières dispositions. *La Révélation*, disoit-il en particulier à Madame la Duchesse d'Aiguillon avant sa mort, *est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes* *.

---

* Voyez l'éloge de M. de Montesquieu, par M. de Maupertuis, imprimé à Hambourg en 1755. On pourroit citer ici la mort de M. de Maupertuis lui-même, qui a été l'objet des plaisanteries de M. de Voltaire, si l'on ne savoit qu'elle a été précédée de plusieurs années de conversion. Depuis cette époque, cet illustre Académicien s'est montré constamment, quoique dans des circonstances assez critiques, fort au dessus de la petite manie de l'esprit fort, & des froides railleries des ennemis de la Religion. Il a rendu publics les motifs de son changement. Un de ses principes étoit, que » la vraie religion devoit conduire l'homme à son plus grand bien par les plus grands moyens possibles ; & que la religion de Jésus-Christ avoit seule ce double avantage «.

Le fecond exemple eft celui de M. Boulanger, auteur du *Chriftianifme dévoilé*, du *Defpotifme Oriental*, &c. Il tombe malade, &, malgré les témoignages fi fenfibles de fa haine pour la Religion & de fon attachement à la combattre, il permet qu'on aille chercher le Vicaire de fa Paroiffe, M. L***, actuellement Chanoine de Saint-Honoré. Il confère avec lui

---

M. de Voltaire étoit moins en droit que perfonne de plaifanter fur la mort de Maupertuis, lui qui, par des abjurations fi folemnelles, laiffoit du moins efpérer qu'il l'imiteroit dans les dernières années de fa vie. Eh, qui ne fait, au refte, combien au moindre danger nos plus fiers Incrédules voient la Religion chrétienne d'un tout autre œil, que celui dont ils l'ont vue lorfqu'ils étoient en fanté ?

M. Tr..... célèbre Médecin, parlant un jour chez un de nos plus refpectables Prélats, & en préfence du Prince de Virtemberg, de ce coryphée de la nouvelle Philofophie, qui avoit ofé en appeller à fon témoignage fur la fermeté qu'il avoit fait paroître dans une maladie, où il l'avoit arraché des portes de la mort, s'exprima ainfi : » Tout le témoignage que j'aurois pu lui » rendre, eft que je n'ai jamais vu que dans cet » homme jufqu'où peut aller le dernier excès de la » peur «. Si, en mourant, il ne nous a pas confolés par fon repentir, ceux qui l'ont vu de près dans fes derniers momens, n'ignorent pas combien il eût effrayé fes plus zélés partifans par fes angoiffes & fon défefpoir. Et, après tout, quel mot que celui de S. Auguftin ! *Laudantur ubi non funt, cruciantur ubi funt.*

à plusieurs reprises, il s'instruit, il s'éclaire : il avoue qu'il n'a jamais eu que des doutes, des nuages plutôt qu'une véritable incrédulité, & que les pompeux éloges donnés à ses productions manuscrites dans ses sociétés philosophiques, l'ont plus énivré, plus séduit que tout le reste. Il se confesse, avec le témoignage du plus vif repentir ; fait, en recevant les derniers Sacremens, une réparation authentique des scandales de son irréligion ; & exprime, de la manière la plus touchante & la plus persuasive, ses remords, ainsi que l'unique regret qu'il ressent en mourant, de ne pouvoir assez réparer tout le mal qu'il a pu faire.

Le Marquis d'Argens, Auteur de la *Philosophie du bon sens*, & de beaucoup d'autres ouvrages pernicieux, a fini, dit-on, ses jours dans les mêmes dispositions. Il avoit du moins donné, quelques années avant sa mort, des espérances de conversion à son frère, M. le Président d'Eguilles, en se livrant à une lecture assidue des Livres saints, & particulièrement du Nouveau Testament. Il vint un tems où il lui dit : Il pourra se faire un jour que je pense comme vous ; j'en suis déjà au point de ne croire ni ne décroire. Peu de tems après, il l'assura enfin qu'il croyoit. Un trait assez singulier de sa part est celui que le Président lui-même m'a raconté : ce Magistrat, si rempli de zèle pour

la Religion, avoit pensé autrefois comme le Marquis d'Argens ; ils avoient un troisième frère qui étoit bien éloigné de partager leur incrédulité : un jour s'entretenant tous deux de ses sentimens & les tournant en dérision, *Eh bien, mon frère*, dit le Marquis d'Argens au Président, *nous nous moquons de sa simplicité ; & cependant si j'avois un dépôt à confier, ce ne seroit pas à toi, ce seroit à lui.*

Nous ne parlerons point ici de la Mettrie, ce Philosophe Cynique * ; du Comte de Boulainvilliers, mort entre les bras du Père de la Borde de l'Oratoire, dans les sentimens d'une sincère pénitence, & auquel d'ailleurs on a prêté mal à propos l'ouvrage impie si connu sous son nom ; de M. Maillet, l'auteur de *Telliamed*, mort à Marseille en 1758, en abjurant ses systêmes ; & de tant d'autres, qui ont aussi en mourant détesté leurs erreurs. Quelle liste à

* Le Père Hayer, Récollet, dans son Traité *De la spiritualité & de l'immortalité de l'ame*, dis. prélimin. p. xv, lui rend ce témoignage : il est mort avec le plus vif regret d'avoir donné dans les extravagances du matérialisme. Je tiens ce fait de celui qui a recueilli ses derniers soupirs à Berlin.

» Le Père Hayer a su, & nous avons su comme lui, dit l'Abbé Trublet, que M. de la Mettrie s'étoit repenti à la mort de ses égaremens ; nous le lui avions souvent prédit ; & nous sommes consolés de l'apprendre. Quelques Philosophes, au contraire, en furent bien fâchés,

ajouter à celle de ces hommes plus ſages & plus fidèles dont a parlé M. d'Alembert ! Voyez ci-deſſus note (*i*).

Ce ſont ſans doute ces ſortes d'exemples de converſions tardives, ſi communs dans tous les tems, qui, au rapport de Bayle, ont fait dire à Sainthibal, fameux Eſprit-fort : » Ils ne nous » font point d'honneur quand ils ſe voient au lit » de la mort ; ils ſe déshonorent ; ils ſe démen- » tent ; ils meurent tous comme les autres «.

Il y a cependant ici des exceptions à faire, aujourd'hui ſur-tout, parmi nos Incrédules ; les uns, retenus par la honte de ſe dédire ſous les ieux mêmes de ceux qu'ils ont ſéduits, refuſent avec opiniâtreté les ſecours que leur offre encore dans ces derniers momens une Religion toujours miſéricordieuſe & bienfaiſante, & prêts à paroître devant le Dieu qu'ils ont blaſphêmé, ſe mutinent en quelque ſorte contre leur propre conſcience ; les autres, continuellement obſédés par les complices de leurs déſordres & leurs com-

---

en furent honteux ; l'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *la Mettrie les avoit déshonorés pendant ſa vie, & ſur-tout à ſa mort*. Pendant ſa vie, il avoit imprudemment avoué toutes les conſéquences de ſes principes ; à ſa mort il avoit lâchement abandonné les principes mêmes «. Voyez tout le morceau de l'Abbé Trublet ſur la Mettrie, dans le *Journal Chrétien* du mois de Mai 1758.

pagnons d'incrédulité, n'ont pas même la liberté qu'ils voudroient avoir de laisser approcher le ministre de paix, qui, touché de leur sort, vient leur offrir tout à la fois des consolations & des lumières; d'autres enfin, déchirés intérieurement par l'affreux souvenir de tout le mal qu'ils ont fait, se livrent à toutes les horreurs de la rage & du désespoir, & meurent comme des forcenés. Telle a été, comme nous l'avons dit plus haut, la fin déplorable de cet homme, malheureusement célèbre, qui n'a que trop contribué à dépraver nos opinions & nos mœurs. Quant aux secrètes dispositions des Impies pendant la vie, on peut dire d'eux, au moins pour la plupart, ce que disoit Bayle lui-même, en parlant de leur croyance : » Ce n'est pas une foi éteinte; » ce n'est qu'un feu caché sous la cendre. Ils en » ressentent l'activité, dès qu'ils se consultent, » & principalement à la vue de quelque péril. » On les voit alors plus tremblans que les » autres hommes. Le souvenir d'avoir témoi» gné plus de mépris qu'ils n'en sentoient pour » les choses saintes, & d'avoir tâché de se sous» traire intérieurement à ce joug, redouble leur » inquiétude «. *Dict. hist. & crit. art.* Desbarreaux.



LETTRE XXXII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

Ils partent ! ils emmènent Senneville ! ils m'enlèvent ce que j'ai de plus cher après vous, après mon mari.... Ils nous laissent tous deux dans l'admiration, le saisissement, les larmes, & un mélange inconcevable de joie & de douleur, de contentement & de regrets. Quelle famille que celle de M. de Veymur ! mais sur-tout quel ami que M. d'Orval ! quel ami, quel ange tutélaire le Ciel nous a donné ! il déchire notre cœur par l'endroit le plus sensible ; il nous arrache le plus grand de tous les sacrifices, & nous force encore à le bénir.

O vous, mon père, qui avez préparé tous ces évènemens, quelles actions de grâces vous rendrons-nous ? Que rendrons-nous au Ciel, qui le premier nous les a ménagés ? & que ne lui devons-nous pas pour tout le bien qu'il nous fait !

Cependant Senneville est déjà loin de

nous : vous la verrez presque en même tems que vous recevrez la Lettre que je vous écris.... Pour moi je ne la reverrai de long-tems... Que dis-je ? peut-être ne la reverrai-je plus. En nous quittant, elle étoit comme nous partagée entre mille mouvemens divers. Sa tendre amitié pour moi combattoit le plaisir qu'elle ressent d'aller s'établir près de vous ; de suivre une famille respectable, qui va être la sienne ; un homme tel que M. d'Orval, qui devient, à bien des titres, son père & son ami ; un époux, ou du moins un homme aimable, qui dans peu va le devenir, & pour qui son penchant sera bientôt d'accord avec son devoir.... Ah, comme ses ieux mouillés de pleurs se portoient tour à tour sur Madame de Veymur & sur moi ! comme elle me tenoit étroitement serrée dans ses bras ! comme ses larmes brûlantes se confondoient avec les miennes ! enfin M. d'Orval nous a séparées ; il a fait céder la tendresse à la raison & au devoir.

Mon père ! que la vertu a de force & d'empire ! & quels prodiges n'opère-t-elle

pas ! Celle de M. d'Orval a triomphé de ma jeune amie, de moi, de mon mari; & que bien-peu d'inſtans ont ſuffi à ſon triomphe ! Deux mots de votre part nous avoient annoncé ſon arrivée *. Il s'eſt préſenté avec Madame de Veymur & le Chevalier **. Nous n'étions que nous trois, le Comte, Senneville, & moi. Après quelques momens d'un entretien, déjà bien intéreſſant, puiſqu'il rouloit ſur vous, M. d'Orval, paroiſſant entrer dans la peine que je lui témoignois ſur votre éloignement, me fit ſentir d'abord que dans les évènemens les plus fâcheux le Ciel avoit ſes deſſeins, toujours plus admirables à nos ieux, à meſure qu'ils ſe laiſſoient plus aiſément pénétrer. La diſgrâce de M. le Marquis, me dit-il enſuite, ſembloit être pour lui, ainſi que pour vous, Madame, le coup le plus funeſte; cependant le Ciel s'eſt déjà ſuffi-

* Cette Lettre ne ſe trouve point ici.

** Le frère de M. de Veymur, dont il eſt parlé dans les Lettres XII & XVII du Marquis de Valmont.

ſamment juſtifié par rapport à lui : dans ſa retraite il a trouvé le repos, le bonheur, après lequel il ſoupiroit depuis ſi long-tems. Une famille reſpectable par mille endroits, ajouta-t-il en ſe tournant du côté de Madame de Veymur & du Chevalier, ſembloit attendre ſa préſence pour voir combler ſa félicité. Il s'eſt formé entre elle & M. de Valmont la ſociété la plus douce : un lien plus intime doit la reſſerrer & être le gage de ſa durée : ce gage précieux, nous ſommes venus de ſi loin pour l'obtenir. M. votre père le demande avec inſtance ; M. le Chevalier l'eſpère, & tremble de ſe le voir refuſer.... Oui, Mademoiſelle, dit à l'inſtant le Chevalier avec la plus vive émotion, & en portant un œil inquiet ſur Senneville, un mot de votre part va aſſurer la conſolation de M. le Marquis, mon bonheur, & celui de toute ma famille, ou changer la joie que nous cauſe le plus doux eſpoir en une douleur mortelle. Déjà le récit de vos vertus m'avoit enflammé ; je vous vois, & je ſens trop bien que je ne puis plus vivre heureux,

reux, si vous ne me permettez de vivre pour vous. Senneville déconcertée rougit, baissa les ieux, puis me jeta un regard tendre, qui, sans donner aucun espoir, ne tenoit rien cependant de la rigueur du refus. J'étois, aussi bien qu'elle, dans le trouble le plus grand. Mon mari, pâle, tremblant, & dont l'agitation violente ne put m'échapper, prit la parole, & dit d'une voix entrecoupée : Votre alliance, Monsieur, honore Mademoiselle de Senneville ; elle nous honore : mais Mademoiselle de Senneville n'a point de fortune ; je sais que vous n'en avez pas une à lui offrir ; & vous ne voudriez point la condamner à une vie peu aisée, qui par la suite pourroit faire son malheur & le vôtre. Tout est prévu, reprit aussi-tôt M. d'Orval. Ma fortune a commencé par la famille de M. de Veymur, qui maintenant se trouve assez riche pour lui & pour ses enfans ; les évènemens les plus favorables l'ont portée bien au delà de mes espérances. Mon unique objet étoit d'en faire hommage à cette même famille, à qui je la dois dans son principe

c'eſt combler ſes vœux & les miens, que d'en faire part à M. le Chevalier dans les circonſtances heureuſes que le Ciel a fait naître; qu'elle ſoit ſon bien, & la dot de Mademoiſelle de Senneville; cette fortune n'eſt plus à moi. A ces mots un tranſport d'admiration nous ſaiſit. Mon mari, plus interdit que jamais, bégaya ainſi que moi quelques mots de reconnoiſſance. Son viſage s'étoit animé par degrés; des larmes rouloient dans ſes ieux; c'étoit le moment du combat entre la vertu & l'amour: l'exemple de M. d'Orval, ce trait héroïque de ſentiment l'emporta dans ſon cœur. Si Mademoiſelle de Senneville y conſent, dit-il, & elle doit y conſentir, vous nous aurez fait faire, Monſieur, à ma femme & à moi, par le conſentement que nous y donnons nous-mêmes, le ſacrifice le plus pénible. Senneville ſe leva à l'inſtant, & ſe jetant dans mes bras: O ma bonne amie! me dit-elle en me baignant de pleurs, qu'il m'en coûtera de me ſéparer de vous! Mais, reprit-elle d'un ton plus bas, je le dois en effet; & ſerois-je



Les charmes de la Bienfaisance.

ici la moins généreuse ? Oui, Monsieur, dit-elle ensuite à M. d'Orval d'une voix plus haute & plus ferme, je me croirois ingrate envers vous, envers Madame & toute la famille de M. de Veymur, envers M. le Marquis lui-même, qui nous procure l'avantage de vous connoître, si je ne répondois à tant de grandeur d'ame, que par un refus ; & je sens trop bien, que consentir à l'union que vous m'offrez, est l'unique moyen qui me reste de m'acquitter envers vous. La force avec laquelle mon amie prononça ces paroles, dont je pénétrois assez les motifs les plus secrets, sembla nous en donner à nous-mêmes. Une douce confiance & une sorte de contentement & de gaieté vinrent se placer au milieu de nous. Depuis ce moment, & dans le peu de jours que nous avons passés ensemble, les sentimens d'estime & d'affection réciproque se sont accrus à mesure que nous nous sommes connus davantage. Senneville elle-même m'a paru s'attacher, autant par goût que par raison, à celui que le Ciel lui avoit destiné pour époux. Ce digne élève de

M. de Veymur, & l'heureux fruit de sa tendresse & de ses vertus, n'a pas craint de nous faire part de ses anciens égaremens, de son retour, & de ce qu'il devoit à son généreux frère. Le sentiment qu'il mettoit dans ce noble aveu de ses fautes nous attendrissoit, autant que nous étions touchés des vives expressions de sa reconnoissance. Son âge, quoiqu'un peu mûr pour Senneville, ne lui a point déplu; elle le préfère, dit-elle, pour un tel choix, à celui où les passions font sentir toute leur violence, & où le caractère n'est pas encore formé.

A l'égard de Madame de Veymur, je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point ses manières douces & insinuantes, son caractère de bonté, ses sentimens nobles & purs, son esprit toujours égal, son aimable franchise, lui ont concilié notre respect & notre amour. Ma bonne amie n'aura pas de peine à se consoler de ma perte, par ce trésor bien plus réel qu'elle vient d'acquérir : elle aura aussi en elle une amie : elle y aura de plus, du côté des lumières & de l'expérience, un guide

fidèle ; du côté de l'âge & des ſentimens, la plus tendre & la plus reſpectable de toutes les mères.

Mais ce qui va vous ſurprendre bien agréablement, c'eſt que, parmi ces évènemens ſi inattendus, avant même que de perdre Senneville, j'ai retrouvé dans Valmont un époux. En peu de jours, & par un changement qu'avoit accéléré peut-être la perte de tout autre eſpoir, ſa tendreſſe pour moi s'eſt ranimée avec plus de force que jamais ; ſes ieux ne ſe ſont plus portés ſur Senneville ; ſes regards, ſes ſoins ont été tout entiers pour moi. Il ſembloit vouloir, par ſon repentir & ſon amour, me dédommager de ce qu'il m'avoit fait perdre ; & ſon retour eſt ſi ſincère, que ſouvent j'ai peine à contenir toute la joie que j'en reſſens.

Cependant ce qui en tempère l'ivreſſe, & qui la mêle d'une ſorte d'amertume, c'eſt la crainte de l'avenir ; c'eſt le départ de Senneville. Je viens de remettre entre les mains de Madame de Veymur ce dépôt ſi cher ; M. d'Orval & le Chevalier l'accompagnent ; vous allez la recevoir.

Les accords de ſon mariage ſe ſont faits ſous nos ieux ; & il eſt bien juſte que ſous les vôtres elle contracte cette union, qui va faire ſon bonheur. C'eſt à vous qu'elle le devra ; c'eſt à vous que je dois le retour de mon mari.... Mais permettez moi de pleurer encore Senneville. Son amitié pour moi étoit ſi tendre ! ſes ſentimens étoient ſi purs ! elle partageoit ſi bien tous les miens ! ſon ame étoit ſi naïve & ſi belle ! Quelle compagne j'ai perdue....... ! Ah ! du moins puiſſe le cœur de Valmont me reſter toujours !

Mais quelle eſt mon inquiétude ? hélas ! je crains encore ; je crains de nouvelles peines. Suis je trop ingénieuſe à m'alarmer ? mes craintes ſont-elles ſans fondement ? La fougue de la jeuneſſe, l'indiſcrétion de l'âge, l'impétuoſité du caractère, le peu d'expérience, les faux amis, le manque de principes, & l'irréligion, tout m'épouvante dans Valmont ; & ſi j'ajoutois foi aux preſſentimens, du ſein de mon bonheur actuel je croirois toucher au plus grand des malheurs. L'amour même que mon mari me témoigne

reprend un caractère de jalousie qui m'effraie ; &, le croiriez-vous ? Lausane en devient l'objet. Il l'observe quelquefois d'un œil sombre, le moment d'après il sourit aux agaceries qu'il me fait : mais son regard est inquiet, & son rire est forcé. Lausane s'en apperçoit, s'en amuse, & par un raffinement de méchanceté se fait un jeu d'irriter ses inquiétudes & ses craintes. Il semble triompher & reprendre à son tour l'ascendant que mon mari paroissoit avoir pris sur lui ; il redouble ses empressemens : il met, dans les soins qu'il me rend, plus d'affectation qu'il n'en mit jamais. Tout ce manège me déconcerte ; & je ne puis ou n'ôse en profiter, pour mettre fin à des assiduités qui me sont à charge, & que je redoute bien davantage depuis que j'y démêle encore plus de vanité que de passion. Le plus court parti seroit de porter Valmont à rompre entièrement avec lui : mais une rupture entre eux feroit un éclat réel, & dans les circonstances présentes cet éclat devient dangereux. Les nouvelles grâces que le Roi vient de faire à Lausane, prouvent assez

qu'il eſt dans la plus haute faveur, & me forcent encore à le ménager. Toutefois le Comte devroit-il m'eſtimer aſſez peu pour être jaloux ? Mais que dis-je ? Peut-on demander aux paſſions l'équité, le coup d'œil, & le ſang-froid de la raiſon ?

Je viens de vous tracer mes plaiſirs, mes peines, mes perplexités, & mes craintes : ſoyez toujours mon guide & celui de mon mari. Daignez me parler de ma jeune amie : ah ! que je l'euſſe accompagnée avec joie, ſi mon devoir, ſi ma groſſeſſe même, déjà avancée quoiqu'elle le paroiſſe ſi peu, ne m'euſſent arrêtée malgré moi ! Soutenez-moi par vos Lettres ; tranquilliſez moi, dirigez-moi par les ſages conſeils qu'elles renferment. Daignez auſſi m'en écrire une que je puiſſe montrer à Valmont. Il s'agit d'un objet important ſur lequel j'aurai paru vous conſulter. Valmont, autant par un effet de ſon amour pour moi, que par un goût naturel pour l'éclat & la magnificence, veut m'engager à des dépenſes qui ſeroient conſiderables, & que je crois peu néceſſaires. Le luxe qui règne à la

Cour, & qui gagne même tous les états, force, il est vrai, les femmes de mon rang à donner beaucoup plus à l'extérieur, que je ne voudrois y donner par goût & par sentiment : mais, quelle que soit la mode, quelque chose même qu'exige la bienséance, il est, je crois, une certaine mesure au delà de laquelle la raison, d'accord avec la Religion, n'apperçoit que vanité & qu'abus. Mon mari n'en connoît guère dans ce genre : il trouve toujours, jusque dans le bien général, de spécieux prétextes pour porter le luxe aussi loin qu'il peut aller, & ne met à le satisfaire d'autres bornes que l'impuissance. Je voudrois le persuader, le ramener, mais non pas le heurter de front & paroître vouloir le réformer. Vos leçons à cet égard lui seront plus utiles que les miennes, & me serviront pour tous les tems de règle à moi-même.





LETTRE XXXIII.

Du Comte de Valmont à son Père.

J'AI vu des ames vraiment belles.... J'ai vu une famille, qui mérite tout mon respect... un vieillard....! est-ce un homme, est-ce un dieu, sous la forme d'un mortel? Quel saisissement j'ai éprouvé à son aspect! quels sentimens ses discours impriment! de quels efforts ne rend-il pas capable celui qui le voit & qui l'entend! Ah! mon père, de grands exemples sont venus à l'appui de vos leçons, & la vertu me devient plus chère qu'elle ne me l'a jamais été.

Etes-vous content de nous? Mademoiselle de Senneville s'éloigne & sacrifie les douceurs de l'amitié aux loix de l'amitié même: comme elle, Madame de Valmont en sacrifie les liaisons & les charmes à l'amour conjugal; & à cet amour, j'immole une passion qui étoit si vive, & qui me rendoit si criminel. Qu'il a fallu peu de jours pour opérer en moi une si étrange

révolution, & que la ſociété des hommes vertueux produit d'heureux changemens dans un cœur qui étoit fait pour le devenir ! enfin le voile eſt tombé, & je retrouve Emilie avec tous les attraits de la conſtance & de la vertu.

Peut-être auſſi un Dieu propice a aidé à ſon triomphe; le dirai-je ? ce Dieu de vérité que j'implore a ſemblé diſpoſer mon cœur & le rendre plus docile. Depuis votre dernière Lettre, pénétré d'un reſpect plus ſincère pour la Religion chrétienne & la jugeant plus digne de ma raiſon, afin de me mieux préparer à l'étudier & à la connoître, je méditois ce ſacrifice, dont peu de tems auparavant la ſeule idée me faiſoit frémir, & dont l'exécution me ſembloit impoſſible. Je me diſois à moi-même : » Diſſipons tout le preſtige » des paſſions qui m'enchantent; levons » tous les obſtacles qu'elles peuvent ap- » porter à la connoiſſance de la vérité; » cherchons-la ſans oppoſition, ſans pré- » vention; offrons, aux ſoins d'un père » tendre, un eſprit libre & un cœur maître » de ſoi. Si la Religion eſt vraie, ſi c'eſt

» moi qui ſuis dans l'erreur, j'aurai moins » de peine à en convenir ; & ſi je ſuis » fondé dans mon incrédulité, j'aurai du » moins l'avantage de ne plus en ſuſpec- » ter la cauſe «. C'eſt dans ces momens que M. d'Orval eſt ſurvenu ; & ſa préſence, m'élevant au deſſus de moi-même, m'a donné une force que je ne me connoiſſois pas.

Pourſuivez donc, mon père, l'ouvrage que vous avez ſi heureuſement commencé. Souffrez ſeulement que ma circonſpection augmente à meſure que la vérité me devient plus chère, & qu'il eſt quêſtion pour moi d'une détermination plus préciſe ſur des objets ſi importans. Je vous promets de ne point oppoſer à des preuves ſolides des difficultés minutieuſes, des doutes mal fondés, & de vains ſophiſmes : mais auſſi je ne veux me rendre qu'à la ſeule raiſon ; & ſi les autorités les plus reſpectables ſont pour vous, ne trouvez pas mauvais que, déterminé comme je le ſuis à ne jurer ſur la parole d'aucun maître, je ne cède point à l'autorité.

LETTRE XXXIV.

Du Marquis au Comte & à la Comtesse de Valmont.

PARTAGEZ ma joie, mes chers enfans, comme je partage la vôtre; mettons en commun les doux sentimens qu'éprouvent nos ames, pour les rendre plus doux encore. Vous vous aimez, vous êtes heureux; tout est heureux autour de moi; que manqueroit-il à mon bonheur? Jugez par la Lettre * de nos deux époux, des ravissemens de leurs cœurs. Jamais, pour le caractère & la façon de penser, pour les agrémens de l'esprit & les qualités de l'ame, non jamais on ne vit d'union mieux assortie, comme on en voit peu qui ayent été faites sous de meilleurs auspices. Cette heureuse alliance vous rend la paix & l'amour mutuel; elle fait ici l'enchantement de toute une famille;

* Cette Lettre a été supprimée, ainsi que plusieurs autres.

elle me fait éprouver à moi-même un contentement que j'ai peine à bien rendre. Ah ! je ne croyois pas qu'éloigné de vous, mon cœur fût encore susceptible d'impressions si vives & de si agréables transports. C'est d'hier que ces époux sont unis. M. de Veymur & toute sa famille se sont réunis chez moi à l'arrivée de Madame de Veymur & de Mademoiselle de Senneville. Cette aimable enfant, que vous m'avez rendue si chère, & qui me l'eût été sans vous, m'a fait en votre nom les plus tendres caresses : son attachement pour les amis qu'elle vient de quitter, ne contribue pas peu à la lier plus fortement aux amis qu'elle retrouve. Monsieur & Madame de Veymur, M. d'Orval, son mari, ses sœurs, tout ce qui l'environne l'intéresse, l'affecte vivement ; & cependant elle veut bien, dans de certains momens, me donner comme des marques de préférence, dont ils ne sont point jaloux, & dont il seroit difficile que je ne fusse pas flatté. Elle a choisi, avec son mari, mon château pour son domicile, & veut, dit-elle, partager

mon exil auſſi long-tems qu'il pourra durer. Vous concevez, mes chers enfans, combien ma retraite me devient de jour en jour plus aimable : elle eſt mon Louvre ; l'amitié, la confiance ſe réuniſſent pour m'y former une ſorte d'empire ; & c'eſt ſur des cœurs que j'ai la douceur de régner. Cet empire n'eſt pas tel cependant, que je ne veuille bien en faire hommage à M. d'Orval. Il eſt le patriarche, il eſt le père de toute la famille. Ses ſages conſeils vont cimenter dans nos deux époux la durée de l'amour, de l'innocence, & du bonheur.

Je ne ſaurois me refuſer à la douce ſatisfaction de vous répéter, ſinon dans les mêmes termes, du moins quant au fond, les leçons touchantes qu'il leur a données. » Vos ames ſont trop honnêtes & trop belles, leur diſoit-il à l'inſtant même qui a précédé la célébration de leur mariage, pour que j'inſiſte ſur la fidélité que vous devez l'un & l'autre à l'engagement que vous allez contracter. C'eſt d'ailleurs au Miniſtre de nos Autels à vous faire bien comprendre toute la

fainteté & toute l'importance du nœud facré qui va vous unir. Il vous dira à quel point de grandeur & de dignité la Religion élève ce lien, cette convention, déjà fi refpectable par les feules loix de la nature, mais que, par-tout où s'introduit la dépravation des mœurs, la Religion feule a encore la force de faire refpecter *. Il vous montrera la fociété toute entière repofant tranquillement fur la foi d'une convention fi fainte, & l'oubli des devoirs qu'elle impofe entraînant après lui tous les maux & l'oubli de tous les autres devoirs **. Il vous montrera un Dieu, le défenfeur des droits de la Nature & de la Religion, également intéreffé à venger l'une & l'autre par les

* Dans les beaux jours de Rome, où fans aucune loi écrite fur ce fujet on ne connut pas l'adultère, les mœurs fuffifoient pour conferver aux faints nœuds du mariage toute leur force & leur pureté ; mais aujourd'hui que les mœurs font dépravées, où trouvera-t-on fans Religion, une femme vraiment chafte, un feul mari vraiment fidèle ?

** Voyez la note (d) de la XXVIIIe. Lettre.

châtimens terribles, réſervés tôt ou tard à ceux qui les auront violés. Il vous expoſera ces grandes vérités, qu'heureuſement votre cœur vous aura dites avant lui. Mais il y a des choſes bien intéreſſantes encore pour votre bonheur, que peut-être il ne vous dira pas. Il y en a même que ſa ſageſſe ou que la dignité de ſon miniſtère ne lui permettroit pas de vous dire aiſément, & que mon amitié, plus libre ſans être moins circonſpecte, ne me permet pas de vous taire. Mon âge, mon zèle, votre amitié pour moi, ennobliront à vos ieux des détails qui paroîtroient minutieux peut-être à tout autre que vous «.

» Pour aſſurer votre bonheur mutuel, vous vous devez avant toutes choſes une indulgence réciproque. Doués tous deux d'un eſprit juſte, d'une humeur douce & prévenante, d'un caractère ſenſible & tendre, d'un cœur excellent, tous deux enjoués, tous deux aimables, vous vous conveniez l'un à l'autre, & vous avez en vous de grandes reſſources pour vous plaire toujours également. Cependant vous avez tous deux des défauts; puiſque

telle est la condition humaine, qu'il n'est personne qui en soit parfaitement exempt. De quelque œil que vous vous voyiez maintenant, il viendra un jour, où, le charme de l'enchantement faisant place à la réflexion, vous vous verrez tels que vous êtes; & faits pour vivre ensemble, ce jour ne peut pas être loin. Vous vous verrez donc avec des taches & des imperfections. Vous y attendre, est le plus sûr moyen de n'en être pas surpris, & de ne pas trouver dans votre union un mécompte, qui déjà pourroit en altérer la douceur. Vos défauts une fois connus, il faut réciproquement les supporter. Cette loi, qui est celle de toute société, l'est encore plus d'une société indissoluble de sa nature, & où il est d'autant plus nécessaire de savoir tirer parti de sa situation, qu'il n'est pas raisonnable, qu'il est toujours peu honnête de penser à la changer. La persuasion intime de cette vérité, rendue sensible par l'expérience, que tous les hommes ont leurs défauts, que nous avons les nôtres, est ce qu'il y a de plus propre à nous rendre indulgens. Suppor-

ter les autres pour mériter qu'ils nous ſupportent, c'eſt le cri de l'équité, c'eſt la loi de la nature, & celle que nous impoſe l'intérêt de notre propre bonheur. La raiſon vous en fait une règle de prudence; la Religion vous en fait un devoir; la raiſon, la Religion, & l'amour vous en feront un plaiſir. Il faut donc que ſur chaque objet le moins affecté de vous deux, &, pour le moment, le plus ſage cède en quelque ſorte à l'autre; que celui-là n'irrite point, par une réſiſtance déplacée, par une oppoſition trop ſenſible & faite à contre-tems, la vivacité de celui-ci; qu'il n'entreprenne pas d'arrêter un torrent furieux, mais qu'il ſe contente d'en détourner le cours. Le langage de la raiſon eſt trop foible quand la paſſion s'explique, & ne ſert ſouvent qu'à l'enflammer. Aidez-la par de ſages ménagemens & beaucoup de douceur, à perdre inſenſiblement de ſa force; & la raiſon reprendra bientôt ſon empire; & celui d'entre vous qui aura été vaincu par un procédé ſi noble, n'aſpirera qu'à vaincre à ſon tour «.

» A cette règle de conduite, ajoutez-en une autre, qui rendra l'uſage de la première plus rare, & qui en rendra même le beſoin moins néceſſaire. Faites-vous une loi de vous montrer toujours l'un à l'autre ſous des dehors aimables, comme s'il étoit queſtion de vous plaire pour la première fois. Trop de contrainte, il eſt vrai, rendroit votre union moins douce ; mais trop de négligence détruiroit le bonheur. Une familiarité mal entendue nuit à l'eſtime ; trop d'aiſance nuit à l'amour. On perd aiſément un cœur dont on ſe croit trop sûr ; il faut au moins autant de ſoins pour le conſerver, qu'on en a pris pour l'acquérir. Une jeune femme, déjà tendrement chérie, n'a pas beſoin ſans doute de beaucoup de parure pour être belle aux ieux de ſon mari ; mais pour ne pas ceſſer de l'être un jour, elle a beſoin d'une certaine attention ſur elle-même, d'une ſorte d'étude ſur les goûts de celui à qui elle veut plaire, d'un ſoin exact à ſe parer en ſa faveur de tous les ornemens d'une belle & noble ſimplicité &

de tous les charmes de la décence *. De ſon côté un époux qui veut être aimé, doit ſe montrer toujours aimable. Qu'il n'exige rien, s'il eſt poſſible, par autorité; qu'il ne faſſe rien par humeur; qu'il perſuade ce qu'il déſire; qu'il faſſe naître des diſpoſitions plus conformes à ſes volontés, quand on les contrarie; qu'il remette à des tems plus favorables ce qu'on lui refuſe avec trop d'opiniâtreté, & qu'il ménage un ſexe foible, mais naturellement bon dès qu'il nous trouve indulgens. Le reſpect, la ſoumiſſion, l'amour, ſont au nombre de ſes principaux devoirs; mais c'eſt l'expoſer à y manquer, que de les exiger en maître. Une épouſe eſt une compagne, une amie, & non pas une eſclave; & vivre toujours avec elle comme un amant fidèle, eſt le plus sûr moyen d'être toujours heureux époux «.

» Il faut donc auſſi qu'il procure à cette

(*) » La complaiſance, dit Richardſon, l'égalité d'humeur, & la propreté, ſont trois chaînes dont un cœur amoureux ne ſort jamais «.

compagne qui lui eſt chère, des amuſemens & des plaiſirs ; mais, & c'eſt la troiſième règle, il faut qu'il ſache les bien choiſir. Une vie trop uniforme, une retraite continuelle, des occupations trop pénibles & trop peu variées, pourroient, dans une jeune femme, produire enfin la laſſitude & l'ennui. C'eſt en l'arrachant quelquefois aux travaux & aux ſoins domeſtiques, qu'on les lui fait retrouver avec plus d'agrément. Cependant il y a un milieu à prendre pour elle entre une vie trop ſérieuſe & des plaiſirs trop diſſipans. Si au milieu de la Cour, ſi dans le tumulte des villes, vous la livrez à des amuſemens de toute eſpèce, à des ſociétés brillantes & frivoles, à l'enchantement des ſpectacles, aux bals, aux jeux, aux ris, & aux fêtes les plus galantes ; elle y prendra bientôt l'eſprit d'un monde dangereux & futile, l'amour du luxe & de la molleſſe, le ton du jour, les airs à la mode, le ſentiment & le jeu des paſſions ; elle y prendra le déſir inſatiable de voir & d'être vue, la fureur des vains amuſemens, le mépris de ſes devoirs,

l'éloignement pour ſa maiſon, & au moins l'indifférence pour ſon mari & pour ſes enfans. Vous ſerez étonné d'une révolution ſi étrange; elle s'en étonnera elle-même dans quelques momens : & cependant liée, entraînée par ſes goûts dépravés, elle ne ſe ſentira plus aſſez de forces pour chercher dans l'accompliſſement de ſes premiers devoirs le ſentiment de ſon premier bonheur. Pour flatter ſa curioſité; pour la ſatisfaire & vous ſatisfaire vous-même, vous l'aurez promenée d'objets en objets, de cercle en cercle, de plaiſirs en plaiſirs; & vous y aurez laiſſé évanouir ſa tendreſſe & corrompre ſes mœurs (*a*). Faites-lui donc des amuſemens dignes d'elle, & qui la lient plus étroitement à vous au lieu de contribuer à l'en ſéparer. Compoſez-lui des ſociétés également dignes de tous deux, où l'on aime à vous voir enſemble, où elle ne ſe plaiſe jamais mieux qu'avec vous, qu'elle quitte ſans humeur, qu'elle retrouve ſans empreſſement, qu'elle ne préfère point à ſa propre maiſon. Faites en ſorte que ſa famille ſoit pour elle le

ſpectacle le plus touchant, que ſon époux ſoit toujours ſa ſociété la plus douce, que ſon ſéjour ordinaire ne ceſſe point de lui paroître aimable. Réuniſſez-y en ſa faveur ce que les amuſemens permis ont de plus touchant & de plus vrai, ce que les vertus ont de plus attrayant & de plus ſolide, ce qu'il y a de moins futile dans les arts & les talens «.

» Ce n'eſt pas aſſez du choix de vos plaiſirs, il faut encore en prévenir l'abus. Il ne ſe gliſſe que trop ſouvent dans l'uſage de ceux qui ſont les plus légitimes, de ceux mêmes qui naiſſent de l'union ſi douce & ſi ſainte que vous allez contracter. Pour ne pas les dégrader, ennobliſſez-en le principe, reſpectez-en la fin, ſachez vous y reſpecter vous-même. En les rendant plus purs, vous les rendrez plus conſtans; en en retranchant les excès, vous en bannirez les dégoûts; en les couvrant du voile de la ſageſſe, vous n'émouſſerez pas la délicateſſe ſi naturelle aux ames bien nées; vous augmenterez dans le cœur d'une épouſe toujours chaſte l'aimable ſentiment de la pudeur, bien loin

de

de l'affoiblir *; vous nourrirez en elle des pensées toujours honnêtes; vous lui laisserez au besoin des armes toujours prêtes contre les égaremens du cœur & les dangers de la séduction; & vous mettrez pour vous-même, à la place des honteux délires d'une passion déréglée, les délices du sentiment «.

» Pleins d'amour l'un pour l'autre, tendrement attachés à tout ce qui peut naître d'une union si belle, vous ne craindrez pas d'en voir multiplier les fruits, sous les auspices d'une Providence, qui, en vous les donnant, se réserve, pour prix de votre confiance, de les faire servir

* C'est la pensée de Plutarque: » Ayez, dit-» il, avec votre épouse la plus grande décence, » Songez que le lit conjugal sera pour elle une » école de vertu ou de libertinage «.

» Evitez les familiarités peu séantes, a dit, » par le même principe, un des Sages de la » Chine; la bienséance qu'on garde dans l'in-» térieur de la maison, fait contracter l'habi-» tude de tenir au dehors une conduite sage & » réglée «. Voyez *Lettres édifiantes*, *t.* 26. de l'ancienne édition.

à votre bonheur. Vous ne ferez point injure à la ſociété, qui, devenue le garant de l'alliance que vous formez au milieu d'elle, vous redemande, dans d'autres vous-mêmes, le prix de ce qu'elle a fait pour vous. Vous n'outragerez point la Religion, l'amour & la nature; outrage le plus grand de tous, &, à la honte de notre ſiècle, de tous peut-être le plus commun. Vous ne riſquerez pas de manquer un jour d'héritiers de votre nom & de vos vertus, par la crainte d'en trop avoir. Vous ſerez vraiment heureux, & toujours dignes de l'être «.

M. d'Orval ſe tut à ces mots. De ſi ſages conſeils convenoient dans ſa bouche; ils y acquéroient, par ſon âge, par ſon caractère plus vénérable encore, par toutes les circonſtances, une force que nul autre n'auroit pu leur donner: & j'ôſe bien aſſurer que ceux auxquels il les adreſſoit ne les oublieront jamais.

Chaque jour je ſerai témoin des fruits qu'ils porteront pour la félicité de tous deux. Puiſſiez-vous bientôt en être témoins vous-mêmes! Puiſſent les obſta-

cles qui vous retiennent être levés à la ſatisfaction de tous, & vous permettre de jouir quelque tems, au milieu de nous, de toutes les douceurs de la paix & de tous les charmes de l'amitié !

Je vous ai fait part, mes chers enfans, de ce qui excite les tranſports de ma joie : comme la ſource vous en eſt commune, je n'ai pas voulu vous ſéparer dans ma Lettre. Dans les ſuivantes, je ne tarderai pas à m'entretenir avec chacun de vous de ce qui fait en particulier le ſujet de votre juſte impatience. Adieu, mes enfans : aimez moi; aimez-vous toujours; un amour ſi légitime & ſi doux, s'il eſt bien réglé, peut vous ſauver bien des dangers & vous conſoler de bien des peines.



NOTES.

PAGE 263.

(a) *Vous y aurez laissé évanouir sa tendresse & corrompre ses mœurs.* C'est ce qui tarde encore moins à se vérifier, lorsqu'à ces premières sources de corruption, déjà si efficaces par elles-mêmes, se joignent l'indifférence pour le culte, & l'oubli du Christianisme. Un homme de condition épouse une jeune personne honnête, bien élevée, formée à Saint-Cyr sur les principes qui y sont établis. A peine sont-ils mariés, qu'il interdit à sa femme toute pratique de piété, ou que du moins il la gêne sur ses exercices de religion ; il la lui fait même en peu de tems regarder comme une institution arbitraire & une affaire de préjugé : il la lance au milieu du monde le plus dangereux, & l'associe quelquefois avec la plus mauvaise compagnie, pour être plus libre de s'amuser jusque chez lui : il tient devant elle les plus mauvais propos. Qu'en résulte-t-il ? La jeune femme oublie en effet tous principes & toute pudeur ; elle a son monde, ses amis, ses convives, que le mari ne connoît seulement pas, & qui le connoissent à peine, ou qui ne

le voient que comme un perſonnage ennuyeux & mauſſade ; elle a ſes intrigues que tout le monde ſait ; elle ſe rend la fable de toute une ville : le ſcandale devient ſi public, qu'enfin le mari lui-même en eſt inſtruit. La diviſion ſe met entre les époux ; la haine, les mauvais procédés, la ſéparation, les procès, viennent enſemble ; mille horreurs ſe révèlent : les deux époux ſe ſont perdus & déshonorés. Mari, remontez à la ſource. Votre femme avoit de la religion, & eût pu vous rendre heureux, quand vous l'avez épouſée : mais cette religion, vous la lui avez ravie : & de là votre propre honte & vos malheurs.





LETTRE XXXV.

Du Marquis de Valmont à son Fils.

JE m'empresse, mon fils, à m'acquitter envers toi. J'ai contracté à ta naissance une dette, (& qu'elle est douce à mon cœur !) celle de t'éclairer & de te rendre heureux. Que n'ai-je été assez libre, ou du moins que n'ai-je été assez fidèle pour y satisfaire plus promptement ! & quelle obligation si importante pouvoit ne pas s'allier avec celle-là ?

Tu ajoutes encore au devoir que la Nature & la Religion m'imposent, en me ménageant les moyens de le bien remplir. Cher Valmont, que le sacrifice que tu viens de faire a de prix à mes ieux ! Que tes dispositions m'encouragent ! & que la préparation secrète de ton ame y donne un accès facile au Dieu de vérité ! C'est lui, n'en doute pas, qui, t'inspirant des vues si droites & suppléant à ta foiblesse, s'est ouvert dans ton cœur une route si belle. Puisses-tu, mon fils, toujours

docile à ſa voix, répondre juſqu'à la fin à ſes deſſeins ſur toi !

Tu me promets donc qu'en traitant avec toi des preuves de la Religion, je n'aurai point à inſiſter vainement ſur ces objections futiles, que la mauvaiſe foi enfante, que les paſſions accréditent, que l'ignorance repète, & que tant ſoit peu de lumières, avec plus de bonne foi, ſuffiſent pour détruire : Tu me promets que tu ne joueras point ſur les mots ; que tu ne t'amuſeras point à incidenter follement ſur les faits ; que tu ne t'arrêteras point à des difficultés qui ne portent que ſur de faux expoſés ; que tu ne combattras pas des certitudes par des conjectures, & ce qui eſt avéré par ce qui eſt incertain ; que, te bornant à conſtater les preuves, tu ne chercheras point à les infirmer par des ſuppoſitions : Que de circuits tu t'épargnes ! & que d'ennuyeuſes redites tu m'épargnes à moi-même ! Il eſt un nombre infini de ces objections frivoles, que cent fois on s'eſt plu à répéter, qu'on a pulvériſées cent fois, & que tous les jours encore on

reſſaſſe, on reproduit impunément. Nous amuſer à les diſcuter de nouveau, ce ſeroit conſumer en propos inutiles un tems qu'on peut mieux employer, & fatiguer ton attention par des détails, auxquels, pour un eſprit vrai & ſagement critique, le fond même des preuves répond ſuffiſamment *.

---

* Les défenſeurs de la Religion ſe ſont multipliés à proportion des efforts & de la quantité de ſes adverſaires : dans ces derniers tems encore on a vu paroître d'excellens ouvrages en ce genre ; tels que le *Déiſme réfuté*, l'*Apologie de la Religion*, les *Lettres de quelques Juifs Portugais*, les *Réponſes critiques* du ſavant M. Bullet, le *Catéchiſme Philoſophique* de M. Flexier de Réval, les *Fondemens de la Foi*, par M. Aimé, les *Helviennes*, ou *Lettres Provinciales Philoſophiques*, &c. Qu'il nous ſoit permis d'y renvoyer, comme à une ſource de lumières ſur les vaines difficultés que l'on forme contre le Chriſtianiſme, & d'éviter ainſi de ſurcharger ces notes de réponſes, qui ne ſeroient au fond que d'éternelles répétitions. Je me bornerai ſeulement à remettre ici ſous les ieux un précis de ces difficultés mêmes, tiré

Tout tient, mon fils, à l'idée que nous devons nous former de la Religion

---

d'un des ouvrages de M. l'Archevêque de Vienne ſur la Religion. » A quoi ſe réduiſent-elles, dépouillées de toute plaiſanterie, de toute ſatire, de toute déclamation ? à des lieux communs, qui prouvent peu par eux-mêmes, & qui ne prouvent rien du tout, lorſqu'on ne peut les appliquer aux queſtions particulières que l'on traite. » Il y a eu des révélations con- » trouvées ; donc celles de Moïſe & de J. C. » le ſont auſſi. Il y a eu des devins fourbes & » mercenaires, des oracles trompeurs ; donc » nos Prophètes n'ont pas prédit l'avenir. Il » y a eu des miracles ſuppoſés, ou des faits » purement naturels, jugés miraculeux par » l'Ignorance ; donc les prodiges attribués à » Moïſe, à J. C., aux Apôtres, ne ſont ni » véritables, ni divins. L'Idolâtrie & le Maho » métiſme ont duré long-tems, ont occupé » de vaſtes contrées ; donc le Chriſtianiſme a » pu ſe répandre & s'accroître par des moyens » humains. L'erreur a eu ſes martyrs ; donc » les nôtres ont été des impoſteurs & des fa- » natiques. Il y a eu quelques Actes de mar- » tyrs ou douteux ou faux ; donc ils le ſont » tous. Il y a, dans quelques-uns de ces Actes

chrétienne. A-t-elle des caractères vraiment divins, ou ne s'annonce-t-elle que

---

» les plus authentiques, des circonstances moins
» certaines que tout le reste, ou qui ne quadrent pas avec nos usages & nos mœurs;
» donc les Actes eux-mêmes sont apocryphes.
» Des Bonzes, des Faquirs, des Derviches
» vivent en solitude, se livrent à d'étonnantes
» austérités; donc la vie angélique, conforme
» aux sublimes conseils de l'Evangile, est une
» illusion. Il y a eu, dans le commencement
» du Christianisme, des Evangiles fabriqués
» ou falsifiés par des Hérétiques; donc il faut
» compter pour rien les quatre Evangiles que
» la tradition constante & unanime des Eglises
» chrétiennes nous a transmis. Les quatre
» Evangélistes ne racontent pas toujours les
» mêmes choses dans le même ordre, quel-
» ques-uns omettent des faits ou des circons-
» tances que d'autres rapportent; donc ils se
» contredisent mutuellement. Il y a eu de
» grands abus, de grands crimes parmi les
» Chrétiens, parmi même les ministres du
» Sanctuaire; donc la religion elle-même est
» un tissu de fables & de mensonges «. Quelles conséquences! & quelle manière de raisonner! Voilà pourtant, dans l'exacte vérité, tout ce

comme une invention, une production toute humaine ? est-elle marquée au sceau de la vérité ou à celui du mensonge ? C'est à quoi se réduit l'importante question que je me propose d'examiner avec toi.

Si ce sont les hommes qui ont inventé la Religion chrétienne ; c'est dans la suite des siècles qu'on doit en fixer l'époque, elle doit être l'ouvrage du tems. Si elle est le fruit de l'imposture, des circonstances, & du hazard ; l'assemblage de ses parties ne doit pas former un systême parfaitement lié, un tout complet ; &, comme l'erreur, elle doit se démentir par quelque endroit. Si elle n'est appuyée que sur l'illusion & le mensonge ; elle ne doit pas soutenir de grandes & longues épreuves, elle doit se

---

qu'objectent à nos preuves du Marsais, Boulanger, Fréret, le Lord Bollingbroke, l'Auteur du Dictionnaire philosophique & de la Philosophie de l'Histoire ; voilà comment ils ont *examiné*, *analysé*, *dévoilé* le Christianisme «. *La Religion vengée de l'incrédulité par elle-même.*

détruire d'elle-même, s'affoiblir & périr en vieilliſſant. Que dirai-je de plus ? Si elle eſt uniquement produite par la raiſon humaine ; foible comme elle, inſuffiſante comme elle, elle ne doit pourvoir, comme il faut, ni à la gloire de Dieu, ni au bonheur de l'homme.

Mais ſi c'eſt Dieu qui s'eſt révélé aux hommes, ſi le Chriſtianiſme eſt ſon ouvrage ; quel contraſte & quel tableau bien différent ! La Religion, au lieu d'être jetée comme au hazard parmi les hommes & dans la ſuite des ſiècles, au lieu de former comme un œuvre à part, doit être liée en quelque ſorte aux premiers jours du monde, commencer avec les ouvrages de Dieu, & entrer dans le plan de la création : ſes parties, au lieu d'être diviſées, découſues, ſans ſuite & ſans rapport entre elles, doivent être enchaînées l'une à l'autre, ſe ſuppoſer mutuellement, tendre vers un même centre, & avoir le rapport le plus parfait : l'œuvre qu'elle nous préſente doit être ferme, inébranlable ; il doit être à l'épreuve de toutes les diſ-

cuſſions, triompher de tous les obſtacles, ſurmonter toutes les réſiſtances, ſe développer, ſe perpétuer de génération en génération, & aſſurer de plus en plus ſa conſiſtance par ſa durée : enfin cette Religion, dans ſes rapports avec Dieu, avec l'homme, & dans le lien ſacré qu'elle forme entre eux, doit, par la juſteſſe de ſes proportions, procurer abondamment la gloire de l'un & ſuffire aux beſoins de l'autre.

Ainſi, l'ancienneté, l'unité, la perpétuité, l'excellence, c'eſt-à-dire, la perfection éminente, l'éminente ſainteté de la Religion révélée, formeront ſes principaux caractères. Chacun d'eux ſe retrouvera en quelque ſorte dans l'autre; on pourra remonter, redeſcendre de l'un à l'autre ſur la même ligne & avec la même aſſurance; ils ſeront liés entre eux d'une manière preſque indiviſible, & ſe prêteront l'un à l'autre une force nouvelle : ainſi la Religion nous offrira-t-elle comme un édifice majeſtueux, dont le ſommet touche au Ciel, dont les fondemens repoſent au plus profond de la

terre, dont toutes les parties, étroitement unies, ont, entre elles & avec le tout qu'elles composent, le plus juste rapport : ainsi encore la Religion nous fournira-t-elle des preuves qui seront à la portée de tous. Par ses trois premiers caractères elle se prouvera à l'esprit : & c'est le genre de démonstration qui convient à ceux qui sont capables de discussion & de recherches. Par le dernier elle se prouvera au cœur : & c'est le genre de preuves qui convient aux ames droites & simples ; à celles, qui, jugeant plus par sentiment que par raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, ont besoin d'une voie plus abrégée, & non moins sûre, pour discerner la vérité.

D'après ces réflexions, commençons, cher Valmont, l'examen des caractères de la Religion chrétienne : & voyons si elle a ceux que nous venons d'assigner, ou si elle en est dépourvue ; si elle porte la triste empreinte des inventions humaines, ou si elle est scellée du sceau respectable de la Divinité.

Cette Lettre va te paroître un peu

ſérieuſe peut-être : mais, mon fils, ce n'eſt pas maintenant le plaiſir tout ſeul, c'eſt la vérité que tu cherches ; la vérité, qui doit enſuite te mener au bonheur ! Eh, quelle que ſoit la route qui nous conduit à elle, ne mérite-t-elle pas bien les ſoins qu'on prend pour la trouver ?

Si je ne m'arrête pas à l'examen des autres religions, du moins de celles qui ſont étrangères à la Religion de J. C. ; c'eſt, mon fils, qu'il eſt évident, pour peu de notion qu'on en ait, qu'elles n'ont aucun des caractères d'une révélation divine, pris dans toute l'étendue que nous leur avons donnée. Il n'en eſt pas une ſeule, qui ait une antiquité égale à celle du monde, & dont on n'entrevoie l'origine informe & groſſière dans des tems bien moins reculés ; pas une, dont toutes les parties liées entre elles forment un ſyſtême complet de faits & de doctrine, & prennent un caractère d'unité ; pas une qui ſe perpétue toujours la même, toujours uniforme & invariable, dans une ſociété chargée d'en con-

ſerver le dépôt ; pas une enfin, qui, par ſa perfection éminente, pourvoie ſuffiſamment à la gloire de Dieu & aux beſoins de l'homme.

C'eſt donc ſur la Religion chrétienne que va ſe porter toute notre étude ; & pour nous inſtruire à fond de ce qui la concerne, j'interroge le Chrétien lui-même. Que me répond-il ? O mon fils ! quel premier ſujet d'étonnement ! Il me renvoie avant toutes choſes à un peuple ennemi, diſperſé par toute la terre, partout étranger, proſcrit, errant, objet de la haine & de la malédiction de tous les peuples, en butte à tous les outrages, à toutes les révolutions, à tous les revers ; & cependant toujours ſubſiſtant ſans confuſion, ſans mélange ; toujours diſtingué des autres nations, ſans avoir de chef, ſans pouvoir former un corps de nation lui-même ; & parmi tant de cauſes de variation, de deſtruction, retenant toujours de ſa religion ce que ſa ſituation préſente lui permet d'en retenir & d'en obſerver. » Conſidère ce peuple, me dit » le Chrétien fidèle, ce peuple étrange,

» si digne de toute ton attention. C'est
» lui, tout mon ennemi qu'il est, qui
» t'offrira les titres de mon origine; c'est
» sur lui que je suis fondé; je ne fais
» qu'accomplir en moi les promesses qui
» lui ont été faites pour moi *; la loi que
» je professe n'est que le développement
» & la perfection de celle qui lui a été
» donnée; ses livres sont les miens; &
» ma religion ne forme avec la sienne
» qu'un tout parfait «.

Surpris de ce peu de mots, où j'entrevois déjà l'heureux mélange de tous les caractères d'une révélation divine, je m'arrête à ce peuple auquel on me renvoie, & il offre à mes recherches les objets les plus intéressans. En datant, par la filiation la plus constante & la mieux suivie, non pas seulement de la

* » Un avantage qu'a la Religion chrétienne, & dont aucune autre ne peut se vanter, c'est d'avoir été annoncée, un grand nombre de siècles avant qu'on la vît éclore, dans une Religion qui conserve encore ces témoignages, quoiqu'elle soit devenue sa plus cruelle ennemie «. *Maupertuis.*

vocation d'Abraham, mais des premières époques de ſon origine, il eſt, ſi je l'en crois, le plus ancien de tous les peuples connus; les livres qui contiennent ſon hiſtoire, ſa religion, & ſes loix, ſont les plus anciens de tous les livres qui nous reſtent; les faits qu'ils nous expoſent comme étant l'hiſtoire de ſes pères, ſont en même tèms les premiers évènemens de la grande hiſtoire de l'univers. Ce peuple, gouverné autrefois par la Divinité même, ſe regardoit comme le peuple de Dieu; & s'il n'eſt que l'ébauche du peuple Chrétien, quels premiers traits, mon fils, pour le tableau de la Religion!

Le Juif, répandu parmi toutes les nations, & pris dans le ſens que nous venons d'expoſer, ſe dit le plus ancien de tous les peuples qui exiſtent maintenant ſur la terre. Diſcute ſans partialité, cher Valmont, une aſſertion ſi hardie; emprunte les lumières des Critiques les plus judicieux, des Savans les plus éclairés; & de concert avec eux, balance les prétentions des autres peuples.

Dans des contrées nouvellement dé-

couvertes, des peuples moitié policés, moitié ſauvages, ne nous vanteront pas ſans doute leur antiquité, rien ne prouveroit en leur faveur : diſons mieux, leur population ſi peu nombreuſe relativement à ces vaſtes contrées qu'ils occupent, leurs connoiſſances ſi étroites encore & ſi bornées, leurs mœurs, leur police, leurs loix ſi imparfaites eu égard au tems qu'ils auroient mis à les perfectionner, prouvent aſſez leur nouveauté (*a*).

Dans l'Aſie, un peuple plus ſavant, plus policé, paroît, il eſt vrai, ſe glorifier avec aſſez de fondement de l'antiquité la plus reculée. Les Annales de la Chine placent l'invention des ſciences & des arts parmi les Chinois, près de 3000 ans avant Jéſus-Chriſt (*b*). Des obſervations aſtronomiques viennent à l'appui de ces calculs, & ſemblent en garantir l'exactitude. Cependant ces Annales elles-mêmes nous apprennent que, loin de remonter juſqu'à l'origine des faits par une tradition conſtante, ſur des lignes fermes & ſûres, elles ne por-

tent que ſur des bruits confus, elles ne portent ſur rien. Les ſupputations d'éclipſes, quand bien même elles ſeroient juſtes, & il s'en faut qu'elles le ſoient, ne prouvent pas davantage en faveur des Annaliſtes Chinois ; puiſqu'il eſt démontré qu'on peut calculer les éclipſes paſſées juſqu'à la création du monde, comme on calculeroit pour tous les ſiècles futurs celles qui doivent arriver. On peut dire la même choſe de leur cycle ſolaire & de toutes leurs ſupputations chronologiques. Elles ſont d'ailleurs ſi confuſes, ſi embarraſſées, & mêlées de tant de faits évidemment faux & ridicules, qu'il eſt aiſé de ſentir, ſur-tout pour les ſiècles un peu reculés, le peu de fonds qu'on doit faire ſur leur authenticité.

Aux Indes enfin (c), & par toute la terre, je ne vois que des peuples entés ſur des peuples ; je vois les nations, autrefois les plus célèbres, mêlées & confondues ; je vois d'anciennes religions défigurées & remplies de nouvelles ſuperſtitions. Parmi les Juifs, rien de ſem-

blable : c'eſt toujours le même peuple, &, pour ainſi parler, la même famille ; ce ſont toujours entre eux la même langue, les mêmes uſages, la même religion ; ce ſont toujours, pour le fond, les mêmes idées & les mêmes eſpérances : ils remontent, d'âge en âge, de génération en génération, à leurs Patriarches ; & par eux, à travers un petit nombre d'hommes diſtingués par la pureté de leur culte, à travers un petit nombre de détails & de faits qui ſe répondent exactement, ils remontent aux premiers pères du genre humain. Ils laiſſent ainſi bien loin derrière eux les Aſſyriens, les Chaldéens & leur véritable fondation ſous Nemrod *, les

* C'eſt du moins, comme l'obſerve M. Boſſuet, vers ce tems, & pas plus haut, que commencent les obſervations qu'ils donnèrent dans Babylone à Calliſthènes pour Ariſtote, 334 ans avant l'Ere chrétienne. Encore faut-il convenir que ces obſervations n'ont pas un fondement bien aſſuré. Voyez à ce ſujet les ſavantes remarques de M. Goguet ; *De l'origine des Loix, des Arts, & des Sciences, l. 3. c. 2, art. 2.*

Egyptiens & leurs dynaſties confuſes (*d*), les Grecs & leur obſcure mythologie. L'époque de leur antiquité, priſe dans toute ſon étendue, n'eſt plus celle de quatre à cinq mille ans, c'eſt celle de la création.

Les fondemens de leur hiſtoire ſe trouvent dans des livres qu'ils nous donnent également pour les plus anciens livres du monde, & ſont ſoutenus par une tradition conſtante & par les plus anciens monumens. Il n'eſt point d'annales, point de livres dans l'univers, auxquels on puiſſe donner, avec une égale certitude, la même antiquité. On parle ailleurs de quelques anciens manuſcrits ; mais il s'en faut bien, ni qu'ils aient été auſſi authentiques, auſſi publics, ni que de ſiècle en ſiècle on nous ramène, comme pour l'hiſtoire du peuple Juif, à ceux qui les ont écrits *.

* » A ne regarder l'Ecriture ſainte, dit M. Fréret, que comme un monument de l'ancienne Hiſtoire, ſon antiquité & le ſoin qu'on a pris de la conſerver lui donnent une authenticité, que ne peuvent avoir les autres monumens «.

J'examine ces livres que le Chrétien révère, qu'un peuple, ſon plus grand ennemi, me préſente, & qu'il ſemble n'avoir conſervés que pour lui. J'y vois renfermés les droits, les titres, les intérêts de toute la nation Juive & de tout le monde Chrétien. Ce ne ſont point de ces volumes myſtérieux, que quelques Pontifes conſervent dans le ſecret; ils ont

» Les livres de Moïſe, dit-il ailleurs, en faiſant abſtraction du reſpect que nous inſpire pour eux la religion, ſont ce que nous connoiſſons de plus authentique & de plus ancien «.

Par-tout enfin M. Fréret parle de Moïſe comme *du plus ancien & du plus reſpectable de tous les Ecrivains*: par-tout il montre l'accord de l'hiſtoire des anciens peuples, dans ce qu'elle a de mieux fondé, avec la vraie chronologie de l'Ecriture, priſe dans les Septante & les Samaritains. Voyez, dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, la ſuite du *Traité touchant la certitude & l'antiquité de la Chronologie Chinoiſe*, vers la fin; *l'Eſſai ſur l'Hiſtoire & la Chronologie des Aſſyriens de Ninive*; & les *Recherches ſur les Traditions religieuſes & philoſophiques des Indiens*.

toujours été exposés aux ieux du monde entier. Je les vois soumis à l'attention & à la critique de tous les esprits, de tous les peuples, de tous les âges : & dans le petit nombre d'hommes qui ont révoqué en doute leur authenticité, qui ont hasardé de la combattre, je ne vois qu'une critique foible & insuffisante ; que de petites difficultés, qu'ils n'eussent pas ôsé faire contre d'autres livres que ceux-là ; que des citations de contradictions apparentes, & qu'avec plus de lumières & d'équité on concilie aisément ; qu'une ignorance réelle ou affectée des anciennes coutumes, des anciens usages ; que bien de l'humeur, pour le dire en un mot, & des efforts impuissans.

Ces livres existoient certainement avant Jésus-Christ. C'est des mains mêmes des Juifs que le Chrétien les a reçus ; c'est à ces livres qu'il en appeloit contre eux dès les premiers tems ; & le Juif qui en conserve le dépôt ne les eût pas reçus de la main du Chrétien. Ces livres, ou du moins les livres de Moïse, existoient du tems de Ptolomée Philadelphe,

300 ans

300 ans avant l'établiſſement du Chriſtianiſme, puiſque c'eſt ſous ce Prince & par ſes ordres que s'en fit cette traduction célèbre d'Hébreu en Grec, qu'on nomme la verſion des Septante; verſion authentique, l'ouvrage des plus ſavans Juifs, & qui ſuppoſe non ſeulement l'original préexiſtant, mais l'aveu de toute la nation.

Ils exiſtoient, ces livres, plus de 500 ans avant Jéſus-Chriſt: puiſqu'alors les Samaritains, entièrement diviſés d'avec les Juifs, avoient retenu le Pentateuque avec la même vénération qu'ils avoient pour ſon auteur *: ces deux peuples, toujours oppoſés, toujours ennemis, ne s'accordent que ſur l'origine & ſur l'ancienneté de ce livre. Encore aujourd'hui une Secte de Samaritains, toujours connus ſous le même nom, le conſerve

* Voyez les nouveaux Eclairciſſemens ſur l'origine & le Pentateuque des Samaritains, par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, un volume *in*-8°. A Paris, chez Nyon, 1760.

religieusement avec les anciens caractères Hébreux; & une secte si foible semble ne durer si long-tems, que pour rendre témoignage à l'antiquité des livres de Moïse & à leur intégrité.

De l'an 536 avant l'Ere chrétienne, où fut commencé par Zorobabel, le rétablissement du temple, à l'occasion duquel éclata davantage l'inimitié des Juifs & des Samaritains, on peut remonter évidemment, pour l'authenticité du Pentateuque, près de 150 ans plus haut, c'est-à-dire, un peu moins de 700 ans avant Jésus-Christ; car c'est alors que les Cuthéens, peuple d'Asie, furent envoyés pour habiter Samarie, & qu'ayant obtenu d'Asaraddon un prêtre Israélite, ils reçurent de lui les livres de Moïse, que les dix Tribus révoltées avoient retenus dans leur schisme, & firent du culte du Dieu d'Israël un mélange bizarre & sacrilège avec le culte des Idoles.

De cette dernière époque, on est encore forcé de remonter près de trois siècles au delà; je veux dire, à la sépa-

ration des dix Tribus, environ 439 ans avant le rétabliſſement du Temple, & près de mille ans avant Jéſus-Chriſt. En effet, le ſchiſme qui ſépara dès-lors, ſous Roboam, fils de Salomon, les deux portions d'Iſraël, ne permettoit pas à l'une des deux de recevoir de l'autre l'invention, la ſuppoſition du Pentateuque : que dis-je ? il ne permettoit pas même de l'altérer ; & Eſdras, étant de beaucoup poſtérieur à la ſéparation des Juifs, & même, en tant qu'écrivain, à la première époque du rétabliſſement du Temple, étant d'ailleurs l'ennemi le plus déclaré des Samaritains, ne peut jamais être ſoupçonné avec fondement, ni d'avoir compoſé, ni d'avoir altéré les livres de Moïſe, également reçus, également connus & révérés par les deux nations.

De la date préciſe du ſchiſme d'Iſraël, pour remonter juſqu'à Moïſe, il ne reſte plus qu'environ 500 âns *. Mais dans

* De ſavans Chronologiſtes n'en comptent même que 400. Quoi qu'il en ſoit, il y a déjà

cet intervalle, tout nous confirme l'authenticité des livres qui nous ont été transmis sous son nom.

Elle se prouve, cette authenticité, par la nature de ces livres, qui intéressent tout un peuple dans les objets les plus essentiels; qui lui imposent un joug,

---

ici une observation importante à faire, & qui dément la supposition des livres de Moïse avant cette époque. » De deux choses l'une : ou la fabrication du Pentateuque étoit ancienne lorsqu'arriva le schisme des dix Tribus, ou elle étoit nouvelle. Dans le premier cas, est-il vraisemblable que les Hébreux, voisins comme ils l'étoient du tems de Moïse, eussent reconnu pour son ouvrage des livres supposés, où se trouvoient consignés leur histoire, pleine de faits ignominieux, leurs généalogies, leur culte, leur législation ? Dans le second, déterminé à changer la police & la religion dans son nouveau Royaume d'Israël, Jéroboam eût-il manqué de faire ouvrir les ieux aux dix Tribus sur la fabrication récente d'une production qui mettoit le plus grand obstacle à ses desseins « ? Voyez *Nouveaux Eclaircissemens sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains*. Préface de l'Editeur.

inſupportable de la part de tout autre qu'un Légiſlateur tel que Moïſe ; qui peignent les Juifs avec un caractère d'aveuglement, d'ingratitude, de révolte, ſi déshonorant pour toute la nation.

Elle ſe prouve, en ſecond lieu, par le concert des douze Tribus à les adopter ; concert qui ne ſe dément jamais, malgré leurs querelles particulières, leurs vues ſouvent contraires, leurs paſſions & celles de leurs chefs, leurs intérêts différens, leurs prérogatives, leurs poſſeſſions, leurs droits reſpectifs, fondés ſur le Pentateuque. Quelle combinaiſon à faire en faveur des livres de Moïſe, & quelles lignes traditionelles nous ſont offertes pour en démontrer l'authenticité !

Elle ſe prouve, en troiſième lieu, par l'ordre fixe & immuable, qui, avant les époques que nous avons citées, ſe trouve établi pour le ſacerdoce dans une ſeule famille, pour les fonctions lévitiques dans une ſeule Tribu ; par l'exiſtence des loix, des cérémonies, des fêtes, des

monumens, dont la date ne pouvoit être priſe que de celle du Légiſlateur même, qui remontoient en effet juſqu'à lui, qui ſuppoſoient, & ſon exiſtence, & l'authenticité de ſes livres, & celle des faits qu'il y rapporte.

Ainſi, l'Arche, la manne, la verge d'Aaron, le ſerpent d'airain, les tables de l'alliance, le rit de l'agneau Paſchal & les Azymes, la loi des prémices & le rachat des premiers nés, la conſécration des prêtres, les cérémonies des ſacrifices, la fête de la Pentecôte & celle des Tabernacles, les généalogies des familles, l'habitation des Tribus de Ruben & de Gad & de la demi-Tribu de Manaſſé au delà du Jourdain, la diviſion de la terre de Chanaan, les aſiles, & les autres établiſſemens qui prenoient leur origine dans les premiers tems de la République; tout ſervoit à rappeler les évènemens remarquables conſignés dans le Pentateuque, à en confirmer l'hiſtoire, & à lui concilier la plus grande autorité.

Ici les faits, les monumens, & les

livres, tout se suit avec tant de justesse & de précision, tout s'accorde si bien qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, que la loi écrite & les usages établis ont nécessairement & la même source & la même antiquité.

Elle se prouve encore, cette ancienneté des annales du peuple Juif, par le concert merveilleux des autres livres de l'Ecriture. L'histoire des Rois est liée à celle des Juges; celle des Juges, à celle de Josué; & celle-ci, à tous les faits que contient le Pentateuque, ainsi qu'à Moïse, auquel toute la Bible me rappelle. Les écrits des Prophètes, ceux de Salomon, les Pséaumes de David, les livres que nous venons de citer, il faut, en remontant de siècle en siècle, tout regarder comme supposé; il faut aller soi-même de supposition en supposition, d'absurdité en absurdité, avant que de se croire autorisé à douter seulement de l'authenticité des livres de Moïse.

Elle se prouve enfin, par tous les caractères d'ancienneté qu'ils portent en eux-mêmes. On y voit le plus naïvement

& le plus fidèlement décrites les mœurs des premiers tems; on n'y remarque en ce genre, pour les premiers âges, rien qui se ressente des siècles plus récens; on n'y apperçoit aucune loi, aucune coutume, qui se soit introduite depuis Moïse : toutes les coutumes & toutes les loix y sont parfaitement conformes au plan général du Législateur, aux circonstances dans lesquelles il se trouvoit, aux desseins qu'il se proposoit : le style, le contexte de l'ouvrage, tout y est de la plus haute antiquité.

Les mêmes combinaisons, les mêmes preuves, plus que suffisantes pour fonder une évidence morale équivalente à toute autre sorte d'évidence, par l'impossibilité absolue de la réunion & du concours de toutes ces choses en faveur du mensonge; ces preuves, dis-je, & ces combinaisons se retrouvent par rapport à l'intégrité du Pentateuque, comme par rapport à son authenticité.

Le respect des Juifs pour ces livres, suffisoit seul, pour empêcher, ou pour rendre du moins inutile, la témérité de

ceux qui eussent prétendu les détruire, ou qui, dans les points tant soit peu importans, eussent seulement prétendu les altérer. Ces livres étoient entre les mains de tous ; on en donnoit un exemplaire aux Princes & aux Pontifes aussi-tôt après leur inauguration ; on en faisoit tous les sept ans, à la fête des Tabernacles, des lectures publiques ; ils étoient pour tous les Juifs le fondement de leur croyance, la règle de leurs mœurs, l'unique objet de leur étude ; ils étoient pour eux en quelque sorte les seuls livres ; ils les portoient par-tout, & en rendoient ainsi la perte ou l'altération impossible.

Qu'oppose-t-on, mon fils, à des preuves si convaincantes ? Rien de suivi, rien de solide ; on incidente sur de petites difficultés, qui, par leur foiblesse même, ne font que prêter un nouvel éclat à la vérité.

Quelques endroits ajoutés au texte, comme la mort & la sépulture de Moïse rapportées dans le dernier chapitre du Deutéronome, & qui d'ailleurs eussent pu être prévues, écrites, & rapportées

par lui-même; quelques changemens faits par des copiſtes ſur des noms de villes & dans des choſes peu eſſentielles (*e*); quelques variantes, qui, par le peu d'importance des objets & des mots ſur leſquels elles tombent, confirment davantage le concert admirable des différens textes ſur le fonds même de la narration (*f*); quelques endroits obſcurs & difficiles, qui naiſſent du peu de connoiſſance des arts & des uſages propres à ces premiers tems; des calculs qu'on oppoſe à des faits, & qui, peu exacts & peu vrais, ſont démentis par les hommes les plus éclairés; Moïſe ſe donnant à lui-même quelques éloges, d'ailleurs néceſſaires, & ſuivis dans d'autres endroits de l'humble aveu de ſes fautes; cet Ecrivain parlant toujours de lui en termes indirects, comme ont parlé d'eux-mêmes Céſar dans ſes Commentaires, Xénophon dans ſa Retraite des dix mille, Josèphe dans ſes livres de la guerre des Juifs, Procope dans ſon Hiſtoire; la prétendue perte des livres de Moïſe avant le Prêtre Helcias, qui, dit-on, les reſſuſcita; l'ou-

bli prétendu de ces livres au tems de la captivité, de ces livres dont Helcias retrouva l'original ſacré, mais dont les copies étoient entre les mains de tout le peuple, de ces livres cités & rappelés ſans ceſſe aux Juifs captifs par leurs Prophètes, aux Juifs qui en faiſoient leur unique conſolation dans leur exil, & qui en obſervoient ſi ſcrupuleuſement la loi ; mille autres traits d'une critique auſſi peu juſte, auſſi mal fondée ; voilà ce qui fait triompher l'Incrédule : vain triomphe, dont il eſt ſeul à s'applaudir, & dont tous les jours, ſur les bancs de nos écoles, on rit à plus juſte titre que lui.

Mais, pourquoi donc, mon fils, des objections ſi peu ſolides deviennent-elles à ſes ieux des argumens ſans réplique ? Ah ! pourquoi ? c'eſt qu'il eſt de ſon intérêt le plus preſſant d'infirmer nos preuves ſur l'autorité des premiers livres ſacrés ; c'eſt qu'il conçoit ſans peine que leur ancienneté, leur authenticité, donnent déjà à la religion un fondement inébranlable. Et en effet, ſi c'eſt Moïſe qui a crit ces livres, on ne peut plus douter

de la vérité des faits qu'ils contiennent. Car prends-y garde, cher Valmont, c'eſt dès-lors un Auteur contemporain qui parle à ſa nation; qui lui parle de faits qui ſe ſont paſſés & qui ſe paſſent encore ſous ſes ieux : c'eſt un Ecrivain qui ne peut la tromper, qui ne peut ſe tromper lui-même ſur la nature & la vérité de ces faits, dès que ce ſont, pour elle comme pour lui, des faits publics, ſenſibles, & permanens. Ainſi, par exemple, la ſortie de l'Egypte au milieu de tant de prodiges, dont l'Egypte ſeule eſt la victime, dont tout l'art de ſes magiciens ne peut la défendre, & auxquels même toute la puiſſance des démons eſt forcée de rendre hommage : le paſſage de la Mer-rouge, non pas en côtoyant ſes bords, non pas ſur la vaſe de ſes flots retirés, mais au milieu de ſon lit & à travers ſes flots diviſés : le Mont Sinaï tout en feu : la voix retentiſſante du Très-Haut : des flammes des éclairs, & des foudres, qu'on expliqueroit bien mal par des feux d'artifice, par la poudre à canon, que l'on ne connoiſſoit point

alors & qu'il eſt abſurde de ſuppoſer : la terre entr'ouverte ſous les pieds de Dathan, de Coré, & d'Abiron : le rocher frappé par la verge de Moïſe, & offrant tout à coup une ſource d'eau vive à un peuple, toujours prompt à ſe répandre en murmures, toujours prêt à ſe révolter : mieux que tout cela encore, les prodiges du déſert, d'autant moins ſuſceptibles d'illuſion, qu'ils étoient pour tous les Juifs, qu'ils ſe renouveloient tous les jours, qu'ils ont duré quarante ans ; tels que la manne, qui leur a ſervi ſi longtems de nourriture ; leurs vêtemens, qui ſe ſont conſervés pendant tant d'années ; cette nuée, qui n'a ceſſé de les couvrir ; & cette colonne de feu, qui régloit leur marche : ce ſont là ſans doute de ces faits, qu'on ne peut raconter à une nation comme s'étant paſſés ſous ſes ieux & avec les circonſtances les plus frappantes, ſi elle n'en a rien vu ; qu'on ne peut lui faire croire comme les ayant vus, s'ils ne ſont pas vrais ; & qui ne peuvent être vrais, ſans prouver la miſſion de celui qui les a opérés au nom même de

Dieu tout-puissant, du Dieu de vérité.

Mais ces faits ne sont pas les seuls que racontent les livres de Moïse. Ces livres d'un peuple si ancien, & qui sont eux-mêmes de la plus haute antiquité, nous exposent les premiers faits, les premiers évènemens de la grande histoire de l'Univers.

Ils me rappellent à un Dieu qui a tout fait; & ils me donnent, de sa puissance, de sa sainteté, de sa sagesse, les idées les plus nobles & les plus dignes de lui. Le Dieu des Hébreux n'a rien de commun avec les divinités que le reste du monde adoroit. C'est l'Etre existant par lui-même; c'est un Dieu unique dans sa substance, infini, parfait dans tous ses attributs. Il existoit, & rien n'existoit encore : à sa voix le monde sort du néant; il dit que la lumière se fasse, & elle est faite; il appelle les astres, & ils commencent leur course; il orne les cieux; il embellit la terre; il la rend féconde; il la peuple d'animaux divers; & donne à l'univers un maître, un ministre à sa gloire, un interprète à la nature, en créant l'homme

à ſon image. S'il met pluſieurs jours à achever le grand ouvrage de la création, c'eſt pour nous apprendre qu'il fait tout, non par une impétuoſité aveugle & néceſſaire, mais librement, ſans contrainte, comme il le veut, & au moment où il le veut.

L'Univers eſt créé, le monde a pris ſa forme; & en ſortant des mains du Créateur, tout eſt parfait. L'homme reçoit l'hommage de tous les êtres pour le rapporter à ſon Dieu: un précepte léger lui eſt impoſé, pour lui faire ſentir que, ſi tous les êtres lui ſont ſoumis, il eſt aſſujetti, auſſi bien qu'eux, à l'empire de l'Etre ſuprême, & lui doit, comme ſa créature, le tribut de ſa ſoumiſſion & de ſa dépendance. Ce précepte, il l'a violé: tout change de face; la nature n'a plus pour lui les mêmes charmes; il y retrouve par-tout les funeſtes ſuites de ſon péché: il les trouve dans lui-même; ſon entendement ſe remplit de ténèbres, ſon cœur s'incline vers la terre, ſes ſens ſe révoltent; la poſtérité d'un père coupable perd en lui ſes privilèges & ſes droits.........

Triſtes & étonnantes vérités ! mais que je trouve gravées ſur la face de la nature entière; que je trouve imprimées dans tout mon être, dans ce mélange de grandeur & de baſſeſſe, de lumières & de ténèbres, de force & de foibleſſe, qui nous fait ſi ſouvent chercher l'homme dans l'homme même, & qui dans lui annonce à l'Univers un Roi, mais un Roi dégradé. Ah ! du moins à la faveur de ces clartés précieuſes & néceſſaires à l'homme, je ne ſuis plus un myſtère à moi-même : la nature n'eſt plus une énigme, dont l'obſcurité me faſſe perdre de vue le Dieu qui m'a créé : je connois maintenant la ſource des contradictions qui me déſolent, j'ai la clef de tout le ſyſtême de l'humanité, j'ai celle de l'état actuel des êtres qui m'environnent, & l'univers entier s'explique à mes ieux.

Mais Dieu tourne mes regards vers un objet plus conſolant. Adam a péché; & déjà, dans une ſemence bénite qui naîtra de la femme, il lui fait entrevoir un libérateur : par lui, l'homme pécheur rentrera en grâce avec ſon Dieu; par

lui, il honorera la Divinité comme elle doit être honorée, & lui offrira un culte digne de lui plaire.

Cependant la postérité d'Adam se multiplie, & le péché s'étend & se multiplie avec elle. Une famille plus sainte est séparée de la contagion universelle. Les crimes des enfans des hommes, répandus sur toute la terre, crient vengeance au Seigneur; sa justice éclate par un déluge universel. Sa bonté conserve le juste & sa famille : Sem, Cham, & Japhet, dont les noms se sont conservés parmi les anciens peuples, deviennent les chefs des nations.

Après le déluge, la constitution de l'univers se trouve affoiblie; la vie humaine décroît insensiblement; la confusion des langues s'introduit parmi les hommes; les premiers peuples se forment; & les premières conquêtes annoncent au genre humain de nouveaux crimes & de nouveaux malheurs.

Voilà les commencemens du monde, tels que l'histoire de Moïse nous les représente : commencemens heureux, dit

M. Boſſuet, pleins enſuite de maux infinis ; par rapport à Dieu, qui fait tout, toujours admirables ; tels enfin que nous apprenons, en les repaſſant dans notre eſprit, à conſidérer l'univers & le genre humain toujours ſous la main du Créateur, tiré du néant par ſa ſeule parole, conſervé par ſa bonté, gouverné par ſa ſageſſe, puni par ſa juſtice, délivré par ſa miſéricorde, & toujours aſſujetti à ſa puiſſance.

Moïſe, à ne l'enviſager que comme hiſtorien, avoit ſur ces premiers tems des mémoires aſſez sûrs pour nous garantir la fidélité de ſon récit. La longue vie des Patriarches, en ſimplifiant les générations, rapprochoit de cet écrivain les traditions les plus communes & les plus vraies, les monumens les plus authentiques, & par un très-petit nombre d'hommes le faiſoit toucher à la naiſſance du monde & à la création. Tu le ſais, mon fils ; ce n'eſt pas le nombre des années, c'eſt la multiplicité des générations, qui rend les choſes obſcures ; & dans l'exacte vérité, notre ignorance, ſur

les tems qui nous ont précédés, ne vient que du peu de tems que nous vivons avec nos aïeux. Si Moïſe n'avoit donc voulu que faire illuſion à ſes contemporains & leur en impoſer; il ſe ſeroit bien gardé de faire vivre ſi long tems des témoins, dont la mémoire, encore récente, n'eût ſervi qu'à rendre ſenſible l'erreur de ſes dates & à dépoſer contre lui; il ſe ſeroit mis en sûreté, en éloignant l'origine du monde, & en multipliant les générations: mais bien loin de là, il parle des choſes arrivées dans les premiers ſiècles, comme de choſes conſtantes, dont il reſtoit encore un ſouvenir preſque univerſel & des monumens remarquables.

Et en effet, parmi toutes les fables dont ſont remplies les hiſtoires des plus anciens peuples, on entrevoit aiſément les faits les plus éloignés & les plus mémorables dont parle Moïſe. L'œuvre des ſix jours atteſtée par l'hiſtorien du peuple de Dieu, l'eſt en même tems par l'ordre de la ſemaine, cette coutume ſi arbitraire & cependant ſi conſtamment obſervée

chez presque toutes les nations. Presque toutes ont eu l'idée de la création du monde (*g*), d'abord informe, ce qu'elles ont appelé chaos ; & ensuite réduit à l'ordre que nous voyons. Elles ont toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, & ensuite d'un premier homme (*h*). L'état d'innocence leur a été connu sous le nom de l'âge d'or, suivi bientôt après d'un autre siècle, où les misères ont été la punition du crime *. La longue vie des premiers hommes se retrouvoit dans leurs plus anciennes traditions. Celle du déluge s'est conservée par-tout ; & l'arche même où se sauvèrent les restes du genre humain, a été de tous tems célèbre en Orient. Que dirai-je de plus ? La fable des géans, qui entassoient montagnes sur montagnes, pour escalader le ciel, est l'histoire défigurée de la tour de Babel, que les hom-

---

* » La chute de l'homme dégénéré, dit M. de Voltaire, est le fondement de la Théologie de presque toutes les anciennes nations «. *La Philos. de l'Hist. ch. 17.*

mes entreprirent d'élever jusqu'aux nues, & qui fut suivie de leur dispersion. Après ce fait, nous ne voyons plus rien de généralement reçu chez tous les peuples, parce que la diversité du langage coupa la communication qu'ils avoient eue jusqu'alors. Mais on retrouve encore, dans l'origine & la formation des premières sociétés, des premiers Etats, dans la position que Moïse a donnée aux premiers peuples de la terre, dans leurs noms & ceux de leurs fondateurs, de nouvelles preuves de son exactitude : ici, comme sur tout le reste, les critiques les plus éclairés & les plus savans sont pour lui (i). Enfin dans les traditions particulières, dans la mythologie des païens & l'explication de leurs fables, on démêle avec un peu d'attention presque tous les autres faits de Moïse, quoique défigurés par la superstition.

Eh d'ailleurs, cher Valmont, indépendamment de l'Histoire & de la Tradition, la raison même & toute la nature déposent en faveur de cet historien. Trois principaux articles de son histoire, la

création du monde & du premier homme, la chute de l'homme, & le déluge, une fois prouvés, garantissent, amènent, & prouvent suffisamment tous les autres faits qu'il nous raconte.

La création du monde, incompréhensible à notre imagination, est sensible à la raison. Le monde n'est point éternel, incréé, existant par lui-même; les attributs de l'éternité, de la nécessité, ne conviennent point à la matière; elle porte au contraire tous les attributs d'un être dépendant, & dans son existence, & dans sa manière d'exister *: la matière, le monde, toutes les parties du monde ont donc aussi été créées (*k*): il y a donc eu aussi un premier homme. Eh, comment un premier homme n'auroit-il pas été créé. Supposeras-tu, mon fils, une succession d'hommes à l'infini? Elle répugne; puisque dans toute la précision du terme elle supposeroit une suite d'effets, sans aucune cause suffisante de cette suite infinie: dans cette pro-

* Voyez tom. 1, pag. 33 & suiv. & la note (*b*), pag. 57.

greſſion tout ſeroit effet, & rien ne ſeroit cauſe proprement dite. Suppoſeras-tu un premier homme, formé du limon de la terre & de la rencontre de molécules organiques * ? Tu mets des mots à la place des choſes ; tu expliques un fait, par l'hypothèſe la plus inſuffiſante comme la plus obſcure ; tu donnes à un ouvrage admirable & rempli d'intelligence, la cauſe la plus aveugle ; tu donnes à l'eſprit la matière pour principe. La raiſon toute ſeule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme (*l*).

Mais dans quel tems le monde, le premier homme ont-ils été créés ? Eſt-ce dans des tems fort anciens ? L'affaiſſement continuel des montagnes, qui ſe prouve par mille expériences & qui cependant n'a produit encore que des effets peu ſenſibles **, l'état du monde civil &

---

* Voyez ci-deſſus, t. 1, p. 68.

** Il eſt bien d'autres preuves phyſiques de la nouveauté du monde, qu'on trouvera en partie dans l'Ouvrage de M. de Luc, que nous aurons lieu de citer dans les notes. Voyez à la ſuite de cette Lettre, la note (*p*), vers la fin.

du monde moral, la moitié de la terre preſque encore déſerte ou peu habitée, les progrès ſi bornés de l'eſprit humain, la nouveauté même des ſciences & des arts, à conſidérer le nombre de ſiècles que nous avons parcourus, démontrent une origine, dont l'époque ne peut être plus ancienne que celle que Moïſe donne à la terre & à ſes premiers habitans.

Mais encore, de quelle manière a été créé celui qui l'a habitée le premier? Ici, mon fils, imagine, ſi tu le peux, ſoit pour l'âge, le tems de la vie, le point de force & de maturité auquel il a dû ſortir des mains du Créateur, ſoit pour les connoiſſances & les ſecours néceſſaires qu'il a dû trouver en lui-même & autour de lui en ouvrant les ieux à la lumière, ſoit pour l'état du monde entier, & l'ordre qui a dû régner dans toute la nature à la création de l'homme innocent & juſte, imagine quelque choſe de plus raiſonnable, de plus ſatisfaiſant, & qui réponde mieux à toutes les difficultés, que le récit de Moïſe (*m*).

A

A l'égard du ſecond article de ſon hiſtoire, qui eſt la chute de l'homme & ſa dégradation, un ſentiment intime, auquel je te rappelois, il n'y a qu'un inſtant, ſemble nous l'annoncer malgré nous. Le fond de misère & de corruption que l'homme découvre en lui, lorſqu'il veut être de bonne foi avec lui-même; cet empire des ſens, auquel il cède & dont il a honte; cette nudité, qu'il couvre & dont il rougit *; cette grandeur, qui eſt démentie par tant de baſſeſſe; cette pente au mal, qui eſt démontrée par la corruption univerſelle

* En effet, cette ſorte de honte, que l'on obſerve preſque généralement parmi les nations même les plus ſauvages, & que l'on a obſervée plus généralement encore parmi celles qui commençoient à ſe policer, par quelle tradition univerſelle, ou par quel ſentiment naturel l'expliquerons-nous? Qu'on y faſſe attention; l'une ou l'autre cauſe d'un effet auſſi ſingulier en apparence, eſt également favorable au récit de Moïſe. (Voyez toute l'*Hiſtoire générale des Voyages*, par l'Abbé Prevoſt, & tous les Voyageurs les plus connus).

& par la comparaiſon du mal avec le bien ; ces contradictions perpétuelles, qu'il trouve dans le fond de ſon être ; ces deux hommes, ſi je puis parler ainſi, qu'il porte dans un ſeul ; cette révolte de toute la nature contre lui, lors même qu'il paroît fait pour être le maître & le Roi de toute la nature ; cette tradition générale de l'homme coupable & dégénéré ; que de preuves de ſa dégradation & de ſa chute !

Le troiſième article eſſentiel du récit de Moïſe, eſt le déluge. On y trouve des difficultés dans la quantité d'eau néceſſaire pour inonder la terre : mais, ſans nous arrêter à la manière dont s'eſt fait le déluge, & à laquelle Moïſe n'a pas prétendu, ſans doute, que des cauſes purement naturelles duſſent ſuffire ; ſans ôſer déterminer les effets que produiſit la main du Tout-puiſſant, lorſqu'elle inclina l'axe du monde, lorſqu'elle ouvrit les cataractes du ciel, & qu'elle épancha de cette urne immenſe cette vaſte quantité d'eau, auparavant inviſible & ſuſpendue, ou continuellement atténuée dans l'atmoſphère du globe

terreſtre *, lorſqu'enfin elle rompit le réſervoir du grand abîme, & fit ſortir la mer de ſon lit pour en répandre les eaux ſur toute la terre habitable; du moins pouvons-nous dire avec aſſurance, que le déluge nous eſt garanti par l'hiſtoire de tous les peuples (*n*). La tradition, non d'un déluge ſeulement local, mais du déluge univerſel, eſt répandue par-tout, malgré la diſtance des lieux & la diverſité des mœurs & du langage. Les Chinois même, à travers toutes leurs fables, en ont laiſſé ſubſiſter la mémoire dans leurs livres; comme on y retrouve auſſi, dans le règne qu'on prête à leurs premiers Empereurs, la longue vie des premiers hommes. Juſque dans le nouveau monde,

* L'azur que nous voyons dans l'étendue du ciel, n'eſt, comme toute autre couleur, qu'une lumière réfléchie, & nous y décèle la préſence d'un *liquide*, aſſez tranſparent pour admettre la lumière qui vient du ſoleil, & aſſez ſubſtantiel pour réverbérer celle qui rejaillit de deſſus la terre. *M. Pluche, Spectacle de la Nature, tome 8, première partie, pag. 84 & ſuiv.*

un évènement, ſi prodigieux & ſi différent de toute autre révolution, a laiſſé parmi les nations les traces les plus profondes. A la Tradition & à l'Hiſtoire ſe joignent, en faveur du déluge, les plus ſaines obſervations de la Phyſique, malgré toutes les explications contraires qu'on a voulu donner des monumens qu'elle nous en offre de toute part. Un déluge particulier n'explique point ces coquillages, ces poiſſons de mer pétrifiés, ces plantes étrangères empreintes ſur des pierres, médailles toujours ſubſiſtantes du déluge univerſel (*o*), diſperſées ſur tout le globe de la terre, & qui, des contrées les plus éloignées, ont été tranſportées ſur les plus hautes montagnes, ſur le penchant des collines, & dans le fond des vallées. La terre ſortie du ſein des eaux, la mer ſe creuſant un lit au milieu d'elle & formant des montagnes, cet antique ſyſtême (*p*), en flattant notre curioſité par une foule de ſuppoſitions ingénieuſes, n'explique, d'une manière ſatisfaiſante pour la raiſon, ni l'état du globe terreſtre, ni la formation

de l'homme, ni ſon état actuel. A quoi ſerviroit d'ailleurs d'élever des montagnes, de creuſer des baſſins, par le ſeul mouvement des eaux ? On retrouveroit toujours la même quantité d'eau, la même quantité de terre; celle-ci ſeroit donc toujours couverte d'eau comme dans l'origine du monde, & le niveau de la mer n'auroit pas baiſſé d'une ligne *. De quelque côté qu'on ſe tourne, il eſt donc plus naturel, plus raiſonnable, d'en revenir au récit de Moïſe (*q*). Il ne nous offre pas, il eſt vrai, des ſyſtêmes hardis, mais ſans fondement, des hypothèſes brillantes que l'imagination ſeule a enfantées; les faits qu'il nous préſente ſont, je le répète, les faits les plus conformes à la raiſon; ils ſont exprimés dans un ſtyle ſimple, mais grand

* C'eſt ce que l'auteur des *Lettres à un Américain* a ſi bien démontré. Voyez la troiſième Lettre & les ſuivantes, qui embraſſent tout le ſyſtême dont il eſt ici queſtion, ainſi que les preuves du déluge par les monumens phyſiques.

dans sa simplicité ; & ce que je remarque dans toute l'Ecriture, c'est cette élévation, jointe à une onction douce & tendre qui ne se trouve qu'en elle (*r*).

Eh, mon fils, si Moïse n'eût été qu'un inventeur, où eût-il pris, dans les anciens tems, toutes ces idées nettes & précises sur les objets les plus intéressans ; tout ce tissu de faits si bien liés ; tous ces détails immenses & si suivis ; tous ces calculs si difficiles, si nombreux & au fond si justes & si vrais ; toutes ces notions si grandes, si lumineuses, si sublimes sur la nature de Dieu, de l'Etre existant par lui-même, *je suis celui qui est* ; sur les caractères de sa puissance, *il dit que la lumière se fasse, & elle a été faite* ; sur tous ses attributs de sainteté, d'amour pour l'ordre & pour le bien, qui éclatent de toute part dans les livres de cet homme si hautement inspiré ? Où eût-il pris tous ces rapports avec l'histoire des autres peuples & la fondation des premiers Empires ; tous ces détails de Géographie, de Chronologie, disons-le même, d'Histoire naturelle, que les plus pro-

ſondes recherches & les plus ſavantes diſcuſſions n'ont pu encore parvenir à démentir d'une manière ſolide & raiſonnable, mais qu'au contraire elles confirment plus fortement de jour en jour *? Où eût-il pris les promeſſes ſi importantes faites à Abraham, ſi bien vérifiées dans toutes leurs parties, & ſi hautement atteſtées par la ſéparation & par la conſervation des deux familles d'Iſaac & d'Iſmaël depuis plus de 3500 ans **? Où cet Ecrivain eût-il pris la naïveté de

* A l'égard de l'Aſtronomie, on trouve ſingulier que Moïſe ne parle pas de la diſpoſition du ciel & du cours des aſtres, comme Copernic & Galilée, mais comme on en parle communément; & on ne voit pas que, l'Aſtronomie étant abſolument étrangère à ſon objet, la raiſon même demandoit qu'il conformât ſon langage ſur ce point aux idées reçues, & qu'il parlât du cours du ſoleil comme les autres hommes.

** Voyez le développement & l'accompliſſement admirable de ces promeſſes, dans M. Pluche. *Préparation Evangélique*, pag. 150 & *ſuivantes*.

ſes récits, & tous les caractères de vérité qui les accompagnent ?

C'en eſt aſſez, ſans doute, pour te forcer de reconnoître l'authenticité, comme l'intégrité de nos premiers livres ſacrés. C'eſt aſſez de tout ce que nous venons de dire, pour te faire avouer que la Religion chrétienne, en la conſidérant, comme nous le ferons bientôt, dans ſa liaiſon néceſſaire avec l'ancien Teſtament, renferme déjà le premier caractère de vérité que nous avons aſſigné. En effet, le plus ancien de tous les peuples, à dater du moins des époques de ſa première origine, me préſente un livre, qui a pour lui des preuves manifeſtes de la plus haute antiquité, & qui renferme les faits les plus anciens; ce peuple, ce livre, & ces faits éclatans me ramènent à la plus ancienne Religion; & cette Religion, ſelon le langage du peuple chrétien, ne fait qu'un corps avec la ſienne. A ce premier titre, mon fils, qu'elle doit déjà te paroître reſpectable ! Mais pour lui confirmer ce titre & lui aſſurer ton reſpect, examinons ſi la liaiſon de l'ancienne

alliance avec la nouvelle, de la Religion des Hébreux avec celle des disciples de Jésus-Christ, est telle que le Chrétien le prétend; si elle donne au Christianisme le caractère de l'unité, le caractère de la perpétuité; après quoi nous finirons par l'examen de son excellence ou de sa sainteté: & si elle réunit ces trois caractères au premier, ô mon fils! que lui manquera-t-il pour être à tes ieux une Religion toute divine, & pour mériter de ta part le plus humble & le plus fidèle hommage?

Mais souffre, Valmont, que, me partageant entre toi & Emilie, je m'interrompe en sa faveur. Je lui dois une réponse, & je m'empresse à la lui faire. Nos deux époux t'écrivent, ainsi qu'à leur tendre amie, par le même courier que moi *.

* Leurs Lettres, comme plusieurs autres dont il a été fait mention, ne se sont point trouvées avec celles du Marquis.



NOTES.

PAGE 283.

(a) PROUVENT *assez leur nouveauté*. » Les Américains sont des peuples nouveaux : il me semble qu'on ne peut pas en douter, lorsqu'on fait attention à leur petit nombre, à leur ignorance, & au peu de progrès que les plus civilisés d'entre eux avoient faits dans les arts. Car quoique les premières relations de la découverte & des conquêtes de l'Amérique nous parlent du Mexique, du Pérou, de Saint-Domingue, &c. comme de pays très-peuplés ; qu'elles nous disent que les Espagnols ont eu à combatrre par-tout des armées très-nombreuses, il est aisé de voir que les faits sont fort exagérés : premièrement, par le peu de monumens qui restent de la prétendue grandeur de ces peuples : secondement, par la nature même de leur pays, qui, quoique peuplé d'Européens, plus industrieux sans doute que ne l'étoient les Naturels, est cependant encore sauvage, inculte, couvert de bois, & n'est d'ailleurs qu'un groupe de montagnes inaccessibles, inhabitables, qui ne laissent par conséquent que de petits espaces propres à être cultivés & habités : troisièmement, par la tra-

dition même de ces peuples ſur le tems qu'ils ſe ſont réunis en ſociété ; les Péruviens ne comptoient que douze Rois, dont le premier avoit commencé à les civiliſer (Voyez l'*Hiſtoire des Incas, par Garcilaſſo*, &c. *Paris*, 1744) ; ainſi, il n'y avoit pas 300 ans qu'ils avoient ceſſé d'être, comme les autres, entièrement ſauvages : quatrièmement, par le petit nombre d'hommes qui ont été employés à faire la conquête de ces vaſtes contrées ; quelque avantage que la poudre à canon pût leur donner, ils n'auroient jamais ſubjugué ces peuples, s'ils euſſent été nombreux : une preuve de ce que j'avance, c'eſt qu'on n'a jamais pu conquérir le pays des Nègres ni les aſſujettir, quoique les effets de la poudre fuſſent auſſi nouveaux & auſſi terribles pour eux que pour les Américains. La facilité avec laquelle on s'eſt emparé de l'Amérique, me paroît prouver qu'elle étoit très-peu peuplée, & par conſéquent nouvellement habitée «. *M. de Buffon, Hiſt. Nat. t. 5. Diſcours ſur les Variétés dans l'eſpèce humaine.*

IBID.

(b) *Les Annales de la Chine font remonter, parmi cette nation, l'invention des Sciences & des Arts à près de 3000 ans avant Jéſus-Chriſt.* Ces Annales placent l'époque de Fou-hi, relativement aux premières inventions des

Sciences & des Arts, entre l'an 2914 avant Jésus-Christ & l'an 2834, où commence, selon elles, le règne de Chin-nong.

En admettant même cette époque & les règnes de Fou-hi & de ses successeurs jusqu'à Yao, qui régna, si on en croit les Annales, l'an 2357 avant Jésus-Christ *, elle seroit encore postérieure de plusieurs siècles au déluge, soit qu'on s'arrête à la Chronologie du Pentateuque Samaritain, que bien des Savans croient être fondés à regarder comme le texte original, soit qu'on préfère la Version des Septante, qui, respectée de toute l'antiquité chrétienne, reçue & admise pendant tant de siècles, approuvée dans le cinquième Concile, est encore suivie dans le Martyrologe Romain. Quant aux différences qui se trouvent ici entre

* Selon l'opinion de M. Fréret, qui ne fait commencer les règnes d'Yao & de Chune, les deux Fondateurs & les deux Législateurs de la Monarchie Chinoise, que vers l'an 2147; » on doit regarder tout ce » qui précède le règne d'Yao, comme faisant partie » de l'histoire fabuleuse de la Chine, & assurer que » l'époque de ce Prince, qui tira les hommes de la » barbarie, suivant Confucius, est la véritable époque » du commencement des tems historiques «. Voyez la Dissertation sur l'antiquité & la certitude de la Chronologie Chinoise, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, 1 Décembre 1733.

les trois textes, en avouant qu'elles proviennent de quelques altérations, elles nous importent fort peu, comme nous aurons lieu de l'obſerver dans les notes ſuivantes (note *f*); on peut toutefois, ſi l'on veut, admettre le ſyſtême de conciliation du Père Tournemine. Dans ce ſyſtême, en interprétant, d'après les conjectures les plus ingénieuſes & des fondemens aſſez plauſibles, le vrai ſens du texte hébreu, le Père Tournemine ne fait que ſuppléer ce que l'Ecrivain ſacré paroît avoir ſous-entendu dans le chapitre XI de la Genèſe. Il ajoute, en conſéquence, cent ans à la vie de chacun des enfans de Sem, en ſuppoſant, avec quelque vraiſemblance, que ce nombre capital exprimé antérieurement, eſt celui que l'Ecrivain ſacré n'a pas jugé à propos de répéter, comme lorſque nous diſons : Henri IV eut Louis XIII en 1601, & ce dernier eut Louis XIV en 638, & Philippe de France en 640. Par-là ce ſavant Jéſuite, conciliant les différens textes, & montrant la cauſe de leurs variations dans ce qu'elles ont de plus embarraſſant pour l'époque qui ſuit le déluge, ne change rien au texte hébreu, & ne fait, comme nous venons de le dire, que ſuppléer ce qui paroît avoir été omis à deſſein. Il faut voir, pour le détail & pour les raiſons ſur leſquelles il s'appuie, ſes

Dissertations chronologiques, à la fin de son édition des *notes* de Menochius *sur l'Ecriture sainte*, ou *la Méthode pour étudier l'Histoire*, de l'Abbé Langlet Dufresnoy, *in*-12. tom. I, seconde part. chap. 4, art. 2.

Mais à s'en tenir même à la lettre du texte hébreu, qui me paroît néanmoins devoir céder par bien des endroits au texte Samaritain, & qui demande beaucoup plus de discussions que ce dernier pour trancher toutes les difficultés réelles ou apparentes qu'offre l'histoire des anciens peuples, il seroit aisé de prouver que celle de la Chine, réduite à sa juste valeur, s'accorde très-bien avec la Chronologie que le premier de ces textes nous présente.

Quoi qu'il en soit, discutons sans partialité les raisons qu'ont apportées les Missionnaires eux-mêmes pour défendre la haute antiquité des Chinois; & voyons s'ils n'ont pas été un peu trop prévenus en faveur d'une nation, qu'ils ont si bien servie, qui leur a couté tant de travaux en tout genre, & qui, à son tour, les a honorés à si juste titre.

Premièrement, » à parler en général, (dit le Père Duhalde, en empruntant les preuves qu'ils ont employées *,) les Historiens

* Consultez l'avertissement qui est à la tête des Fastes de la Monarchie Chinoise, vers le milieu du t. I, de la Description de l'Empire de la Chine.

» Chinois paroissent sincères, & ne cherchent
» que la vérité. On ne voit pas qu'ils soient
» persuadés que la gloire d'une nation consiste
» dans son ancienneté «.

Eh, pourquoi donc y en a-t-il parmi eux qui ont fait remonter leur histoire jusqu'à des millions d'années ? pourquoi ont-ils leurs tems fabuleux, qu'à la vérité une partie des Lettrés désavoue, mais qui marquent à certains égards l'esprit du reste de la nation ? pourquoi sont-ils si fort en contradiction entre eux sur l'époque certaine des tems historiques & sur les règnes qu'ils doivent admettre ou rejeter ? pourquoi cette espèce d'émulation à enchérir les uns sur les autres, comme le fait voir M. Fréret *, qui, en donnant une notice de leurs Historiens, montre *leurs variations continuelles au sujet de la Chronologie des tems antérieurs aux Han ?*

Secondement, » leur histoire, dit encore le
» même Père, est fort suivie & fort circonstan-
» ciée «.

Mais qu'on lise le premier volume des Annales de la Chine, traduites du Tong-kien-kang-mou, & publiées assez récemment ; & l'on verra, dans l'espace de près de deux mille ans que ce volume renferme, en quoi consistent

* Voyez la Dissertation que nous avons déjà citée sur l'antiquité & la certitude, &c.

ce détail & ces circonſtances, qui, pour le dire en paſſant, ne confirment pas, à beaucoup près, la haute idée que nous nous étions formée de la douceur & de la ſageſſe du Gouvernement Chinois. On remarquera ce que dit M. de Guignes dans la belle & ſavante Préface de ſon édition du Chou-king *, » qu'en jetant un coup-d'œil ſur les règnes des premiers Empereurs de la Chine pendant les douze premiers ſiècles, on eſt ſurpris de n'y trouver que de l'incertitude ; que l'hiſtoire de ces règnes n'eſt qu'une ſimple table chronologique, preſque entièrement deſtituée de détails «.

Troiſièmement, » ſuivant la Chronologie des » Chinois, la vie des premiers Empereurs de la » Chine eſt très-conforme pour la durée à celle » que l'Ecriture ſainte donne aux hommes de » ce tems-là «.

Qu'eſt-ce que cela prouve, ſinon la tradition de la longue vie des premiers hommes répandue preſque univerſellement parmi les autres nations ? Il y a parmi les Chinois bien d'autres veſtiges de tradition conformes à nos livres. Tels ſont les traits ſinguliers de reſſemblance qu'on trouve, dans quelques-uns de nos hiſtoriens, entre Fou-hi & Noé ; telle eſt l'inondation

* Chez Tilliard, rue de la Harpe, Préface, p. 33, 35, &c.

du tems de Yao, dont les circonſtances, jointes au tems & aux moyens qu'on employa pour y remédier, renferment des choſes qu'il ne nous paroît pas aiſé de concilier, s'il n'eſt pas ici queſtion des reſtes du déluge; telles ſont tant d'autres traditions dont parle le Père Ko dans ſes *Mémoires*, art. 4, de l'antiquité des Chinois.

Quatrièmement, » toutes les parties de l'an-» cienne hiſtoire ont été écrites par des auteurs » contemporains des Empereurs dont ils ont » laiſſé la Vie «.

Et comment prouve-t-on cette aſſertion? c'eſt ſur les King, ou livres ſacrés des Chinois, comme ils les appellent, que ſont appuyées les hiſtoires les plus authentiques de la Chine; mais en ſuivant les règles de la ſaine critique, qu'eſt-ce qui conſtate l'authenticité de ces livres par rapport au tems où ils ont été écrits? quels témoignages intermédiaires ſuivis & conſtans, quelles lignes traditionnelles fermes & ſûres, nous conduiſent d'une manière préciſe & déterminée juſqu'à leur origine? Celui des King qui fournit le plus à l'hiſtoire des Chinois, celui qui en eſt, ſelon l'expreſſion de M. de Guignes, la ſource la plus pure & la moins équivoque, eſt le Chou-king, ſi ſtérile d'ailleurs en détails. Or voyez ce qu'en dit M. de Guignes lui-même, pag. 7 & ſuivantes de ſa Préface. Ecoutons parler le Père Ko, ce Miſſionnaire

Chinois élevé parmi nous, ou du moins celui qui a écrit sous son nom, & qui est si fort en état de discuter, au milieu des Lettrés Chinois, au sein de sa patrie, tout ce qui en concerne l'histoire.

Il n'y a pas de Lettré à la Chine, nous dit-il (*Mémoires*, &c. t. I, pag. 240), qui ne sache qu'il y auroit de la démence à ne pas voir que notre Chronologie ne remonte d'une manière, *je ne dis pas certaine & indubitable*, mais probable & satisfaisante, que jusqu'à l'an 841 avant J. C. *.... Comme nous ne demandons pas qu'on nous en croye sur notre parole, voici nos preuves :

1°. Le Chou-king marque la durée de quelques règnes; mais il ne la marque pas de plusieurs, & il y a un grand nombre d'Empereurs dont il ne dit absolument rien. 2°. Le Chou-king parle d'une éclipse sous le règne de Tchong-kang : mais il ne dit point l'année, ni la grandeur ni le tems de cette éclipse; & les sept

---

* Les auteurs Anglois de l'*Histoire Universelle* font mention d'une nouvelle Histoire de la Chine, publiée en Italie, & écrite par un Mandarin, qui, si ce qu'on leur en a dit est vrai (& ce que nous ne garantissons pas, n'ayant pu encore nous la procurer), a démontré que, dans tout cet Empire, il n'y a aucun Mémoire authentique de ce qui s'est passé deux ou trois siècles avant Jésus-Christ. Voyez *l'Edit. in-4°. de la Trad. t. 1, pag. 211, note.*

ſentimens de nos Chronologiſtes, qui la placent à tâtons, les uns à une année, les autres à l'autre, prouvent que ce point d'appui eſt plus inébranlable au delà des mers qu'ici. 3°. Le Chou-king ne donne ni la durée d'aucune dynaſtie, ni l'époque fixe d'aucun évènement, par où on pourroit remonter ou deſcendre aux autres par des *à-peu-près* & des probabilités. 4°. Aucun des King ne ſupplée au ſilence du Chou-king ſur tous ces objets. Nous défions qui que ce ſoit d'attaquer ces quatre aſſertions, ou en général ou en particulier «. Il faut lire la ſuite dans l'Auteur même, qui ne craint pas de dire dans un autre endroit (pag. 81) : » Ce ne fut que l'an cent quatre avant Jéſus-Chriſt, au commencement du ſecond ſiècle de la nouvelle dynaſtie, que la Cour crut pouvoir riſquer l'entrepriſe d'une Hiſtoire générale de la Monarchie, depuis ſa fondation juſqu'alors «.

Conſultez encore ce que dit le même Auteur (pag. 209 & ſuiv.) ſur le chapitre Yu-kong, qu'il appelle le nœud gordien du Chou-king, eu égard aux difficultés qu'il renferme, quoi qu'en ait pu dire un de nos Miſſionnaires, qui a prétendu les tourner en preuves de l'ancienneté de ce livre. Si vous voulez d'ailleurs vous en former quelque idée pour la partie philoſophique des premiers tems, liſez enfin

le chapitre intitulé, Hong-fan, p. 164 de l'édition de M. de Guignes. Peut-être conviendrez-vous que nos Incrédules auroient de quoi exercer avec plus de fondement leur critique sur nos livres sacrés, s'ils ne faisoient que ressembler à ceux-là.

Cinquièmement, » Confucius, dont l'auto- » rité doit être d'un très-grand poids à cause » de sa probité & de son rare mérite, n'a » jamais révoqué en doute la haute antiquité » des principaux King & l'authenticité de la » Chronologie Chinoise «.

Nous conviendrons sans peine de la probité, du rare mérite, & des lumières de Confucius. Mais, en genre d'histoire, il est venu trop tard, si j'ôse le dire, pour pouvoir donner une autorité suffisante à des livres qui lui sont antérieurs de beaucoup *, & dont l'authenticité, prise dans leur origine, n'auroit pu être bien

* Voici ce qu'en dit l'Histoire générale de la Chine, t. II, p. 220. » Ce Sage reprit, cette trente-sixième » année du règne de King-ouang, le travail qu'il avoit » commencé pour mettre en ordre le Chi-king & le » Chu-king. Il remonta à l'Empereur Yao, en rassemblant tous les Mémoires qu'on avoit depuis ce » tems-là jusqu'à Mou-kong, Prince de Tsin ; il en » forma le livre qu'on appelle Chou-king «. Or quel fond peut-on faire sur ces Mémoires, & par conséquent sur le Chu-king ou Chou-king lui-même ?

constatée que par une suite de témoignages successifs, transmis d'une manière constante jusqu'à lui.

Qu'on me permette encore d'avancer, que Confucius ne paroît pas avoir eu une critique entièrement exempte de superstition, à en juger même par ce que rapportent les Annales, & en particulier par le trait du Kilin, t. 2, p. 121. » Ce Philosophe, dit M. Visdelou *, a adopté l'une & l'autre fable (celle de la Tortue & celle du Dragon, toutes deux également absurdes), & les a confirmées ouvertement de son suffrage.... Non seulement il approuve les sorts, mais encore il enseigne en termes formels, dans le livre canonique des changemens (c'est à dire son Commentaire sur l'Y-king), l'art de les déduire; & certainement cet art, attaché à ce livre, ne se déduit que de ce que Confucius y en a dit «.

J'ajouterai qu'en parcourant différens traits de sa vie, depuis la page 190 du tome II des Annales de la Chine, jusqu'à sa mort, page 223, on n'y trouvera pas non plus ce caractère de consistance, si je puis parler ainsi, qui eût dû faire honneur à sa philosophie.

---

* Voyez la Notice de l'Y-king à la suite du Chou-king, édition de M. de Guignes, p. 409 & 410.

Sixièmement, » A la Chine le ſoin d'écrire
» l'hiſtoire n'eſt point abandonné aux parti-
» culiers. Un Tribunal, érigé exprès ſous le
» titre de Haneline, & composé des Lettrés les
» plus habiles, préſide à la confection des
» Annales. C'eſt à lui que ſont remis les Mé-
» moires de ce qui arrive dans l'Empire. Ces
» Mémoires ſont jetés chaque jour par les hiſ-
» toriens publics dans un coffre ſcellé des ſceaux
» de l'Empire, & auquel on a pratiqué une
» ouverture. Ce coffre ne s'ouvre qu'à l'éta-
» bliſſement d'une nouvelle Famille impériale,
» & c'eſt alors que les Mémoires ſont confron-
» tés & diſcutés, &c. «.

Mais depuis quand cette précaution s'ob-ſerve-t-elle ? quand le Tribunal de l'Hiſtoire a-t-il été érigé ? Car tout ceci, dit M. Fréret *, ne peut convenir au corps entier des Annales. Elles ſont compoſées de deux parties, dont la certitude & l'authenticité ſont très-différentes. Celle de ces deux parties qui commence à l'an 206 avant Jéſus-Chriſt (commencement de la dynaſtie des Han), eſt écrite ſur les Mémoires contemporains, & n'a été publiée qu'après un examen authentique.... La partie des Annales qui comprend l'hiſtoire des tems antérieurs aux Han, eſt d'une eſpèce

* Diſſertation ſur l'antiquité & la certitude de la Chronologie Chinoiſe.

très-différente : c'est une histoire restituée après coup, &c. «.

Croit-on d'ailleurs que cette manière de dépôt & ce Tribunal soient exempts de tout inconvénient ? à la faveur de tous ces Mémoires tenus secrets pendant si long-tems, est-on à l'abri de toute surprise ? la discussion qui se fait sous nos ieux d'ouvrages qui sont publiés à une très-petite distance des évènemens, n'emporte-t-elle pas un plus haut degré de certitude ? & le sceau de l'opinion publique ne vaut-il pas b en tous les sceaux de l'Empire apposés à des écrits clandestins ?

» La dernière preuve en faveur des Antiquités » Chinoises, & celle dont on fait le plus de » bruit à l'égard des autres peuples, ce sont » les observations astronomiques «.

Nous ne répèterons pas ce qui a été dit sur la facilité de calculer les éclipses jusqu'à la création du monde, de supputer des cycles, de citer quelque période astronomique multipliée par elle-même, d'ajuster à des évènemens, vrais ou controuvés, des observations & des tables à la manière de chaque peuple & dans toutes les hypothèses possibles. Nous nous contenterons de renvoyer, par rapport aux Chinois, aux remarques du Père Ko que nous avons citées plus haut, relativement à la fameuse

éclipſe du règne de Tchong-kang, tant vantée par le P. Gaubil, & à ce qu'a dit M. de Guignes, qui, ne laiſſant rien à déſirer ſur l'article en queſtion *, montre clairement, 1°. l'incertitude des obſervations aſtronomiques des Chinois pour les premiers tems : 2°. le peu d'ancienneté de celles des tems poſtérieurs, relativement à la haute antiquité qu'on veut donner à ce peuple, & leur petit nombre ſous l'une & l'autre époque : 3°. la très-grande probabilité, que depuis l'an 722 avant Jéſus-Chriſt, les éclipſes ſuivies & certaines marquées en grand nombre par Confucius, & qui, par une ſingularité remarquable, concourent avec l'Ere de Nabonaſſar, de laquelle les Aſtronomes Grecs partoient pour le calcul de leurs obſervations ; ont été empruntées des autres nations : 4°. l'apparence aſſez forte, que même pour ce qui concerne leur aſtronomie & leurs anciens aſtronomes, les Chinois ont copié & inſéré dans leur hiſtoire ce que l'on a dit des aſtronomes Chaldéens & Egyptiens ; ce qui ſe confirme par le rapport de l'époque des obſervations Chaldéennes indiquées par Calliſthène, avec celles des Chinois.

On a cru pendant long-tems que les Chinois

---

* Voyez la Préface du Chou-king, p. 29 & ſuiv.

étoient

étoient un peuple isolé, qui ne devoit qu'à lui-même toutes ses connoissances. Les restes d'une ancienne synagogue, qu'on a découverte dans la Capitale d'une des Provinces de la Chine, & l'entrée des Juifs dans ce Royaume sous la dynastie des Han *, les plagiats en genre d'Astronomie apperçus par nos Savans & entre-vus même par des Lettrés Chinois, avoient déjà contribué en grande partie à affoiblir cette opinion. M. de Guignes l'a détruite entièrement par le Mémoire qui a été lu le 18 Avril 1777 dans la séance publique de l'Académie des Inscriptions, & qui n'est que l'abrégé de deux autres Mémoires très-étendus que l'Auteur a communiqués à l'Académie. Il y donne depuis l'an 65 de Jésus-Christ, l'histoire de la Religion Indienne dans la Chine; & il y montre combien, depuis cette époque & même long-tems auparavant, les liaisons de la Chine avec l'Inde & avec les autres peuples d'occident, ont dû servir au progrès des Sciences & des Arts chez cette nation. Il n'avance rien qui ne soit appuyé du témoignage même des Historiens Chinois.

D'après l'étude la plus approfondie de ces mêmes Auteurs, M. de Guignes a achevé de

* Voyez les Lettres édifiantes, Recueils septième & trente & unième de l'ancienne édition.

nous convaincre du peu d'authenticité de la Chronologie Chinoise, par le nouveau Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inscriptions, au commencement de l'année 1779.

Il y prouve, 1°. que le célèbre passage de Meng-tzé, *Cœli altitudo est sublimissima*, &c. dont M. Fréret s'est servi pour appuyer, à quelques égards, la Chronologie & les Antiquités Chinoises, n'est point tel qu'il l'a cité; que ce Savant a été induit en erreur par les traductions que le Père Noël & le Père Couplet ont données de l'ouvrage de Meng-tzé, où ils ont inséré dans le texte même ce qui n'étoit qu'un commentaire d'écrivains modernes; en sorte qu'en rétablissant le vrai texte dans toute son intégrité, il ne prouve plus rien de ce qu'on lui fait prouver *.

* Voici la traduction du passage de Meng-tzé, telle que la donne M. Fréret dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XV, in-4°. & t. XXIX de l'édition in-12. *pag.* 347. Nous mettrons en lettres italiques les mots, qui, selon la remarque qu'en a faite M. de Guignes, en remontant aux sources mêmes, ne se trouvent point dans le texte, mais seulement dans les commentateurs modernes.

» La distance qui nous sépare des astres est presque infinie, l'étendue du ciel dans lequel ils font » leur cours est immense; cependant si nous examinons attentivement les mouvemens célestes, & que

2°. M. de Guignes fait voir que les plus anciens historiens & les livres les plus authentiques des Chinois, ne renferment rien d'où l'on puisse conclure avec fondement une si haute antiquité ; qui n'est appuyée en effet que sur les systêmes & les inventions d'auteurs plus récens, dont il donne la liste la plus exacte & la plus étendue.

3°. Il prouve que les Chinois ont été en relation avec les anciens peuples, de qui ils ont tiré la plupart des connoissances dont on leur fait honneur.

Il prouve, 4°. que dans les tems où on leur suppose de si belles loix & un si grand Empire, ils étoient bornés à un petit nombre de Provinces, & environnés de peuples sauvages & barbares, qui les pressoient de toute part, & au milieu desquels il étoit impossible

» nous recherchions avec soin les différens lieux où se
» sont trouvés les astres ; alors, quoiqu'il se soit
» écoulé plusieurs milliers d'années *depuis le solstice
» d'hiver dans lequel on établit un Calendrier, & qui
» se trouve joint avec la syzygie de la lune à minuit
» d'un jour Kia-tzé*, il sera facile de déterminer quand
» cela est arrivé «.

• Nous avons ici un bel exemple des calculs faits après coup, & adoptés dans la suite avec tant de confiance par les Ecrivains, même les plus savans & les plus éclairés.

qu'ils eussent acquis le haut degré de civilisation qu'on veut bien leur prêter.

5°. Il démontre enfin que jusque vers l'an 800 avant Jésus-Christ, leur histoire n'a absolument rien de certain, & qu'à cette époque ils ne pouvoient être fort anciens *.

Terminons, par deux réflexions, cette note que nous avons crue nécessaire. La première, que, quand il seroit vrai que quelques-unes des observations astronomiques dont on a prétendu se prévaloir, pour exalter l'antiquité de certains peuples & pour affoiblir l'autorité du texte sacré, seroient mieux fondées qu'elles ne le sont en effet (je ne parle pas de celles, qui, ramassées çà & là sans examen & sans critique, ne portent que sur de vaines conjectures & sur des suppositions); il s'en faudroit de beaucoup qu'elles ne prou-

* On a donné dans le Journal des Savans (Juin 1779), le précis d'un autre Mémoire qui a été inséré depuis dans le quarante-deuxième volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, dans lequel M. de Guignes examine quelle a été l'étendue de l'Empire de la Chine depuis sa fondation jusqu'à l'an 249 avant Jésus-Christ, & en quoi consistoit la nation Chinoise dans cet intervalle. Il a paru encore un précis en Juillet, relatif au Mémoire dont nous avons parlé ci-dessus (p. 338, au haut de la p.) dans lequel M. de Guignes examine les fondemens de l'ancienne Histoire Chinoise.

vassent, pour la haute antiquité de ces peuples, tout ce qu'on veut leur faire prouver. La longue vie des premiers hommes, tels que l'Ecriture nous les présente, leur état & leur genre d'occupations, ont dû les rendre presque universellement astronomes. Les Patriarches, Pasteurs, Agriculteurs, ont dû multiplier les observations & les transmettre à leurs enfans, qui y joignoient les leurs & les laissoient également à ceux qui venoient après eux *. De là a dû se former un dépôt de

* M. Bailly, dans son Histoire de l'Astronomie ancienne, éclaircissemens liv. 1, §. 1, cite en effet un passage de Josephe, liv. I, chap. 2, où il parle ainsi des enfans de Seth : » On doit à leur esprit & » à leur travail la science de l'Astrologie (les anciens, dit M. Bailly, confondoient sous ce nom » l'Astrologie judiciaire & la saine Astrologie); & » parce qu'ils avoient appris d'Adam, que le monde » périroit par l'eau & par le feu, la crainte qu'ils » eurent que cette science ne se perdît auparavant » que les hommes en fussent instruits, les porta » à bâtir deux colonnes, l'une de brique, l'autre » de pierre, sur lesquelles ils gravèrent les con» noissances qu'ils avoient acquises, afin que, s'il » arrivoit qu'un déluge ruinât la colonne de bri» que, celle de pierre demeurât pour conserver à la » postérité la mémoire de ce qu'ils y avoient écrit. » Leur prévoyance réussit, & on assure que cette » colonne de pierre se voit encore aujourd'hui dans » la Syrie «.

connoiſſances, de remarques, & d'époques aſtronomiques, plus ou moins conſervé, plus ou moins altéré parmi les nations qui ont tiré d'eux leur origine, ſans que celles-ci aient eu beſoin de grands efforts pour laiſſer en ce genre, aux générations futures, des traditions inſérées par la ſuite, & après coup, dans des hiſtoires

Quelque jugement que l'on porte de ce paſſage de Joſephe, il ſera toujours vrai de dire, comme nous le faiſons ci-deſſus, 1°. que la longue vie des Patriarches, ſur-tout avant le déluge, & leur genre d'occupations, les mettoient beaucoup plus à portée, qu'on ne l'a été dans les âges ſuivans, d'obſerver, par exemple, la conſtance du mouvement & du retour des comètes, dont Apollonius Myndien avoit pris l'opinion dans la Chaldée, la période aſtronomique de 600 ans, dont toutefois l'origine s'explique très-bien ſans cela *, le cycle lunaire de 19 ans, ſi comme le penſe M. Bailly, il eſt bien antérieur à Méton; & 2°. qu'il eſt aſſez naturel de penſer, que c'eſt à eux que les deſcendans de Noé ont dû les connoiſſances qu'ils ont répandues parmi les premiers peuples, & qui datent de la plus haute antiquité. Voyez ſur cela les ſavantes & ſages réflexions de M. Bailly, dans l'ouvrage que nous venons de citer, liv. 3, §. 3 & ſuiv. & les éclairciſſemens ſur le liv. 2, §. 4 & ſuiv. M. Bailly y rapporte cet autre paſſage de l'Hiſtorien Juif. Dieu,

* Voyez un Mémoire de M. le Gentil, Acad. des Sciences, ann. 1756.

fabriquées long-tems après les premiers évènemens.

On rapporte que M. de Cassini, voyageant dans une de nos provinces & se trouvant dans un village, demanda aux paysans s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui eût une certaine connoissance des astres. Ils lui indiquèrent un villageois, qui depuis long-tems gardoit les troupeaux, & que M. de Cassini trouva si instruit de l'état du ciel, sans rien savoir des différens noms que nous donnons aux planètes, qu'il l'emmena avec lui, & n'eut pas de peine à en faire, selon notre méthode, un Savant. Sans prétendre garantir ce fait, qu'on suppose très-ancien, il y a d'ailleurs à Paris beaucoup de Gens de Lettres distingués, qui ont connu M. Duval, mort en 1776, Garde du cabinet impérial des médailles, & auparavant Bibliothécaire du Prince François de Lorraine, d'abord à Florence, & ensuite à Vienne, lorsqu'il

dit Josephe, en parlant des Patriarches qui ont précédé le déluge & qui ont vécu près de mille ans, » Dieu leur prolongeoit la vie, tant à cause de leur » vertu, que pour leur donner les moyens de per- » fectionner les sciences de la Géométrie & de l'As- » tronomie qu'ils avoient trouvées ; ce qu'ils n'au- » roient pu faire, s'ils avoient vécu moins de 600 » ans, parce que ce n'est qu'après la révolution de » six siècles que s'accomplit la grande année «.

fut devenu Empereur. Ce Prince, dans sa jeunesse, étant à la chasse, rencontra le jeune Duval gardant un troupeau, & en même tems occupé d'un livre d'Astronomie qu'il entendoit fort bien, & muni d'un long tube qu'il s'étoit fabriqué pour observer les astres. Touché des efforts du jeune pâtre, il se chargea de son éducation, & depuis il l'a toujours eu à son service. Qu'on juge par-là & par les exemples que nous offrent tous les jours les gens de la campagne, de ce qu'a dû produire, dans les Patriarches avant le déluge, ainsi que dans les descendans de Noé & de ses enfans, une vie de plusieurs siècles, sous un plus beau ciel que le nôtre, & en leur supposant assez de lumières, sans doute, pour fixer leurs observations, les lier entre elles, & en former ce qu'on peut appeler une science.

Une seconde réflexion est qu'il n'y a rien dans la nature qu'on n'ait mis à contribution pour contredire le témoignage de Moïse. Les astres & les saisons, le sein des mers, la surface & les entrailles de la terre, l'histoire du genre humain, tout a fourni matière aux objections de l'Incrédule. Elles se reproduisent de jour en jour sous mille formes différentes, & s'évanouissent tour à tour, sans laisser aucune trace constante, aucun monument durable de

leur ſolidité. Il ſemble qu'en livrant le monde à la diſpute des hommes, Dieu leur ait dit comme aux vagues de la mer qui devoient ſe briſer contre le rivage : » Elevez-vous ſi haut » qu'il vous plaira, agitez-vous, tourmentez- » vous dans tous les ſens : les flots tumultueux » de vos opinions ſouvent contraires, vos diſ- » cuſſions profondes, vos ſavantes recherches » viendront ſe briſer contre les tems que j'ai » marqués, contre les faits que j'ai dictés ; & » ma parole ſainte reſtera ſeule immuable «.

PAGE 284.

(c) *Aux Indes enfin, &c.* Ce n'eſt plus en effet des Chinois ſeulement que l'on vante ſi fort la haute antiquité ; c'eſt aux Indes ſur-tout que quelques-uns de nos Philoſophes ont prétendu trouver la nation la plus anciennement policée. Les Brahmines, dit-on, qui entretiennent dans le peuple la plus ſtupide Idolâtrie, ont cependant entre leurs mains les plus anciens livres du monde, écrits par leurs premiers Sages, & dans leſquels on ne reconnoît qu'un ſeul Etre ſuprême.

Si toutefois nous demandons ſur quoi eſt fondée l'opinion qu'on s'eſt formée de ces livres, auxquels les Brahmines aſſignent pour époque la création, ou qu'ils placent du moins au com-

mencement du Caliougan, ce qui concourt avec le tems du déluge : on nous répondra que c'est sur une tradition immémoriale, constante, & uniforme dans l'ordre des Brahmines eux-mêmes. Mais, comme l'a dit un de leurs plus zélés partisans, » de quelque poids que puisse » être une pareille tradition (& quel si grand poids peut-elle avoir, quand elle est dénuée de toute autre preuve ?), » il est très-permis de » révoquer en doute cette antiquité, jusqu'à ce » qu'on nous prouve incontestablement la date » des Shaster, & qu'on nous fasse voir dans » les *Bedas* même, l'histoire religieuse mar- » chant parallèlement avec l'histoire politique » & civile «.

En attendant qu'on ait rempli cette tâche, & qu'on nous ait donné, sur les Indiens & sur leurs livres, des notions plus exactes qu'on ne nous en a donné jusqu'ici, puisque, de l'aveu des hommes les plus éclairés dans cette partie, nous avons besoin de réformer presque toutes les idées qu'on nous avoit fait naître à cet égard ; on peut consulter dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. 38, *in*-4°. p. 312, les *Réflexions* de M. de Guignes sur le *Bagavadam*, un des dix-huit *Pouranam* ou livres sacrés des Indiens. On y verra quelle est à peu près l'époque de cet ouvrage, qui doit

être, ou peu s'en faut, de même date que les Vèdes : combien elle diffère de l'opinion que l'on en avoit conçue : combien ces livres sont modernes, en comparaison de l'antiquité qu'on vouloit bien leur prêter * : & combien d'ail-

* Voyez ce qu'en dit aussi M. le Baron de Sainte-Croix, qui nous a donné l'*Ezour-Vedam*, traduit du Samscretam par un Brahme ; *Observations préliminaires, p*, 132 *& suivantes*, tome 2, page 81, note, & ailleurs. Plus on acquiert de nouvelles lumières à cet égard, & plus on est forcé de rabattre du respect que l'on avoit cherché à nous inspirer pour cette prétendue antiquité si prodigieusement exaltée ; plus on apperçoit même dans le petit nombre d'ouvrages Indiens qui nous sont connus, des traces frappantes d'un Christianisme corrompu & étrangement défiguré, soit par les Manichéens, répandus après la mort de leur Maître dans les Indes, où ils s'étoient réfugiés, soit par les Brahmes eux-mêmes. Voyez *Observ. prélimin. pag.* 90 *& suiv.* L'Editeur, *page* 151, *& tome* 2, *page* 201, répond à quelques assertions de M. de Voltaire, l'un des premiers qui ait si fort préconisé parmi nous la haute antiquité des livres sacrés des Indiens. Il prouve aussi, page 215, que *leurs calculs sur l'antiquité du monde, ne sont que les rêves de leur imagination* ; & il cite sur leurs périodes une observation de M. le Gentil, bien propre à détruire toute la confiance qu'on auroit pu avoir, même dans leur période courante, qui est celle qu'ils appellent *Caliougam*. Cette observation est tirée des *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1772, 2 part. p. 191.

leurs, sans parler du soupçon bien fondé, que les Indiens ont eu connoissance des écrits de Moïse, ces Vèdes offrent des traits de conformité avec les grandes traditions consignées dans nos livres saints; traditions plus ou moins altérées, comme elles l'ont été parmi toutes les Nations, & noyées dans les fables les plus absurdes, dans les contes les plus puériles qu'on puisse imaginer. De ce qu'il y a de plus pur en apparence dans ces traditions, se forme, à ce qu'on a lieu de conjecturer, la doctrine secrète & symboliq e des Brahmes; & de ce qu'il y a de plus grossier, se forme celle qu'ils ont répandue & qu'ils maintiennent parmi le peuple: car la double doctrine reprochée avec tant de raison aux Philosophes, se retrouve en effet par-tout, excepté dans la véritable Religion.

M. de Guignes nous a donné des lumières plus précises encore, dans un Mémoire qui se trouve dans le quarantième volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, & qui a pour titre: *Recherches historiques sur l'établissement de la religion Indienne dans la Tartarie, le Thibet, & la Chine, & sur les livres fondamentaux de cette religion, qui ont été traduits de l'Indien en Chinois.*

Il répond tout à la fois, dans ce Mémoire, & à ceux qui ont prétendu que le berceau des

connoiſſances humaines devoit être placé dans l'Inde, & à ceux qui, attribuant la plus haute antiquité aux Tartares de Sibérie, ont voulu que les ſciences fuſſent nées dans la Tartarie.

Il fait voir aux premiers, par l'autorité des plus anciens hiſtoriens, que les Indiens étoient encore plongés dans l'ignorance la plus profonde & dans la barbarie, lorſque les Egyptiens, les Phéniciens, & les Chaldéens ſe diſtinguoient par leurs connoiſſances & leur habileté dans les arts. D'après le témoignage même des Indiens, celui qui le premier les a policés ſe nommoit Chekia-Mouni; & ceux qui font remonter ſa naiſſance à l'époque la plus reculée, la fixent à l'an 1122 avant l'ère chrétienne. Il paroît d'ailleurs, que ſa religion & ſes loix ne ſe répandirent dans l'Inde qu'avec beaucoup de lenteur; elles pénétrèrent encore plus tard au delà du Gange, ainſi que les ſciences. Toute l'Inde a donc été long-tems à ſe policer.

Une partie des connoiſſances que les Indiens ont acquiſes paroît avoir été empruntée des Grecs, qui depuis Alexandre, devenus maîtres de la Bactriane & enſuite des bords de l'Indus, s'étoient répandus de tous côtés dans l'Inde, & continuèrent depuis à fréquenter ces régions. Faute de connoître ces relations entre

les Grecs & les Indiens, on attribue à ceux-ci des connoiſſances, qui, dans l'origine, ne leur appartiennent pas. Ceux qui ont examiné les traités d'Aſtronomie compoſés par ces derniers, penſent qu'ils ſont faits d'après les principes d'Hipparque & de Ptolémée. Un Raja Indien, qui a fait traduire dans ces derniers tems les Tables de M. de la Hire, & qui les a publiées ſous ſon nom, pourra ainſi par la ſuite paſſer pour un grand aſtronome.

M. de Guignes prouve en ſecond lieu, contre le ſentiment de ceux qui ont pouſſé plus loin le paradoxe, & qui ont placé le berceau des ſciences dans la Tartarie, que ce pays a toujours été habité par des peuples nomades & barbares, qui pouvoient à peine ſe mettre à l'abri de la rigueur de leur climat, & qui vers l'ère chrétienne n'avoient nulle connoiſſance de l'écriture. Il n'exiſte aucun monument hiſtorique de ces peuples: & ſi quelques Tartares ont écrit dans des tems aſſez modernes, c'eſt qu'ils demeuroient ou en Perſe ou à la Chine. Comment des peuples, toujours ſi ignorans, & qui le ſont encore, ont-ils été autrefois ſi ſavans? l'Egypte, quoique dans l'état de barbarie où elle eſt aujourd'hui, nous offre partout des veſtiges de ſon ancienne ſplendeur. Pourquoi la Tartarie ne nous en offre-t-elle

aucun ? C'est des Indiens que les Tartares tiennent leurs foibles lumières, ainsi que leur religion. Vers l'an 162 avant Jésus-Christ, quelques nations Tartares, suivant les historiens Chinois, s'approchèrent de la Bactriane, & pénétrèrent ensuite dans les Indes; dès-lors elles connurent la religion Indienne & l'embrassèrent * Mais il est prouvé que ce ne fut

* M. de Guignes parle en peu de mots de cette religion. L'idolâtrie la plus absurde, les fables les plus révoltantes, forment celle que les Philosophes de l'Inde enseignent au peuple, & qui constitue la Religion vulgaire. Quant à celle des Philosophes ou des Brahmes, que l'on a tant vantée, & qui consiste à n'admettre qu'un seul Dieu, qui est l'ame du monde, répandue dans toute la nature, & se transformant en tout ce qui existe; elle n'est pas, à tout prendre, moins extravagante. Les livres dans lesquels est consignée cette doctrine, accompagnée elle-même de mille absurdités, sont interdits au peuple. Personne, s'il n'est de la race des Brahmes, ne peut lire les Vèdes.

Comme ces deux doctrines, l'une populaire & l'autre philosophique, ont passé à la Chine, on a traduit en Chinois tous les livres qui les concernent. » J'ai sous les yeux, continue M. de Guignes, celui qui est la base de la doctrine des Philosophes (le livre des Brahmes), livre que l'on regarde comme le fondement de cette religion. J'en donne, dans le second Mémoire, une notice étendue. La sagesse attribuée aux Indiens ne peut en tirer un grand avantage. On seroit tenté de croire qu'elle a pour compagnes, la folie & la fourberie «.

que vers l'an 572 de Jésus-Christ que la religion Indienne s'établit au centre de la Tartarie, & qu'on y construisit des temples. Les ruines de ces temples & celles de quelques forteresses qui ont été construites par les Chinois dans ce pays, sont sans doute les vestiges des monumens que l'on suppose avoir été élevés par une nation ancienne & savante; conjecture destituée de toute vraisemblance.

Presque toutes les nouvelles opinions sont ainsi fondées sur de pures conjectures : » moyen, dit M. de Guignes, dont on abuse depuis quelque tems avec trop de hardiesse pour établir une foule de paradoxes, parce qu'on ne consulte pas les véritables sources, & qu'on se livre trop à sa propre imagination «.

En effet, tout récemment encore, un auteur ingénieux, non moins recommandable, non moins cher à la Société par les qualités de son cœur que par celles de son esprit, mais un peu trop indulgent peut-être pour le goût dominant de son siècle, a voulu faire revivre un

---

Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome 40 Le Père Pons, écrivant des Indes Orientales au P. Duhalde, & versé d'ailleurs dans la langue des Indiens, présente, sur leur doctrine & sur leurs livres, des détails conformes à ceux de M. de Guignes. Voyez les Lettres édifiantes, tome 26 de l'ancienne édition.

ancien peuple détruit & oublié, qui paroît bien n'avoir jamais existé. Il entreprend de saisir le principe d'unité, qui a dû produire les rapports nombreux & frappans qu'on observe entre les nations dispersées sous différentes latitudes. Ce principe, selon lui, c'est l'existence d'un peuple primitif, qu'il place dans la Sibérie *, & qu'il

* Ce n'est plus seulement du plateau de Sibérie que M. Bailly le fait descendre. Il l'avoit placé dans ses *Lettres sur l'origine des Sciences*, au 49e. degré de latitude; dans celles sur l'*Atlantide de Platon* (espèce de roman philosophique, inventé, à ce qu'il semble, par le disciple de Socrate, pour flatter les Athéniens & leur faire goûter par cette amorce quelques vérités utiles), notre savant Académicien recule sa première habitation jusque vers le soixante-dix-neuvième degré, & le place dans le Spitzberg. Nous ne nous arrêterons pas à relever les contrariétés & les invraisemblances de ce nouveau systême, moins fondé encore que celui de M. Baer, & qui d'ailleurs, à quelques incorrections près échappées à l'auteur des *observations*, se trouve suffisamment réfuté dans le Journal des Savans (Février 1679). Tout ce que nous nous permettrons de dire, en rendant hommage à l'érudition de M. Bailly, à l'élégance de son style, & aux richesses de son imagination, c'est que nous aurions souhaité, qu'au lieu de mettre en pure perte tant d'esprit dans de pures fictions, il se fût borné, puisqu'il étoit question d'histoire, à consulter, sur l'origine des différens peuples, nos divines Ecritures, qu'il regarde avec raison comme le livre *qui renferme la tradition la mieux suivie & la mieux conser-*

ſuppoſe avoir été détruit par une grande révolution arrivée ſur notre globe. En conſidérant avec attention l'état de l'Aſtronomie à la Chine, dans l Inde, dans la Chaldée, il y trouve plutôt *les débris que les élémens d'une ſcience.* Il apperçoit des conformités bien remarquables entre les Chinois, les Chaldéens, les Indiens, & tous les anciens peuples, dans les traditions, dans les uſages, dans la philoſophie, dans la religion, dans les ſciences, & dans les inſtitutions qui y ſont relatives. Il retrouve généralement parmi eux l'uſage des libations, le tableau de l'innocence primitive du monde & de l'âge d'or, le ſouvenir du déluge, les alarmes qu'il a répandues ſur la terre, le culte des montagnes, la tradition des géans, l'uſage d'orienter les temples; la ſubdiviſion de l'année en douze mois ou lunes, la période des ſept jours, un même Légiſlateur pour les ſciences, les arts, & la religion, une grande uniformité dans la marche des idées, & enfin des *traces par-tout conſervées de l'ignorance qui ſuccède à la lumière.* Il aſſure que toutes ces conformités ne ſont pas le produit de la communication, qu'elles ne tiennent point eſſentiellement à la

---

vée, comme la ſource la plus pure de l'hiſtoire. (Page 111 des *Lettres ſur l'Atlantide de Platon*).

nature, qu'elles naissent d'une identité d'origine entre les anciens peuples, & sont les restes des institutions d'un peuple encore plus ancien.

A la réserve de ce dernier article, pris dans le sens de l'auteur, & dans les développemens qu'il en donne, nous tomberons aisément d'accord de ce que nous venons d'extraire de ses Lettres. Nous conviendrons avec lui des rapports de conformité qui se trouvent entre les anciens peuples. Comme lui nous appercevrons parmi eux de foibles clartés qui succèdent à un plus grand jour. Nous avouerons sans peine, que le genre humain a commencé par des lumières plus étendues & plus pures que celles qu'il n'a recouvrées par la suite qu'avec beaucoup d'efforts. Nous irons encore plus loin : nous dirons que l'âge d'or, que l'enfance du monde a été en effet un état de société très-policée entre les hommes, non pas à notre manière, si je puis parler ainsi, mais plutôt à la manière des Patriarches, de ces premiers pères de toutes les nations. Nous dirons que l'état sauvage est la dégradation, la corruption de l'état naturel; bien loin d'être le premier état de l'homme, comme on le suppose si gratuitement dans tant de beaux rèves qu'on imprime tous les jours

ſur l'état de nature *. En un mot, nous recevrons tout ce qui eſt fondé ſur des traditions conſtantes, ſur des faits non équivoques, tout ce qui part d'époques certaines. Mais quand il ne ſera plus queſtion que de vaines conjectures, nous ne les mettrons point à la place de ce que nous enſeigne l'Ecriture ſainte. Nous n'aurons point recours à un peuple primitif, lorſqu'une première famille, qui a exiſté avant & après le déluge, nous ſuffit pour rendre raiſon de cette *identité d'origine*, qu'on remarque entre les anciens peuples, &

* C'eſt une vérité que l'auteur de l'Antiquité dévoilée a apperçue. » On appelle communément Etat de nature, l'état errant & vagabond où l'homme vécut longtems : rien de plus commun parmi nous que de dire que les Sauvages ſont dans l'état de nature .. Cette façon de parler eſt fauſſe, ou du moins demande à être expliquée. L'état de nature animale eſt un état ſans réflexion, ſoumis au hazard & au caprice, qui rapproche l'homme de la brute. L'état de nature convenable à un homme eſt un état de raiſon & de réflexion, puiſqu'il eſt de l'eſſence de ſon ame de penſer & de réfléchir. C'eſt donc par cet état ſeul qu'il a pu commencer; l'homme n'eſt tombé dans la vie ſauvage, qui n'eſt qu'un état de nature animale, que lorſqu'il a ceſſé de raiſonner ſur les mœurs & ſur les uſages qu'il tenoit de ſes ancêtres, ou lorſqu'il a continué à les ſuivre ſans en connoître l'eſprit «. Liv. 6, chapitre 2.

de ces traces de lumière auxquelles *l'ignorance a ſuccédé.* Nous ferons même obſerver, qu'il eſt d'autant moins convenable de recourir à une nation primitive, à un peuple antérieur ſitué au nord de l'Aſie, que non ſeulement cette tradition univerſelle, qu'on a fait valoir avec tant de raiſon, ne nous en parle pas, mais que dans le fait elle en contredit l'exiſtence. Nous ne fonderons point une hypothèſe ingénieuſe, mais trop peu vraiſemblable, ſur une fiction de Platon; dans laquelle, en rapprochant quelques endroits du Timée & du Critias, il ſeroit aiſé de faire voir que ce Philoſophe, faute d'attention & de mémoire, s'eſt trahi lui-même. Pour tout dire enfin, nous expliquerons, ſans beaucoup de difficulté & d'après des fondemens ſolides, ce que, par des ſuppoſitions & des vraiſemblances éloignées, on explique avec tant de peine & ſi imparfaitement.

PAGE 286.

(d) *Les Egyptiens & leurs dynaſties confuſes.* Les efforts que les plus ſavans Critiques ont faits pour débrouiller le chaos de la Chronologie des Egyptiens, n'ont ſervi qu'à prouver l'impuiſſance où nous ſommes de rien établir de certain à cet égard.

Ceux qui ont le plus vanté la Chronique de

Manéthon, se sont accordés à mettre au rang des fables la partie où il fait entrer le règne des dieux, & se sont formé sur le reste des systêmes particuliers, d'après lesquels chacun a arrangé les dynasties & les règnes à son gré, selon le plan qui lui convenoit le mieux.

Ce qui a augmenté l'embarras des Chronologistes, c'est la liste donnée par Eratosthène de trente-huit Rois de Thèbes, qui ne sont pas compris dans les dynasties de Manéthon; c'est la différence qui se trouve, 1°. entre Jules Africain & Eusèbe, relativement aux noms des Rois de ces mêmes dynasties, à leur nombre, & à la durée de leur règne; 2°. entre Jules Africain, Eusèbe & le Syncelle; 3°. entre Hérodote, Diodore de Sicile, & Josèphe, qui, sur ces mêmes Rois, ne s'accordent ni entre eux, ni avec Manéthon & Eratosthène*.

Les Chronologistes modernes se partageant, ainsi que les anciens, en diverses opinions, se montrent, comme on l'a observé, beaucoup plus habiles à se réfuter les uns les autres, qu'à démontrer quelque chose de certain & de positif.

Au reste, soit qu'ils rejettent avec le P. Pétau

* Voyez les différentes Tables de tous ces écrivains dans l'*Histoire Universelle* des savans Anglois, Traduction *in*-4°. tome 1, page 414 & suivantes.

les dynaſties de Manéthon comme fabuleuſes ; ſoit qu'ils penſent qu'on doive ſeulement en retrancher les quinze ou ſeize premières, en les regardant d'ailleurs comme ſucceſſives ; ſoit qu'ils les conſidèrent avec le Chevalier Marsham comme collatérales ; ſans prendre décidément parti pour aucun d'entre eux, nous nous bornerons à dire, que nous aurions peut-être, comme bien d'autres, aſſez de peine à convenir que les Egyptiens ayent eu très-anciennement des Annales ou les ayent conſervées.

Les contes abſurdes & ſans nombre dont l'ancienne hiſtoire d'Egypte eſt ſemée, & qu'on peut voir en partie dans Hérodote (liv. 2.) ; les hiéroglyphes qui ont ſervi, dans l'origine, de matériaux à cette hiſtoire, & qui ont ſouffert tant d'explications, tant d'interprétations différentes ; les Mémoires formés d'après ces matériaux par des prêtres, qui, ſelon Diodore de Sicile (liv. 1.), les tenoient en dépôt dans les archives de leurs temples, & les avoient reçus de leurs prédéceſſeurs par une tradition immémoriale, ce qui leur ouvroit un vaſte champ pour vanter impunément leurs antiquités ; l'incendie de ces temples & des monumens ſacrés ſous Cambyſe, qui entreprit de les anéantir ; bien d'autres révolutions qu'ils ont éprouvées ; mille détails qu'il y auroit à faire ſur tous ces

points si intéressans, seroient bien capables d'inspirer une sorte de défiance, si l'on n'aimoit mieux se reposer à cet égard sur l'autorité de ceux qui ont assez de lumières pour percer la nuit des tems, & assez de constance & de droiture pour discuter à fond ces anciennes histoires, le tourment des têtes les mieux faites, & quelquefois l'écueil des savans. Quant à nous, qu'il nous suffise d'observer que l'on a employé, par rapport à nos livres, la critique la plus sévère, & qu'aux ieux de tout homme impartial & vraiment éclairé, ils en ont soutenu l'épreuve; tandis qu'à l'égard des histoires profanes, on paroît toujours également fondé à répéter les mêmes questions : sur quels témoignages portent ces histoires, lorsqu'on veut remonter à des auteurs contemporains ? quels monumens certains, & plus sûrs que des dates supposées, que des calculs souvent empruntés, souvent trompeurs, apporte-t-on en preuve de leur authenticité ? de quels points suffisamment établis, de quels faits part-on ? & quelle chaîne de tradition bien soutenue nous conduit jusqu'au tems où ces faits sont arrivés * ?

---

* A s'en tenir néanmoins à ce qu'on veut bien admettre comme recevable, &, si l'on veut même, comme suffisamment assuré dans les Histoires profanes des

PAGE 298.

(e) *Quelques changemens faits par les Copistes, &c.* On veut trouver dans le Penta-

---

anciens peuples, voici le témoignage non suspect que rend un de nos Critiques les plus éclairés à l'accord qui se trouve entre elles & la Chronologie sacrée, à l'égard de laquelle M. Fréret ne reconnoît toutefois, *pour la vraie Chronologie, que celle des Septante & celle des Samaritains :* » Je me suis attaché, dit ce Savant, à » éclaircir & à discuter l'ancienne Chronologie des na- » tions profanes; j'ai reconnu par cette étude, qu'en » séparant les traditions vraiment historiques, ancien- » nes, suivies & liées les unes aux autres, & attestées » ou même fondées sur des monumens reçus comme » authentiques, qu'en les séparant, dis-je, de toutes » celles qui sont manifestement fausses, fabuleuses, ou » même nouvelles, le commencement de toutes les » nations, même de celles dont on fait remonter le » plus haut l'origine, se trouvera toujours d'un tems, » où la vraie Chronologie de l'Ecriture montre que la » terre étoit peuplée depuis plusieurs siècles «. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome 18, in 4°. Suite du Traité touchant la certitude & l'antiquité de la Chronologie Chinoise.* Sur quoi il faut encore observer que M. Fréret s'attache dans ce Mémoire à défendre l'ancienneté des Chinois, ainsi que dans d'autres il défend celle des Indiens, d'après des monumens & des preuves, qui, à en juger par les notions plus précises qu'on a acquises depuis quelque tems sur ces objets, ne sont rien moins qu'incontestables, comme nous l'avons fait voir dans les notes précédentes.

teuque, dit l'Auteur du Journal de Trévoux; des anachronifmes; mais on oublie que Moïfe n'étoit pas moins le Prophète que le Légiflateur de fon peuple. On critique l'anticipation des noms qui ne furent donnés aux villes qu'après la mort de Moïfe; mais outre qu'elles peuvent être ainfi nommées par prédiction, comme Cyrus le fut par fon nom deux fiècles environ avant fa naiffance, feroit-il contre la pureté & l'intégrité du texte, que les révifeurs & les copiftes, pour le rendre plus intelligible, euffent remplacé, par des noms plus connus, les noms donnés anciennement aux villes dans le Pentateuque? On voudroit qu'une Religion, célefte dans fon origine, dans fon objet, & dans fa fin, ne fît point venir à l'appui de fes loix des récompenfes & des châtimens temporels; mais le génie du peuple, la nature du gouvernement théocratique, dont Moïfe étoit le miniftre, n'exigeoient-ils pas ces refforts pour contenir un peuple, dont les révoltes réitérees nous prouvent affez la groffièreté & l'inconftance? Ce que nous lifons de la vie de fes Patriarches nous apprend, que ce peuple n'a pu ignorer les promeffes de fa Religion pour l'autre vie, confignées dans le dépôt des faintes Ecritures; & fa conduite nous démontre, que cette croyance n'étoit pas un

frein pour la dureté de son caractère «. (Voyez les *Preuves de la Religion, par M. le François, tome 2, sect. 2, chap. 4*).

IBID.

(f) *Quelques variantes, qui, par le peu d'importance des objets*, &c. J'ai vu bien des Incrédules tirer avantage de ce qu'on leur avouoit que, sur des objets peu importans, quelques fautes avoient pu se glisser dans les différens textes, par la faute des copistes, par le grand nombre de mains par lesquelles ces livres ont passé, par la facilité des méprises en genre de calcul, puisqu'un point de plus ou de moins, sur une des lettres numérales, forme dans l'Hébreu une différence considérable. Mais ce triomphe est bien mal fondé; car enfin des passages peu essentiels pour le fond, ne concluent rien contre ceux qui sont de quelque importance pour les faits, ou qui intéressent le Dogme & la Morale; en voici la raison: c'est que ceux-ci sont soutenus d'une tradition constante, qu'ils sont appuyés sur des monumens certains, qu'ils sont sensibles pour tous, & ne donnent par-là aucun lieu aux inattentions & aux incorrections, qu'ils sont liés d'ailleurs aux autres parties de la Religion, & font un tout complet avec elle. Aussi voyons-nous que les altérations & les différences d'un texte à

l'autre ne tombent nulle part ſur de pareils objets.

PAGE 307.

(g) *Preſque toutes les nations ont eu l'idée de la création du monde*, &c.... Toutes ſans exception ont eu l'idée de ſon commencement. » C'eſt un fait, dit M. de Pouilly *, atteſté par la tradition de tous les peuples de la terre. Tranſportons-nous dans l'ancienne Egypte, dans la Chaldée, dans la Perſe, dans les Indes, à Siam, à la Chine, au Japon, chez les anciens peuples du Nord, enfin dans l'ancienne Grèce; toutes ces différentes nations nous diront d'une voix unanime : *La terre n'a pas toujours été, & il y a eu des premiers hommes, qui ont donné à leurs enfans une vie qu'ils n'avoient reçue que d'une main inviſible*. Si nous traverſons la mer du Sud, nous entendrons la même voix au Mexique, au Pérou, dans les îles. Cette tradition du commencement du monde, ſi ancienne & ſi étendue, raſſemble toutes les autres conditions qui peuvent la porter au plus haut degré

---

* Tout ceci eſt pris en ſubſtance des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, Nouveaux eſſais de critique ſur la fidélité de l'Hiſtoire, 22 Décembre 1724. Voyez à l'endroit même d'où l'on a extrait cette note, les citations de M. de Pouilly, relativement aux traditions des différens peuples.

de certitude. Le fait qu'elle conserve est d'une grandeur & d'une simplicité à se transmettre aux siècles les plus reculés.... Elle n'est combattue par aucune autre tradition.... Je dis plus ; il est des faits constans qui ont avec elle une liaison naturelle. Telle est la persuasion où sont tous les peuples, dans toutes les parties du monde, de l'existence de Dieu, comme première cause toute-puissante & intelligente..... Le fait que nous a transmis cette tradition universelle du commencement du monde, est même de nature à n'avoir pu être inventé. Tous les peuples n'eussent point douté de l'éternité du monde, si en effet le monde étoit éternel. Où eussent-ils puisé l'opinion de son commencement ? leur expérience, ni celle de leurs ancêtres, ne le leur auroit pas appris ; elle leur auroit au contraire montré un monde toujours subsistant. Ils eussent donc jugé que le monde avoit toujours subsisté «.

PAGE 308.

(h) *Elles ont toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, & ensuite d'un premier homme.* On forme, contre cette première origine de tout le genre humain, deux difficultés : l'une est la différence des Blancs & des Nègres, qui prouve, dit-on, que tous

les hommes ne ſortent pas d'un premier homme ; l'autre eſt le peu de communication qu'il y avoit entre les hommes de l'ancien continent & ceux du nouveau. M. de Buffon répond abondamment à ces deux objections ; à la première, par une deſcription exacte des différens peuples qu'on nous oppoſe. Il fait voir quelles ſont en eux les raiſons de la variété des couleurs, & conclut de cette manière : » Tout concourt donc à prouver que le genre humain n'eſt pas compoſé d'eſpèces eſſentiellement différentes entre elles : qu'au contraire, il n'y a eu originairement qu'une ſeule eſpèce d'hommes, qui, s'étant multipliée & répandue ſur toute la ſurface de la terre, a ſubi différens changemens par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, & auſſi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins reſſemblans ; que d'abord ces altérations n'étoient pas ſi marquées & ne produiſoient que des variétés individuelles ; qu'elles ſont enſuite devenues variétés de l'eſpèce, parce qu'elles ſont devenues plus générales, plus ſenſibles, & plus conſtantes par l'action continue de ces mêmes cauſes ; qu'elles ſe ſont perpétuées & qu'elles ſe perpétuent de génération en

génération, comme les difformités ou les maladies des pères & mères passent à leurs enfans; & qu'enfin, comme elles n'ont été produites originairement que par le concours de causes extérieures & accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées & rendues constantes que par le tems & l'action continuée de ces mêmes causes, il est très-probable qu'elles disparoîtroient aussi peu à peu avec le tems, ou même qu'elles deviendroient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, si ces mêmes causes ne subsistoient plus, ou si elles venoient à varier dans d'autres circonstances & par d'autres combinaisons «. Fin du *Discours sur les Variétés dans l'espèce humaine*.

Pour la seconde difficulté, voici ce que dit le même Auteur : » Quant à leur première origine, je ne doute pas, indépendamment même des raisons théologiques, qu'elle ne soit la même que la nôtre ; la ressemblance des Sauvages de l'Amérique septentrionale avec les Tartares orientaux, doit faire soupçonner qu'ils sortent anciennement de ces peuples : les nouvelles découvertes que les Russes ont faites, au delà de Kamtschatka, de plusieurs terres & de plusieurs îles qui s'étendent jusqu'à la partie de l'Ouest du continent de l'Amérique, ne laisseroient aucun doute sur la possibilité de la communication, si

ces découvertes étoient bien constatées, & que les terres fussent à peu près contiguës ; mais en supposant même qu'il y ait des intervalles de mer assez considérables, n'est-il pas très-possible que des hommes ayent traversé ces intervalles, & qu'ils soient allés d'eux-mêmes chercher ces nouvelles terres, ou qu'ils y ayent été jetés par la tempête ? Il y a peut-être un plus grand intervalle de mer entre les îles Marianes & le Japon, qu'entre aucune des terres qui sont au delà de Kamtschatka & celles de l'Amérique ; & cependant les îles Marianes se sont trouvées peuplées d'hommes qui ne peuvent venir que du Continent oriental. Je serois donc porté à croire que les premiers hommes qui sont venus en Amérique, ont abordé aux terres qui sont au Nord-Ouest de la Californie ; que le froid excessif de ce climat les obligea à gagner les parties les plus méridionales de leur nouvelle demeure ; qu'ils se fixèrent d'abord au Mexique & au Pérou, d'où ils se sont ensuite répandus dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale & méridionale : car le Mexique & le Pérou peuvent être regardés comme les terres les plus anciennes de ce Continent, & les plus anciennement peuplées, puisqu'elles sont les plus élevées, & les seules où l'on ait trouvé des hommes réunis en société «. *Même dis-*

cours, vers la fin. Voyez auſſi Robertſon, hiſt. de l'Amérique, t. 2, p. 179 & ſuiv.

PAGE 309.

(i) *Ici, comme ſur tout le reſte, les critiques les plus éclairés & les plus ſavans ſont pour lui.* » Moïſe, qui connoiſſoit ſi bien les titres Egyptiens, ne craint pas de faire remonter l'origine du genre humain au ſeul Adam; il en fixe le berceau, les âges, & les générations : tous partent de Babel, 800 ans avant lui : il ne s'embarraſſe pas comment ils ont paſſé les mers, pourquoi les uns ſont blancs, les autres noirs. Or l'hiſtoire confirme ſon récit. La plaine de Sennaar, au confluent du Tygre avec l'Euphrate, la beauté, la fertilité de ce pays plat, l'aſphalte & le bitume naturels au ſol, ſont atteſtés par Ammien-Marcellin, qui ſuivoit l'Empereur Julien, & par Pline & Ptolomée. La tour du ralliement, la confuſion, l'origine des languees, la diſperſion des hommes, tout cela eſt connu & devance les hiſtoires de la Chaldée; tous, ſelon les deſſeins de Dieu, vont peupler les climats éloignés. Chaque colonie, unie par ſon langage, s'arrête & ſe fixe : ailleurs on ne les entendroit pas. Tout part de l'Orient, & ſe répand au Midi, à l'Occident, & au Nord. Les trois premières colonies ſe mul-

tiplient en paix sur les côtes de l'Asie, en Egypte, & à la Chine. Tous conservent la première tradition, dont on reconnoît les traces dans les fables mêmes qui l'ont altérée. Les autres colonies, dispersées, & séparées de toute société avec les premières, tombèrent dans un abrutissement & une barbarie dont elles ne sont sorties que par leur commerce ouvert avec l'Orient, qui fut toujours le siège des sciences & des arts, d'où ils se sont toujours répandus dans le reste du monde, comme l'Histoire l'atteste. Tout concourt donc à certifier le récit de Moïse; la Géographie même est pour lui, tout y est placé dans ses vraies positions locales. Moïse est bien plus exact qu'Homère & Tite-Live; & 1500 ans avant Auguste, il ôse raconter l'enfance du monde & partager la terre entre les fils & petits-fils de Noé. Japhet va au Nord de l'Asie, dans les pays maritimes de l'Europe: Cham, au Midi & dans l'Afrique; c'est le Hamon des profanes: Sem reste en Asie, en deçà & au delà de l'Euphrate. Ce partage se trouve chez les Poëtes dans le fatras de leurs fables «.

» Moïse place tous les autres dans leurs cantons, y assigne les pères des peuples divers & les fondateurs des nations connues. Lui seul a pu avoir ce détail précieux, ou par révélation,

ou par une tradition fidèle : il eſt donc le ſeul à conſulter comme le flambeau de l'érudition hiſtorique. Les Auteurs profanes nous mettent ou nous laiſſent dans les ténèbres : l'Ecriture ſeule nous montre les lieux, les dates, les coutumes & les faits. Dans le récit de Moïſe, tout eſt lié & ſuivi ; dès la naiſſance du monde, Adam eſt créé pour Dieu ; il ſort de l'ordre, il eſt puni ; mais il lui reſte un culte & une eſpérance. La terre eſt noyée pour ſes crimes ; mais elle eſt bientôt repeuplée. Les cœurs ſe dépravent encore ; mais Dieu met à part un peuple, qui conſerve la pureté de ſon culte & de ſes oracles ; il lui donne une loi ; il lui confie les promeſſes du ſalut. Mettez à côté de cette hiſtoire les fables païennes, les hiſtoires Egyptiennes, Chinoiſes ; & jugez «. *Dictionnaire Anti-philoſophique.* Article *Moïſe.*

Je crois pouvoir ajouter à ce morceau celui de M. Pluche, qui prête un nouveau jour à des objets ſi intéreſſans. » Un autre moyen, dit-il, de ſentir la juſteſſe de ce récit (du Légiſlateur des Juifs), conſiſte en ce que la diverſité des langues s'accorde avec les dates de Moïſe : cette diverſité devance toutes nos hiſtoires connues ; & d'une autre part, ni les pyramides d'Egypte, ni les marbres d'Arondel, ni aucun monument qui porte un caractère de vérité, ne

remontent au deſſus. Ajoutons ici, que la réunion du genre humain dans la Chaldée avant la diſperſion des colonies, eſt un fait très-conforme à la marche qu'elles ont tenue : tout part de l'Orient, les hommes & les arts ; tout s'avance peu à peu vers l'Occident, vers le Midi, & vers le Nord. L'Hiſtoire montre des Rois & de grands établiſſemens au cœur & ſur les côtes de l'Aſie, lorſqu'on n'avoit encore aucune connoiſſance d'autres colonies plus reculées : celles-ci n'étoient pas encore, ou elles travailloient à ſe former. Si les peuplades Chinoiſe & Egyptienne ont eu de très-bonne heure plus de conformité que les autres avec les anciens habitans de Chaldée, par leur inclination ſédentaire, par leurs figures ſymboliques, par leurs connoiſſances en Aſtronomie, & par la pratique de quelques beaux arts ; c'eſt parce qu'elles ſe ſont tout d'abord établies dans des pays excellemment bons, où, n'étant traverſées ni par les bois, qui ailleurs couvroient tout, ni par les bêtes, qui troubloient tous les établiſſemens à l'aide des bois, elles ſe ſont promptement multipliées, & n'ont point perdu l'uſage des premières inventions. La haute antiquité de ces trois peuples & leur reſſemblance en tant de points, montre l'unité de leur origine & la ſingulière exactitude de l'Hiſtoire ſainte. L'état des autres peuplades

fut fort différent de l'état de celles qui s'arrêtèrent de bonne heure dans les riches campagnes de l'Euphrate, du Kian, & du Nil. Concevons ailleurs des familles vagabondes, qui ne connoissent ni les lieux ni les routes, & qui tombent à l'aventure dans un pays misérable où tout leur manque : point d'instrumens, pour exercer ce qu'elles pouvoient avoir retenu de bon ; point de consistance ni de repos, pour perfectionner ce que le besoin actuel pouvoit leur faire inventer : la modicité des moyens de subsister les mettoit souvent aux prises ; la jalousie les entre-détruisoit ; n'étant qu'une poignée de monde, un autre peloton les mettoit en fuite : cette vie errante & long-tems incertaine fit tout oublier. Ce n'est qu'en renouant le commerce avec l'Orient, que les choses ont changé. Les Goths & tout le Nord n'ont cessé d'être barbares, qu'en s'établissant dans la Gaule & en Italie : les Gaulois & les Francs doivent leur politesse aux Romains : ceux-ci avoient été prendre leurs loix & leur littérature à Athènes : la Grèce demeura brute jusqu'à l'arrivée de Cadmus, qui y porta les lettres Phéniciennes ; les Grecs, enchantés de ce secours, se livrèrent à la culture de leur langue, à la Poésie & au Chant ; ils ne prirent goût à la Politique, à l'Architecture, à la Navigation, à l'Astronomie, & à la Peinture,

qu'après avoir voyagé à Memphis, à Tyr, & à la Cour de Perſe ; ils perfectionnent tout, mais n'inventent rien. Il eſt donc auſſi manifeſte par l'Hiſtoire profane que par le récit de l'Ecriture, que l'Orient eſt la ſource commune des nations & des belles connoiſſances. Nous ne voyons un progrès contraire que dans des tems poſtérieurs, où la manie des conquêtes a commencé à reconduire des bandes d'Occidentaux en Aſie.

» J'ai vu des hommes plus que ſuſpects d'incrédulité, qui étoient ſingulièrement frappés ou embarraſſés de l'*exacte correſpondance qui ſe trouve d'âge en âge entre les différens récits de la Bible & l'état contemporain de la ſociété :* je les ai toujours trouvés inquiets ou ébranlés, à proportion de ce qu'ils avoient d'érudition & de droiture dans l'eſprit.... «.

» Le Géographique eſt aſſurément la partie de l'Ecriture la plus sèche, & où il y ait le moins de profit à faire pour les ſentimens & pour la conduite. On peut dire cependant que cet article y eſt d'un prix ineſtimable, puiſqu'il ſuffit pour conſtater la vérité des récits. Le Géographique met tout en ordre, & rend la vérité palpable. Prenons le Pentateuque ou la Genèſe ſeule ; voyons l'origine & les premiers progrès des nations. Dans le récit de Moïſe on

trouve, je l'avoue, des lieux & des peuples que l'éloignement des tems a obscurcis : mais de tout ce qu'il nomme, ce qui est encore reconnoissable dans des tems postérieurs, justifie sa narration par une étendue de connoissances, qui prouvent ou l'inspiration ou le secours d'une tradition fidèle. Vous ne trouverez nulle part, chez les profanes, une pareille exactitude; à tout propos on se voit dans la nécessité de leur reprocher les fables ou les méprises, &c. «. *Spectacle de la Nature, t. 7. La Préparation évangélique.*

PAGE. 310.

(k) *La matière, le monde, toutes les parties du monde ont donc aussi été créées.* Supposons la matière éternelle : & qu'on se rappelle ici ce qui a été dit dans la quatrième Lettre. Premièrement, rien n'a pu agir sur elle, si elle est éternelle par elle-même : chacune de ses particules ne peut rien recevoir ni rien communiquer, rien perdre ni rien acquérir, parce que tout en elle & dans toutes ses parties est dès-lors nécessaire par sa propre essence : rien ne pourroit donc être comme il est dans la nature. Secondement, si la matière est éternelle par elle-même, elle a dû être de toute éternité en mouvement ou en repos. Si elle a été en mouve-

ment, eſt-ce par elle-même ou par une première cauſe ? Par elle-même ? le mouvement lui ſeroit donc eſſentiel ; la communication du mouvement de chaque partie de matière impoſſible ; l'idée même du repos contradictoire. Par une première cauſe ? voilà donc au moins le mouvement créé en elle. Si elle a été éternellement en repos, on fera la même demande. Eſt-ce par elle-même ? le repos lui ſeroit néceſſaire ; & le mouvement, impoſſible. Par une autre cauſe ? vous la ſuppoſez donc indifférente, de ſa nature, au mouvement ou au repos ; & puiſqu'elle eſt ſortie du repos pour être mue, voilà donc encore une fois une cauſe créatrice du mouvement dans la matière. Mais ſi, en ſuppoſant que la matière eſt éternelle, vous ne prétendez pas qu'elle ſoit éternelle par elle-même ; on vous fera, avant tout, les mêmes queſtions que nous venons de faire ſur ſon mouvement & ſon repos, & de plus on vous demandera ce que c'eſt qu'une matière éternelle, qui exiſte par une autre cauſe qu'elle-même, qui ne trouve dans ſon propre fond ni ſon exiſtence ni ſa manière d'exiſter, & qui cependant n'eſt pas créée.

Qu'on y faſſe attention ; ceux qui ne veulent pas admettre une création dans le tems, ſeront toujours forcés, en remontant aux vrais principes, de l'admettre dans l'éternité ; ce qui

implique contradiction, puiſque c'eſt ſuppoſer dans l'éternité la production d'une choſe déjà produite.

Ce qui effraie l'imagination, c'eſt ce quelque choſe ſorti de rien : mais il faut obſerver que ce n'eſt pas avec rien ou par rien qu'il en ſera ſorti, dès que vous reconnoîtrez une première cauſe, une puiſſance infinie, qui renferme dans ſa fécondité le pouvoir de créer. Or, pour ſauver toutes les abſurdités qui ſuivent de l'éternité de la matière, il faut bien admettre cette première cauſe, diſtinguée de la matière, intelligente & libre, exiſtante par elle-même, & ayant par ſa nature le pouvoir infini de créer, & la liberté de créer ou de ne créer pas, de le faire dans un tems ou dans un autre, de la manière qu'il lui a plu de choiſir entre toutes les autres.

PAGE 311.

(1) *La raiſon toute ſeule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme.* » Permettons un moment à ceux qui ne veulent point voir l'action de Dieu dans la nature, ou qui n'y veulent que le mouvement une fois imprimé ; permettons-leur de former la terre de telle façon qu'ils jugeront à propos : donnons-leur une matière abondante, un mouvement circulaire, une durée toute

aussi grande qu'ils voudront : qu'ils choisissent, ou des loix de Descartes, ou de celles de Newton. Voilà la terre formée selon leur idée. Mais cette terre est nue ; je n'y vois ni verdure, ni habitans. Qu'on mette ici en œuvre toutes les loix & toutes les combinaisons des mouvemens ; cette terre ne sera jamais qu'un désert affreux. Si la moindre plante y monte, si le moindre ver y rampe, c'est à une intelligence, c'est à une volonté particulière qu'il en faut rapporter la structure & l'action. Le mouvement, qui ne peut construire les anneaux & les entrailles de ce vers, ni les organes de cette plante, pourra-t-il donc ordonner une terre & la rendre habitable ? pourra-t-il en proportionner les différentes couches aux besoins de ses habitans ; lui départir sa juste mesure d'air, d'eau & de feu ; la placer à un tel point de distance à l'égard du soleil, qu'elle ne soit, ni glacée par trop d'éloignement, ni brûlée par une proximité trop grande ? Si les plantes & les habitans de cette terre y sont introduits par des volontés spéciales, peut-on douter que la même Sagesse, qui a créé les plantes & les animaux, ne leur ait préparé, par une volonté aussi expresse, un terrein propre & une demeure conforme à leurs besoins ? Cette terre, si elle étoit

composée selon les idées des Philosophes, assembleroit autour d'un centre commun plusieurs couches de matière rangées l'une sur l'autre, selon leur pesanteur spécifique, c'est-à-dire, les plus pesantes par dessous & les plus légères par dessus. Mais elle seroit sans utilité, parce qu'elle seroit sans organes : point d'atmosphère, dont elle pût ressentir tour à tour la pesanteur & le ressort : point de diversité dans la couche extérieure, pour se proportionner à la diversité des graines : point de bassin, creusé pour être le réceptacle du sel & des eaux, si nécessaires à la fécondité de la surface : point de montagnes pour recueillir l'évaporation de la mer, & pour précipiter de haut les fleuves sur les plaines : point de corps d'arênes, préparés pour contenir long-tems les eaux des fontaines : point de corps de glaise, pour soutenir & arrêter les eaux dans les arênes : point d'eaux souterraines, pour voiturer de côté & d'autre le sel, le bitume, le sable, le limon, le vitriol, le mercure, & les soufres, dont la dispersion, le concours & la fermentation pourront former ensuite, ici des eaux minérales ou des bains chauds, là des pierres précieuses, ailleurs des pierres à bâtir, & peut-être des métaux. Comment se persuadera-t-on qu'une méchanique & des opérations, si supérieures à toutes nos con-

noiſſances, ſe pourroient exécuter dans les croûtes maſſives de notre ſoleil obſcurci ? Cette terre philoſophiquement conſtruite ne ſera donc propre à rien ; & l'appareil merveilleux des organes de notre globe démontre, non une croûte, une tache, ou un accident arrivé dans la nature, mais une création expreſſe & un arrangement plein de deſſeins & de précautions. Le Spectacle de la nature eſt donc ſur ce premier point parfaitement d'accord avec le récit de Moïſe «. *M. Pluche. L'uſage du Spectacle de la Nature*, à la fin du troiſième volume.

» Notre terre, dit-on, eſt peut-être une maſſe détachée d'un corps céleſte, ou le réſultat d'une de ces taches que les Aſtronomes obſervent ſur le diſque du ſoleil, leſquelles ont pu ſe détacher & former de nouvelles planètes.... Réfutons cette conjecture en paſſant, ne fût-ce que pour montrer le danger de prendre pour guide ſon imagination dans la carrière des vérités géométriques. Il a été démontré par Newton, qu'un corps détaché, par une force de projection, d'un autre corps qui l'attire ſuivant les règles de la gravitation connue, décrit dans ſon mouvement une de ces courbes qu'on nomme ſections coniques : ainſi, ce même corps doit néceſſairement, en vertu des loix de la peſanteur, re-

tomber, dans sa première révolution, sur la surface de l'autre. Si donc notre globe s'étoit détaché de quelque corps céleste, pour être lancé dans l'espace ; il seroit retombé sur ce même corps, & ne feroit point autour du soleil la révolution dont nous sommes les témoins & les admirateurs. Un boulet, parti de la surface de la terre, avec une force quelconque & sous tel angle que l'on voudra, sera obligé d'y retomber en vertu de sa gravitation. Mais si un canon étoit supposé élevé au dessus du globe, & que le boulet partît de cet endroit, il est certain qu'il tourneroit autour de la terre sans retomber, & qu'il passeroit, dans chaque révolution, par le point dont il étoit parti. Il en est de même par rapport à notre terre & au soleil : puisque les observations prouvent qu'elle décrit une ellipse autour de cet astre, il s'ensuit que, depuis que le monde a existé, elle a toujours été dans un point de son orbite actuelle, sans quoi aucune loi de la nature n'auroit pu l'y placer. Ceci sert à prouver en même tems que la nature d'un systême planétaire n'admet point d'arrangement successif, & que dès le commencement tout a dû être dans le même ordre que nos ieux voient actuellement dans l'univers * «.

* C'est aussi la remarque importante que fait M. Die-

» Une autre hypothèse..., mais qui n'a jamais pu partir d'une tête un peu remplie de connoissances astronomiques, c'est celle par laquelle on supposeroit qu'une planète principale, comme notre terre, pourroit être une comète déplacée. Je prie celui qui l'a inventée de me dire, qui est-ce qui auroit pu détourner cette comète d'une orbite dont les loix sont aussi fixes & aussi constantes que celles des orbites de toute autre planète? On voudroit sur-tout savoir ce que seroit devenu le corps qui l'auroit déplacée. Veut-on nous ramener à ces tems d'ignorance & de crédulité, où les comètes étoient regardées comme les chevaliers errans de l'espace, & où l'on croyoit leurs mouvemens affranchis de ces loix immuables, qui conservent l'ordre de l'Univers «? *Réflexions philosophiques sur le systême de la Nature, par M. Holland, première partie, chap. 6.*

PAGE 312.

(m) *Imagine, si tu le peux..., quelque chose... qui réponde mieux à toutes les difficultés, que le récit de Moïse.* Un article, entre tous les autres,

---

nis du Séjour, de l'Académie des Sciences, dans son Essai sur les comètes. » Tout lui paroît porter l'empreinte d'un arrangement primitif aussi ancien que l'univers «. Voyez les Sections huitième & neuvième.

qui me paroît toujours fort embarraſſant, & que je ne crois pas facile à réſoudre par une autre voie que celle que nous offre ce récit, c'eſt la formation des langues. M. Rouſſeau, dans ſon Diſcours ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, prouve aſſez bien, pour tout eſprit raiſonnable & dégagé de toute prévention, qu'il eſt impoſſible de concevoir comment d'eux-mêmes ils ont pu parvenir à s'en former une. Reſte à conclure, conformément à l'hiſtoire préſentée par Moïſe, qu'une langue primitive, modifiée & altérée de bien des manières par les évènemens qui ont ſuivi, leur a été donnée par Dieu même au tems de la création.

Je ſais que de nos jours des hommes éclairés ont propoſé des ſyſtêmes ingénieux ſur l'origine & la formation des langues; mais je ne crois pas que, malgré l'air de vraiſemblance qu'ils leur ont donné, ils ayent répondu ſuffiſamment aux objections qu'on eſt en droit de leur faire.

On a peine à convenir, par exemple, qu'il y ait un rapport naturel, & même néceſſaire, entre les mots dont on ſe ſert dans toutes les langues, & la plupart des objets qu'ils expriment; qu'il y en ait un ſur-tout entre les ſons, & les objets intellectuels, dont l'expreſſion forme,

à proprement parler, le langage, en le diſtinguant de ces cris confus, de ces ſons vagues & mal articulés, qui manifeſtent, dans les êtres mêmes qui n'ont que l'inſtinct pour guide, des ſenſations, des beſoins, des déſirs, ou qui imiteront, ſi vous le voulez, quoique d'une manière ſouvent arbitraire & très-imparfaite, le cri des animaux, le bruit du tonnerre, & en général tous les objets propres à être rendus par des ſons, comme les choſes figurées ſe rendent par des ſignes, des traits, & des couleurs.

On ne voit pas d'ailleurs comment, en ſuppoſant ce rapport ſi naturel & ſi néceſſaire entre les mots & les idées, il a pu ſe faire, quelle qu'ait été la différence des climats, des nations, & des ſiècles, que les mots ſouffriſſent des altérations ſi ſenſibles, qu'ils éprouvaſſent tant de changemens, qui ne proviennent que de la fantaiſie & du caprice. Une cauſe néceſſaire, une cauſe qui ne dépendoit pas même de notre choix & de notre volonté, ne pouvoit pas, ce ſemble, produire des effets ſi variables.

Quoi qu'il en ſoit, la nature paroît avoir donné à l'homme bien peu d'élémens du langage proprement dit, & il eſt difficile de penſer que par lui-même il ait pu en faire naître une langue quelconque, ſi ſimple qu'on la ſuppoſe. Des ſons doux, aigres, vîtes, lents, rapides,

ne

ne suffisent pas pour cela ; ils ne peindront tout au plus (& ils ne le feront pas même d'une manière fixe & constante) que les objets dont nous venons de parler : mais ils ne rendront pas naturellement & nécessairement une suite de conceptions, d'idées liées ensemble, & tout ce qui forme un raisonnement. S'entendre par des cris, comme les animaux, ce n'est pas avoir un langage ; & l'organe a beau nous être donné, comme il l'est à quelques-uns d'entre eux, je ne vois pas ce que l'on en tirera dans les hypothèses les plus favorables, si la nature toute seule préside à ses développemens.

J'ose croire, en un mot, que, si Dieu n'eût pas donné à l'homme, au moment de la création, ce qui constitue, jusque dans les peuples les plus sauvages, la métaphysique du langage & le langage lui-même, aucun langage n'existeroit encore.

Voyez, à peu de chose près, les mêmes réflexions plus développées dans l'*Année littéraire 1777*, n°. 4, lettre X. Elles me semblent présentées d'une manière victorieuse, au mot LANGUE (*gramm.*) de l'Encyclopédie, où l'Auteur, constant dans ses principes, a montré d'ailleurs pour la Religion le même respect qui lui avoit inspiré son *Exposition abrégée des preuves historiques de la Religion chrétienne*, que nous

avons déjà citée plus haut : c'eſt M. Beauzée, aujourd'hui de l'Académie Françoiſe. Cet ouvrage ne fait pas moins l'éloge de ſon cœur que celui de ſon eſprit & de ſes lumières, ayant été composé pour l'inſtruction de ſes enfans, lorſqu'il touchoit au moment d'être père. Puiſſe auſſi M. le Comte de S. C., qui a écrit ſi utilement dans de pareilles vues, permettre un jour qu'on rende public l'heureux fruit de ſon travail !

PAGE 315.

(n) *Le déluge nous eſt garanti par l'hiſtoire de tous les peuples.* Voyez les textes des Auteurs Païens de différentes nations, dans Josèphe, *Ant. Jud. l. 1, c. 3;* Eusèbe, *Præp. Evang. l. 9, c. 12;* George le Syncelle, *Chronogr. Edit. Paris, p. 30 & 38;* Plutarque, *Opuſcul. terreſtria an aquat. anim. plus habeant ſolertiæ;* Lucien, *de Deâ Syriâ*, &c. La plupart de ces textes des Auteurs profanes ſe trouvent raſſemblés dans Grotius, *de verit. Relig. chriſt. l. 1. §. 16. cum not. Joan. Clerici.* Voyez auſſi l'*Hiſtoire moderne pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin*, par M. de Marſy, qu'on n'accuſera pas d'être trop favorable à la Religion chrétienne ; on eſt étonné d'y trouver ſi fréquemment, parmi les peuples les moins connus autrefois, ou même nouvelle-

ment découverts, les traditions les plus conformes à ce que nos livres saints nous apprennent.

M. Bailly, dans ses Lettres sur l'origine des Sciences, passe en revue toutes les anciennes traditions sur le déluge. » Pourquoi, dit-il, » l'effusion des eaux est-elle la base de presque » toutes les fêtes antiques ? pourquoi ces idées » de déluge, de cataclisme universel ? pourquoi » ces fêtes qui en sont des commémorations ? » Les Chaldéens ont l'histoire de leur *Xisustrus*, » qui n'est que celle de Noé un peu altérée. Les » Egyptiens disoient que Mercure avoit gravé » les principes des Sciences sur des colonnes qui » pussent résister au déluge. Les Chinois ont » aussi leur *Peyrun*, mortel aimé des dieux, qui » se sauva dans une barque de l'inondation gé» nérale «. (Plusieurs d'entre eux font aussi mention de Fou-hi, en lui donnant à cet égard plusieurs traits de ressemblance avec Noé). » Les Indiens racontent (en mêlant à ce récit leur fabuleuse antiquité, sur laquelle M. Fréret s'est suffisamment expliqué *) « ; qu'il y a en» viron vingt & un mille ans que la mer a » couvert & inondé toute la terre, à l'excep» tion d'une montagne vers le Nord. Une seule

* Recherches sur les traditions religieuses & philosophiques des Indiens. Hist. de l'Acad. des Inscriptions, dix-huitième vol. *in*-4°.

» femme avec sept hommes s'y retirèrent....
» On y avoit également sauvé deux animaux
» de chaque espèce & deux individus de chaque
» plante au nombre de dix-huit cent mille.......
» Ils ajoutent, en parlant de leur dieu *Vichnou*,
» métamorphosé en poisson, que ce fut au
» tems du déluge, lorsque ce Dieu conduisit la
» barque qui sauva le genre humain. Cette
» barque conservatrice du genre humain, se
» retrouve encore au Nord de la terre & dans
» l'Edda. Le géant *Ymus* ayant été tué, il coula
» tant de sang de ses blessures, que la race hu-
» maine en fut submergée & détruite, à l'ex-
» ception de *Belgemer*, qui se sauva dans une
» barque avec sa femme.... L'idée du déluge,
» telle que nous l'avons recueillie chez les dif-
» férens peuples, est la tradition d'un fait his-
» torique.... On ne cherche point à perpétuer
» la mémoire de ce qui n'est point arrivé. Ces
» histoires, différentes par leur forme, mais
» semblables quant au fond, qui présentent un
» même fait, par-tout altéré, mais par-tout
» conservé; ce consentement unanime des peu-
» ples, me paroît une forte preuve de la vérité
» de ce fait «.

M. Boulanger, dans l'*Antiquité dévoilée*, a insisté sur ce grand évènement. Voici ce qu'il en dit dans son Avant-propos. » Il faut prendre

» un fait dans la tradition des hommes, dont
» la vérité soit universellement reconnue ; quel
» est-il ? je n'en vois point dont les monumens
» soient plus généralement attestés que ceux qui
» nous ont transmis cette fameuse révolution
» physique, qui a, dit-on, changé autrefois la
» face de notre globe, & qui a donné lieu à
» un renouvellement total de la société hu-
» maine : en un mot, le déluge me paroît la
» véritable époque de l'histoire des nations. Non
» seulement la tradition qui nous a transmis ce
» fait, est la plus ancienne de toutes, mais encore
» elle est claire & intelligible. Elle nous présente
» un fait qui peut se justifier & se confirmer,
» 1°. par l'universalité des suffrages, puisque la
» tradition de ce fait se trouve dans toutes les
» langues & dans toutes les contrées du monde :
» 2°. par le progrès sensible des nations & la
» perfection successive de tous les arts ; quoique
» l'Histoire ne puisse atteindre aux premiers
» tems, elle nous montre, sinon le genre
» humain naissant, du moins une infinité de
» nations encore dans une espèce d'enfance ; ces
» nations croissent & se fortifient peu à peu, &
» soumettent insensiblement une grande portion
» de la terre à leur empire. 3°. L'œil du Phy-
» sicien a fait remarquer les monumens authen-
» tiques de ces anciennes révolutions ; il les a

» vus gravés par-tout en caractères ineffaçables;
» s'il a fouillé la terre, il n'y a trouvé que des
» débris accumulés & déplacés ; il a trouvé des
» amas immenses de coquilles au sommet des
» montagnes, aujourd'hui les plus éloignées de
» la mer ; il a trouvé des restes indubitables de
» poissons dans les profondeurs de la terre ; il
» y a trouvé pareillement des végétaux dont
» l'origine ne lui a point paru douteuse ; enfin
» il a trouvé, dans les couches de la terre qu'il
» habite, des ossemens & des restes d'êtres ani-
» més qui ne vivent aujourd'hui qu'à sa surface
» ou dans les eaux.... Douter de la réalité de
» ces faits, ce seroit démentir la nature, qui a
» dressé elle-même en tous lieux des monumens
» qui les attestent. Ainsi, la révolution qui a
» submergé une partie de notre globe pour en
» mettre un autre à découvert, ou ce que l'on a
» nommé le déluge universel, est un fait que
» l'on ne peut récuser, & que l'on seroit forcé
» de croire, quand même les traditions ne nous
» en auroient point parlé «.

M. Boulanger détaille les institutions faites par les différens peuples de la terre, pour se retracer la mémoire du déluge. Il tire de ces évènemens, des conséquences relatives aux effets que, selon lui, il a dû produire. C'est ici que commence la partie systématique de son ouvrage ; & c'est aussi, lorsqu'il met les systêmes

à la place des faits, ou qu'il veut expliquer les faits par des systêmes, que comme tant d'autres, il commence à s'égarer.

PAGE 316.

(o) *Ces plantes étrangères, empreintes sur des pierres, médailles toujours subsistantes du déluge universel, &c.* Voici ce que dit M. de Fontenelle dans l'*Histoire de l'Académie*, & ce que cite d'après lui M. de Buffon, *Hist. Nat. Théorie de la Terre, t. 1.* » Toutes les plantes » gravées dans les pierres de Saint-Chaumont, » sont des plantes étrangères; non seulement » elles ne se retrouvent, ni dans le Lyonnois, ni » dans le reste de la France, mais elles ne sont » que dans les Indes orientales & dans les climats chauds de l'Amérique. Ce sont la plupart des plantes capillaires, & souvent en particulier des fougères; leur tissu dur & serré » les a rendues plus propres à se graver & à se » conserver dans les moules autant de tems » qu'il a fallu. Quelques feuilles des plantes des » Indes, imprimées dans des pierres d'Allemagne, ont paru étonnantes à M. Leibnitz; » voici la même merveille infiniment multipliée, » il semble même qu'il y ait à cela une certaine » affectation de la nature; dans toutes les pierres de Saint-Chaumont on ne trouve pas une » seule plante du pays.

» Il eſt certain, par les coquillages des carrières & des montagnes, que ce pays, ainſi que » beaucoup d'autres, a dû autrefois être couvert » par l'eau de la mer ; mais comment la mer » d'Amérique, ou celle des Indes orientales, y » eſt-elle venue ?

» On peut, pour ſatisfaire à pluſieurs phénomènes, ſuppoſer avec aſſez de vraiſemblance, » que la mer a couvert tout le globe de la terre : » mais alors il n'y avoit point de plantes terreſtres ; & ce n'eſt qu'après ce tems-là & lorſqu'une partie du globe a été découverte, qu'il » s'eſt pu faire les grandes inondations qui ont » tranſporté des plantes d'un pays dans d'autres » fort éloignés «.

Mais quelle inondation que celle qui envoie la mer des Indes orientales, ou celle d'Amérique juſqu'au ſein de la France ! Et ſi l'on peut admettre une pareille ſuppoſition : quoiqu'elle n'ait pour elle aucune ſorte de preuves, de fondement, & d'autorité ; quoiqu'il n'en reſte aucune tradition dans l'eſprit des hommes ; quoique l'Hiſtoire ne nous offre aucun exemple, autre que le déluge, d'une ſi prodigieuſe révolution ; quoiqu'elle ſoit d'ailleurs ſi contraire aux loix que la ſageſſe du Créateur a preſcrites au plus terrible élément, & d'après leſquelles il s'éloigne peu de ſes bords, lors même que, par quelque

tremblement de terre, quelque éruption soudaine, il les franchit : ne valoit-il pas autant, ne valoit-il pas mieux, reconnoître un déluge universel, qui nous est garanti par les livres les plus dignes de notre croyance & par la plus respectable autorité ; qui a pour lui la tradition la plus ancienne & la plus universellement répandue parmi les nations ; qui est confirmé par tant de monumens physiques ; & qui rend bien mieux raison que tous les systêmes, des faits qui nous étonnent?

C'est ainsi, par exemple, que le déluge explique bien simplement ce qui, dans le systême de M. de Fontenelle, ne peut s'expliquer avec quelque sorte de vraisemblance ; & ce qui, dans celui de l'illustre Auteur de l'Histoire naturelle, est absolument inexplicable. » En effet, comme » l'observe M. l'Abbé de Lignac, dans l'hypo» thèse de M. de Buffon, selon laquelle l'eau » a d'abord couvert tout le globe, & ensuite » creusé un bassin & élevé des montagnes, on » ne peut pas dire que les flots de la mer, en » formant le terrein de Saint-Chaumont, en » l'élevant au dessus du niveau actuel de la mer, » y ayent porté des plantes & des feuilles des » Indes. La terre, sous ce volume immense » d'eau dont M. de Buffon l'enveloppe, pouvoit» elle produire des arbres, des plantes terres-

» tres, de ces espèces de végétaux, en un mot, » qui ne viennent qu'autant qu'ils trouvent un » air libre où ils puissent s'étendre ? On ne peut » prêter une prétention aussi bizarre à un aussi » grand Physicien. Cependant le fait est vrai ; » on trouve dans nos contrées des plantes & des » feuilles des Indes moulées dans nos pierres. » M. de Buffon conviendra que la mer les a » apportées, & les a enveloppées dans un suc » pierreux. D'où je conclus que, s'il est vrai, » d'une part, que les rochers où l'on trouve » des coquillages & d'autres productions mari- » nes, prouvent nécessairement qu'ils ont été » faits par l'élévation de la mer jusqu'à mille » toises pour le moins au dessus du niveau » qu'elle a présentement ; les feuilles d'arbres, » les plantes dont parle M. de Fontenelle, prou- » vent aussi invinciblement, qu'avant que la » mer s'élevât à ce point, les terres avoient été » découvertes & avoient produit des arbres & » des plantes. Ce qui s'accorde parfaitement » avec l'Histoire du déluge, & point du tout » avec l'Histoire naturelle de M. de Buffon «. *Lettres à un Américain, troisième Lettre.*

Voyez aussi un petit Ouvrage, qui a pour titre : *Observations sur la formation des montagnes & les changemens arrivés au globe, pour servir à l'Histoire naturelle de M. le Comte de*

Buffon, chez Ségaud, Libraire, rue des Cordeliers, pag. 68 & ſuiv. Cet Ouvrage eſt de M. Pallas, Académicien de Pétersbourg, qui, ſous les auſpices de l'Impératrice de Ruſſie, a parcouru toute la longueur de l'Aſie & une bonne partie des deux plus grandes chaînes de montagnes. C'eſt par ſes propres obſervations que ce Savant s'eſt convaincu de la réalité du déluge, de cette cataſtrophe, dont j'avoue, nous dit-il, *n'avoir pu concevoir la vraiſemblance, avant d'avoir parcouru ces plages, & vu par moi-même tout ce qui peut y ſervir de preuve à cet évènement mémorable.* Conſultez encore le Mémoire imprimé dans le 17e. vol. des Nouveaux Commentaires de l'Académie Impériale de Pétersbourg.

IBID.

(p) *Cet antique ſyſtême, &c.* Ce ſyſtême, qu'expoſe ici M. de Valmont d'après quelques anciens Philoſophes, a été renouvelé de nos jours par l'auteur de *Telliamed*, & par M. de Buffon, qui l'a rendu encore plus ſéduiſant: mais ce n'eſt après tout qu'un jeu d'eſprit, orné de tous les charmes de l'invention, & de l'éclat le plus impoſant de l'érudition & de la Philoſophie. Je n'entrerai point dans le détail des réponſes qu'on y a faites, & qui ſapent tout cet ingénieux & brillant édifice par ſes fondemens.

On peut les voir dans les *Lettres à un Américain* * ; & on ne peut nier qu'il ne s'y rencontre sur cet objet, d'après les notions physiques les plus simples & les plus communes, des argumens sans réplique. On les trouve aussi dans l'excellent traité de M. Hook sur la Religion. Mais qu'il me soit permis de demander seulement ce que pouvoient être, & où étoient même dans cette hypothèse, l'homme, les oiseaux, les animaux purement terrestres, lorsque les eaux couvroient toute la face de la terre ; & de quelle manière on les fait tous sortir d'un élément qui leur est si contraire ? On connoît assez, par la structure des animaux aquatiques & des animaux terrestres, pour quelle habitation la nature les avoit destinés ; & il n'est pas de Physicien si peu instruit, qui ne sache observer les différences

* Plus l'ouvrage de M. de Buffon a fait à son auteur un grand nom justement mérité, plus il est essentiel de se prémunir contre ce culte superstitieux, qu'on n'est que trop porté à rendre aux grands hommes, & qui fait adopter dans leurs écrits l'erreur comme la vérité. Il seroit donc à souhaiter qu'on ne séparât point de l'*Histoire naturelle* les Lettres que nous ne craignons pas de rappeler ; elles y sont un supplément nécessaire : même en relevant des fautes, elles font appercevoir des beautés ; & honorent, comme il veut être honoré, un homme assez modeste pour convenir qu'il s'est égaré quelquefois.

essentielles que l'Auteur de cette Nature, toujours prévoyante & sage, a mise en eux pour cet effet.

Quant aux difficultés que notre respectable Académicien semble opposer au déluge, l'Auteur des Lettres que nous venons de citer prouve très-bien qu'elles ont lieu dans son système, & qu'il s'y en rencontre de plus grandes encore; avec cette différence, que celles qui concernent le déluge rapporté par Moïse, trouvent leur solution dans les causes surnaturelles qu'il a plu à Dieu d'employer; au lieu que M. de Buffon ne peut répondre que par des causes naturelles & insuffisantes aux objections qu'on lui fait. Par exemple : » nous concevons très-» bien que rien n'a pu empêcher Dieu de four-» nir la quantité d'eau nécessaire pour couvrir » les plus hautes montagnes, dès que nous sa-» vons qu'il a voulu le faire, & que rien aussi » n'a pu l'empêcher de la supprimer : au lieu » que M. de Buffon ne peut se servir que des » loix de la Physique, pour submerger la terre » sous un si prodigieux volume d'eau, & pour » l'en délivrer ; & la nature ne lui fournit pour » cela aucune ressource «. Voyez la troisième, la quatrième, & la cinquième Lettre. Nous croyons devoir seulement ajouter ici quelques réflexions générales, qui peuvent servir à résoudre une partie des difficultés qu'on nous objecte.

Premièrement, on se forme une fausse idée du déluge, lorsqu'on suppose que l'unique cause de l'inondation a été la pluie qui dura 40 jours & 40 nuits. La Genèse ne dit pas seulement que les cataractes du ciel furent ouvertes; mais elle parle aussi des sources du grand abîme, qui, par des éruptions souterraines, causèrent une agitation violente & si durable, que les eaux, toujours en mouvement, ne commencèrent à diminuer qu'au bout de cent cinquante jours *. Ce mouvement fut moins considérable, quoique très-sensible encore jusqu'au dixième mois **, auquel parurent enfin les sommets des plus hautes montagnes; & deux mois après, Noé put sortir de l'arche. C'est à ces éruptions qu'on peut attribuer en partie tant d'effets extraordinaires & irréguliers, qui s'expliquent moins bien, ce semble, dans toute autre hypothèse; par exemple ce grand nombre de coquillages trouvés au sein des plus hautes montagnes & à une si grande profondeur, ces couches diversement & souvent bizarrement inclinées, &c.

---

* Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, & cataractæ cœli apertæ sunt.... obtinueruntque aquæ terram centum quinquaginta diebus...... reversæque sunt aquæ de terra euntes & redeuntes, & cœperunt minui post centum quinquaginta dies. Cap. VII, 11, 24. VIII, 3.

** At verò aquæ ibant & decrescebant usque ad decimum mensem. Cap. VIII, 5.

Secondement, c'eſt tout à la fois aux deux cauſes que nous venons d'indiquer, combinées entre elles & avec pluſieurs autres, telles que pouvoient être le flux & le reflux, l'agitation des eaux cauſée par les vents, les courans dans la mer, &c. qu'on doit auſſi rapporter quelques autres effets du déluge; je veux parler de ceux qui ſont relatifs aux différentes couches dépoſées les unes ſur les autres, non pas toujours ſelon leur peſanteur ſpécifique, mais d'après le concours de tant de circonſtances différentes, qui préparoient & réuniſſoient, avec plus ou moins de promptitude, les matières laiteuſes & bourbeuſes propres à former des pierres, des marnes, des terres glaiſes, & qui en facilitoient plus ou moins la chute alternative.

Troiſièmement, il n'y a pas lieu de s'étonner de ce qu'on ne trouve point communément, parmi les monumens du déluge, les reſtes des animaux terreſtres auſſi bien que de ceux qui peuplent les mers; puiſque M. de Buffon lui-même nous apprend que *les coquilles ſe conſervent très-long-tems dans les matières molles, qu'elles ſe pétrifient aiſément dans les matières dures*, ce qui les rendoit propres à durer plus long-tems que toutes les autres choſes qui ſont plus ſujettes à diſſolution. Il eſt cependant vrai qu'on a trouvé en effet des reſtes d'animaux

terrestres, même dans des climats qui leur étoient étrangers : on a trouvé, sur-tout en Sybérie, des os d'éléphans ; & on y en trouve encore tous les jours.

Nous ne nous inquiétons pas du grand nombre de coquilles pétrifiées qui forment des bancs si profonds & si étendus. Il faudroit pouvoir sonder les vastes abîmes de l'Océan, pour bien juger de ce qu'il en contient en même tems, & sur-tout vers de certaines plages où ces poissons à coquilles se rassemblent en plus grande quantité, selon ce qui convient le mieux à leur espèce.

Quatrièmement, quand il seroit vrai que la correspondance des angles rentrans & saillans des montagnes seroit aussi générale que l'a pensé M. de Buffon, on concevroit, dit M. l'Abbé de Lignac, que les courans de la mer, lorsqu'elle abandonnoit notre continent, ont produit ces effets réguliers. Il s'explique très-bien dans ce systême ; & rien ne s'explique dans celui, où la formation des montagnes, par le mouvement des eaux, souffre de si grandes difficultés * ; ce qui

* Outre les *Lettres à un Américain*, il est sur le systême de M. de Buffon, un ouvrage important & qu'on ne sauroit trop consulter ; ce sont les *Lettres physiques & morales sur l'Histoire de la Terre & de l'Homme*, par M. de Luc, citoyen de Genève, Membre de la Société Royale de Londres, & Correspondant de l'Académie

a fait dire à M. de Voltaire, qu'*il est aussi vrai que la mer a fait les montagnes, qu'il l'est de dire que les montagnes ont fait la mer*.

Sans nous arrêter à des développemens que ces notes ne comportent pas, nous insisterons sur une dernière réflexion : c'est qu'on ne sauroit trop prendre garde de donner pour des effets généraux & constans, ce qui n'est que local & qui résulte seulement de quelques causes particulières ; ou bien encore de tirer des faits, même les plus avérés, des inductions qui n'en sont pas une suite nécessaire. C'est ainsi qu'on a voulu déduire de la lave du mont Vésuve & de celle du mont Etna, une preuve de la haute antiquité du monde. Il y a, dit-on, en certains endroits jusqu'à six ou sept couches de lave,

---

des Sciences de Paris. Ce savant Physicien, qui, dans les voyages qu'il a faits sous les auspices & par les ordres de la Reine de la Grande-Bretagne, a passé une partie de sa vie à étudier & à observer par lui-même les objets sur lesquels d'autres Savans se sont contentés du témoignage d'autrui, & se sont bornés à former des systêmes, renverse par des faits & des raisonnemens, la plupart sans réplique, tout ce qui sert de fondement au systême de M. de Buffon. Voyez entre autres les quatre dernières Lettres du 1er. volume, & dans les volumes suivans, les Lettres 36, 37, 39, 40, 90, 144, & ailleurs : mais voyez particulièrement t. 5, p. 604 & suivantes.

ſéparées chacune par de la terre végétale ; & il a fallu une ſuite innombrable de ſiècles pour que ces laves ayent pu ſe couvrir de terre & ſe placer ainſi les unes ſur les autres. Il ſuffit d'oppoſer à ceci un autre fait, qu'on nous apprend au même endroit, & qui détruit une conſéquence ſi haſardée. Les fouilles d'Herculanum, nous diſent ces mêmes Voyageurs, ſe font à ſoixante & dix & juſqu'à cent douze pieds au deſſous de la ſuperficie actuelle du terrein ; pour arriver à cette profondeur, on ne traverſe que des *couches volcaniques entrelacées de petites couches de terre végétale.* Or il n'y a pas 1700 ans qu'Herculanum a été enſeveli ſous ſes ruines. C'eſt donc aſſez de 1700 ans pour opérer ce phénomène, que l'on croyoit ne pouvoir attribuer qu'*à une ſuite innombrable de ſiècles ;* & ce ſont-là cependant, pour des eſprits légers, de très-fortes objections.

PAGE. 317.

(q) *De quelque côté qu'on ſe tourne, il eſt donc plus naturel, plus raiſonnable, d'en revenir au récit de Moïſe.* Sur la manière dont le déluge a pu s'opérer, & ſur les veſtiges qui nous reſtent de cet évènement, voyez M. Pluche, *Spectacle de la Nature, tome 3*, vers la fin.

Le déluge univerſel une fois admis, d'après l'Hiſtoire & les monumens phyſiques, quelle

voie plus naturelle encore que celle qu'indique Moïſe pour la conſervation du genre humain; je veux dire, la conſtruction de l'arche, qui ſert de retraite à la famille du Juſte, ainſi qu'aux différentes eſpèces d'animaux qui ne pouvoient à la rigueur être conſervés par aucune autre voie? Et comme le fait encore obſerver M. Pluche, » un nouveau trait de la confiance qu'avoit Moïſe aux inſtructions qui conduiſoient ſa plume, eſt la hardieſſe de nous donner la dimenſion de l'arche, où quelques paires de tous les animaux devoient, avec leurs nourritures propres, ſe conſerver pendant un an. La préciſion des meſures rapportées dans la Genèſe eſt parfaite; 300 coudées de long ſur 50 de large, avec 30 coudées de haut diſtribuées en trois étages; ce qui donnoit l'avantage de trois bâtimens chacun de quinze pieds de haut ſur 75 de large, & de 450 pieds de long, tous trois poſés l'un ſur l'autre. Les monumens de la ſuffiſance de ces meſures ne ſe doivent chercher que dans l'Hiſtoire naturelle & l'Arithmétique. Butheo, Wilkins, & Pelletier, un des meilleurs calculateurs que Rouen ait produits, ont examiné le nombre & la taille des animaux connus; enſuite les places qu'il faudroit aſſigner à tant de paires de toutes les eſpèces voraces, & aux brebis qui ſeroient néceſſaires pour les

nourrir pendant un an : ils ont de même calculé ce qu'il falloit de place aux autres animaux & aux provisions qui leur convenoient, sans oublier les galeries & les facilités de l'accès de chaque loge. Le fruit uniforme de leurs différentes méthodes, a été de prouver géométriquement, que les dimensions marquées dans la Genèse étoient plus que suffisantes pour l'entretien & l'aisance de tout «. *Préparation Evangélique.*

IBID.

(r) *Ce que je remarque dans toute l'Ecriture, &c.* On reproche à l'Ecriture sainte des expressions qui semblent marquer dans Dieu des passions semblables aux nôtres, des mouvemens & des opérations indignes de lui : il *se repent*, il *se fâche*, il *se venge*, il *endurcit nos cœurs*. Mais il faut se souvenir aussi, qu'après avoir donné dans mille endroits les idées les plus saines, les notions les plus exactes de la Divinité, il étoit naturel que l'Ecriture sainte parlât un langage humain & sensible, à des hommes. Les lumières qu'elle fournit à la raison nous aident suffisamment à fixer le sens des termes, lors même que l'Auteur sacré parle à l'imagination ; & on ne se trompe pas plus à ces différentes expressions, à ces différentes images, qu'on ne se trompe à celles-ci, *le bras du Tout-puissant, la face du Très-haut, le trône de sa gloire.*



LETTRE XXXVI.

Du Marquis à la Comteſſe de Valmont.

TU veux, ma chère Emilie, que je règle ton goût, tes ſentimens, ta conduite, ſur l'uſage des grands biens que tu poſsèdes ; & tu penſes que le Comte lui-même me ſaura gré de mes conſeils ſur un objet ſi délicat & ſi important.

Le rang que ton mari tient à la Cour, ſes richeſſes & les tiennes, la juſte néceſſité où il eſt de s'en faire honneur, l'eſpèce de rivalité de faſte & d'éclat qui règne parmi les courtiſans & dans tous les états, les bienſéances, en un mot, & le ton du ſiècle ; que dis-je ? l'intérêt, le bien réel de la ſociété, n'autoriſent-ils pas de ta part, n'exigent-ils pas même une habitude de luxe & de ſomptuoſité, des dépenſes peut-être exorbitantes, mais qui, parce qu'elles ſont aujourd'hui ſi communes, te deviennent en quelque ſorte néceſſaires ?

Sans doute, ma fille, il eſt des bien-

féances d'état, qu'on doit fe faire un fcrupule de violer. L'amour de l'ordre, le premier de tous les fentimens pour une ame bien née, la première de toutes les loix pour un efprit jufte & bien fait, met chaque homme à fa place, fait garder à chacun fa dignité & fon rang, conferve le vrai rapport des états & des chofes, & porte par-tout la décence des coutumes, des fentimens, & des mœurs. Ce qui, dans une condition plus obfcure, feroit une vanité ridicule & une affectation infupportable, devient nobleffe, convenance, & dignité dans un rang plus élevé; ce qui, habituellement, ou dans des occafions moins importantes, feroit folie & prodigalité, devient, dans d'autres momens, dans des circonftances plus effentielles & des occafions d'éclat, magnificence, grandeur d'ame, & générofité.

Mais cette forte de convenance, dans l'ufage des richeffes, n'eft point le luxe fur la nature duquel tu défires fi vivement d'être éclairée. Ici, mon Emilie, je me trouve arrêté dès la première notion

que je voudrois t'en donner. Qu'est-ce que ce luxe, que tu dois te permettre ou te défendre, suivant l'idée vraie que tu auras su t'en former; le luxe, dont on a dit tant de mal autrefois, & dont on dit tant de bien aujourd'hui? En faire l'éloge, en célébrer les avantages; c'est philosophie, c'est sagesse parmi ses plus illustres partisans & dans ce siècle éclairé: en dégrader la nature avec les Sages de l'antiquité, en détailler avec eux les inconvéniens, en réprouver comme le législateur des Chrétiens les principes & les effets; c'est dans les uns, si l'on en croit les Philosophes de nos jours, le langage de déclamateurs insensés, de froids moralistes, qui ont censuré le luxe avec plus de morosité que de lumières; c'est, dans les autres, l'aveuglement du fanatisme & de la superstition.

Eh, qu'est ce donc, encore une fois, que le luxe, envisagé par de si grands hommes sous des points de vue si différens? Pour fixer nos idées par rapport à lui, n'en changeons pas, s'il se peut, la notion la plus commune, & commençons par fixer

le ſens du terme qui ſert à l'exprimer : peut-être ne dira-t on plus que le luxe n'eſt qu'un mot ſans idée préciſe, que le luxe n'eſt qu'un vain nom. Chaque choſe a ſa meſure : la nature a la ſienne, qui eſt celle de nos beſoins ; la ſociété a celle de l'état & du rang ; la fortune a la ſienne également, ce ſont nos facultés. Paſſer cette meſure, c'eſt déſordre, c'eſt abus. Cela poſé, dans ſa ſignification la plus générale ; la plus univerſellement reçue, qu'entend-on par le luxe ? Eſt-il l'uſage ſimplement honnête & raiſonnable, ou eſt-il l'abus des richeſſes ? A t-on voulu dire ſeulement que celui qui s'y livre ne fait qu'uſer de ſon induſtrie & de ſon opulence, de manière à ſe procurer un bien-être plus réel ? ou veut-on faire entendre par-là qu'il en uſe, plus pour l'oſtentation que pour la décence, plus pour les excès de la molleſſe que pour une utilité réelle, plus pour des goûts frivoles que pour des agrémens & une convenance honnêtes, & pour une juſte néceſſité ?

Si j'interroge à cet égard, non l'eſprit de ſyſtême, mais l'opinion commune, qui

qui ſeule a droit de fixer le ſens des termes, la queſtion ſera bientôt décidée ; & de l'idée générale nous verrons ſortir, ce me ſemble, cette notion exacte & préciſe : le luxe eſt l'uſage des richeſſes pour l'oſtentation & la vanité, ou pour la recherche d'une exceſſive commodité *.

C'eſt-là en effet ce que nous offrent tous les états, toutes les conditions, lorſqu'on dit que le luxe y règne ; & l'abus

* » Melon dit : *le luxe eſt une ſomptuoſité extraordinaire que donnent les richeſſes & la ſécurité d'un Gouvernement.* Cette définition arrondie paroît nette & comprendre tout, & cependant elle eſt contredite par le fait & par la Morale : par le fait, en ce que les règnes enragés de Caligula & de Néron, ont été à Rome ceux du luxe, & non pas aſſurément ceux de la ſécurité ; par la Morale, en ce que juſtifier le luxe d'après cette définition, c'eſt célébrer les diſſipations de Cléopatre & d'Héliogabale. Or, Melon étoit trop honnête homme pour avancer & ſoutenir cela. Tâchons donc de définir le luxe ſans proſcrire la dépenſe, & diſons, plus mal ſans doute, mais plus exactement : *Le luxe eſt l'abus des richeſſes* «. L'ami des hommes.

eſt cenſé d'autant plus grand, que cette oſtentation eſt plus marquée, que cette recherche des aiſes & des commodités eſt plus exceſſive, relativement au rang que nous tenons dans la ſociété, à nos vrais beſoins, & à nos facultés.

Mais cet uſage des richeſſes, ainſi entendu, cet abus qu'on en fait, peut-il être un bien ? l'eſt-il par rapport au particulier ? l'eſt-il du moins par rapport au corps entier dont nous ſommes membres ? La queſtion, ainſi réduite à ſes juſtes termes, ne ſouffre plus, je crois, de ſi grandes difficultés.

Regarderai-je comme un bien pour toi, ma fille, comme un bien pour chacun de nous, une oſtentation de richeſſes, qui, par une ſuite néceſſaire, par une filiation inſéparable du luxe, engendre & nourrit chaque jour l'inſatiable cupidité, la dureté, l'orgueil, la jalouſie, l'envie de paroître toujours davantage ; & qui par-là même fait ſacrifier un bien-être réel à un éclat vain & chimérique, la douce & honnête liberté à une brillante & honteuſe ſervitude, le repos de l'eſprit

& du cœur aux inquiétudes & aux tourmens de la vanité (*a*), les expressions touchantes de l'humanité & le cri de la nature à la soif de l'or & au désir de primer? Envisagerons-nous comme un bien un air de faste & d'opulence, qui, avec l'apparence des richesses, en ôte bientôt la réalité; qui fait contracter de jour en jour de nouvelles dettes, sans fournir en proportion des ressources, à moins qu'elles n'avilissent; qui fait céder une gloire solide & une vraie dignité à une décoration de théâtre & à un masque de grandeur; qui porte la désolation & la ruine dans une famille, sous prétexte d'en rehausser l'éclat & d'en faire valoir la noblesse; qui est cause que les liens les plus sacrés se relâchent, que les parens les plus proches paroissent étrangers les uns aux autres, qu'à moins d'une naissance illustre on rougit de porter le nom de ses pères, que les mariages sont mal assortis & deviennent tous les jours plus difficiles? Que dirai-je de plus? faudra-t-il considérer comme un bien, une recherche de commodités excessives, qui, par la

nature même des choſes & par un enchaînement facile à ſaiſir, augmente les beſoins, rétrécit l'eſprit, dégrade le goût, énerve le courage, corrompt les mœurs: & dès-lors multiplie les maux par les jouiſſances, & le mal-aiſe par les déſirs; rend l'exiſtence plus pénible en paroiſſant la rendre plus douce; force toujours à ſe croire plus malheureux & plus indigent de ce qu'on n'a pas, qu'heureux & riche de ce que l'on a *; nous étourdit & nous enivre dans l'abondance, & nous laiſſe ſans force & ſans reſſource dans les revers; immole les vertus à l'aiſance **, & l'honneur à la volupté?

O ma fille! il eſt donc vrai: ſi la mul-

---

* » L'opulence eſt dans les mœurs, & non » pas dans les richeſſes «. *M. de Monteſquieu*, *Grandeur des Romains*, *chap. 10.*

** » En général, la plus sûre façon de ré» primer les vices, dit l'Auteur de Béliſaire, eſt » de reſtreindre les beſoins «.

Quelqu'un a très-bien dit: » La nature de» mande le néceſſaire, la raiſon veut l'utile, » l'amour-propre cherche l'agréable, & la » paſſion le ſuperflu «.

tiplicité des besoins enfante le contentement & la paix ; si l'apparence du bonheur vaut mieux que le bonheur même ; si un éclat fastueux, qui rapetisse nos idées & avilit nos sentimens, fait la grandeur (b) ; si c'est un bien qu'un raffinement de mollesse & de volupté, qu'un surcroît de plaisirs qu'on achète aux dépens des vertus & des mœurs * ; que dis-je ? si la différence entre la vertu & le vice est une chimère ; le luxe n'est qu'un nom, le luxe n'est point un mal.

Mais peut-il en être un à l'égard du particulier qui s'y livre, & être un bien pour la société toute entière ? Les membres peuvent-ils être mal sains & le corps en santé ? Est-ce un bien pour l'Etat, que les distinctions soient pour les richesses, & non pour le mérite ; que la honte ne soit plus dans les actions basses & viles,

* » Le libertinage est trop généralement re» connu pour être une suite nécessaire du luxe, » pour que je m'arrête à le prouver «, dit l'Auteur du trop fameux livre de l'*Esprit*. (Discours II, chap. 15.)

mais dans l'indigence; qu'à force de vouloir se distinguer par un vain éclat, on ne distingue plus personne, & que tous les rangs soient confondus *? Est-ce un bien, que l'esprit & le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens (*c*); que le faste étouffe l'honneur (*d*); que, par la trop grande ardeur de jouir, avec du crédit & de l'opulence, tout soit censé permis; que la timide innocence, pauvre & dénuée de secours, soit mise à l'enchère, soit vendue par des parens avides ou indigens, & soit sollicitée, soit achetée par le riche voluptueux? Est-ce un bien, que la Jeunesse du village apprenne à jouer la Comédie chez son Seigneur, s'ennuye de son travail, déteste sa pauvreté libre & tranquille, abandonne son hameau, & fasse bon marché de son honneur pour acheter des fontanges? Est-ce un bien pour l'Etat, que l'artisan soit à

* Il n'y a plus qu'une chose qui distingue aujourd'hui; c'est l'honnêteté, la décence: & elle distingue beaucoup, car elle est devenue bien rare.

la merci du moindre caprice, du moindre dérangement dans les modes, & meure de faim, tandis qu'une autre classe d'artisans se nourrit & s'enrichit de son désastre? Est ce un bien, que, pour satisfaire la vanité, que, par une habitude de délicatesse, ou qu'enfin, par le danger d'une misère plus grande, on craigne de multiplier le nombre de ses enfans; que les villes se dépeuplent sourdement, moins encore par la quantité d'hommes que le libertinage fait périr, que par ceux que le luxe empêche de naître? Est-ce un bien, que les campagnes soient désertes (*e*), parce que le bon homme sera foulé; parce que nous prendrons sur son nécessaire pour fournir à notre superflu; parce qu'il paroîtra plus doux au fils du villageois ruiné & avili d'étaler la riche & brillante livrée d'un roturier parvenu, que de tracer sans fruit & sans honneur le sillon pénible & vraiment honorable qu'avoient tracé ses pères; parce qu'enfin un petit nombre d'hommes avides, pour contenter leur faste & leur cupidité, acheteront presque seuls le produit de

nos champs, exporteront au loin nos moiſſons, dépouilleront l'Etat de ce que la nature libérale prodiguoit également à tous, feront naître la diſette au milieu de l'abondance (*f*), & porteront la misère & la mort où les bénédictions du Ciel ſembloient porter la fécondité, la vie, & le bonheur? Eſt ce encore un bien, qu'au ſein de la molleſſe les forces diminuent, les tempéramens s'affoibliſſent, les conſtitutions changent, & n'offrent plus dans la paix que de lâches & honteux Sybarites, & dans la guerre que des hommes énervés, ſous des Chefs peut-être encore pleins de valeur (*g*)? Eſt-ce un bien, que, dans la dépravation générale, le luxe de l'eſprit ſuive celui des mœurs, & déprave le goût comme les ſentimens; que l'eſprit de patriotiſme s'altère; que l'intérêt particulier ſuccède à l'amour du bien commun (*h*); qu'on ramène tout à ſoi, & rien à l'Etat dont on fait partie; qu'on en trahiſſe la gloire; qu'on ſe joue du ſort de ſes concitoyens; & que, chez des peuples corrompus par le faſte & l'amour des richeſſes, on ait vendu

quelquefois les armées, les villes, les provinces, & sa patrie, à prix d'argent? Que sais-je enfin? Est-ce un bien, que les besoins croissant avec l'industrie & le commerce, ils consomment, ils absorbent tous les fruits de l'une & tous les produits de l'autre; qu'ils épuisent l'Etat en paroissant le faire fleurir; & qu'après lui avoir donné un air de santé qui couvre une maladie réelle, ils le laissent obéré, languissant, affoibli, sans argent, sans crédit, & sans ressources? Car voilà, ma fille, tous les effets du luxe.

Pour éluder toutes ces vérités & mettre le luxe à couvert de ces justes reproches, on a dit, & c'est le tour le plus ingénieux qu'on ait pu donner à sa défense; » que le luxe ne faisoit qu'accom-» pagner tous ces effets, mais qu'il n'en » étoit pas la cause; que cette cause de » tant de maux étoit seulement dans les » mœurs «. Mais si des maux si grands, des mœurs si dépravées, sont presque toujours à côté du luxe, que penser d'un luxe qu'accompagne pour l'ordinaire un si triste cortège? Mais ces maux ne tien-

nent-ils pas évidemment au luxe, comme une ſuite naturelle & néceſſaire, comme l'effet tient à ſon principe ? & ne ſont-ils pas à ſon égard des enfans légitimes, que ne peut déſavouer leur père ? Mais s'il eſt vrai que les mœurs influent ſur le luxe & ſur ſes ſuites, avec quelle force prodigieuſe; quelle rapide & funeſte influence, le luxe ne réagit-il pas ſur les mœurs ? On cite des exemples de quelques nations où le luxe n'a pas toujours eu de ſi triſtes effets. Mais dans l'hiſtoire des faits, comme dans l'hiſtoire naturelle, des exemples particuliers prouvent bien peu contre des choſes généralement reconnues; ou parce que ces faits ſont équivoques, ou parce que les circonſtances ſont différentes, que l'application des exemples n'eſt pas juſte, & que les conſéquences ſont au moins incertaines. Hé ! que prouvent en effet quelques inductions particulières contre l'autorité de tous les Légiſlateurs; contre celle de tous les Hiſtoriens & de tous les Philoſophes, qui ſe ſont montrés les obſervateurs les plus ſages & les plus fidèles;

contre la commune expérience de tous les ſiècles * ?

On a dit » que le luxe n'étoit dangereux que pour de petits Etats, & qu'il » enrichiſſoit les grands «. Mais ce que je t'ai montré, ma fille, des effets du

---

* Un des plus zélés défenſeurs du luxe ne craint pas d'avancer que, » dans tous les tems, » ce ſont les Poëtes, les Orateurs, les Moraliſ» tes, qui communément ont le plus décrié » le luxe; & que communément auſſi ce ſont » les hommes d'Etat qui l'ont appuyé «. Mais les Légiſlateurs les plus célèbres, les Princes les plus recommandables pour leur ſageſſe & leur vertu, les Miniſtres les plus éclairés, qui ſe ſont élevés ſi hautement contre le luxe, qui l'ont ſi fortement condamné, n'étoient-ils pas des hommes d'Etat?

» Dans la théorie, ajoute le même Au» teur, l'opinion commune eſt contraire au » luxe; dans la pratique, tout le monde s'y » livre «. Mais que s'enſuit-il? que ſur cela, comme ſur tout le reſte, les hommes ne ſont que trop ſouvent en contradiction avec leurs principes; parce que, ſi d'un côté les principes les éclairent, de l'autre les paſſions les égarent.

luxe, eſt propre égalem nt à tous; & je ne ſais ſi, dans la comparaiſon, le principe contraire à celui que l'on veut établir ne ſeroit pas le moins oppoſé à la vérité : quoi qu'il en ſoit, tous les grands royaumes, ſi l'on en croit l'Hiſtoire, ſe ſont perdus par le luxe *.

» Le luxe, a-t-on dit encore, excite » l'induſtrie, anime les arts, fait circuler » les eſpèces, peuple les villes, & fait » vivre une foule d'artiſans «. Mais s'il excite l'induſtrie (*i*) aux dépens des mœurs; s'il anime les arts dans les choſes frivoles & en dégradant le goût des artiſtes (*k*); s'il épuiſe tôt ou tard les eſpèces qu'il fait circuler (*l*); s'il dévaſte les campagnes pour peupler les villes,

* » Rien n'eſt plus flatteur que le ſpectacle » du luxe; rien de plus attrayant. Je ne ſuis » pas ſurpris de ce qu'il a perdu tant d'Etats. » C'eſt, dira-t-on, une vaine déclamation » rebattue par les Moraliſtes. Je ne m'amuſerai » pas à vous prouver par l'Hiſtoire que ce ſont » des faits rebattus, & non une déclamation «. *Entretiens de Périclès & de Sully.*

que bientôt il dépeuple à leur tour ; s'il fait des artiſans inutiles & des valets, aux dépens de la claſſe néceſſaire des laboureurs, & ſi, de ces artiſans, il en fait mourir de faim par le trop grand nombre, plus qu'il n'en nourrit *; s'il ruine la Nobleſſe, pour la mettre de niveau avec les modes & les caprices de ceux qui ſe ſont enrichis par la finance ; s'il multiplie les faillites, après avoir donné à un faſte arrogant le pain des créanciers ; ſi, pour augmenter la fortune de quelques citoyens, il engendre dans l'eſprit du grand nombre le goût & l'habitude des malverſations & des crimes ; s'il a mille autres inconvéniens, qu'il ſeroit trop long de détailler : alors, pour un Etat quelconque, le luxe eſt-il un gain ? Ah ! je l'avouerai ſans peine, le luxe donne pour quelques momens un air de force & de puiſſance, tandis que ſourde-

* » Le luxe peut être néceſſaire pour don» ner du pain aux pauvres ; mais s'il n'y avoit » point de luxe, il n'y auroit point de pau» vres «. *M. Rouſſeau.*

ment il mine, & qu'avec le tems il détruit. Cet air de vigueur qu'il prête ressemble à l'embonpoint d'un corps qu'engraissent des humeurs superflues, & qui manque de la chaleur nécessaire. Signe apparent de la vie & de la santé, il porte en lui le germe de la mort (*m*). Ce seront, si l'on veut, les richesses de l'agio, avec lesquelles l'Etat est bouleversé & le particulier se retrouve plus pauvre qu'il n'étoit auparavant.

» Ce qui est luxe pour les uns, a-t-on » dit enfin, ne l'est pas pour les autres ; » ce qui est luxe pour nous, cessera de » l'être pour nos neveux : d'où il suit que » le luxe n'est nulle part, ou qu'il est » par-tout (*n*) «. Quelle conséquence ! Et ne s'ensuit-il pas au contraire qu'il y a donc en effet pour bien des personnes un luxe, qui, à raison de l'état, des facultés, des vrais besoins de circonstance & de bienséance, peut, dans des cas particuliers, ne l'être pas pour un petit nombre d'autres ; qu'il y a des choses, qui, pendant un tems, sont de luxe à l'égard de presque tout le monde ; qu'avec elles

les besoins factices de presque tous augmentent ; & qu'avec elles en proportion le citoyen s'appauvrit ?

Concluons donc, ma fille, & qu'il y a un luxe réel, & que rien n'est plus à désirer que le retranchement du luxe, dont la nature est de croître toujours jusqu'au bouleversement de toutes les conditions & de la société toute entière. Mais à qui appartient-il de le retrancher ? A ceux qui ont l'empire sur l'opinion & sur les modes, qui ont le pouvoir de changer les mœurs, à qui il appartient de donner l'exemple..... aux Grands, pour le dire en un mot : & comme ceux-ci dominent sur l'esprit du peuple, c'est le Souverain qui domine sur eux. C'est en attachant la honte au faste (o), les distinctions aux services réels, & l'honneur à la vertu *, que le luxe tombe, que les mœurs se réforment, & que l'Etat lui-même reprend son ancienne vigueur.

Jusqu'ici, ma chère Emilie, je ne t'ai

* » Quand la vertu est honorée, elle germe » dans tous les cœurs «. *M. Marmontel.*

parlé que le langage de la raiſon ; mais ſeroit-ce bien à toi que je négligerois de parler celui de l'Evangile & du ſentiment ?

Le riche condamné par ton divin Maître, ce riche voluptueux, faſtueux, & ſuperbe (car l'orgueil, le faſte ; & la volupté vont enſemble), étoit en même tems dur & impitoyable. C'eſt-là encore l'effet du luxe. Il reſſerre le cœur (*p*) ; &, lorſqu'il eſt queſtion de ſubvenir aux beſoins du pauvre, il ne trouve jamais de ſuperflu. Cependant c'eſt ſur cela même qu'au tribunal du juſte Juge, du Dieu des Chrétiens, nous ſerons le plus ſévèrement repris & condamnés. » Retirez-» vous de moi, dira-t-il au réprouvé : j'ai » eu faim, & vous ne m'avez pas donné » à manger ; j'ai eu ſoif, & vous ne m'a-» vez pas donné à boire ; j'ai été ſans » logement, & vous ne m'en avez pas » procuré ; j'ai été ſans habit, & vous ne » m'avez pas revêtu ; j'ai été malade & » en priſon, & vous ne m'avez point » viſité : car je vous le dis en vérité, tou-» tes les fois que vous avez manqué de

» rendre ces soins au plus petit d'entre
» mes membres, vous avez manqué de
» me les rendre à moi-même * «. L'insensé ! Il a refusé de placer dans le Ciel les biens qu'il possédoit sur la terre ; & pour de vains plaisirs qui passent comme l'ombre, pour un faux éclat d'un moment, il s'est préparé des regrets éternels.

Tu as des richesses : eh, ma fille, avec un cœur tel que le tien, serois-tu donc embarrassée sur l'usage qu'on en peut faire ? N'y a-t-il pas des malheureux ** ?

---

* Matt. 25.

** Un homme qui pleure, un homme qui souffre & qui a besoin...., quel objet pour un cœur bien fait ! Et ne donneroit-il pas tout l'or du nouveau Monde, s'il l'avoit, pour sécher une seule larme d'un infortuné ?

» Ah ! sans doute (diront ces ames de boue qui ne savent que dissiper ou qu'amasser, qui du moins, avec un revenu considérable, jouent le sentiment & se croient charitables pour de petits biens qu'elles auront faits), » sans doute
» il est juste, il est doux d'assister ses sembla-
» bles, & on le fait bien quelquefois ; mais
» ce qui empêche d'en faire davantage, c'est

De tous les traits de reſſemblance avec l'Etre ſuprême, le plus flatteur pour l'homme eſt d'être bienfaiſant. Mais le luxe empêche preſque toujours de le devenir autant qu'on devroit l'être ; il abſorbe tout le patrimoine des pauvres.

Pour toi,, ma fille, je t'ai toujours connue trop ſenſible à leurs peines, pour croire aiſément que tu puſſes conſentir à donner au faſte ou à la molleſſe ce que tu dois à leur indigence. Eh, n'eſt-ce pas toi que j'ai vue tant de fois, n'ayant que Dieu pour témoin & ton père pour guide, porter dans les réduits les plus obſcurs la conſolation & l'abondance; changer en larmes de reconnoiſſance & de joie, les larmes amères de l'opprobre & de la douleur; forcer le malade, qui maudiſſoit ſa misère, de rétracter ſes murmures

» qu'on y eſt ſi ſouvent trompé « ! Hélas ! quand on eſt opulent, le plus grand riſque qu'on ait à courir, n'eſt pas de faire de bonnes œuvres en faveur de ceux qui n'en ont pas beſoin ; mais c'eſt d'en manquer une ſeule qui eût été néceſſaire. Eh, après tout, quelle bonne action ne profite pas à celui qui la fait ?

& de lever encore vers le Ciel ſes mains tremblantes pour le bénir ; rendre à la mère languiſſante & déſolée la ſanté & ſon fils, qui, faute de ſecours, expiroit ſur ſon ſein ; arracher à une infâme priſon un chef de famille, qui, ſans reproche devant Dieu, n'avoit à rougir devant les hommes que d'une dette qu'il n'avoit pu s'empêcher de contracter ; rendre leur état & la vie à des familles honnêtes, qui préféroient la mort à la honte & à la mendicité ; les leur rendre, en reſpectant leur ſecret, en reſpectant leur infortune ? car enfin quel reſpect ne doit-on pas aux malheureux !

O ma chère Emilie ! comment y a-t-il des riches qui ne connoiſſent pas le plaiſir ſi touchant & ſi pur, de faire renaître dans des cœurs ſenſibles la joie & le bonheur ? Comment ne ſe regardent-ils pas comme chargés par état de tous les indigens qu'ils peuvent ſecourir * ? Ah !

* » On ſe plaint de la rareté des hommes ; » c'eſt la dureté du riche qui les tue «. *Conſeils de l'amitié.*

» Le luxe, dit M. d'Alembert, eſt un crime

voulons-nous qu'il n'y ait point de malheureux parmi nous ? Eh, qui auroit l'ame assez mal faite pour ne le pas vouloir ? Que chaque famille aisée adopte une famille pauvre ; que celle qui l'est davantage en adopte plusieurs ; qu'au lieu de se livrer aux dépenses somptueuses, à celles qui ont pour objet des choses vaines & futiles, elle se dépouille, en faveur de cette famille qu'elle aura adoptée, d'une partie de son superflu ; qu'elle l'aide de ses conseils & de sa protection ; qu'elle lui ménage des ressources par son crédit ; qu'elle agisse & fasse des démarches en sa faveur : elle jouira de la douce satisfaction de voir une famille entière ressuscitée par ses soins ; elle fournira, à l'artisan qui en est le chef,

---

» contre l'humanité, toutes les fois qu'un seul
» membre de la société souffre, & qu'on ne
» l'ignore pas. Qu'on juge de là, combien peu
» il y a d'occasions & de Gouvernemens où le
» luxe soit permis ; & qu'on tremble de s'y
» laisser entraîner, si on a quelque reste d'hu-
» manité & de justice «. *Mélanges, &c. t. 4.*

des inſtrumens pour ſon travail ; elle ſauvera du danger l'innocence de tendres enfans, qui ſe ſeroient perdus par la misère ; elle favoriſera la naiſſance & l'accroiſſement de leurs foibles talens. Et qu'on ne s'effraye pas de ce qu'il en couteroit pour une ſi belle œuvre : non ſeulement on eſt bien payé, au fond de ſa conſcience, du bien que l'on fait dans une pareille adoption, par l'extrême plaiſir qu'on éprouve en le faiſant ; mais cette adoption ſe maintient à moins de frais qu'on ne pourroit le croire : lorſqu'on ſe charge d'une famille où tous les membres travaillent, il faut peu de choſe pour rendre leur travail ſuffiſant à leur entretien ; & il en reſte encore aſſez à des ames bienfaiſantes, pour porter ailleurs & étendre plus loin leur libéralité.

Que le riche faſſe plus encore ; qu'il faſſe oublier la ſource ſouvent impure de ſes richeſſes & de ſon opulence, en élevant des monumens au bien commun ; car c'eſt ici qu'on ne ſauroit mettre trop de grandeur & d'éclat : qu'il faſſe conſtruire ou qu'il prenne ſoin d'orner des

édifices publics; qu'il répare & embelliſſe nos routes ; qu'il relève nos temples ; qu'il donne de la majeſté au culte; qu'il dote des vierges; qu'il favoriſe les mariages bien aſſortis; qu'il enrichiſſe ſa patrie. Eh, ma chère Emilie, toutes ces dépenſes ne valent-elles pas bien celles du luxe? & les doux fruits qu'on en retire, par l'eſtime de ſes concitoyens, par ſa propre eſtime, ne valent-ils pas bien ſes plaiſirs (*q*)? O ma fille! pour penſer ainſi, tu n'as jamais eu beſoin que de ta piété & de ton propre cœur; & qu'heureux ſont ceux dont toute la philoſophie n'eſt que la religion & le ſentiment!



NOTES.

PAGE 411.

(a) *ET qui par-là même fait sacrifier.... le repos de l'esprit & du cœur aux inquiétudes & aux tourmens de la vanité.* Mais encore, quel avantage, pour le dire en passant, ne perdons-nous pas en immolant la simplicité des mœurs au luxe & à la vanité ! Cette aimable simplicité, qui rend si touchante & si respectable la conduite de ceux, qui, jusque dans la dépravation générale, ont su la conserver, n'est plus dans nos usages : les modes ridicules l'ont fait disparoître de presque toutes les sociétés. Elle y faisoit régner autrefois l'enjouement, la confiance, & la franchise : maintenant on n'y trouve plus que la contrainte, un air gêné, un rire affecté ; on se regarde, on s'observe, on se mesure des ieux. Entre femmes sur-tout, on est dans un état de guerre presque continuel : celle dont la parure est la plus élégante, devient l'objet de la folle envie de toutes les autres : après avoir passé quatre ou cinq mortelles heures, & quelquefois davantage, à se faire martyriser * pour l'amour de la vanité ; que

* Par un coiffeur s'entend ; car aujourd'hui, en dépit de toute pudeur & des intérêts de tant de personnes

l'on rencontre par malheur une coiffure plus élégante, une nouvelle mode, ce n'eſt plus dès-lors que dépit, humeur, emportement ; on boude ſon mari, ſes enfans ; on s'irrite contre ſes domeſtiques ; on eſt déſolé du triomphe d'une rivale & de l'éclipſe qu'on vient de ſouffrir. Que de petiteſſe, que de misère ! Et ces êtres-là ont-ils une ame ?

Convenons cependant qu'il y a pluſieurs ſortes de luxe, indépendamment de celui des modes & de la coquetterie. La dévotion même a le ſien ; & ce n'eſt pas peu de choſe qu'un luxe dévôt, qui accompagne aſſez volontiers l'air & le ton de la réforme, rend la pruderie plus maniérée encore, & s'accommode merveilleuſement avec une certaine affiche d'opinion & de parti.

O ſimplicité ! ſimplicité ! quel heureux ſiècle te verra renaître dans nos opinions, dans nos goûts, & dans nos coutumes ! Par-tout, hélas ! une noble ſimplicité ſied ſi bien !

---

du ſexe, qui ne ſavent plus à quoi s'employer pour vivre honnêtement, les coiffeurs, les accoucheurs, les tailleurs ou faiſeurs de corps, les maîtres de Muſique & d'inſtrumens, les hommes, en un mot, ſont ſeuls en uſage auprès des femmes : & que d'inconvéniens, plus communs & plus réels qu'on ne penſe, accompagnent celui-là ?

PAGE 413.

(b) *Si un éclat fastueux...... fait la grandeur, &c.* » Les gens en place, qui veulent être honorés sans qu'il leur en coûte, ne cessent de dire que leur rang, pour imprimer le respect, a besoin d'être revêtu de pompe & de magnificence ; & en effet, c'est comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps : mais c'est une raison de plus pour écarter cet appareil qui déguise & confond les hommes. Quand la vertu se présentera dans les places éminentes, comme l'athlète dans l'arène, on l'y distinguera bien mieux à sa force & à sa beauté ; & si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir «. *M. Marmontel.*

PAGE 414.

(c) *Est-ce un bien, que l'esprit & le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens ?* » Le luxe, qui dispose l'esprit à recevoir ses funestes impulsions, l'affoiblit. Qu'on en juge même par ses délassemens : qu'on lise les brochures, qu'on voye les spectacles ; on y découvrira le type de cet affoiblissement de l'esprit qui travaille pour ses semblables. Plus rien qui tienne du noble & du grand ; colifichets & enfances dans le fond, pointes & saillies dans la forme & dans le style : tel est le fruit de

l'affaissement d'esprit dans une nation. Il porte sur tout, il abâtardit tout ; & les hommes réfléchis, qui ne peuvent nier le fait à cet égard, vont, faute d'en avoir étudié le principe, en chercher la cause dans un principe de dégradation arrivée dans la masse physique, tandis qu'il n'en est point d'autre que le dérangement dans les mœurs, qu'on appelle luxe. Je dis encore qu'il affaisse l ame en portant son ambition vers des objets bas, &c. *L'Ami des hommes, t. 2, chap. 5.*

IBID.

(d) *Que le faste étouffe l'honneur, &c.* » Je l'ai dit ailleurs : *Le sel doit entrer dans tous les mets ; l'honneur dans toutes les professions :* mais l'honneur ne subsistera jamais qu'avec la vergogne & la modestie. Le luxe est l'ennemi juré de celles-ci ; aussi l'est-il de l'honneur, & il n'en faut plus attendre d'aucune espèce où le luxe règnera. J'ai dit encore qu'il avilit le cœur en l'endurcissant ; j'aurois mieux fait de dire qu'il l'étouffe.... J'ai dit que le luxe réduisoit tous nos appétits à la soif de l'or.... J'ai pu jadis aimer mon père exclusivement à tous autres ; l'aimer, non pour lui, mais parce que je savois qu'il m'aimoit comme son bien, & que cet amour, exigeant à l'extérieur, m'étoit commode au fond ; parce que je pouvois m'y fier,

parce que son conseil m'étoit bon ; & que son expérience m'appartenoit..... Tous ces motifs étoient au fond ceux d'un cœur imprégné de la lie de l'intérêt, & indignes de la pureté primitive de la portion d'être spirituel que j'ai reçue des mains du Créateur : mais, tels qu'ils étoient, mon père en profitoit dans le fait ; la société & ma famille, par l'exemple. L'intérêt sordide est venu déranger cet ordre apparent. Mon père, dont je dévorois la succession comme un bien trop long-tems retenu, tarde trop à mourir ; l'impatience me fait appercevoir qu'il me doit compte du bien de ma mère ; je l'attaque, il se défend ; l'indignation se joint à la douleur de me voir échapper à sa dépendance ; je hâte ses jours & j'en déshonore la fin, en faisant retentir les Tribunaux du récit de ses injustices ; je scandalise la société ; je donne à mes enfans l'exemple qu'ils transmettront à leurs neveux ; & les regardant d'avance comme ennemis, j'établis hautement le principe qu'il faut ici-bas travailler pour son propre bonheur, & je le mets en pratique en plaçant une partie de mon bien à fonds perdu. Ce fait allégué n'a que trop d'exemples chez les peuples abandonnés au luxe : je puis me dispenser de parcourir les autres ordres de liens de la société. Qu'attendront des frères, d'un fils parricide ? des parens,

d'un frère dénaturé ? des amis, d'un parent insensible ? le Prince, l'Etat, & la société, d'un homme qui n'a ni parens ni amis, dès qu'il s'agit de son intérêt « ? *L'Ami des hommes*, ibid.

PAGE 415.

(e) *Est-ce un bien que les campagnes soient désertes*, *&c.* » A mesure que l'industrie & les arts lucratifs s'étendent & fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'Agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés ; d'où il arrive que le cultivateur, méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans la ville le pain qu'il y devoit porter. Les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens, devenus mendians ou voleurs, & destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie & du luxe ; telles sont les causes sensibles de toutes les misères, où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées : c'est ainsi que l'Etat, s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit & se dépeuple d'un autre ; & que les plus puissantes Monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes & désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la

funeste tentation de les envahir «. *M. Rousseau.*

Voyez aussi, sur cette matière, *les Entretiens de Phocion*, un des plus vrais, &, à tous égards, un des meilleurs ouvrages de politique qui ayent paru de nos jours.

PAGE 416.

(f) *Exporteront au loin nos moissons.... feront naître la disette au milieu de l'abondance, &c.* Voilà en effet tout ce que nous ont valu les savans Traités de nos Philosophes sur l'Agriculture : après qu'ils ont fait tant de mal, que leurs Auteurs en réparent donc, s'il se peut, les suites ; & pour apprendre à démentir ou à modifier leur système, qu'ils aillent dans nos campagnes, qu'ils parcourent nos provinces, & qu'ils voyent des familles entières, sans pain pendant trois & quatre jours, mourir, ou d'inanition, ou d'excès de nourriture au moment où ce pain leur est rendu. Quel tableau pour des cœurs sensibles ! si cependant le luxe & une stérile Philosophie laissent encore quelque place au sentiment.

IBID.

(g) *Que des hommes énervés, &c.* » Une armée sobre a des aîles ; le luxe énerve & appesantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans & du dehors ; la prodigalité les épuise & n'en laisse aucune au

besoin : elle entraîne la dévastation, la famine, l'épouvante, & la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris ; le courage leur reste, mais les forces leur manquent ; l'ennemi qui sait les fatiguer n'a pas besoin de les vaincre, & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats«. *M. Marmontel.*

IBID.

(h) *Que l'intérêt particulier succède à l'amour du bien commun, &c.* » A des gens à qui il ne faut que le nécessaire, il ne reste à désirer que la gloire de la patrie & la leur propre. Mais une ame corrompue par le luxe a bien d'autres désirs : bientôt elle devient ennemie des loix qui la gênent, &c. «. *De l'Esprit des Loix, l. 7, c. 2.*

» Rien ne peut s'opposer à la dépravation totale des mœurs, quand l'Etat est en proie aux ravages du luxe. Il y a bien des siècles que Cyrus nous apprit que pour avilir un peuple vertueux & indomptable, le plus sûr moyen étoit d'y introduire le goût du luxe & tous les arts frivoles qu'il traîne à sa suite (*Justin, l. 1, c. 7*). C'est l'artifice dont se servit Aristodème, tyran de Cumes, pour se garantir de sa nation, qu'il avoit asservie : le fameux Agricola crut aussi devoir employer les mêmes moyens pour subjuguer ces fiers Bretons, contre lesquels

l'orgueil des conquérans du monde s'étoit brisé tant de fois «. *Discours sur le luxe, par M. Genty.*

PAGE 420.

(i) *S'il excite l'industrie, &c.* » Il est trois sortes d'industrie : celle qui pourvoit à la nécessité, est la première ; celle qui sert à l'aisance & à la décoration, la seconde ; celle enfin qui satisfait la recherche & la curiosité, est la dernière. Or je soutiens que le luxe n'a d'influence qu'en faveur de celle-ci. En effet, est-ce au luxe que nous devons l'Agriculture, les moulins à eau & à vent, &c.? Est ce au milieu du luxe, que les Hollandois ont appris à gagner du terrein sur la mer, & à couvrir de moissons les parvis du palais d'Amphitrite ? Est-ce aux recherches du luxe, qu'ils doivent l'invention des écluses & des canaux ; qu'on doit ailleurs l'art de la construction des navires, les citernes, que sais je ? toutes les inventions de l'industrie humaine, qui ont, pour ainsi dire, changé la face de la terre ? &c. «. *L'Ami des hommes, tom. 2, chap. 5.*

IBID.

(k) *S'il anime les arts dans les choses frivoles & en dégradant le goût des Artistes, &c.* » A l'égard des beaux arts, il est impossible qu'ils ne dégénèrent, dès que le goût de la re-

cherche prend le dessus. En effet, en tout genre, le vrai beau est simple, autant que noble & élevé : il est à un point fixe & marqué, par delà lequel on le gâte ; & toutes les fois que les artistes, en quelque genre que ce puisse être, ont voulu enchérir sur la vraie beauté, la charger d'ornemens, l'embellir par les détails, & la rendre susceptible de leur prétendue élégance, ils l'ont défigurée & bientôt rendue méconnoissable. C'est cependant à quoi le goût de la nouveauté force les artistes, &c. *Ibid.*

C'est dans le même esprit qu'un Auteur encore plus moderne a dit, que » le luxe, qui contribue au progrès des arts lorsqu'il est modéré, produit un effet contraire quand il devient excessif & qu'il gagne toutes les conditions ; parce qu'il substitue alors, au goût du vrai beau, une vaine ostentation de richesses & la recherche des ornemens superflus.

On pourroit assigner plusieurs autres causes de la décadence des arts parmi nous ; mais la plus universelle & la plus immédiate, est sans contredit l'amour de la nouveauté, si naturel aux hommes, & en particulier si naturel aux François «.

IBID.

(l) *S'il épuise tôt ou tard les espèces qu'il fait circuler, &c.* Le commerce du luxe, dit

l'Auteur du livre de l'*Esprit*, donne aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter sans surcharger les peuples d'impôts onéreux... L'abondance d'argent que le luxe attire, dit encore le même Auteur, en impose d'abord à l'imagination. Cet Etat est pour quelques instans un Etat puissant; mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage passager. Lorsque, par la beauté de ses manufactures, une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit baisser chez ces peuples appauvris. Ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers à la nation riche, l'appauvriront à son tour en l'approvisionnant à meilleur marché. Or, si-tôt que la disette d'argent se fait sentir dans un Etat accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris. Ce qu'on vient de dire du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer au commerce des marchandises de première nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, & par conséquent un partage bien moins inégal de riches-

fes..... Il eft certain, dit ailleurs l'Auteur que je cite dans cette note, que dix mille arpens de terre poffédés par une feule famille, ne contribuent pas tant à la population & à la force de l'Etat, que s'ils étoient partagés entre vingt ou trente familles. Voilà où gît le vrai fecret de la population. Les anciens qui l'ont bien compris, ont toujours tâché de prévenir la trop grande accumulation des domaines.

Combien cette réflexion doit frapper les Souverains eux-mêmes, s'ils défirent la profpérité de leurs Etats !

PAGE 412.

(m) *Signe apparent de la vie & de la fanté, il porte en lui, &c.* L'Auteur de l'*Efprit* a mieux dit encore : » L'époque du plus grand luxe d'une nation eft ordinairement l'époque la plus prochaine de fa chute & de fon aviliffement. La félicité & la puiffance apparente que le luxe communique durant quelque tems aux nations, eft comparable à ces fièvres violentes, qui prêtent dans le transport une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui femblent ne multiplier les forces d'un homme, que pour le priver, au déclin de l'accès, de ces mêmes forces & de la vie «.

» Les Chymiftes, a dit avec autant d'énergie l'Auteur de la *Théorie des loix civiles*, pilent,

broient les matières qu'ils font entrer dans leur alambic ; ils en concentrent les esprits par la distillation, pour composer ces liqueurs voluptueuses qui flattent le goût ou l'odorat. Le luxe en agit de même avec les hommes. . ; c'est du plus pur de leur sang qu'il tire, ou ces ornemens dont il se pare avec tant d'orgueil, ou ces raffinemens de délicatesse qu'il goûte avec tant de sensualité. Ceux qui ne s'arrêtent qu'au résultat de son opération, en admirent le succès ; ils n'examinent pas les préparatifs ruineux qui l'ont précédée. On songe rarement à ce qu'il en coûte au genre humain, pour procurer à un petit nombre de ses membres, ou des plaisirs que l'abondance rend insipides, ou des superfluités qui cesseroient de leur paroître précieuses si elles étoient communes. On ne se permet pas de calculer combien le moins nécessaire des agrémens que l'opulence exige, fait perdre à l'univers d'hommes & même de familles «.

IBID.

(n) *Ce qui est luxe pour les uns, &c.* » Le luxe n'est pas dans la chose, il est dans l'abus. Ainsi, pour me servir de l'exemple cité par Melon, un Parvenu qui dans le tems de Henri II auroit porté des bas de soie, étoit répréhensible, parce qu'il affectoit une recherche nullement convenable à son état ; & un

cordonnier qui en porte aujourd'hui ne choque personne..... Le campagnard n'envie pas l'élégance & la propreté des meubles de la ville, & la ville se glorifie aux ieux des étrangers de la pompe de la Cour. Rien de tout cela n'excite l'envie & la cupidité. D'où vient cela ? C'est que tout est à sa place. Mais quand le Courtisan, sortant de son entre-sol de Versailles où il est meublé selon l'ordonnance, ou de son palais désert où des pierres d'attente marquent la place des glaces, va chez un Parvenu, où tout reluit d'or & d'azur, où la magnificence de la vaisselle & des porcelaines, la profusion & la variété des mets, lui reprochent de toute part le vide de sa prééminence : quand le Magistrat & le Bourgeois voient, dans des maisons de la campagne, les boulingrins & les arbrisseaux odorans tenir la place des fertiles moissons qu'on en tiroit autrefois, & réduire en chaumière, par comparaison, l'honorable maison de leurs pères : quand le Seigneur campagnard voit dans sa terre un fripon de marchand de bœufs prodiguer à sa femme des bijoux qui éblouissent la Dame du château, &c. alors tous les ordres crient au luxe ; chacun, blessé de se voir surpasser par son inférieur naturel, s'efforce de se remettre à sa place. Delà les dépenses folles, c'est-à-dire dispropor-

tionnées aux moyens, le dérangement, la ruine, la cupidité enfin & ses consorts, & tous les désordres les plus propres à ruiner entièrement la société «. *L'Ami des hommes*, *t.* 2, *c.* 5.

PAGE 423.

(o) *C'est en attachant la honte au faste*, *&c.* » C'est elle (c'est l'opinion), qui, sans gène & sans violence, remet chaque chose à sa place; & c'est d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs «.

» Cette révolution vous paroît difficile; elle dépend de la volonté & de l'exemple du Souverain. Dès qu'à mérite égal, l'homme le plus modeste & le plus simple dans ses mœurs sera le mieux reçu du Prince, qu'il annoncera son mépris pour les dépenses fastueuses & pour un luxe efféminé, qu'il jettera un œil de dédain sur les esclaves de la mollesse, & qu'il fixera un regard de complaisance & de respect sur les victimes du bien public; le goût d'une simplicité noble & d'une sage économie sera bientôt celui de sa Cour. Le faste, loin d'y être honorable, n'y sera pas même décent. Des mœurs pures & austères y prendront la place des mœurs licencieuses & frivoles; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel, & laisseront le luxe & la vanité s'admirer seuls & se complaire.... Ainsi, l'opinion du Prince sera

l'opinion publique, & son exemple décidera le caractère national «. *M. Marmontel.*

PAGE 424.

(p) *Il resserre le cœur, &c.* » Caractère de cœur maudit, qui ne laisse aucune ressource honnête aux misérables, & qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a faits pour eux.... Cette inégale distribution des biens lie nécessairement les hommes les uns aux autres, il est vrai; mais le commerce qu'elle forme entre eux, n'est-il pas trop dur pour les uns & trop doux pour les autres? & de cette différence énorme, qui se trouve aujourd'hui entre le sort du riche & celui du pauvre, Dieu, qui est juste autant que sage, n'en seroit-il pas comptable à sa justice, s'il n'y avoit pas quelque chose qui tînt la balance égale, si le bonheur du riche ne le chargeoit pas aussi de plus d'obligations? Ainsi, vous, dont ce riche ne soulage point la misere, prenez patience, c'est-là votre unique tâche à cet égard-là; vivez, comme vous faites, à la sueur de votre corps: continuez, c'est Dieu qui vous éprouve. Mais vous, homme riche, vous paierez cette fatigue & ces langueurs où vous l'abandonnez: il y résiste; vous lui paierez la peine qu'il lui en coûte; c'est à vos dépens qu'il prend patience; c'est à vos dépens qu'il la

perd : vous répondrez de ses murmures & de l'iniquité où il se livre ; & en périssant il vous condamne ». *Le Spectateur François de Marivaux.*

PAGE 430.

(q) *Toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe ? &c.* Pope a transmis à la postérité le nom d'un vertueux citoyen de sa nation, qui, avec un revenu de cinq cents guinées au plus *, a défriché des terres, pratiqué des chemins favorables au commerce, bâti un temple, nourri les pauvres de son canton, entretenu une maison de charité, doté des filles, mis des orphelins en apprentissage, soulagé & guéri des malades, appaisé les différends de ses voisins. Il s'appeloit *Jean Kyrle.* Il naquit à Rosse, petit bourg de la Province d'Hèrefort, & mourut en 1724, âgé de 90 ans. Voyez, dans l'édition Angloise de *M. Warburthon*, l'Epître morale sur l'emploi des richesses.

On trouve, dans les Ouvrages de l'Abbé Prévost, une anecdote qui prouve jusqu'à quel point le bon usage de ce que nous possédons, & l'habitude de faire du bien, sont nécessaires pour rendre les riches vraiment heureux. Un homme jouissoit d'une fortune considérable, &

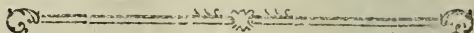
* La guinée vaut environ 25 liv. argent de France.

n'avoit appris à s'en servir que pour satisfaire ses besoins & ses caprices. Des désirs toujours renaissans, & toujours remplis aussi-tôt que formés, le conduisirent par degrés à une espèce de satiété & de dégoût, qui lui rendit la vie insupportable : il ne pensoit plus qu'aux moyens de s'en délivrer, lorsqu'il rencontra un homme de sa connoissance, qui, lisant sur son visage le trouble qui l'agitoit, l'ennui & le chagrin dont il étoit dévoré, parvint à lui arracher son secret. » Quoi, lui dit-il, vous êtes dégoûté » de la vie ! vous ne savez plus quel usage faire » de vos richesses pour en jouir ! ô mon ami ! » servez-vous-en à faire des heureux ; &, par » le plaisir que vous en ressentirez, vous ne » vous plaindrez plus que la vie est un far- » deau «. Un si sage conseil fut adopté & mis en pratique au même instant. Les premiers essais de ce nouveau genre de bonheur furent si doux pour ce riche, ils devinrent pour lui une source de sentimens si délicieux & si purs, son cœur devint en peu de tems si sensible & si généreux, qu'il trouva ensuite ses richesses trop bornées & sa vie trop courte pour tout le bien qu'il vouloit faire. Quelle leçon pour tant de gens, qui en ont trop & qui ne saven raisonnablement à quoi l'employer; ou pour tant d'autres, que l'étroite capacité de leur

ame rend avares pour les autres & pour eux-mêmes, & qui n'en ont jamais assez ! Les infortunés ! ils meurent sans avoir su ce que c'étoit que de vivre !

Un des plus grands biens & des plaisirs les plus vrais que l'on pût substituer aux folles dépenses, & aux faux plaisirs du luxe, seroit, sans contredit, le bien immense qu'opéreroient les grands propriétaires, en séjournant plus qu'ils ne font dans leurs terres, en les vivifiant par leur présence, & en y répandant, par une bienfaisance éclairée, la joie & l'abondance. Les laboureurs deviendroient plus aisés; les campagnes seroient mieux cultivées; les fermages des Seigneurs augmenteroient & seroient mieux payés; ils se verroient adorés de leurs vassaux, qui les béniroient chaque jour en versant des larmes d'attendrissement & de reconnoissance; & parmi les fêtes & les jeux champêtres, que cette révolution ne tarderoit pas à multiplier sous leurs ieux, ils seroient heureux du bonheur de tout ce qui les environneroit.





LETTRE XXXVII.

De la Comtesse au Marquis de Valmont.

Votre Morale, mon tendre & respectable père, vos principes sur le luxe & sur l'emploi des richesses, sont l'unique Morale & les seuls principes que puisse adopter mon cœur, & qui soient de nature à contenter ma raison. Mon père me les avoit inspirés dès l'âge le plus tendre, & je n'ai pas été surprise de les voir confirmés d'une manière si sensible par un second père tel que vous. Je suis seulement fâchée que vous mettiez sur mon compte, aux ieux de mon mari, les œuvres de charité & de bienfaisance, que dans les premiers tems de mon mariage vous m'aidiez vous même à faire, & que je n'eusse jamais entreprises avec tant de zèle & de facilité, si vous ne m'eussiez servi de guide & de modèle. Le Comte a paru frappé, mais en bien, de ce petit mystère que votre lettre lui a révélé, & que je tenois toujours secret

avec d'autant moins de ſcrupule, que je ne prends ces ſortes de libéralités que ſur la portion de biens qui m'a été ſpécialement réſervée. J'ai lieu de penſer qu'à l'avenir il n'exigera plus de moi des dépenſes exceſſives, mais celles ſeulement qui conviennent à mon rang, & que je ne pourrois me diſpenſer de faire, ſans manquer à mon mari, à mon état, & à moi-même. Il eſt maintenant le premier à retrancher, dans ces jours de calamités, un ſuperflu, qui ſemble pris ſur la misère publique, & qui inſulte aux malheureux. Son cœur, naturellement bon, devient par vos leçons de plus en plus ſenſible; mais ſon eſprit, trop jeune encore, ſon caractère impétueux, ne lui permettent pas toute la raiſon que je voudrois trouver en lui. Il n'y a, je le ſens, que la Religion qui puiſſe le former avant l'âge; car tel eſt ſon chef-d'œuvre; elle ſupplée à l'expérience même, & donne à la jeuneſſe une ſageſſe prématurée. Valmont ne fait que preſſentir les vérités auxquelles vous le conduiſez par degrés; il ne fait qu'entrevoir ce jour ſi pur, qui par vos

ſoins ne tardera pas à l'éclairer. En attendant que ce vif éclat de lumière étonne, frappe ſon ame, & opère ſon changement, qu'il me reſte de choſes à craindre & à ſouffrir ! Sa jalouſie s'accroît & produit en lui une autre eſpèce d'aveuglement, preſque auſſi funeſte que le premier. Tout l'aigrit, tout lui fait ombrage; & les inquiétudes, les ſoupçons qu'il me laiſſe entrevoir, en bleſſant ma délicateſſe & mon amour pour lui, font tout à la fois mon ſupplice & ſon propre tourment.

N'ayant plus la force de ſoutenir, ni l'idée des peines qu'il endure, ni l'injuſtice qu'il me fait, trop ſenſible peut-être, & trop foible pour ce nouveau genre d'épreuve, je crus devoir un jour m'expliquer avec lui. Je tenois une de ſes mains que j'arroſois de mes pleurs : Cher Valmont, lui dis-je à travers mille ſanglots, quel regard ſombre & farouche lancez-vous ſur moi ! vous m'aimez, & dans votre amour vous ſemblez me haïr : de quoi vous plaignez-vous ? quel ſacrifice exigez-vous de moi, que je ne ſois prête à vous faire avec plus d'empreſſement que

vous ne paroîtrez le désirer? Voulez-vous que je me condamne à une entière retraite? elle me sera douce avec vous : mon état actuel entraîne mille incommodités qui peuvent me servir d'excuses. Voulez-vous permettre du moins qu'à l'égard de Lausane.... A ce mot, mon mari pâlit, frémit; & son trouble trahissoit malgré lui ses dispositions les plus secrètes. — Non, Madame, je ne permets & n'exige rien de ridicule & d'insensé : Lausane sera toujours mon ami; &, par bien des motifs, il seroit le dernier que je voulusse éloigner. — Quel ami! m'écriai-je à l'instant.... A peine eus je prononcé ces mots, que j'en sentis toutes les conséquences, par l'altération plus grande encore que je remarquai dans Valmont, & par tout ce que j'avois à craindre de sa vivacité. — Quoi, Madame, reprit-il avec chaleur, le Baron vous auroit-il manqué? — On ne manque à une femme telle que moi, lui dis-je à l'instant, qu'autant qu'elle le veut bien : & vous me connoissez. Mais, sans me manquer précisément, le Baron m'aime, ou feint de m'aimer; vous en

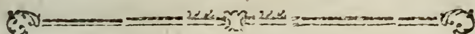
avez fait un jeu ; c'eſt vous qui m'avez forcée de recevoir ſes viſites trop aſſidues ; elles m'ont toujours été à charge ; & vous devriez me ſavoir gré de la contrainte que je me ſuis impoſée. Je n'eſtime point aſſez Lauſane pour en faire un ami ; il me convient encore moins ſous un autre titre, & je n'ai jamais ambitionné que le cœur de mon mari. Cependant, cher Valmont, votre air ſombre & inquiet à ſon approche, ſemble me punir de mon trop de ſoumiſſion à vos volontés.—Moi, Madame, me croyez-vous jaloux ? — Je ne ſais ; mais je n'y ai donné lieu du moins, ni par mes ſentimens, ni par ma conduite. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que maintenant vous paſſez pour tel ; que Lauſane en plaiſante tout le premier ; que ſes aſſiduités me font peine ; que ſon caractère vain m'effraie ; & que vous me rendriez le plus grand de tous les ſervices, ſi, ſans me compromettre, vous me faiſiez la grâce de m'en délivrer. — Cela peut être, repartit mon mari avec un ſang froid dont je fus glacée, mais ce ſeroit trop montrer ce caractère jaloux dont

vous ſemblez m'accuſer. Soyez tranquille, Madame, ſoyez contente, & jouïſſez avec confiance de l'effet de vos charmes; il eſt bien juſte que l'univers ſoit à vos pieds.—Moi contente? repris-je fondant en larmes; moi tranquille, quand vous ne le ſerez pas! eh! puis-je donc me faire un bonheur qui ne ſoit pas le vôtre? Laiſſons à des cœurs ambitieux toutes les dignités, toutes les faveurs de la Cour; le mien n'eſt que tendre & ſenſible, & met tout ſon bonheur à vous aimer & à être aimée de vous. Venez, cher Valmont, venez partager l'exil de notre reſpectable père. Venez, au ſein de la plus auguſte famille, jouir en paix de leur exemple, de leurs lumières, & de leurs vertus. Il me reſte encore aſſez de tems, j'eſpère, pour prévenir, eu égard à ma ſituation, les accidens d'un voyage trop précipité.—Et que diroit-on d'une pareille démarche? —On dira, cher époux, que je vous aime plus que tous les honneurs, plus que tout autre bien, plus que le monde entier. On dira, que nous avons été chercher plus loin le repos, qui

ne ſe trouve point ici, & que, ſous les ieux d'un père tel que le vôtre, nous nous ſuffiſions pour être heureux.... Eh, que nous importe ce que l'on dira, ſi nous ſommes heureux en effet? — Ainſi, je me rendrai le jouet & la fable de tout ce qui m'environne, j'oublierai ce que je dois à mon Prince, ce que je me dois à moi-même: & ſur quoi fondé? ſur ce que vous me croyez jaloux. Non, Madame, tout me répond de votre cœur. Voyez Lauſane; & qu'il triomphe à ſon aiſe d'un fol eſpoir, que ſans doute vous ne lui avez pas donné. A ces mots, mon mari me laiſſa preſque à ſes pieds, tremblante comme une criminelle qu'on accuſe & qui ſe juſtifie, déſolée & prévoyant dans l'avenir des maux plus grands encore. O mon Dieu! ſoyez mon appui, détournez les malheurs que je crains; & ſi vous les permettez par un juſte jugement, donnez-moi la force de les ſouffrir.



LETTRE



LETTRE XXXV.

Du Comte de Valmont au Marquis.

JE vous l'avouérai, mon père, les caractères que vous attachez à la véritable Religion ſont ceux qui m'ont toujours paru les plus frappans & les plus néceſſaires, ſi d'ailleurs on y en ajoute un, que je voudrois que vous n'euſſiez pas omis; je veux dire l'univerſalité. J'ai toujours cru que ces caractères ne pouvoient convenir qu'à la Religion naturelle; & c'eſt ce qui m'a donné le plus de reſpect pour elle, & le plus d'éloignement pour toute Religion révélée. Cependant l'application que vous en faites à la Religion chrétienne, & que vous juſtifiez ſi bien par rapport à ſon ancienneté, confirme plus que jamais les doutes que vous m'avez inſpirés en faveur de cette Religion que vous m'annoncez. J'admire avec vous ces antiques & reſpectables monumens, qui en font remonter l'origine aux premiers jours du monde : j'admire ce récit de

Moïſe, qui eſt ſi bien d'accord avec les vraies notions que nous devons avoir de la Divinité, avec la nature des choſes, & avec l'état des premiers peuples & des premières ſociétés. Dans l'hiſtoire du peuple Juif, tout s'arrange avec netteté & avec ordre, tous les faits naiſſent les uns des autres & ſe prouvent mutuellement; ce qu'on rencontre difficilement, ou, pour mieux dire, ce qu'on ne rencontre point dans les fabuleuſes annales de ces peuples qui ſe vantent de la plus haute antiquité. D'après le plan que vous m'avez tracé, & le développement que vous en avez fait ſur ce premier article, je crois entrevoir auſſi qu'il ne vous ſera pas difficile de prouver l'unité de la Religion & ſa perpétuité. J'attends ces preuves avec impatience, & celles encore qui doivent conſtater à mes ieux ſa perfection ou ſa ſainteté.

Mais j'en reviens, mon tendre père, à l'univerſalité. Sous l'empire d'un Dieu, bon, d'un Dieu juſte, du père commun du genre humain, la vraie Religion, ce ſemble, doit être pour tous les hommes;

elle doit être pour tous les lieux comme pour tous les ſiècles : & certainement vous ne prouverez jamais qu'il en ſoit ainſi du Chriſtianiſme. Le croiriez-vous, ô le plus reſpectable de tous les amis & de tous les pères ! vous m'avez déjà tellement réconcilié avec lui, que je voudrois qu'il fût auſſi démontré, auſſi vrai, qu'il vous le paroît à vous-même ; & je commence à regretter de ne pas lui trouver tous les caractères de vérité que je puis y deſirer. Je ſens que lui ſeul me ſatisferoit, me conſoleroit ; car enfin on ne peut être heureux ici-bas : la légèreté des créatures, le peu de fond qu'on doit faire ſur elles, les ſources d'ennui, d'inquiétude, que nous trouvons au dedans de nous-mêmes, l'incertitude où nous flottons ſans ceſſe ſur ce qui intéreſſe le plus la raiſon & le ſentiment, tout nous fait ſouhaiter un point d'appui qui ſerve à nous fixer, à nous ſoulager, à nous tranquilliſer ; & où le trouverons-nous, ſi ce n'eſt dans une Religion telle que vous me la dépeignez ?

Oſerai-je bien une ſeconde fois vous

ouvrir mon cœur, & vous le montrer plus agité & plus foible qu'il ne le fut jamais? Vous avouerai-je, hélas! ce que je n'ôse m'avouer à moi-même? Je n'aime plus, je ne puis plus aimer qu'Emilie; mais je doute qu'Emilie m'aime encore... Je doute.... qu'elle m'ait jamais bien aimé. En effet, lorsqu'elle a si bien connu mon amour pour sa jeune amie, elle n'a point éclaté en reproches; elle n'a point perdu son repos & sa tranquillité; un autre penchant paroît avoir détourné son attention & rempli son cœur. Elle aura cru peut-être qu'elle étoit quitte de tout amour envers moi, puisque j'avois pu cesser de l'aimer.... Mais quels soupçons injurieux à sa vertu! hélas! Emilie auroit donc tous les vices! elle seroit donc fausse, dissimulée, perfide; car elle me jure si tendrement qu'elle m'aime, & qu'elle n'a jamais aimé que moi! Ah! falloit-il ne retrouver au fond de mon cœur mes premiers sentimens pour elle, que pour en faire la source de mes plus vives alarmes & du plus cruel tourment? Aidez-moi, mon père, à dissiper ces

vains fantômes d'une imagination égarée, qui vont me rendre ridicule aux ieux du monde, & qui déjà me rendent insupportable à moi-même. Quelle confiance vous m'avez inspirée, puisque j'en ai assez pour vous avouer tant de foiblesse !





LETTRE XXXIX.

Du Marquis à ſon Fils.

TU crois à la vertu, cher Valmont, & tu ceſſerois de croire à celle d'Emilie ! tu lui fais un reproche de ce qui eſt en elle un mérite. Elle n'a point, dis-tu, éclaté en plaintes & en murmures, quand elle a ſu ta paſſion pour ſon amie. Eh, mon fils, ſes plaintes t'euſſent-elles ramené plus ſûrement, que ne l'euſſent pu faire ſa patience & ſa douceur ? » Elle » n'a rien perdu de ſon repos & de ſa » tranquillité «. Ah ! il eſt vrai, elle étoit tranquille par raiſon, par religion, autant qu'une épouſe tendre & chrétienne peut l'être. Mais elle étoit ſenſible; & que n'as-tu pu lire dans ſon cœur tout ce qu'il renfermoit d'amour & de tourmens ! que ne peux-tu y lire maintenant ce que tes ſoupçons & tes craintes y portent d'amertume, & ce qu'ils ont d'affligeant pour ſa délicateſſe ! Trop heureux époux ! tu ne connois pas encore

Emilie ; & il faut être vertueux comme elle pour la bien apprécier. Bannis, cher Valmont, ces idées sombres & jalouses, qui sont indignes de tous deux : quitte ce caractère odieux, qui n'est pas fait pour toi. Je passe à des amours mal fondés, à des ames communes, ces inquiétudes avilissantes qui décèlent assez la bassesse de leur origine ; mais je ne puis les souffrir dans mon fils, & moins encore dans l'époux de la sage & fidèle Emilie.

Permets donc que, sans m'arrêter plus long-tems à combattre des monstres & des chimères, je te ramène à nos entretiens sur la Religion ; cette Religion si bien faite pour le cœur de l'homme, &, comme tu l'avoues toi-même, si propre à lui servir d'appui. Tu conviens que rien ne déposeroit plus fortement en sa faveur que les caractères de vérité que je prétends lui donner. Mais il en est un, aussi marqué, aussi essentiel, selon toi, & que je n'ai pu omettre sans prouver contre elle ; c'est l'universalité. J'ai déjà répondu d'avance à cette difficulté * : il

* Voyez la Lettre XXVIII.

eſt vrai, cher Valmont, je ne puis, dans le ſens rigoureux que tes expreſſions renferment, prêter à la Révélation ce caractère auquel tu donnes tant de force & de crédit. Mais prends garde que, pris auſſi ſtrictement que tu l'entends, il entre ſi peu dans les preuves eſſentielles de la véritable Religion, qu'on ne peut pas même l'attribuer à la Religion naturelle, que cependant tu reconnois maintenant pour vraie. Tu ſentiras, après un examen réfléchi, qu'on ne peut faire valoir, même à l'égard de celle-ci, que la diſpoſition & l'aptitude, ſi je puis parler ainſi, que nous avons tous à y parvenir. Il eſt conſtant que la loi naturelle eſt faite pour tous les hommes, que tous les hommes ſont propres à la connoître & à la pratiquer. Mais dans le fait, il n'eſt pas vrai que tant de nations idolâtres, que tant de peuples ſauvages, la connoiſſent & la pratiquent dans ce qu'elle a de plus néceſſaire & de plus important; je veux dire la connoiſſance de l'Etre ſuprême & de nos devoirs envers lui. Il en eſt de même de la Religion chrétienne

quant à l'univerſalité : avec cette différence, qui eſt toute en ſa faveur, & qui montre combien elle ſupplée avantageuſement à la ſeule raiſon ; c'eſt que tel peuple a ſouvent des notions, quoique imparfaites, de certains points de la loi naturelle, & manque de bien des lumières ſur d'autres ; au lieu que par-tout où la vraie Foi porte ſon flambeau (& aujourd'hui elle le porte preſque en tous lieux), elle nous éclaire ſans diſtinction ſur tous nos devoirs, & nous fournit les plus sûrs moyens de les accomplir. Ainſi, mon fils, à la rigueur elle n'eſt pas répandue univerſellement, j'en conviens ; elle n'a pas toujours, elle n'a pas même encore porté ſa clarté chez tous les peuples : mais elle eſt faite pour les éclairer tous ; &, comme je te l'ai déjà fait obſerver *, elle n'attend, pour leur prêter ſa lumière, que des cœurs droits qui ſoient dignes d'elle. Il ſuffit d'ailleurs, pour qu'elle ſoit le don le plus précieux que le Ciel ait daigné nous faire, qu'elle puiſſe, ſans

* Voyez la note (*a*) de la XXVIIIe. Lettre.

distinction, sans acception de Juifs ni de Gentils, être le prix de nos vœux; que tous les hommes puissent s'y disposer en quelque sorte & l'obtenir; & qu'un Dieu juste & puissant, maître des conditions, maître absolu des évènemens & des moyens, fécond en ressources, vainqueur de tous les obstacles que peuvent y apporter la distance des lieux & la diversité des climats, ne la refuse à personne: il suffit que les nations les plus éloignées la reçoivent, chacune dans son tems, ou comme grâce ou comme récompense.

Revenons donc, cher Valmont, aux seuls caractères que j'ai établis, & dont on ne peut contester la nécessité. La Religion chrétienne a pour elle l'ancienneté; je crois te l'avoir démontré. A-t-elle également l'unité, la perpétuité, la perfection ou la sainteté?

Elle est parfaitement une, si elle se rapporte toute entière à un unique terme, si ses parties sont liées par un centre commun. Or, tel est son caractère: elle a pour centre, pour point d'appui, pour

unique fin, Jésus Christ, médiateur des hommes.

Faire de Jésus-Christ le fondement de son culte, l'objet de ses promesses, le but de ses oracles, le consommateur de notre foi *, le soutien de nos espérances, l'attente des nations, le modèle des vrais Justes dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi, le point de réunion de l'un & de l'autre Testament; en un mot, glorifier Dieu par Jésus-Christ, sanctifier les hommes en Jésus-Christ, & par ce double objet rapporter tout à Jésus-Christ; voilà, mon fils, ce qui lie, ce qui assortit toutes les parties de la Religion révélée, & ce qui en fait le chef-d'œuvre de l'unité. Développons ce second caractère, qui lui est propre, & qui, plus que tout autre, est digne de nos réflexions.

Dieu laisse entrevoir à Adam, après sa chute **, » une semence qui naîtra de la » femme, & qui écrasera la tête du ser» pent qui les a séduits «; c'est-à-dire, qui domptera son orgueil, qui renversera

* Hebr. XII, 2. ** Genes. c. 3.

son empire; mais contre laquelle aussi cet ennemi du genre humain tournera toutes ses ruses & tous ses efforts. Cette promesse faite à l'homme dès l'enfance du monde, & qui commence en quelque sorte l'histoire de la Révélation, s'éclaircit, se reproduit de jour en jour d'une manière plus sensible, & à raison de ses développemens, ainsi que de la longue attente qu'elle fait naître, devient, pour notre sainte & auguste Religion, la base sur laquelle elle repose *.

* Ce n'est en effet qu'*à raison de ses développemens*, que cette promesse se rend plus claire par la suite & plus sensible. C'est en la considérant sous ce même rapport, que M. de Valmont la cite dans le sens que comportent le texte Hébreu & plusieurs versions des plus célèbres, comme les versions Arabe, Chaldéenne, & différentes leçons des Septante. Il est d'ailleurs incontestable, que la foi des Patriarches avoit pour principal objet l'accomplissement de la promesse, que Dieu ne cessoit de leur faire, d'une semence dans laquelle toutes les nations seroient bénites; que c'étoit-là ce qui formoit la grande espérance

Dans le plan admirable que cette Religion nous trace & l'heureux enſemble qu'elle nous préſente, il falloit à l'Etre ſuprême, outragé par la déſobéiſſance de ſa créature, un réparateur digne de lui, une réparation proportionnée à la majeſté de celui qui étoit offenſé & à la grandeur de l'offenſe : il falloit à l'homme, déchu de ſon premier état, un médiateur auprès du Très Haut, une victime pure & ſainte qui pût l'honorer, un nouveau Pontife qui n'eût rien à expier pour lui-même. La nature, dégradée dans ſon chef, n'offroit rien qui ſuffît à de ſi grands objets, & qui fût capable de remplir l'intervalle entre Dieu & l'homme : & toutefois Dieu, admirable & fécond dans ſa nature & dans ſes deſſeins, laiſſe entrevoir au monde encore naiſſant un Libérateur. En lui, ſe concilieront la

des Iſraélites fidèles : & c'eſt auſſi en prenant les choſes dans leur principe, & dans les vues de la divine ſageſſe, que le diſciple bien-aimé du Sauveur nous repréſente Jéſus-Chriſt comme l'Agneau immolé dès l'origine du monde : *Qui occiſus eſt ab origine mundi*. Apoc. XIII, v. 8.

juſtice & la miſéricorde : en lui, le mal du péché ſera abondamment réparé : en lui, & par ſes abaiſſemens & ſes ſouffrances, Dieu ſera honoré comme il doit l'être ; le genre humain triomphera de ſon plus dangereux ennemi ; un nouveau règne commencera pour ne finir jamais, & ce règne ſera celui de la juſtice & de la vérité. Voilà ce qu'annonce de loin la promeſſe, & ce que Dieu ſe réſerve de développer avec plus d'étendue & de lumière, à meſure que les tems où elle doit s'accomplir ſeront plus proches.

Cette promeſſe eſt renouvelée d'âge en âge, & ſon effet doit s'étendre ſur toutes les nations. Pour que le ſouvenir s'en conſerve parmi les hommes, Dieu ſe ſépare une famille, à laquelle il la rappelle ſans ceſſe. Il la rappelle à Abraham, à Iſaac, à Jacob, dans la ſemence deſquels il fait voir, un jour, tous les peuples bénis *.

Jacob, au lit de la mort, annonçant

---

* Gen. XII, 3 ; XVIII, 17, 18 ; XXVI, 3, 4 ; XXVIII, 13, 14.

à ses enfans ce qui doit arriver à leur postérité, prédit en ces termes, près de dix-sept siècles avant Jésus-Christ, la prééminence que doit conserver la tribu de Juda sur toutes les autres tribus jusqu'à la venue du Messie, & le tems où le Messie doit naître * : » Le sceptre ** ne » sortira point de Juda, & le gouverne- » ment ne sortira point de ses descen- » dans, jusqu'à ce que vienne celui qui » doit être envoyé; & il sera l'attente » des nations «.

Des enfans d'Abraham, des douze fils de Jacob, Dieu fait naître un peuple, qu'il rend le dépositaire de cette même

---

* Genes. XLIX, 10 & suiv.

** Dans l'Ecriture sainte & la Langue dans laquelle ce livre est écrit, le mot *Sceptre* signifie en général la puissance, l'autorité, la magistrature; & cet usage se trouve établi dans une quantité d'endroits de l'Ecriture.

Pour l'entier développement de cette belle prophétie, qui fixe le tems de la venue du Messie, voyez le Discours sur l'Histoire universelle, par M. Bossuet, seconde Partie, n°. X, page 368 & suivantes, édition de 1744.

promeſſe qu'il a faite à ſes pères. Ce peuple eſt pour lui l'objet d'une providence toute ſpéciale. Il le conduit, il le gouverne, il lui impoſe des loix, il lui preſcrit des cérémonies ſans nombre : ce ne ſont point des cérémonies vaines ; leur but eſt d'empêcher qu'il ne ſe confonde avec les autres peuples, & n'oublie par ce mélange le Meſſie qui doit être l'unique objet de ſon attente. Il fait éclater en lui la force de ſon bras ; il le récompenſe, lorſqu'il lui eſt fidèle ; il le châtie ſans le perdre de vue, lorſqu'il porte ſon hommage aux dieux des Gentils. Sa ſageſſe ſemble ne diſpoſer les évènemens & ne régler la deſtinée des autres nations, que pour ce peuple choiſi ; & ce peuple lui-même n'eſt fait que pour le Meſſie. Tout en lui m'y ramène (*a*) ; l'Agneau paſcal, le ſerpent d'airain, les différentes ſortes de victimes qu'offroit le ſouverain Pontife, mille autres objets divers me donnent déjà quelque idée de l'objet qu'ils repréſentoient : les Juſtes m'en retracent l'image dans eux-mêmes par des rapports ſenſibles.

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. » Les Prophètes » m'annoncent un Dieu donné, un Dieu » avec nous *. Il eſt dans le ſein de ſon » père avant tous les ſiècles ** « ; le Seigneur en ſera, dans le tems, un homme-Dieu, le Rédempteur des hommes. » Le » Juſte deſcendra du ciel comme une » roſée. La terre produira ſon germe, » dit Iſaïe, & ce ſera le Sauveur, avec » lequel on verra naître la juſtice ***. Mon » ſerviteur, a dit encore le Très-Haut, » ſera rempli d'intelligence; il ſera grand, » élevé; il montera au plus haut comble » de gloire... **** «. Mais quel mélange ſurprenant de gloire & d'opprobre! le Prophète continue; » & tout à » coup il me le fait enviſager ſous » une forme mépriſáble aux ieux des » hommes ***** «.

Ici, mon fils, écoutons parler les Prophètes eux-mêmes. Arrêtons-nous aux

* Iſa. 7, 14.

** Pſ. 109, 3.

*** Iſa. 45, 8.

**** Iſa. 52, 13.

***** *Ibid.* 52, 15.

textes les plus précis, à ceux qui nous diſpenſent le plus de toute diſcuſſion, & qui, ſans nous forcer à de longs calculs de chronologie, démontrent de la manière la plus ſenſible l'unité de la Religion, & ſon rapport à Jéſus-Chriſt, à un Meſſie, tel que le Chrétien le reconnoît & l'adore.

Mais ſur-tout ſouviens-toi, cher Valmont, que ces prédictions éclatantes ont ſervi de preuves à la Religion dès les premiers ſiècles, dès les premiers jours du Chriſtianiſme; que dès-lors on les oppoſoit aux Juifs; que ces Juifs charnels ont bien cherché, quoiqu'en vain, à en éluder l'application, aveuglés comme ils l'étoient par les fauſſes idées d'un règne temporel, d'une Jéruſalem toute terreſtre; mais que jamais ils n'en ont conteſté l'authenticité; que c'eſt d'eux que le Chrétien les a reçues; qu'elles ont donc néceſſairement précédé Jéſus-Chriſt, qui en effet ſe les eſt tant de fois appliquées à lui-même; & qu'ainſi, c'eſt de nos plus grands ennemis que nous tirons les preuves les plus frappantes de la Religion

chrétienne. Après cela, mon fils, oppose-nous, si tu l'ôses, ces oracles incertains ou équivoques des dieux du Paganisme, ces fausses imitations que l'esprit de mensonge a faites des inspirations saintes du Dieu de vérité (*b*).

Avant de reprendre Isaïe, entends le Roi Prophète révéler comme lui, dans son divin langage, le plus grand des mystères & toute la gloire du Messie.

» Le Seigneur * a dit à mon Seigneur, » asseyez-vous à ma droite..., vous posséderez l'empire au jour de votre puissance, & au milieu de l'éclat qui environnera vos Saints. Je vous ai engendré » avant l'étoile du jour. Le Seigneur l'a » juré, & son serment demeurera immuable, que vous êtes le Prêtre éternel, » selon l'ordre de Melchisédech «.

Ailleurs ce saint Roi voit le Messie dans les opprobres & les souffrances, & le peint sous des traits auxquels il est difficile de le méconnoître.

» O mon Dieu, mon Dieu! s'écrie-t-il **,

* Ps. 109. ** Ps. 21.

» jetez ſur moi vos regards : pourquoi
» m'avez-vous abandonné...? Je ſuis
» un ver de terre, & non un homme;
» je ſuis l'opprobre des hommes & le
» rebut du peuple. Ceux qui me voyoient
» ſe ſont moqués de moi : ils en parloient
» avec outrage, & ils m'inſultoient en
» remuant la tête. Il a eſpéré au Seigneur,
» diſoient-ils; que le Seigneur le délivre,
» qu'il le ſauve, s'il eſt vrai qu'il l'aime....
» Ils ont percé mes mains & mes pieds;
» ils ont compté mes os; ils ſe ſont ap-
» pliqués à me regarder & à me conſi-
» dérer; ils ont partagé entre eux mes
» habits, & ils ont jeté ma robe au ſort :
» mais pour vous, Seigneur, n'éloignez
» point votre aſſiſtance de moi...... Je
» ferai connoître votre ſaint nom à mes
» frères.... Vous qui craignez le Seigneur,
» louez-le, glorifiez-le, parce qu'il n'a
» point détourné de moi ſon viſage....
» La terre dans toute ſon étendue ſe ſou-
» viendra de ces choſes, & ſe convertira
» au Seigneur, & tous les peuples des
» différentes nations feront dans l'adora-
» tion en ſa préſence.... Mon ame vivra

» pour lui, & ma race le ſervira; la poſ-
» térité qui doit venir ſera déclarée ap-
» partenir au Seigneur; & les cieux an-
» nonceront ſa juſtice au nouveau peuple
» qui doit naître «.

Iſaïe s'explique plus clairement encore: & ſi David, parce qu'il parle en ſon propre nom, parce qu'il ſemble parler comme étant chargé de ſes péchés, & que Jéſus-Chriſt n'étoit chargé que des péchés des autres hommes, laiſſe par-là quelque reſſource à celui qui veut bien encore s'aveugler; Iſaïe n'en laiſſe aucune.

» Réjouiſſez-vous, dit il *, déſerts de
» Jéruſalem; le Seigneur a fait éclater la
» force de ſon bras aux ieux de toutes
» les nations, & toutes les régions de
» la terre verront le Sauveur que notre
» Dieu doit nous envoyer.... Il s'élevera
» devant le Seigneur, comme un arbriſ-
» ſeau & comme un rejeton qui ſort
» d'une terre sèche: il eſt ſans beauté,
» ſans éclat; nous l'avons vu, & il n'a-
» voit rien qui attirât les regards, & nous

* C. 52, 53, & 54.

» l'avons méconnu. Il nous a paru un
» objet de mépris, le dernier des hom-
» mes, un homme de douleurs, qui ſait
» ce que c'eſt que de ſouffrir. Son viſage
» étoit comme caché. Il paroiſſoit mépri-
» ſable, & nous ne l'avons pas reconnu.
» Il a pris véritablement nos langueurs
» ſur lui, & il s'eſt chargé lui-même des
» peines qui n'étoient dues qu'à nous.
» Nous l'avons conſidéré comme un lé-
» preux, comme un homme frappé de
» Dieu & humilié; cependant il a été
» percé de plaies pour nos iniquités; ſes
» bleſſures ſont l'ouvrage de nos crimes.
» Le châtiment qui devoit nous procurer
» la paix, eſt tombé ſur lui, & nous avons
» été guéris par ſes meurtriſſures. Nous
» nous étions tous égarés comme des
» brebis errantes, chacun s'étoit détourné
» pour ſuivre ſa propre voie; & Dieu
» l'a chargé ſeul de l'iniquité de tous. Il
» a été offert, parce que lui-même l'a
» voulu, & il n'a point ouvert la bou-
» che. Tel qu'une brebis qui ſe laiſſe
» conduire à la boucherie, tel qu'un
» agneau qui ſe tait tandis qu'on le dé-

» pouille de ſa laine, il ſera livré à la
» mort ſans former la moindre plainte.
» C'eſt au milieu des douleurs qu'il a fini
» ſes jours, ayant été condamné par des
» juges. Qui racontera ſa génération ? Il
» a été retranché de la terre des vivans.
» Je l'ai frappé à cauſe des crimes de mon
» peuple. Il donnera les impies pour le
» prix de ſa ſépulture, & les riches pour
» la récompenſe de ſa mort, parce qu'il
» n'a point commis d'iniquité, & que le
» menſonge n'a jamais été dans ſa bou-
» che : mais le Seigneur l'a voulu briſer
» dans ſon infirmité. S'il livre ſon ame
» pour le péché, il verra ſa race durer
» long-tems, & la volonté de Dieu s'e-
» xécutera heureuſement par ſa conduite.
» Il verra le fruit de ce que ſon ame aura
» ſouffert, & il en ſera raſſaſié. Comme
» mon ſerviteur eſt juſte, il juſtifiera par
» ſa doctrine un grand nombre d'hom-
» mes, & il portera ſur lui leurs ini-
» quités : c'eſt pourquoi je lui donnerai
» pour partage une grande multitude de
» perſonnes ; & il diſtribuera les dé-
» pouilles des forts, parce qu'il a livré

» ſon ame à la mort, qu'il a été mis au
» nombre des ſcélérats, qu'il a porté les
» péchés de pluſieurs, & qu'il a prié pour
» les violateurs de la loi.

» Réjouiſſez-vous, ſtérile qui n'en-
» fantiez pas, chantez des cantiques de
» louanges, & pouſſez des cris de joie...,
» votre poſtérité aura les nations pour
» héritage..., & le Saint d'Iſraël, qui
» vous rachetera, s'appellera le Dieu de
» la terre «.

Avouons-le, mon fils, les divines Ecritures n'euſſent-elles que cette prophétie à nous offrir ſur Jéſus-Chriſt, les paroles en ſont ſi claires & ſi préciſes, qu'elle ſuffiroit ſeule pour fixer tous nos doutes. Mais ſuivons enſemble le fil d'une tradition ſi belle, & écoute maintenant parler Daniel.

» Exaucez-nous, Seigneur *; Sei-
» gneur, appaiſez votre colère, jetez les
» ieux ſur nous, & agiſſez : ne différez
» plus, mon Dieu, pour l'amour de
» vous-même ; parce que cette ville & ce

* Dan. c. 9.

» peuple

» peuple ſont à vous, & ont la gloire de
» porter votre nom.

» Lorſque je parlois encore & que je
» priois, & que je confeſſois mes péchés
» & les péchés d'Iſraël mon peuple, &
» que dans un profond abaiſſement j'of-
» frois mes vœux en la préſence de mon
» Dieu pour ſa montagne ſainte..., Ga-
» briel, que j'avois vu au commencement
» de la viſion, vola tout à coup vers
» moi, & me toucha au tems du ſacri-
» fice du ſoir. Il m'inſtruiſit, & me dit :
» Daniel, je ſuis venu maintenant pour
» vous donner l'intelligence. Dès que
» vous avez commencé votre prière, j'ai
» reçu cet ordre, & je ſuis venu pour
» vous découvrir toutes choſes, parce
» que vous êtes un homme de déſirs ;
» ſoyez donc attentif à ce que je vais vous
» dire, & comprenez cette viſion.

» Dieu a abrégé & fixé le tems à ſoi-
» xante & dix ſemaines en faveur de vo-
» tre peuple & de votre ville ſainte, afin
» que ſes prévarications ſoient abolies ;
» que le péché trouve ſa fin ; que l'ini-
» quité ſoit effacée ; que la juſtice éter-

» nelle vienne ſur la terre ; que les vi-
» ſions & les prophéties ſoient accom-
» plies ; & que le Saint des Saints ſoit
» oint de l'huile ſacrée. Sachez donc ceci,
» & gravez-le dans votre eſprit. Depuis
» l'ordre qui ſera donné pour rebâtir Jé-
» ruſalem, juſqu'au Chriſt chef de mon
» peuple, il y aura ſept ſemaines & ſoi-
» xante & deux ſemaines ; & les places
» & les murailles de la ville ſeront bâties
» de nouveau dans des tems fâcheux
» & difficiles : & après ſoixante & deux
» ſemaines, le Chriſt ſera mis à mort ;
» & le peuple qui doit le renoncer ne
» ſera point ſon peuple. Un peuple, avec
» ſon chef qui doit venir, détruira la
» ville & le Sanctuaire : elle finira par
» une ruine entière, & la déſolation qui
» lui a été prédite arrivera après la fin
» de la guerre. Il confirmera ſon alliance
» avec pluſieurs dans une ſemaine, & à
» la moitié de la ſemaine les hoſties, les
» ſacrifices ſeront abolis. L'abomination
» de la déſolation ſera dans le Temple, &
» la déſolation durera juſqu'à la conſom-
» mation & juſqu'à la fin «.

Si, après une prédiction aussi remarquable, tu désires, cher Valmont, supputer les années & les soixante & dix semaines d'années, dont parle Daniel en se servant d'un langage déjà employé avant lui par le Législateur des Juifs * ; si tu veux fixer les dates & considérer la justesse de leur rapport avec les tems prédits par le Prophète ; ouvre notre savant Bossuet **, consulte les plus éclairés de tous nos chronologistes, & tes désirs seront bientôt satisfaits. Mais je te l'ai déjà dit, prenant la voie la plus simple, je mets à part toute discussion, pour m'arrêter uniquement à celui qui est l'objet de ces prophéties, & te montrer comment tout l'ancien Testament se rapportoit essentiellement au Christ, au Messie, à toutes les idées que la loi

* *Vous compterez sept semaines d'années*, dit Moïse en parlant des années sabbatiques & jubilaires ; *c'est-à-dire*, *sept fois sept années*, *qui font ensemble quarante-neuf ans*. Lev. chap. 25, ℣. 8.

** Discours sur l'Histoire universelle, première Partie, p. 60 & suiv. & p. 104, édit. de 1744.

évangélique nous en a données ; & comment cet admirable concert de l'un & l'autre Teftament fait de la Religion chrétienne un tout parfait.

C'eft fous ce grand rapport, que tu dois confidérer tout ce qu'annoncent à cet égard les autres Prophètes. Continuons donc à nous inftruire dans leurs divins livres.

» Et vous Bethléem « (dit le Prophète Michée *, environ 700 ans avant Jéfus-Chrift), » vousê tes petite entre les villes » de Juda ; mais c'eft de vous que fortira » celui qui doit régner dans Ifraël, dont » la génération eft dès le commencement » & dès l'éternité «.

» Parlez à Zorobabel «, dit le Seigneur au Prophète Aggée, dans le tems de la conftruction du fecond temple **) ; » parlez à tous ceux qui font reftés du » peuple, & leur dites : qui eft celui » d'entre vous qui ait vu cette maifon » dans fa première gloire, & en quel » état la voyez-vous maintenant ? ne pa-

* Mich. c. 5. ** Agg. c. 2.

» roît-elle point à vos ieux comme n'é-
» tant pas, au prix de ce qu'elle a été ?
» Mais voici ce que dit le Seigneur des
» armées : Encore un peu de tems, &
» j'ébranlerai le ciel & la terre, la mer
» & tout l'univers ; j'ébranlerai tous les
» peuples ; & le désiré des nations vien-
» dra ; & je remplirai de gloire cette
» maison, dit le Seigneur des armées.....
» La gloire de cette dernière maison sera
» encore plus grande que la première, &
» je donnerai la paix en ce lieu «.

» Fille de Sion, soyez comblée de
» joie (s'écrie le Seigneur par la voix de
Zacharie *) ; fille de Jérusalem, poussez
» des cris d'allégresse. Voici votre Roi
» qui vient à vous, ce Roi juste qui est le
» Sauveur ; il est pauvre, & il est monté
» sur une ânesse & sur le poulain de
» l'ânesse...** ; il annoncera la paix aux
» nations, & sa puissance s'étendra depuis
» une mer jusqu'à l'autre «.

---

* Zach. chap. 9.

** Voyez l'entrée de J. C. dans Jérusalem, en S. Matthieu, chap. 21.

» Je vais envoyer mon Ange, qui me
» préparera la voie, dit enfin le Seigneur
» par la bouche de Malachie *, & aussi-
» tôt le Dominateur que vous cherchez,
» & l'Ange de l'alliance, si désiré de vous,
» viendra dans son temple ; le voici qui
» vient, dit le Seigneur ** «.

C'en est assez, mon fils ; & sans nous arrêter ici à tout ce qui est prédit dans les divines Ecritures sur la vocation des Gentils, sur l'établissement de l'Eglise, sur la réprobation des Juifs, dis-moi, es-tu content de cette chaîne de traditions que nous venons de parcourir, & qui rappelle si constamment l'ancienne promesse & le grand objet sur lequel portoit toute la Religion ?

---

* Environ 450 ans avant la venue du Messie. Les Prophètes se taisent pendant un assez long intervalle, & jusqu'à la naissance de Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus-Christ ; comme pour rendre, par ce silence même, les Juifs plus attentifs à observer les tems où le Messie devoit paroître. Ce fut réellement l'effet que ce silence produisit.

** Mal. c. 3.

Faudra-t-il ajouter encore, à ces prédictions ſur des faits éloignés, les prophéties que Dieu dictoit à Iſaïe, à Daniel, à Jérémie, à Ezéchiel, ſur des évènemens plus prochains; c'eſt-à-dire, ſur l'état temporel des Juifs avant Jéſus-Chriſt, & ſur le ſort des Empires qui ont précédé ſon avènement? Faut-il te faire obſerver comment, par ces vives & éclatantes lumières, il rendoit ſon peuple attentif à la voix de ſes Prophètes; & comment, par les choſes mêmes qui ſe vérifioient ſous ſes ieux, il lui apprenoit à regarder comme également certaines celles qui lui étoient prédites ſur le Meſſie pour toute la ſuite des tems? faut-il te montrer comment, dans les décrets de l'Eternel, tout étoit lié en quelque ſorte à l'hiſtoire de ſon peuple, & tenoit par des nœuds ſecrets à la venue de ſon fils?

Lis toi-même dans les livres des Prophètes, de ces hommes (*c*) pleins de zèle pour la gloire du vrai Dieu, pleins d'amour pour leurs concitoyens & pour leur patrie, remplis du plus noble déſintéreſſement pour eux-mêmes, & en butte aux

plus cruelles perſécutions ſans en être ébranlés; lis dans leurs livres ce qu'il ſeroit trop long de t'expoſer ici, & ne dis pas qu'au moins ces autres prophéties dont je parle ſont ſuppoſées. Elles ſont liées trop étroitement à toute l'hiſtoire du peuple de Dieu, & à celle des grands hommes, ſous le nom deſquels il les a reçues, pour pouvoir jamais être conſidérées comme telles; la vénération de ce peuple pour les livres qui les renferment & pour ceux qui les ont écrits, étoit trop univerſellement répandue & trop bien établie, pour qu'on ait pu les y inſérer après coup; diſons mieux, pour qu'elle ait eu d'autres cauſes que ces prophéties elles-mêmes & leur accompliſſement. Enfin leur liaiſon néceſſaire avec celles que, malgré tout intérêt contraire, les Juifs nous ont conſervées ſur le Meſſie, & qui ſe ſont vérifiées dans le Chriſt que nous adorons, en conſtate trop bien l'authenticité, pour qu'on puiſſe raiſonnablement les révoquer en doute : car ici, comme ſur tout le reſte, cher Valmont, tout ſe ſoutient réciproquement, & par

des moyens vraiment dignes de Dieu.

Lis donc, & tu verras la continuité & l'étendue de l'esprit prophétique sous l'ancienne loi : & tu admireras ces étonnantes prédictions, si précises & si détaillées *(d)*, sur le châtiment des Juifs & leur captivité ; sur leur rétablissement après 70 ans révolus ; sur les peuples qui devoient servir entre les mains du Tout-puissant, ou de vengeurs pour les punir, ou de sauveurs pour les délivrer ; sur Babylone, sur la Syrie, sur l'Egypte, sur les Mèdes, les Perses, & Cyrus lui-même, que le Seigneur appelle par son nom au secours de son peuple ; sur la succession des quatre grands Empires, & leurs révolutions ; sur Alexandre, & la division de ses vastes Etats ; sur l'Empire Romain ; & enfin sur l'Empire du Christ, cet autre royaume d'une nature bien différente, qui ne sera point détruit, mais qui subsistera éternellement.

Ainsi, Dieu dirigeoit toutes choses selon le plan unique qu'il s'étoit formé par rapport à son Christ ; ainsi, l'univers en paix sous Auguste & réuni presque

tout entier ſous un ſeul maître, n'étoit, dans les deſſeins du Très-Haut, qu'une préparation prochaine à la prédication de l'Evangile & à l'établiſſement du règne d'un Dieu fait homme, de ce règne, qui, bien oppoſé aux idées des Juifs groſſiers & terreſtres, devoit s'élever ſur la ruine de nos paſſions, & non pas les flatter; ainſi encore, dans l'hiſtoire de la Religion, les Juifs, les peuples, les différens âges, tout eſt pour le Meſſie : c'eſt le centre auquel tout retentit; & par le péché du premier homme je ſuis conduit à un point fixe, le libérateur attendu par les Juifs *, & reçu par les Chrétiens comme l'unique fondement de nos eſpérances, comme le médiateur qui a pu ſeul rendre à Dieu ſa gloire, & aux hommes le ſalut. Le monde, qui, ſelon la penſée de l'Apôtre, a été créé en Jéſus-Chriſt, en tant qu'il eſt le verbe de Dieu, l'image de ſa

* *Omnes qui ab initio ſæculi fuerunt juſti caput Chriſtum habent. Illud enim venturum eſſe crediderunt, quem nos veniſſe jam credimus.* S. Aug. conc. 5, in Pſ. 36.

ſubſtance, la ſplendeur de ſa gloire, ſe trouve dignement réparé en Jéſus-Chriſt *.

Change maintenant le plan de la Religion Chrétienne; imagine, pour expliquer les prophéties, un Meſſie tel que le Juif ſe le figuroit, tel qu'il ſe le figure encore aujourd'hui, un monarque temporel, un roi conquérant: dès-lors toute l'unité diſparoît; toutes les prophéties ſe démentent; elles n'offrent plus qu'une reſſemblance éloignée & contredite par mille endroits: on ne ſait plus au vrai pourquoi un peuple choiſi, pourquoi un Meſſie: on ne ſait plus ce que ſignifient dans les Prophètes tous ces beaux traits qui conduiſent naturellement à l'idée d'un Roi, dont l'empire doit être fondé uniquement ſur la deſtruction du péché, & dont le règne doit être celui de la paix, de la juſtice, & de la vérité: le tableau

---

* *Eſt imago Dei inviſibilis........ in ipſo condita ſunt univerſa.....; ipſe eſt ante omnes, & omnia in ipſo conſtant......; complacuit per eum reconciliare omnia in ipſum.* Coloſſ. c. 1, ℣. 16, 17, 19, 20.

de ſes ſouffrances n'a plus rien de réel : on ne voit plus de ſatisfaction pour les péchés des hommes, plus de victime, plus de ſacrifice, tel que les Prophètes l'ont annoncé : tandis que tout s'explique avec préciſion ; tout ſe lie, les faits, les dogmes, nos myſtères, notre morale, nos ſacremens, nos rites, nos ſolemnités ; tout ſe ſuit & s'accorde dans la Religion Chrétienne.

O Religion parfaitement une, que vous êtes belle dans votre enſemble, & que cette unité manifeſte avec éclat l'ouvrage de la Divinité ! Non, la nature entière, par l'harmonie qui y règne, ne publie pas plus hautement l'exiſtence d'un Dieu, que la Religion Chrétienne n'atteſte par ſon accord parfait l'œuvre du Très-Haut : & ſi, en comparant les merveilles de l'Univers & le beau ſpectacle que m'offre la Religion, j'apperçois quelques ombres à ce dernier tableau *; dois-je en être ſur-

* Ce ſont ces ombres, néceſſaires dans le plan de la divine ſageſſe, qui faiſoient dire à Saint Auguſtin ; » qu'il y avoit dans la Reli-

pris ? Dieu, pour nous laiſſer toujours également libres en nous éclairant ſans nous contraindre, en a répandu juſque ſur le premier.

Je t'ai donc expoſé, cher Valmont, la preuve de la Religion, je ne dis pas la plus ſenſible ; ce caractère eſt réſervé, ce me ſemble, à la ſainteté de ſes dogmes & de ſa morale : mais je dis la plus grande, la plus belle à des ieux éclairés, puiſque l'unité des proportions & des rapports innombrables que la Religion renferme ne la rend pas moins admirable, que ne l'eſt dans l'ordre de la nature, le monde matériel & viſible, par l'accord de ſes parties entre elles, & par leur rapport commun à la gloire du Très-Haut & au bien général de tous les êtres.

Rappelle-toi cette penſée du célèbre Bacon, que, ſi l'on conſidère les ouvrages de la Nature ſéparés & ſans liaiſon, on pourra ſe laiſſer aller à quelque doute ;

» gion aſſez de lumières pour éclairer les cœurs
» droits, & aſſez de nuages pour aveugler les
» impies «.

mais que, ſi on les enviſage réunis & dans leur enſemble, ils formeront aux ieux du Sage la démonſtration la plus complette; & applique cette juſte & belle réflexion à la preuve ſublime que nous offre l'unité de la Religion. Si nous ne prenions d'elle que différens traits épars & différens genres de preuves qui nous atteſtent ſa divinité, peut-être y auroit-il lieu encore à des difficultés, quoique plus apparentes que ſolides; mais qu'oppoſer de raiſonnable à ce grand tout, à cet enſemble parfait qu'elle nous préſente?

Prends-y garde, mon fils; toujours & néceſſairement l'erreur ſe dément par quelque endroit. Elle ſe dément d'autant plus aiſément, qu'elle ſe forme par une plus longue ſucceſſion d'années, & qu'elle embraſſe une plus longue ſuite de faits: dès-lors toutes les parties de ſon ouvrage ſont découſues, comme dans la Mythologie des Païens ou dans les rêveries de Mahomet, quelques efforts qu'on faſſe après coup pour les réunir & les accorder; par-tout l'accord eſt interrompu, la chaîne ſe rompt comme d'elle-même, tout eſt

ſans ordre & ſans ſuite. Tant il eſt vrai que l'unité eſt le caractère, qu'il eſt le plus difficile, qu'il eſt le plus impoſſible aux hommes de contrefaire, & par conſéquent le caractère le plus eſſentiel & le plus diſtinctif de la vérité !

Que dois-tu donc penſer de cette Religion, qui, dans une ſuite de plus de quatre mille ans à compter ſeulement juſqu'à Jéſus-Chriſt, dans une chaîne d'évènemens qui renferme l'hiſtoire de tout un peuple, & en partie celle de tous les autres peuples qui ont eu avec lui quelque rapport, eſt parfaitement une & ne ſe dément par aucun endroit ?

Mais comme, dans la Religion Chrétienne, tout ſe prête un mutuel appui ; que ſera-ce encore, lorſque tu retrouveras à chaque inſtant cette unité admirable dans ſa perpétuité ? Je m'arrête, cher Valmont, & te laiſſe tout le tems de peſer à loiſir les réflexions que je viens de faire, avant de paſſer à cet autre caractère que la véritable Religion doit nous offrir.

NOTES.

Page 472.

(a) Tout *en lui m'y ramène ; l'Agneau pascal, le serpent d'airain, les différentes sortes de victimes, &c.* Le premier & le principal mérite de l'ancienne loi consistoit à représenter, à annoncer, à promettre Jésus-Christ. Lui seul étoit la fin de la loi, comme parle l'Apôtre : *finis legis Christus* *. C'est aussi ce qui a dicté à S. Augustin cette expression singulière, mais forte & énergique : *Tota lex gravida erat Christo ;* toute la loi travailloit à enfanter Jésus-Christ. Or, comme l'a observé le pieux Auteur d'un livre sur la connoissance de Jésus-Christ : » Premièrement, il n'y a que Dieu qui ait pu préparer avec tant de splendeur les voies de Jésus-Christ, avant qu'il descendît sur la terre. En effet, la connoissance d'un avenir libre, ou la prophétie, est, de l'aveu du genre humain, réservée à Dieu seul : pourquoi ? parce qu'elle suppose, & une science infinie qui embrasse les secrets les plus profonds, & une puissance infinie qui fait éclore à son gré les plus incompréhensibles évènemens. Secondement, faire servir

* Rom. 10.

à la gloire de Jésus-Christ le ciel & la terre pendant quatre mille ans; susciter en sa faveur des Prophètes, qui prédisent en détail tout ce qui le regarde; varier les aspects, pour le montrer sous le voile transparent d'une infinité de figures; établir une loi, dont les sacremens & les cérémonies le promettent, l'annoncent, le désignent; voilà assurément une gloire où jamais aucun mortel n'a atteint, une gloire qui ne peut convenir qu'à un Homme-Dieu, au Fils unique du Père «. Et voilà en même tems ce qui contribue le plus à donner à la Religion Chrétienne ce caractère d'unité, qu'on ne sauroit trop admirer en elle.

PAGE 475.

(b) *Ces oracles incertains ou équivoques des Dieux du Paganisme, &c.* » Il n'y auroit jamais eu dans le monde des Oracles trompeurs, si les hommes n'eussent été intimement persuadés que Dieu, qui possède la science de l'avenir, daigne quelquefois la communiquer à ceux qu'il inspire. Une folle curiosité dans les uns & la cupidité dans les autres ont produit cette fausse imitation de la prophétie «. *M. l'Archevêque de Vienne.*

Presque par-tout l'erreur & le mensonge ont contrefait & imité la vérité, comme un alliage

trompeur imite les plus purs métaux ; s'ensuit-il qu'il n'y ait aucune différence entre la vérité & le mensonge ?

On cite quelques traits, qui, dans les Prêtres & les fausses divinités des Païens, sembloient désigner un esprit prophétique, & qui, par-là même, tendent à affoiblir la preuve que nous tirons des prophéties renfermées dans nos livres sacrés : mais outre que les traits que l'on rapporte (du moins ceux qui paroissent les plus frappans) n'ont pour fondement que des ouï-dire & des autorités fort suspectes ; on convient dans le Christianisme, que les démons, considérés comme ayant été, de concert avec la fourberie des Prêtres, les auteurs de ces oracles, ont pu en imposer à cet égard par des illusions, ainsi qu'ils en imposoient à l'égard des miracles par des prestiges ; sans que d'ailleurs ils aient pu donner à leurs prédictions apparentes, le caractère essentiel d'une véritable prophétie. » Les esprits dégagés de tout commerce avec la matière, dit l'illustre Prélat que nous venons de citer, ont bien plus de pénétration & de sagacité que les hommes, soit pour la prévision des effets purement physiques, soit pour la combinaison de l'avenir avec le passé. Ils peuvent même savoir & découvrir aux autres des secrets inaccessibles à l'esprit humain. Ainsi, selon la

remarque de quelques Pères, ont-ils prédit des maux dont ils devoient être les auteurs ; ainsi ont-ils manifesté dans un endroit ce qui étoit arrivé dans un autre lieu, trop éloigné pour qu'il fût humainement possible d'en être si promptement instruit. Mais la prévision certaine des actions libres (qui fait le véritable caractère de la prophétie) étoit au dessus des lumières de ces faux Prophètes du Paganisme : elle est réservée à la nature divine. Des oracles trompeurs, soit qu'ils fussent rendus par l'influence de ces esprits pervers, soit qu'ils n'eussent d'autre principe que la fourberie des devins consultés, n'ont jamais prédit des évènemens de cette espèce ; & toutes les fois qu'ils ont voulu en parler, l'ambiguité de leur réponse a décelé leur ignorance «. *L'incrédulité convaincue par les Prophéties.*

PAGE 487.

(c) *Des Prophètes, de ces hommes, &c.* On a prétendu jeter du ridicule sur les Prophètes & sur leur ministère, en plaisantant sur la manière dont quelquefois ils s'expliquoient : mais outre que des plaisanteries, souvent fondées sur des exagérations ou de fausses interprétations, ne répondent pas solidement à des faits bien constatés ; on devroit faire attention au

tems, aux mœurs, aux uſages, au caractère du peuple auquel ces vrais Juſtes étoient envoyés. Ce qui nous paroîtroit vil ou bizarre, à en juger par nos mœurs, n'étoit que ſimple & naturel du tems d'Homère & des Prophètes: il étoit d'ailleurs queſtion de parler à des hommes ſur qui les choſes matérielles & ſenſibles, & ſouvent même les plus groſſières en apparence, faiſoient ſeules une impreſſion vive & profonde. Dieu ſavoit bien donner à ſes interprètes, quand il le falloit, des expreſſions grandes & ſublimes; mais quelquefois auſſi, s'accommodant & ſe prêtant aux beſoins de tous, il dictoit ou permettoit à ſes Prophètes le ſtyle & la manière les plus propres à faire effet ſur l'eſprit de la multitude, ou les plus conformes à leur caractère & à leur génie particulier.

En général, les anciens parloient plus que nous à l'imagination & aux ſens, & perſuadoient plus sûrement. » Ce qu'on diſoit le plus vivement, comme le remarque l'auteur d'Emile, ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des ſignes. On ne le diſoit pas, on le montroit..... Darius, engagé dans la Scythie avec ſon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiſeau, une grenouille, une ſouris, & cinq flèches. L'Ambaſſadeur remet ſon préſent, & s'en retourne ſans rien dire. De nos jours cet homme

eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put «. C'est ainsi que Dieu parloit aux Juifs par ses Prophètes.

Voyez, sur les objections frivoles & les fausses imputations qu'on a faites à leur égard, les excellentes *Lettres de quelques Juifs Portugais*, auxquelles pour les détails nous avons déja renvoyé. *Lettres 2e. & suivantes, T. 2, cinquième édition in-8°. 1772, chez Moutard.*

PAGE 489.

(d) *Ces étonnantes prédictions, si précises & si détaillées, sur le châtiment des Juifs, &c. sur Babylone, sur la Syrie, &c.* On peut voir le précis de ces différentes prophéties & leur juste application, dans la plupart de nos Apologistes, & spécialement dans M. l'Abbé Pey, *Vérité de la Religion Chrétienne prouvée à un Déiste, chez Humblot, deux volumes*; ainsi que dans l'*Incrédulité convaincue par les Prophéties*, de M. l'Archevêque de Vienne. On peut les voir aussi, pour la plus grande partie & de la manière la plus intéressante, dans l'Histoire ancienne de M. Rollin; Histoire, malgré la longueur des réflexions, si utile & si belle aux ieux de tous les vrais Sages. Au reste, ce qu'il

y a de bien remarquable & de bien frappant, c'est que les révolutions diverses qu'ont éprouvées les Juifs, ne sont à la lettre, que le développement de la grande prophétie que leur fit Moïse avant de mourir, sur tous les châtimens que leur feroit éprouver le Seigneur, s'ils lui étoient infidèles : c'est que, d'un autre côté, rigoureusement punis, asservis, transférés parmi les autres nations, ils se relevoient toujours, &, au milieu de tant de causes de destruction, n'étoient jamais entièrement détruits ni confondus avec les autres peuples ; tandis que ceux-ci, quoique formant les plus puissans Empires, après avoir servi de verges & d'instrumens de providence entre les mains du Très-Haut, étoient tour à tour détruits & brisés irrévocablement. Ainsi l'avoit annoncé le Prophète Jérémie. » Ne » crains point, ô Jacob ! toi qui es mon serviteur, dit le Seigneur, parce que je suis » avec toi : car je perdrai toutes les nations » parmi lesquelles je t'ai banni ; & pour toi, je » ne te perdrai point ; mais je te châtierai avec » une juste modération, sans t'épargner comme » si tu étois innocent «, C. 46, ℣. 28.

Quelque précises & détaillées que soient la plupart de nos prophéties, on voudroit qu'elles le fussent encore plus. » On voudroit que les Prophètes eussent mis dans leur style la même

clarté, la même suite, & la même liaison, que comporteroit le style d'un historien. Car telle est l'obstination de l'Incrédulité; elle demande toujours de nouvelles lumières. Celles qu'on lui présente ne lui suffisent pas pour l'éclairer; & le désir chimérique d'une lumière plus vive, est le prétexte spécieux de son aveuglement volontaire...... Mais doit-elle faire dépendre son acquiescement d'une condition qui n'est ni nécessaire ni convenable.......? Indépendamment de la nature de l'esprit prophétique & du style qui lui est propre, il y a une raison qui a dû rendre les prophéties plus obscures & plus mystérieuses que des narrations historiques. Il ne convenoit pas que les premières eussent une clarté qui devînt un obstacle à leur accomplissement.

» Dieu n'est pas obligé de multiplier les miracles; il est même de sa grandeur & de sa sagesse, de ne pas altérer sans nécessité le cours des choses humaines, de mettre autant de douceur que d'efficace dans les ressorts de sa Providence. Il est manifeste qu'une prédiction aussi claire & aussi détaillée qu'une relation historique, ou ne seroit jamais accomplie, ou ne pourroit l'être que par un miracle. Supposons que toutes les prophéties sur Jésus-Christ eussent été rassemblées dans un seul & même discours, & rangées selon l'ordre des tems; qu'elles com-

mençassent par sa naissance dans Bethléem, avec les circonstances & les suites de cette naissance; qu'elles continuassent par sa fuite en Egypte, son retour dans la Palestine, sa vie cachée jusqu'à l'âge de trente ans; qu'elles décrivissent ensuite toute sa vie publique, ses miracles, ses prédications, ses voyages dans la Judée, ses combats contre une cabale puissante & jalouse; qu'elles finissent par la perfidie d'un de ses disciples, par la lâcheté de tous les autres, par l'iniquité de ses juges, par la rage de ses bourreaux, par sa mort sur une croix, & par sa résurrection glorieuse; supposons, dis-je, que tout cela eût été annoncé avec cette suite & ce détail, & de plus avec une telle clarté, qu'avant chaque action de Jésus-Christ, les Juifs n'eussent qu'à consulter son histoire prédite, pour savoir ce qu'il devoit faire : dans cette supposition, de pareilles prophéties ne pouvoient plus être humainement accomplies. Les Juifs, si bien avertis, ne pouvoient plus concourir, par leur incrédulité, à l'exécution des conseils éternels.

» Il falloit un de ces prodiges, qu'on ne doit attendre, ni de la sainteté, ni de la bonté de Dieu, pour effacer à chaque instant, dans l'esprit des Juifs, des notions si nettes & si précises; ou, s'ils ne perdoient pas de vue ces notions,

pour

pour les faire agir volontairement contre les règles les plus communes de la prévoyance.

» Il en est à peu près de même des autres prophéties. Leur trop grande évidence en eût rendu l'accomplissement impossible sans un miracle. Le libre arbitre, dans l'usage ordinaire que Dieu en a laissé aux hommes, seroit trop gêné par une connoissance si distincte de l'avenir. L'incertitude à cet égard leur est nécessaire pour tenir dans leur détermination un juste milieu entre un excès de confiance & un excès de crainte & de paresse.

» Il est vrai que les prophéties doivent préparer les esprits jusqu'à un certain point à l'attente de leur accomplissement. Il est vrai aussi qu'elles doivent avoir une clarté suffisante, pour rendre inexcusables ceux qui méconnoissent cet accomplissement quand il est arrivé. Ce double caractère se remarque dans les prophéties de l'ancien Testament, & sur-tout dans celles concernant le Messie... Les Juifs, en lisant les anciens oracles, avoient conçu l'espérance d'un libérateur. Ils avoient même, sur cet évènement si désiré, un signe que la plupart des prophéties ne donnent pas : c'étoit l'époque à laquelle Jacob leur avoit prédit que le Messie paroîtroit, & la date des semaines de Daniel, dont la fin approchoit au tems de Jésus-Christ.

Aussi attendoient-ils alors le Messie promis ; & cette attente leur étoit commune avec les Samaritains, qui n'admettoient d'autres livres sacrés que ceux de Moïse. Il n'a tenu qu'à eux de reconnoître, dans la personne de Jésus-Christ, tous les autres traits annoncés par tant de prédictions. Mais ces traits, répandus en différentes prophéties, & souvent cachés sous des apparences plus conformes aux désirs de leurs cœurs, n'avoient pas assez attiré leur attention. Ils s'obstinèrent à les rejeter, lorsque Jésus-Christ les leur montra ; & ils contribuèrent ainsi, sans le savoir, à les vérifier, puisque leur incrédulité étoit elle-même prédite.

» Une distribution si exacte de lumière & d'obscurité, est peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans les prophéties. Un homme, à qui Dieu auroit ouvert le livre de l'avenir, sans lui inspirer la manière dont il devoit prédire ce qu'il y auroit vu, parleroit trop ou trop peu. Il n'appartient qu'à ce même esprit qui a éclairé les Prophètes, de dicter des oracles, assez enveloppés pour que leur exécution n'ait pas besoin d'un nouveau prodige ; assez clairs néanmoins pour qu'après l'évènement (ou dans le tems même que ces oracles s'accomplissent), la vérité puisse en être apperçue par tous les esprits attentifs «. *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties.*

On retrouve dans ces sages réflexions, que nous avons crues trop importantes pour ne pas les rapporter ici, cette vérité si souvent inculquée dans ces Lettres ; que Dieu a tout disposé dans ce monde pour servir de matière au mérite ou au démérite, & en faveur de la liberté : principe, qui, dans l'ordre de la nature & de la grâce, nous éclaire plus que tout autre sur les voies ineffables de la Providence, sur les opérations de la Divinité ; & qui forme la solution la plus générale aux difficultés qui nous étonnent.





LETTRE XL.

*De la jeune Madame de Veymur (autrefois Mademoiselle de Senneville) à la Comtesse de Valmont *.*

DEPUIS la dernière Lettre que je vous ai écrite, ma chère bonne amie, j'attends avec impatience de vos nouvelles; &, au gré de mes désirs, que vous êtes lente à m'en donner ! Vous le savez: mes sentimens, tout partagés qu'ils sont, n'ont rien perdu de leur vivacité; mes nouveaux engagemens n'ont pu les modérer; & dans mon cœur, toujours tendre & sensible à l'excès, l'amour n'a rien pris sur l'amitié. Il m'en coûte donc bien de vous voir m'oublier si long-tems, d'être toujours si loin de vous; & mon désir le plus ardent seroit de pouvoir jouïr en ce

* Cette Lettre, de l'amie de Madame de Valmont, est la seule, de toutes les siennes, que l'on ait conservée; & c'est son caractère d'utilité qui l'a fait excepter.

lieu tout à la fois & de mon époux & de mon amie. Mais puiſque pour le moment tant de contentement ne peut m'être donné, je vais m'en conſoler, comme je l'ai fait juſqu'ici, en écrivant à l'une & en lui parlant de l'autre. Oui, ma chère Emilie, ſans riſquer de vous ennuyer & de vous déplaire, je vais encore vous entretenir de mon mari. Eh, quel plus doux entretien pour deux cœurs qui en ſentimens ſe reſſemblent ſi bien !

M. de Veymur * me devient toujours plus cher, par la confiance qu'il me témoigne, & à cauſe des dangers dont je ſens de plus en plus que cette union m'a préſervée. O ma bonne amie ! en nous parlant de ſes égaremens, il ne nous avoit rien dit en comparaiſon de ce qu'il lui reſtoit à nous dire, & quelles leçons pour notre ſexe, que le tableau des galanteries d'un jeune homme, lorſqu'il ſe les rappelle dans un âge où il s'en repent & s'accuſe lui-même !

Je plains peu celles qui parmi nous

* Le frère du Comte.

veulent bien être séduites, qui appellent les dangers au lieu de les éloigner, qui préparent en quelque sorte les pièges où elles doivent se laisser surprendre, & creusent sous leurs pas les abîmes où elles ne tardent pas à se précipiter. Légères, volages, follement enjouées, pleines de confiance dans leurs forces comme dans leurs attraits, déjà cependant à demi vaincues lorsqu'on commence à les attaquer, aiguisant par le désir de plaire & par la vanité les traits qu'on leur lance, elles méritoient bien de succomber *, &

* Eh, quand, par impossibilité, elles ne succomberoient pas, n'est-ce rien pour une jeune personne vaine, étourdie, imprudente, que les soupçons qu'elle occasionne & les jugemens qu'elle fait porter? Si la réputation, sur-tout pour les personnes du sexe, est le premier de tous les biens de cette vie, & la source la plus ordinaire de tous les autres, n'est-ce rien que de s'exposer à la perdre? *La vanité, ainsi que l'étourderie, ces deux défauts*, dit M. d'Arnaud, *pour lesquels le monde a peut-être trop d'indulgence, entraînent souvent tous les inconvéniens du vice.* Hist. Angl.

ne doivent s'en prendre qu'à elles des fruits amers du coupable engagement qu'elles ont contracté. Que des transports indiscrets, que des mesures mal concertées, les décèlent à des ieux clairvoyans; que leur conduite éclate & les couvre d'infamie *; que le libertin qui les a séduites, soit le premier à trahir leur foiblesse, pour la faire mieux servir à son triomphe, que du moins las de se contraindre, dégoûté de sa conquête par le peu qu'elle lui a coûté & parce qu'elle n'a plus rien de nouveau à lui offrir, il l'abandonne indignement & porte ailleurs les mêmes hommages & la même inconstance; que ces tristes victimes de l'orgueil, de l'amour, & du plaisir, éprouvent toutes les fureurs de la jalousie, l'humiliant retour des rebuts & du mépris, toute l'horreur du repentir, ou

* » Il faut s'honorer pour être honorée, » comment peut-on mériter le respect d'autrui, » sans en avoir pour soi-même ? & où s'arrê» tera, dans la route du vice, celle qui fait le » premier pas sans effroi « ? *M. Rousseau.*

ne se consolent de leur honte, que par de nouveaux égaremens & une honte plus grande encore : tout cela, ma bonne amie, n'a rien à quoi elles n'aient pu s'attendre, & qui doive nous étonner. Mais que des ames tendres & naïves, honnêtes & pleines de délicatesse, incapables de vouloir jamais ni qu'on leur manque, ni se manquer à elles-mêmes, soient cependant la dupe du sentiment, de l'estime, & de la confiance ; se voient jouées par l'artifice & l'imposture ; soient trahies par leur candeur même ; &, sans avoir conçu aucun soupçon du péril auquel trop de confiance expose, apprennent par leur chute & leurs malheurs que des plus petites précautions dépend l'unique sûreté des vertus les plus pures : voilà ce qu'on ne peut trop plaindre, & ce qui ne peut trop servir à nous éclairer.

Ah, ma chère amie ! heureuses celles que des circonstances favorables, autant que leur sagesse, ont mises à l'abri des dangers ! Car enfin quels secrets ressorts ne fait pas jouer le vice pour triompher

de la vertu? Que d'affreux myſtères en ce genre M. de Veymur m'a révélés! & que, ſans l'horreur qu'il conçoit maintenant de l'art odieux qu'il a mis en œuvre, je ſerois tentée de le haïr! Mais je ſerois bien injuſte: car enfin quelles fautes n'efface pas le repentir, lorſqu'il eſt ſincère? Celui dont il eſt pénétré ne peut que lui aſſurer mon eſtime; je dois le juger par ce qu'il eſt aujourd'hui, & non par ce qu'il fut autrefois; & ſi la pitié pour toutes celles qu'il a séduites plaide encore contre lui, il mérite au moins d'être abſous par ſes remords. Par-tout il les porte avec lui; c'eſt dans mon ſein qu'il les dépoſe; & j'ai ſeule, en en recevant le triſte aveu, pu trouver le ſecret de charmer ſa douleur. Si je vous en fais part, ce n'eſt pas ſans qu'il le ſache & qu'il le permette: vous êtes pour lui comme une autre moi-même; & en nous dévoilant à toutes deux ſes torts, il en ſera plus tranquille, s'il trouve ſa grâce au fond de notre cœur. O hommes! hommes dangereux & perfides! devrions-nous vous pardonner ſi aiſément

les maux que vous nous faites ! Car enfin, ma bonne amie, la cause de tout notre sexe n'est-elle pas la nôtre ? Ah ! du moins avertissons nos semblables des périls qu'elles courent, apprenons à l'innocence à se mettre en garde contre la séduction, & félicitons-nous nous-mêmes d'avoir échappé à des écueils, marqués par de si tristes naufrages.

Ici, ma chère Emilie, que n'aurois-je pas à vous raconter de tous les moyens qu'on emploie pour nous perdre, & des degrés presque insensibles par lesquels on prépare notre chute ? Avec quel art on joue le sentiment ! quel respect on semble avoir pour nous ! quels soins on prend d'étudier nos goûts pour s'y conformer ! quelle attention secrète à prévenir nos volontés, à flatter nos désirs ! quelle honnêteté dans toute la conduite ! quelle décence dans les propos ! quelle imitation adroite & trompeuse des vertus qui nous sont chères ! quels ménagemens pour s'attirer notre confiance & nous forcer à agréer celle qu'on nous témoigne ! Mais ensuite quel abus de

cette confiance même ! quels ſecrets ſimulés, pour nous en arracher de plus réels ! quelle aſſiduité & quels artifices, pour ſe rendre néceſſaire ! L'eſt-on devenu ? on ſe permet alors des entretiens plus tendres ; on nous engage à des lectures plus ſéduiſantes ; on nous amollit par des ſpectacles & par les fêtes les plus galantes ; on hazarde enfin des aveux plus directs ; on y fait ſuccéder le langage expreſſif des paſſions les plus vives, de la jalouſie, de la crainte, & du déſeſpoir ; on réitère les ſermens d'être fidèle : mais dirai-je tout, ma bonne amie, à la honte des ſéducteurs ? O ciel ! quelles intrigues & quelles honteuſes manœuvres ! Des lettres ſuppoſées ; des domeſtiques ſéduits & pervertis ; de fauſſes démarches, dans leſquelles on nous engage ſans nous en laiſſer appercevoir les ſuites ; des occaſions funeſtes amenées & préparées de loin par le Vice qui s'agite & qui veille, tandis que l'Innocence repoſe ſans ſoupçons & ſans crainte ; des perſécutions ſuſcitées avec adreſſe au ſein d'une famille, pour nous faire tomber entre les bras de

celui même qui les a fait naître ; les trames les plus noires, ourdies dans le plus profond ſilence...... O comble d'horreur ! les myſtères d'iniquité ſe conſomment ; & une malheureuſe victime de tant de noirceurs a ceſſé d'être ſage, avant que ſon cœur, encore ennemi du vice, ait cru pouvoir jamais abjurer la ſageſſe. Tel eſt le terme fatal, où de petites précautions négligées ont conduit tant d'ames honnêtes, qui, par éducation, par un fonds de raiſon, de Religion même, par ſentiment, ne ſembloient nées que pour la vertu.

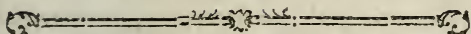
Quels moyens donc de parer à de ſi grands malheurs ? Les voici, me dit encore mon mari, & ce ſont les ſeuls vraiment à l'épreuve de tout genre de ſéduction : s'inquiéter peu du ſoin de plaire, & uniquement de celui de ſe faire honorer ; veiller ſur les plus légères impreſſions de ſon eſprit & de ſon cœur, & commencer par faire un pacte avec ſon imagination, pour ne lui permettre jamais de s'égarer ſur les objets qui peuvent ſervir à l'enflammer ; avoir une

amie reſpectable, & l'amie la plus sûre eſt une mère vraiment digne d'en ſervir, ſi l'on a le bonheur de la poſſéder : lui ouvrir ſon cœur ſans réſerve, ou, à ſon défaut, à toute autre amie qui ſoit aſſez tendre, aſſez ſage pour pouvoir la remplacer ; ſe défier de quiconque nous flatte, de tout ce qui tend à amollir notre ame & à affoiblir nos principes ; ſe mettre en garde contre toute eſpèce de liaiſon trop intime, de rapport trop étroit avec des perſonnes d'un autre ſexe ; & ſe ſouvenir que l'habitude vient enfin juſqu'à nous rendre aimables ceux qui d'abord nous étoient le plus indifférens : c'eſt ainſi qu'on garde ſon propre cœur ; qu'on vit heureuſe, tranquille, maîtreſſe de ſoi-même ; qu'on eſt toujours reſpectable, toujours reſpectée ; & qu'on jouit au dedans de ſoi de ce témoignage ſi flatteur & ſi doux, qu'en effet on mérite de l'être.

Tels ſont, ma bonne amie, les ſages conſeils d'un homme qui a ſi bien connu le monde, nos dangers, nos foibleſſes, & nos reſſources. Puiſſions-nous

n'avoir jamais beſoin de nous rappeller ſes leçons pour nous-mêmes ! Puiſſent-elles dans notre bouche devenir utiles à celles, qui, moins attentives & moins inſtruites, en auroient plus beſoin que nous !





LETTRE XLI.

De la Comtesse au Marquis.

UN évènement bien triste, qui fait l'entretien de toute la Cour & la fable des courtisans, en ne donnant que trop à penser à mon mari sur le compte de Lausane, ne laisse plus de bornes à ses soupçons jaloux, & ne me permet guères d'en mettre à mes allarmes.

Une femme du plus haut rang, dont j'aime mieux que vous appreniez le nom par un autre que par moi, vient de donner l'exemple & la preuve des funestes suites qu'entraînent l'oubli des vrais principes & le manque de Religion. Cette femme, autrefois l'objet de l'estime publique par son attachement à ses devoirs & la pureté de sa foi, a été forcée par son mari de recevoir chez elle le Comte de***, ami intime du Baron, & philosophe comme lui. Elle n'avoit d'autre enfant qu'une fille très-jeune encore, qui, marchant sur ses traces, se faisoit

diſtinguer déjà par ſes vertus, autant que par ſes agrémens & ſa beauté. Le Comte ne tarda pas à s'inſinuer dans leur eſprit, en déguiſant avec art le venin ſubtil de ſes dangereux ſyſtêmes. Il affecta devant elles toute la délicateſſe du ſentiment; il leur parla le langage de la vertu la plus pure; ſans ſe donner pour un homme qu'animoit l'eſprit de la Religion, il les diſpoſoit à croire que ſans elle on pouvoit avoir, dans le degré le plus éminent, toutes les qualités qui font l'honnête homme ſelon le monde, & qu'on les avoit même d'autant plus sûrement qu'elles ne prenoient alors aucune teinte de foibleſſe & de ſuperſtition. Il maîtriſa ainſi par degrés leur eſtime & leur confiance. Il fit plus; en leur prodiguant les éloges les plus flatteurs, en leur marquant à chacune en particulier les égards & les ſoins les plus empreſſés, il leur inſpira des ſentimens plus tendres dont elles n'avoient pas encore appris à ſe défier. Trop éclairé ſur ſes premiers ſuccès, il ne crût pas pouvoir mieux aſſurer ſon triomphe, qu'en s'attachant à cor-

rompre entièrement leur esprit, pour réussir plus facilement à pervertir leurs mœurs : il y parvint. Il commença par leur faire naître des doutes ; il leur prêta des livres qui renfermoient tout le poison de l'incrédulité ; il leur inspira la vanité du bel esprit, & le goût des recherches curieuses ; il leur parla le jargon de la Métaphysique & des sciences les plus abstraites ; il leur dévoila avec moins de ménagement sa façon de penser, & les fit passer en peu de tems, de l'estime & de l'attachement pour sa personne, à l'estime & à la croyance de ses opinions.

Le mari s'apperçut trop tard du dérangement que cette nouvelle philosophie causoit dans sa maison. Il voyoit les occupations essentielles absolument négligées, pour de dangereuses spéculations & de vaines subtilités ; les devoirs de la Religion omis ; les bienséances méprisées ; ses avis fort mal reçus ; une sorte de pédantisme à la place d'une sage & heureuse simplicité ; les domestiques devenus raisonneurs, à l'exemple de leurs maîtresses ; une académie de faux savans

& de faux ſages, tenant chez lui des ſéances réglées; & ſes plus anciens amis, victimes des grands airs, de la ſuffiſance, & du mépris, forcés de ſe retirer. Il voulut remédier au mal que lui-même avoit occaſionné, & pria d'éloigner le Comte; mais il n'étoit plus tems. La mère & la fille jetèrent les hauts cris; on menaça, on fulmina; on traita le bonhomme d'eſprit foible, ſuperſtitieux, & tyrannique, d'homme dur & ſauvage, avec lequel il étoit impoſſible de vivre; on parla de ſe ſéparer. Le pauvre mari fut obligé de prendre patience & de plier. Le Comte, plus en crédit que jamais, ſe ménagea avec une adreſſe toujours nouvelle entre la mère & la jeune perſonne, qui toutes deux ſe croyoient l'unique objet de ſes ſoins & de ſon amour. Il obtint bientôt ſur la dernière une victoire facile, qui malheureuſement eut des ſuites. La mère, outrée de ſe voir jouée elle-même ſi indignement, déſolée d'avoir porté par ſon trop de confiance le déshonneur dans ſa famille, dévorée par la jalouſie, & livrée au plus furieux déſeſpoir, a fait

un éclat qui a perdu ſa fille, & a fini par ſe tuer d'un coup de poignard.

Valmont ne fait que parler devant moi d'une ſi horrible cataſtrophe, & je ne ſais trop quelle conſéquence il prétend en tirer par rapport à moi. Faut-il donc qu'il m'aſſimile à des femmes peu ſages, qui ont perdu de vue le précieux flambeau de la foi, pour ſe plonger dans les ſombres & épaiſſes ténèbres de l'irréligion ? Quoi qu'il en ſoit, ſes moindres entretiens avec moi couvrent toujours quelque reproche, ou renferment au moins de ſecrètes leçons. Son ame eſt ouverte à toutes les impreſſions déſavantageuſes qu'on veut lui faire prendre. Mon père ! ai-je raiſon de trembler ?

J'ai toujours recours à vous, pour charmer mes ennuis, & pour me conſoler comme mère de ce que je ſouffre comme épouſe. Vous vous ſouvenez, ſans doute, de la promeſſe que vous m'avez faite, de me donner encore quelques avis ſur l'éducation de mes enfans par rapport à la Religion *. J'en ſens plus que jamais

* Voyez la fin de la Xe. Lettre.

la nécessité : & c'est ici le moment de me tenir parole, non seulement pour les fruits qu'ils en retireront un jour, mais pour faire diversion à mes peines, par les objets les plus intéressans que vous puissiez m'offrir dans l'espèce d'accablement où je suis.





C. Monnet inv. *L. Le Grand Sculp.*

La Reine *BLANCHE* instruiſant ſon Fils

LETTRE XLII.

Du Marquis à Emilie.

TES craintes, ma chère fille, m'en inſpirent de très-vives à moi-même. Ne parle pas toutefois de te laiſſer abattre & décourager, toi, que j'ai toujours vue ſi pleine de confiance dans le Seigneur, & ſi réſignée. Tu le ſais, mon Emilie, jamais il n'abandonne le juſte qui eſpère en lui; il fait ſervir les plus grands maux au vrai bien de ceux qui l'aiment; & des humiliations, des peines qu'il leur envoie, naiſſent, chacun dans ſon tems, le mérite & le bonheur. Il te chérit, ma fille, puiſqu'il t'éprouve, & que c'eſt par les croix, que, ſur les traces de ſon divin Fils, il nous conduit plus ſûrement à partager avec lui ſon royaume & ſa gloire. Il ne permettra pas d'ailleurs que tu ſois tentée au deſſus de tes forces; tu peux te repoſer ſur lui de l'iſſue du combat, comme des fruits de la victoire.

Revenons, ma chère Emilie, à la

promesse que je t'ai faite, & que tu me rappelles. Je respecte trop tes vues & tes motifs, pour balancer un seul moment à la remplir. Il s'agit de former un jour tes enfans à la Religion en même tems que tu travailleras à les rendre raisonnables : & c'est sur cela même que j'avois commencé autrefois à te donner quelques avis.

» La Religion ! diront encore ici nos » prétendus Sages ; mais si c'est la vôtre, » si c'est la Religion du Chrétien, quelle » prise donne-t-elle à la raison « ? Quelle prise ? celle que peut y donner une autorité raisonnable & nécessaire. Ce n'est point avec toi, mon Emilie, que j'ai dû discuter la nature & la force de cette autorité ; c'est avec Valmont, puisque c'est lui qui osoit la méconnoître. Pour toi, ma fille, lorsque les mécréans de nos jours voudront tourner tes instructions & ta méthode en ridicule, il te suffira de leur répondre : » Instituteurs du » genre humain ! je respecte vos rares » connoissances ; mais avant que de vou- » loir m'aider à élever mon fils, accor-

» dez-vous du moins ſur les grandes vé-
» rités que vous êtes venus apprendre aux
» hommes. Offrez-leur quelque choſe
» de précis : car l'état d'incertitude, ſur
» ce qu'il leur importe le plus de ſavoir,
» n'eſt pas l'état de la nature ; chez tous
» les peuples elle le rejette avec horreur.
» Edifiez donc une fois, & ne vous bor-
» nez pas toujours à détruire ; mais édi-
» fiez de manière que je ſache à quoi m'en
» tenir. Si vous ne pouvez pas vous ac-
» corder entre vous ; ſi ce que l'un rejette,
» l'autre l'adopte ; ah ! du moins accor-
» dez vous avec vous-mêmes, & ne me
» rendez pas, ainſi que mon fils, le mal-
» heureux jouet de vos variations perpé-
» tuelles & de vos étonnantes contradic-
» tions ; ne m'expoſez pas à ne rien croi-
» re, pour vous avoir cru trop légère-
» ment. S'il eſt encore quelques vérités
» que vous ayez retenues, je ſais où
» vous les avez puiſées : ſans aller juſ-
» qu'à vous, je n'ai qu'à remonter à la
» ſource ; je les y trouverai dans toute
» leur pureté, & je n'aurai pas à crain-
» dre, qu'au milieu des longs circuits

» que vous leur faites faire, elles ayent » été corrompues ou empoisonnées sur » la route. Si vous avez aussi des mystè- » res à m'offrir (& que d'étranges mys- » tères vos interprétations sur la nature » ne renferment-elles pas!), je préfère à » ceux que je ne croirois que d'après » vous, ceux dont je puis dire sur quel » fondement raisonnable je les crois. Le » monde entier n'est pas fait pour se prê- » ter à vos admirables systêmes, qu'on ne » peut comprendre; mais il est fait pour » recevoir une tradition pure, appuyée » sur des faits éclatans qui ne permettent » pas de la confondre avec la voix de » l'imposture «.

Consultons-la donc, ma fille, cette tradition éclairée, puisqu'il en est une qui nous a transmis le dépôt précieux des grandes & importantes vérités, d'une manière bien plus facile & bien plus sûre que le raisonnement n'eût pu faire. Eh, cette tradition est elle-même si raisonnable! J'ai besoin d'une autorité: ce ne sera pas celle de nos faux Sages que je prendrai pour guide, nous venons d'en dire

dire les raiſons ; mais ce ſera celle du Chriſtianiſme. Il faut bien achever de montrer Dieu aux hommes par la Religion révélée, puiſqu'on ne l'a juſqu'ici bien connu que par elle ; & que de toutes les Religions qui ont prétendu nous inſtruire, il n'y a que celle que je profeſſe qui m'offre des lumières, un culte, & des vertus dignes de lui.

D'après ce petit nombre de réflexions, tu inſtruiras d'abord ton fils, comme le premier homme, ſortant des mains de ſon Créateur, a dû inſtruire le ſien, ou comme les enfans de celui-ci ont inſtruit leurs enfans. Qu'ont-ils dû leur dire ? Sans s'arrêter beaucoup à philoſopher avec eux (& le monde n'eût pas été ſi pur dans ce bel âge, ſi déjà il y eût eu des Philoſophes *), ils leur diſoient ſans doute :

* Ce trait d'humeur de la part du Marquis ne doit pas faire penſer mal de ſon reſpect pour la ſaine Philoſophie. Pourquoi faut-il que les hommes ne mettent que le nom à la place des choſes, & qu'ils ayent avili par l'abus ce qu'il y a de plus reſpectable ?

» Mes enfans, ce bel univers n'a pas » toujours été, & vous êtes environnés » de toute part des preuves éclatantes de » sa nouveauté *. Il n'y a pas toujours eu » des hommes; c'est par notre père que » le genre humain a commencé, &, pres- » que sous ses ieux, que le monde a été » créé «. Ils leur racontoient ensuite, en termes simples & vrais, l'histoire magnifique de la création; & ils ne s'attendoient sûrement pas, que, parmi leurs descendans, il viendroit un jour des Sages qui démentiroient leurs aïeux, pour faire honneur de la conformation du monde au concours fortuit des atômes.

» Mes enfans, reprenoient-ils, le » monde a été plus parfait que vous ne » le voyez; l'ordre tout seul s'y lais- » soit appercevoir; & s'il s'y rencontre

---

* Les Annales du monde nous les offrent, à nous-mêmes, ces preuves; & à nos découvertes en tout genre, on pourroit dire, sans trop de témérité, ce me semble, que le monde est encore dans son enfance. Voyez ci-dessus page 311.

» aujourd'hui des désordres apparens, si
» l'homme n'y jouit pas d'une félicité
» plus pure, ce n'est pas la faute de son
» auteur «. Ils leur exposoient, en même
tems, le premier précepte imposé à
l'homme pour éprouver son obéissance.
» Créé libre, l'homme pouvoit obéir;
» il le devoit, & ne l'a pas fait. Pour le
» punir, la nature a changé pour lui;
» elle a changé pour nous. Gardons-nous
» d'accuser d'injustice l'Etre suprême,
» duquel nous tenons l'existence & tous
» les biens dont nous jouïssons. Il ne
» nous devoit pas des dons plus grands
» que ceux qu'il nous a faits; & les biens
» dont nous sommes privés ne doivent
» pas nous rendre ingrats pour tous ceux
» qui nous restent. Admirons au con-
» traire son extrême bonté, il saura tirer
» le bien du mal même. Il ne nous a pas
» dévoilé tous ses secrets; mais il nous
» en a dit assez pour nous faire attendre
» un Réparateur, qui lui rendra plus
» de gloire que la faute de notre père,
» que celles de tous les hommes, ne
» peuvent lui en ôter; & qui rendra aux

» hommes eux-mêmes, s'ils s'empressent
» à le mériter, un bonheur plus grand
» que celui qu'ils ont perdu. C'est la
» grande promesse ; il la renouvellera
» souvent à notre postérité. Puisse-t-elle
» se transmettre d'âge en âge, toujours
» également pure, & toujours plus claire
» à mesure qu'elle approchera de son ac-
» complissement ! Puissions-nous en pro-
» fiter d'avance ! & puissent ceux qui la
» verront accomplie, en profiter comme
» nous « !

Imite ce langage, ma fille. Le livre le plus ancien que nous ayons, c'est celui du Législateur des Hébreux, ce sont les divines Ecritures : je crois en avoir prouvé à ton mari l'authenticité, mieux que je ne pourrois lui prouver celle des titres qui constatent notre ancienne noblesse, mieux qu'il ne prouveroit lui-même celle des livres qu'il regarde comme les plus authentiques. La tradition la plus soutenue, la plus constante, & je puis dire la plus étendue, vient à l'appui des faits que ces saints livres renferment. Non seulement la chaîne de

cette tradition eſt la plus belle que l'œil ſavant & critique puiſſe obſerver ; mais les faits mêmes, quoique tranſmis dans des tems différens, & par différens Auteurs, ont un enchaînement merveilleux & qu'on ne peut trop admirer. Par-tout c'eſt l'hiſtoire de Dieu, de ſes attributs, de ſa providence, de ſes promeſſes ; c'eſt en général l'hiſtoire des grandes actions, des grandes vertus, & celle de la plus ſainte Religion.

Prends du moins, chère Emilie, l'abrégé de nos livres ſacrés ; racontes-en les principaux traits à ton fils ; par ces narrations, auſſi intéreſſantes qu'inſtructives, ſuis avec lui le fil des principaux évènemens ; par le charme de tes récits, élève ſon eſprit aux plus ſublimes vérités : & en travaillant à l'éclairer d'une manière ſolide ſur ſa Religion, tu le rempliras déjà de l'enthouſiaſme ſacré des plus hautes vertus. A meſure que ſes connoiſſances s'étendront, que ſa raiſon ſe fortifiera ; fais-lui ſur-tout enviſager d'un œil ferme & sûr, l'étonnant rapport des deux Teſtamens &

l'unité parfaite du plan de la Religion *.

Au milieu de ces grands objets, avec lesquels cependant peut se familiariser un âge encore tendre, il est des notions plus

---

* » Je connois un homme entre autres, dit M. l'Abbé Fleury, qui est passablement instruit de sa Religion, sans avoir jamais appris par cœur les Catéchismes ordinaires, sans avoir eu pendant l'enfance d'autre maître que son père. Dès l'âge de trois ans, ce bonhomme le prenoit sur ses genoux le soir après s'être retiré, lui contoit familièrement, tantôt le Sacrifice d'Abraham, tantôt l'histoire de Joseph, ou quelque autre semblable; il les lui faisoit voir en même tems dans un livre de figures; & c'étoit un divertissement dans la famille de répéter ces Histoires. A six ou sept ans, quand cet enfant commença à savoir un peu de latin, son père lui faisoit lire l'Evangile & les livres les plus faciles de l'ancien Testament, ayant soin de lui en expliquer les difficultés. Il lui est resté toute sa vie un grand respect & une grande affection pour l'Ecriture sainte & pour tout ce qui regarde la Religion «. *Catéchisme Historique, Discours Préliminaire.*

Ce *Catéchisme* de M Fleury est un des plus propres aux instructions dont il est ici question.

délicates, plus difficiles à ſaiſir ; ce ſont celles des myſtères. Ici, ma fille, que ton œil ne ſe trouble pas. Abaiſſe tes regards par reſpect, élève-les enſuite avec aſſurance ; contemple ce qu'il t'eſt permis d'appercevoir, & montre à ton fils ce qu'il peut voir lui-même. Qu'il ait du mot de *myſtère* une idée claire & préciſe, comme d'une vérité qui ne ſe dévoile qu'en partie, & attire notre croyance ſur ce qu'elle a de plus caché, par ſa liaiſon avec des choſes plus connues qui nous en garantiſſent la certitude. Indépendamment de la Religion, la nature toute ſeule ne ceſſe de nous en offrir, & nous force de croire ce qu'ils ont d'obſcur, par ce qu'elle nous y montre de certain.

A l'égard du myſtère lui-même, rends-lui ſenſible ce qui peut en quelque ſorte le devenir. Sa nature, comme nous venons de le dire, eſt de ne pas être compris tout entier, mais de ſe faire voir cependant ſous un jour qui le ſpécifie & le diſtingue ſuffiſamment. En lui parlant du Réparateur, du Meſſie, tu te verras

conduite au myſtère de l'adorable Trinité. Un ſeul Dieu en trois perſonnes, une nature divine plus féconde encore au dedans qu'au dehors ; quelle étonnante vérité ! mais fais remarquer d'abord à ton fils, que ce myſtère ne renferme rien qui ſe contrediſe. Un jour viendra où je lui montrerai, comme je l'ai montré à Valmont *, que jusqu'ici les hommes les plus éclairés ne l'ont pas jugé contradictoire ; qu'ils l'ont cru, qu'ils l'ont adoré ; & qu'ils n'ont pu, même en l'y cherchant, y trouver de contradiction.

Il y a ici dans les mots quelque obſcurité, j'en conviens ; mais elle tient à la nature de la choſe : elle ne fait point exception à la règle de n'admettre, dans l'ordre naturel, que des idées claires ; puiſqu'elle eſt ſur un objet, qui eſt au deſſus de la raiſon ſans lui être oppoſé : & où la notion préciſe de l'un des termes nous manque, fondés comme nous le ſommes ſur l'autorité de Dieu même, la

* Voyez ci-deſſus, Lettre XXXIe.

croyance de l'objet, ſuffiſamment diſtinct ſous de certains rapports, plus confus ſous d'autres, ne nous manquera pas.

Ecoute enſuite comme parle ſur ce myſtère notre célèbre Boſſuet; ainſi pourras-tu avec le tems te faire entendre de ton fils *.

» Dieu, en ſe contemplant lui-même, » engendre éternellement ſon verbe, qui » eſt l'expreſſion parfaite de ſa vérité, ſon » image, ſon fils unique, le plus pur » éclat de ſa lumière, & l'empreinte de » ſa ſubſtance **. Dieu & ſon verbe, en » ſe contemplant mutuellement, s'uniſ- » ſent par l'amour, & produiſent l'Eſprit » Saint, l'éternelle union de l'un & de » l'autre «.

Mais, parce que l'homme eſt formé à l'image de Dieu même, c'eſt auſſi dans

* Voyez le Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle par M. Boſſuet, ſeconde partie. Cet excellent Ouvrage ſera toujours un des plus beaux monumens de la Religion, comme il eſt, de l'aveu de M. de Voltaire, un des plus beaux chefs-d'œuvres de l'éloquence.

** Hebr. 1, 3.

l'homme, & en considérant les richesses qu'il porte au fond de sa nature, que tu trouveras, à la portée de ton élève, une espèce d'image de cet adorable mystère. Je contemple la vérité, je me contemple moi-même; & je sens naître en moi la pensée, ce germe de mon esprit, cette parole interieure, ce verbe qui est le fils de mon intelligence, la plus pure lumière de mon ame, & l'image de sa substance. La fécondité de mon esprit ne se termine pas à ce verbe que je fais naître en moi. J'aime, & cette parole intérieure, & l'esprit où elle naît; & en les aimant, je sens en moi quelque chose qui ne m'est pas moins précieux que mon esprit & ma pensée, je veux dire, cet amour qui est le fruit de l'un & de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux & ne fait avec eux qu'une même vie. Ces trois choses, & l'intelligence qui m'est propre, & la pensée que j'en ai, & l'amour que cette contemplation fait naître, se supposent mutuellement, se répondent l'une à l'autre, ont entre elles une nature commune, & ne forment à

elles trois qu'une même ſubſtance. Ainſi, autant qu'il peut y avoir de rapport entre Dieu & l'homme, ainſi, & d'une manière bien plus excellente & plus relevée, ſubſiſte la Trinité que nous adorons.

Mais nous-mêmes, qui ſommes l'image de la Trinité, nous-mêmes, à un autre égard, nous ſommes encore l'image de l'Incarnation, de cet autre myſtère que tu dois expoſer à ton fils, ce myſtère également profond, mais qu'on ne doit pas nier parce qu'on ne peut le comprendre. Eh quoi donc, nos Eſprits-forts feront tant les difficiles, lorſqu'il ſera queſtion d'en croire ſur nos dogmes une autorité, qu'ils devroient apprendre à connoître pour la mieux reſpecter; & ils le feront ſi peu, lorſqu'il s'agira de nous propoſer comme des vérités leurs inventions & leurs ſyſtêmes? Quoi, Philoſophes peu ſages & incompréhenſibles à eux-mêmes, ils feront quelquefois de leur Dieu l'ame de la nature, & ils voudront que la nature en ſoit le corps; ils feront de tous les êtres une ſeule ſubſtance, ils mêleront tout, ils confon-

dront tout, ils changeront les notions les plus communes, ils brouilleront toutes les idées ; & il leur sera impossible de croire, sous prétexte qu'ils ne le conçoivent pas, que par un amour infini la nature divine a daigné s'unir à la nature humaine, sans altérer, sans confondre ces deux natures, sans ôter à la première aucun de ses attributs, & sans l'assujettir à aucune des imperfections de la seconde ! Pour nous, ma fille, moins entêtés des chimères d'une orgueilleuse philosophie, & plus dociles à la voix du Seigneur, rentrons encore en nous-mêmes, & admirons-y cette union inconcevable, & cependant si sensible pour nous, de deux natures opposées, l'esprit & la matière, l'ame & le corps. Quel étonnant prodige les rassemble dans un même être & en fait une même personne ? Quel lien inconcevable les unit ? Le Spinosiste tranchera le nœud qu'il ne peut délier : mais que le vrai Sage, qui ne sauroit confondre deux substances si différentes en nature & en propriétés, lève à nos ieux le mystère ; & nous lui

rendrons sensible celui de l'Incarnation. Admirons, s'il faut nous élever plus ha t encore, cette idée si positive de l'infini, reçue dans un esprit fini & limité ; & ici, ma fille, la comparaison est d'autant plus juste, que cette idée admirable ne contracte rien des imperfections & des défauts de l'esprit qui la reçoit, & le surpasse infiniment.

Ce que je te dis sur les mystères, relativement à l'instruction de tes enfans, c'est à toi à leur en ménager le développement selon la portée de leur entendement & ses progrès ; faisant toujours en sorte que les idées claires accompagnent & soutiennent ce qui, par la nature du mystère, doit rester nécessairement obscur. Mais sur-tout applique-toi à leur faire tirer des conséquences pratiques de ces grandes notions, qui n'ont pas été données aux hommes pour n'être à leur égard que des dogmes purement spéculatifs : car c'est là le grand défaut des enseignemens sur les vérités de la Foi, & celui qui fait de la plupart des Chrétiens, des hommes qui ont une

ſcience à part pour la Religion, & une autre pour les mœurs. Fais donc concevoir à ton fils, envers l'Etre ſuprême, tout le reſpect que la profondeur des myſtères cachés dans la nature divine doit lui inſpirer; tout l'amour que doit exciter en lui la charité immenſe d'un Dieu, auteur de la grâce & de la nature, ſource de tout don, & qui s'eſt donné lui-même; toute l'obéiſſance & la fidélité que doivent y faire naître les attributs de la Divinité, ſon pouvoir, ſa bonté, ſa ſageſſe; tous les fruits qu'il doit retirer des grands exemples de l'Homme-Dieu; toute la charité pour les hommes que doit porter au fond de ſon cœur le ſouvenir d'un Dieu, qui, en leur faveur, s'eſt fait homme lui-même, & qui n'a point connu d'exceptions ni de bornes dans ſon amour.

Rends tes inſtructions aimables; écarte loin d'elles l'ennui qui les feroit paroître inſipides, & le dégoût qui les rendroit infructueuſes. Excite dans ton élève le déſir de les entendre, en piquant ſa curioſité par une ſage réſerve, en les lui

faisant considérer moins comme une leçon que comme une récompense, & en ne lui laissant pas même appercevoir, s'il se peut, l'intention que tu auras de l'instruire. Diffère les plutôt que de les donner à contre-tems, c'est-à-dire, comme de vains sons, qui n'étant pas compris ne se répètent qu'avec peine, & qu'on n'a fait entrer dans l'esprit que par la contrainte. Imprime-les par tes caresses; elles ne sont dangereuses, que quand elles ressemblent dans une mère à un acte de foiblesse & de dépendance, mais non pas quand elles ne ressemblent qu'à la tendresse & à l'amour. Souviens-toi de celles que la Reine Blanche prodiguoit à son fils, lorsqu'en le prenant sur ses genoux, elle lui disoit : *Mon fils, Dieu m'est témoin combien vous m'êtes cher ; mais j'aimerois mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel.* C'est ainsi qu'elle lui a fait aimer ses leçons ; c'est ainsi qu'elle-même s'est rendue aimable à ses ieux & respectable pour toujours ; c'est ainsi encore, qu'en en faisant un grand Saint, elle en a

fait un grand Roi. Emploie donc, à ſon exemple, cet innocent artifice d'une mère tendre, qui frotte de miel les bords du vaſe qu'elle préſente à ſon fils, & par cette amorce lui fait boire la liqueur ſalutaire qu'il renferme *.

* C'eſt la penſée ingénieuſe du Taſſe dans ces vers de la Jéruſalem délivrée.

Così a l'egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoave licor gli orgli del vaſo;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E da l'inganno ſuo vita riceve. CANTO I.

Fin du Tome ſecond.

